This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. III B. 28-78

OEUVRES
DE PLUTARQUE.
TOME DIX-SEPTIEME.

TRAITÉS CONTENUS DANS CE VOLUME.

S'il est loisible de manger Chair . . . . page 3.
Si ce mot commun, *Cache ta Vie*, est bien dit. . . . . 28.
Les règles et préceptes de Santé . . . . . 43.
De la fortune des Romains . . . . . 114.
De la fortune ou vertu d'Alexandre . . . . 152.
D'Isis et d'Osiris . . . . . 219.
Des Oracles qui ont cessé, et pourquoy . . . 335.
Observations . . . . . 428.

OEUVRES

MORALES

DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

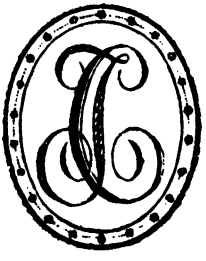
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,

Rue Croix des Petits-Champs, nº. 33.

AN XI. (1802.)

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.

MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°. 1588.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 FEB 1972
OF OXFORD
LIBRARY

SOMMAIRE

DU TRAITÉ PREMIER,

S'IL EST LOISIBLE DE MANGER CHAIR.

Répugnance naturelle à manger de la chair des animaux. II. *La cruelle nécessité pût seule y contraindre les premiers hommes.* III. *Ils se nourrissoient de mousse, de glands, etc.* IV. *Ingratitude, cruauté et sensualité à manger de la chair.* VII. *La nature n'a pas destiné l'homme à être carnivore.* VIII. *Excellente réponse d'un Lacédémonien.* IX. *Nous changeons le goût, l'odeur, la couleur, le nom même de la chair, pour nous déterminer à en manger.* X. *Diogène veut vaincre cette répugnance: il mange de la chair crue.* XI. *La chair fortifie le corps au détriment de l'ame.* XII. *Humanité à ne point maltraiter les animaux.* XIII. *Raison de ne point manger de la chair, tirée de la métempsycóse.*

SOMMAIRE DU TRAITÉ SECOND.

L'habitude veut qu'on mange de la chair. II. *Recherches cruelles et dégoûtantes de la sensualité.* III. *Suites honteuses et terribles de l'intempérance.* IV. *Lycurgue les prévient par une loi sage.* V. *Il faut être avare de la vie des bêtes.* VI. *Mœurs des carnivores et des frugivores.* VII. *Les hommes se sont*

habitués à l'effusion du sang en cherchant à détruire la race des calomniateurs et des bêtes malfaisantes. VIII. *L'opinion vraie ou fausse de la métempsycóse doit empécher de manger de la chair.* IX. *Les Stoïciens prétendent qu'on doit en manger.*

OEUVRES MORALES DE PLUTARQUE.

S'IL EST LOISIBLE DE MANGER CHAIR [1].

TRAITÉ PREMIER.

Tu me demandes pour quelle raison Pythagoras [2] s'abstenoit de manger de la chair, mais au contraire je m'esmerveille moy, quelle affection, quel courage, ou quelle raison eut oncques l'homme qui le premier approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui oza toucher de ses levres la chair d'une beste morte, et comment il feit servir à sa table des corps morts, et par maniere de dire des idoles, et faire viande et nourríture des membres qui peu devant besloient, mugissoient, marchoient,

[1] Ce sont lambeaux de déclamation qu'il avoit escriptes jeune par son exercice, mais tout y est corrompu et imparfaict. *Amyot.* Aussi ne faut il y chercher rien de satisfaisant sur l'usage de la chair des animaux, considérée comme un aliment utile ou nuisible à l'homme. Voyez les Observations.

[2] Voyez ce premier Traité, ch. 13, et le second, ch. 8, où Plutarque tire du dogme de la métempsycôse la principale raison pour laquelle il veut que l'on s'abstienne de manger de la chair.

et voyoient. Comment peurent ses yeux souffrir de voir un meurtre? de voir tuer, escorcher, demembrer une pauvre beste? comment en peut son odorement supporter la senteur? comment est-ce que son goust ne fust degousté par horreur, quand il vint à manier l'ordure des bleceures, quand il vint à recevoir le sang et le jus sortant des playes mortelles d'autruy?

> Les peaux rampoient sur la terre escorchées,
> Les chairs aussi mugissoient embrochées,
> Cuites autant que crues, et estoit
> Semblable aux bœufs la voix qui en sortoit.

C'est une fiction poëtique et une fable que cela: Mais cecy certainement fut un soupper estrange et monstrueux, avoir faim de manger des bestes qui mugissoient encore, enseigner à se nourrir des animaux qui vivoient et crioient encore, ordonner comment il les falloit accoustrer ou rostir, et les presenter sur la table.

II. [2] C'estoit celuy là qui commencea le premier qui s'en devoit enquerir, non celuy qui cessa bien tard le dernier: ou bien on pourroit dire que ces premiers là, qui commancerent à manger de la chair, eurent toutes causes de ce faire pour leur disette et necessité: car ce ne fut point par appetits desordonnez qu'ils eussent pris de longue main, ny par trop d'abondance des choses necessaires,

[1] Odyssée XII, 395.

[2] C'est celui-là qui commença le premier qu'il faudroit chercher, et non celui qui cessa, etc. C.

qu'ils fussent venus à ceste insolence de convoitter voluptez estranges et contraires à nature : ains pourroient ils dire s'ils recouvroient sentiment et parole maintenant, « O que vous estes heureux et « bien aimez des dieux vous qui vivez maintenant ! « En quel siecle vous estes nez ! Quelle affluence de « toutes sortes de biens vous jouïssez ! Combien de « fruicts vous produit la terre, combien vous en « vandangez, combien de richesses vous apportent « les champs, combien les arbres et plantes vous « fournissent de voluptez, que vous pouvez cueillir « quand bon vous semble ! Vous pouvez vivre en « toutes delices, sans vous souiller les mains ; la « où nostre naissance est cheute en la plus dure et « plus redoutable partie de la vie humaine, et de « l'aage du monde, estant force que nous encou- « russions, pour la recente creation du monde, en « grande et estroitte indigence de plusieurs choses « necessaires : la face du ciel estoit encore couverte « de l'air, les estoilles estoient meslées parmy l'hu- « meur trouble et instable, et avec le feu et les « orages des vents. Le soleil n'estoit point encore « bien estably, ayant un cours arresté, certain et « asseuré

« De l'orient jusques en occident,
« Ains retournoit en arriere evident
« Par les saisons en contraire changées
« De fleurs et fruicts, et de feuilles chargées.

« La terre estoit onltragée par les courses des ri- « vieres qui n'avoient ne fond ne rive. La plus part

« en estoit guastée par des lacs et des profonds « marescages, l'autre estoit sauvage pour estre « couverte de bois et de forests steriles : la terre « ne produisoit nuls bons fruicts, et n'y avoit en- « core instrumens quelconques pour la labourer, « ny aucune invention de bon esprit : la faim ne « nous laschoit jamais, et n'attendoit on point « par chascun an, que la saison des semailles fust « venue pour semer, ([1] car on ne semoit rien).

III. « Ce n'est doncques pas merveille, si nous « mangeasmes de la chair des bestes contre la na- « ture, veu que lors on mangeoit et la mousse et « l'escorce des arbres, et estoit une heureuse ren- « contre, quand on pouvoit recouvrer de la racine « verte de chiendent ou de bruyere : et quand les « hommes avoient peu trouver du gland ou de la « fouyne : ils en dansoient de joye à l'entour d'un « chesne ou d'un fousteau, au son de quelque « chanson rustique, en laquelle ils appelloient la « terre leur mere, leur nourrice qui leur donnoit à « vivre, et n'y avoit lors en toute la vie des hom- « mes feste quelconque, que celle là : tout le reste « de la vie humaine n'estoit que douleur, mesaise « et tristesse ».

IV. « Mais maintenant quelle rage ne quelle fu- « reur vous incite à commettre tant de meurtres, « veu que vous avez à cœur saoul tant grande af- « fluence de toutes choses necessaires pour vostre « vie ? pourquoy mentez vous ingrattement à l'en- « contre de la terre, comme si elle ne vous pouvoit

[1] Cela n'est pas dans le texte. C.

« nourrir? pourquoy pechez vous irreligieusement « à l'encontre de Ceres, inventrice des sainctes loix « et faites honte aux doulx et gracieux Bacchus, « comme si ces deux deitez là ne vous donnoient « pas suffisamment assez de quoy vivre? N'avez « vous point de honte de mesler à vos tables les « fruicts doulx avec le meurtre et le sang? Et « puis vous appellez les lions et les leopards, bestes « sauvages, et ce pendant vous espanchez le sang, « ne leur cedans de cruaulté en rien : car ce que « meurtrissent les autres animaux, c'est pour la ne- « cessité de leur pasture, mais vous, c'est par de- « lices que vous le faitte », [1] par ce que nous ne mangeons pas les lions, ny les loups, après les avoir tuez en nous defendant contre eulx, ains les laissons là : mais celles qui sont innocentes, doulces et privées, qui n'ont ny dent pour mordre, ny aiguillon, ce sont celles que nous prenons et tuons, combien qu'il semble que la nature les ait creées seulement pour beauté et pour plaisir.

* V. [2] Ne plus ne moins que si quelqu'un voyant le Nil debordé, emplissant tout le païs à l'environ d'une eau courante, feconde et generative, ne joüoit pas avec admiration, la proprieté de celle riviere qui fait naistre et croistre tant de bons et beaux

[1] Il faut ici un point, et lire ensuite; « car nous ne man- « geons pas les lions ni les loups ». c.

[2] Ces paroles, depuis la première estoille jusques à la seconde, n'appartiennent point au subject dont il est question, et ont esté de quelque autre livre icy temerairement entrejettées. *Amyot.* Voyez les Observations.

fruicts, et si necessaires à la vie de l'homme, mais pour y veoir, ou un crocodile nageant, ou un aspic rempant, ou des mouches malignes, bestes malfaisantes et mauvaises, il le blasmoit pour ceste occasion : ou bien si voyant ceste terre et ceste campagne couverte de bons et beaux fruicts, et chargée d'espics de bled, parmy ces beaux bleds, apparcevoir quelque espi d'yvraye et de la tigne, il laissoit à recueillir et serrer ces belles moissons, et se plaignoit. Tout ainsi est quand on voit le plaidoier d'un orateur en quelque cause et procès, qui avec une torrent d'eloquence plein et vehement, tend à sauver un criminel du danger de sa vie, ou bien à prouver et verifier des imputations et charges de quelques crimes : ce torrent, dis-je, d'eloquence courant non simplement et nuement; ains avec plusieurs affections et de toutes sortes, qu'il imprime ès cœurs et esprits de plusieurs auditeurs ou juges, lesquels il fault tourner et changer en diverses sortes, ou bien les adoulcir et appaiser, et puis laissant à bien regarder, peser et considerer le poinct et subject principal de la cause, il s'amusoit à recueillir quelques fleurs de retorique, que le flux de l'oraison de l'advocat decoulant a amené avec la vehemence de son cours *.

VI. Mais rien ne nous emeut, ny la belle couleur, ny la doulceur de la voix accordée, ny la subtilité du sens et entendement des malheureux animaux, ains pour un peu de chair nous leur ostons la vie, le soleil, la lumiere, et le cours de la vie qui leur estoit prefix par la nature : et puis nous

pensons que les voix qu'ils jettent de peur, ne soient point articulées, et qu'elles ne signifient rien, là où ce sont prieres, supplications et justifications de chascune de ces pauvres bestes qui cryent : « Si tu es contrainct par necessité, je ne « te supplie point de me sauver la vie, mais bien « si c'est par desordonnée volonté : si c'est pour « manger, tue moy : si c'est pour friandement « manger, ne me tue point ». O la grande cruaulté ! C'est horreur de veoir seulement la table des riches hommes servie et couverte par cuysiniers et saussiers qui habillent des corps morts, mais encore plus d'horreur y a il à la veoir desservir, par ce que le relief de ce que lon emporte est plus que ce que lon a mangé : pour neant doncques ces pauvres bestes là ont esté tuées. Il y en a d'autres qui espargnans les viandes servies à table, ne veulent pas que lon en trenche, ne que lon en couppe, les espargnans quand elles ne sont plus que chairs, là où ils ne les ont pas espargnées quand elles estoient encore bestes vivantes.

VII. Mais pource qu'il y en a qui tiennent qu'ils ont la nature pour cause et origine premiere de manger chair, prouvons leur que cela ne peult estre selon la nature de l'homme. Premierement cela se peult monstrer par la naturelle composition du corps humain, ([1] car il ne ressemble à nul des animaux que la nature a faicts pour se paitre de chair), veu qu'il n'a ny un bec crochu, ny des ongles pointues, ny les dents aigues, ny l'estomac si fort,

[1] Ceci n'est point dans le grec.

ny les esprits si chauds, qu'ils puissent cuyre et digerer la masse pesante de la chair crue : et [1] quand il n'y auroit autre chose, la nature mesme à l'egalité platte des dents unies, à la petite bouche, à la langue molle et doulce, et à l'imbecillité de la chaleur naturelle, et des esprits servans à la concoction, monstre elle mesme, qu'elle n'approuve point à l'homme l'usage de manger chair. Que si tu te veulx obstenir à soustenir que nature l'a faict pour manger telle viande, tout premier tue la doncques toy mesme, je dis toy mesme, sans user ny de coupperet, ny de cousteau, ny de congnée, ains comme les loups, et les ours, et les lions à mesure qu'ils mangent, tuent la beste, aussi toy, tue moy un bœuf à force de le mordre à belles dents, ou de la bouche un sanglier, deschire moy un agneau ou un lievre à belles griffes, et le mange encore tout vif, ainsi comme ces bestes là font : mais si tu attens qu'elles soient mortes pour en manger, et as honte de chasser à belles dents l'ame presente de la chair que tu manges, pourquoy doncques manges tu ce qui a ame? mais encore qu'elle fust privée d'ame et toute morte, il n'y a personne qui eust le cœur d'en manger telle qu'elle seroit, ains la font bouillir, ils la rotissent, ils la transforment avec le feu et plusieurs drogues, alterans, deguisans et estaignans l'horreur du meurtre, à fin que le sentiment du goust trompé et deceu par tels deguisemens, ne refuse point ce qui luy est estrange.

[1] Dans le grec : et au contraire, la nature mesme....

VIII. Et certes le Laconien jadis respondit gentilement, qui ayant achetté en une taverne un poisson, le bailla au tavernier pour le luy accoustrer : et comme le tavernier luy demandast du vinaigre, du formage et de l'huile, pour ce faire : « Si j'eusse, « dit il, eu ce que tu me demandes, je n'eusse point « achetté de poisson ».

IX. Mais nous nous mignardons tant delicatement en cest horreur de meurtrir, que nous appellons la chair, viande, et avons besoing d'autres viandes pour accoustrer la chair, meslans avec, du vin, de l'huile, du miel, de la gelée [1], du vinaigre, ensepvelissans à vray dire un corps mort avec des saulces [2] Syriaques et Arabiques : et les chairs estants ainsi mortifiées, attendries, et par maniere de dire, pourries, nostre chaleur naturelle a beaucoup d'affaire à la cuyre, et ne [3] la pouvant cuyre et digerer, elle nous engendre de bien dangereuses pesanteurs, et des cruditez qui nous amenent des griefves maladies.

X. Diogenes fut si temeraire, qu'il osa bien manger un poulpe [4] tout crud, à fin d'oster l'u-

[1] γάρον, garum, maintenant de la poutargue. Voyez les Observations.

[2] Grec, aromates, parfums. Amyot eut dû traduire : meslans avec la chair, du vin, de l'huile, du miel, du garum, du vinaigre, des aromates syriaques et arabiques, comme s'il s'agissoit, à vrai dire, d'ensevelir un corps mort.

[3] Plutarque dit plus : et même la pouvant cuire, etc. Voyez les Observations.

[4] Polype.

sage d'appareiller telles viandes avec le feu, et y ayant auprès et autour de luy [1] plusieurs presbtres et autres hommes, il affubla sa teste de sa cappe, et mit en sa bouche la chair de ce poulpe disant, « Je fais icy un essay perilleux, et me mets en « danger pour vous ». Vrayement c'estoit un beau et louable danger : car il ne se hazardoit point comme Pelopidas [2] pour le recouvrement de la liberté de Thèbes, ny comme Armodius et Aristogiton [3] pour celle d'Athenes, ce beau philosophe là, combattant de l'estomac avec un poulpe, pour rendre la vie humaine plus bestiale et plus sauvage.

XI. Le manger chair doncques non seulement est contre la nature aux corps, mais aussi par satieté et par replexion il grossit et espessit les ames. Car l'usage du vin et de la chair à boire et manger à cœur saoul, rendent bien le corps plus fort et plus robuste, mais l'ame plus foible ; et de peur que je ne me rende ennemy de ceulx qui font profession des exercices du corps que lon nomme *athletes* [4],

[1] Il faut à ce que croit M. Wyttembach lire : *plusieurs de ses amis, et autres hommes.* C.

[2] Voyez Plutarque dans la Vie de ce fameux Thébain, T. III des Vies.

[3] Thucydide, L. VI, *de Bell. Pelop.* rapporte les motifs de la conjuration formée par ces deux jeunes Athéniens pour délivrer Athènes, des fils du tyran Pisistrate. Harmodius et Aristogiton furent tués en exécutant leur projet aux Panathénées de la quatrième année de la soixante-sixième olympiade, 513 ans avant J. C. Peu après, selon Pline, les Athéniens leur érigèrent des statues. *Hist. nat.* L. XXXIV, 9, nouv. édit. *in*-12.

[4] Voyez les Observations. C.

j'useray d'exemples de nostre païs mesme, car ceulx de l'Attique nous appellent nous autres qui sommes du païs de la Bœoce, grossiers, lourdauts et sots, principalement à cause que nous mangeons beaucoup, comme Menander dit en un passage,

Ces gens qui ont les deux jouës enflées.

Et Pindare [1],

Fais par vraye preuve cognoistre,

si nous evitons l'ancien reproche, *Porc Bœotien. Lueur seiche, ame très sage* [2], ce disoit Heraclitus. Et puis les tonneaux vuydes resonnent quand on les frappe, mais quand ils sont pleins, ils ne respondent point aux coups qu'on leur baille. Les vases de cuivre qui sont tenues et deliez, rendent un son tout à l'environ quand on les frappe, jusques à ce que lon viene à boucher et estoupper la bouche avec la main. L'œil remply d'humidité superflue, s'obscurcit, et diminue beaucoup de sa force à faire son office. Quand nous regardons le soleil à travers un air humide, et à travers des grosses vapeurs indigestes, nous ne le voyons point pur, ny clair, ains tout terny de lumiere, et comme plongé au fond d'une nue: aussi à travers un corps tout bronillé, saoul et aggravé de nourriture et de

[2] Olymp. od. VI, 153.

[3] Ce mot d'Héraclite n'est pas fort clair. H. Etienne croit l'avoir lu quelque part ainsi : ἔνθα γῆ ξηρὴ, ψυχὴ σοφωτάτη ; corps sec, ame très sage. Les Grecs disoient aussi dans le même sens : παχεῖα γαστὴρ λεπτὸν οὐ φέρει νόον : gros ventre, esprit lourd.

viandes estranges, et qui ne luy sont point naturelles, il est force forcée que la lueur et la clarté de l'ame viene à se ternir, à se troubler et esblouir, n'ayant plus la lumiere, ny la force de pouvoir penetrer jusques à comtempler les fins des choses qui sont subtiles, menues et difficiles à discerner.

XII. Mais oultre tout cela, ne vous semble il pas que ce soit chose singulierement recommandable, que de s'accoustumer à l'humanité? Car qui seroit celuy qui feroit jamais tort ny oultrage à un homme quand il seroit si doulcement et si humainement affectionné envers les bestes, qui n'ont aucune communication d'espece ny de raison avec nous [1] ? J'alleguay il y a trois jours, en devisant, ce qu'escrit Xenocrates, que les Atheniens condemnerent en l'amende celuy qui avoit escorché un mouton tout vif: et il me semble que celuy qui gehenne et tourmente un vivant n'est pas pire que celuy qui oste la vie, et le fait mourir: mais à ce que je voy, nous ressentons plus ce qui est contre la coustume, que ce qui est contre la nature [2].

XIII. Mais toutes ces raisons que je deduisis lors sont à l'adventure un peu bien grossieres et vulgaires, car je crains de remuer en mes propos, et

[1] J. J. Rousseau, Emil. L. II, observe avec raison qu'Homère fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux; et des Lotophages, un peuple si aimable, qu'aussitôt qu'on avoit essayé de leur commerce, on oublioit jusqu'à son pays, pour vivre avec eux.

[2] Observation précieuse; car tous les jours la coutume étouffe en nous la voix de la nature.

toucher à la grande et pleine de haults secrets cause et origine de ceste sentence, Qu'il ne fault point manger de chair : pour ce qu'elle est incroyable et malaisée à persuader aux hommes couards et timides, ainsi que dit Platon, et qui ne sentent rien que terrestre et mortel, ne plus ne moins que le pilote craint et doute de commettre sa navire à la mer en tourmente, et le poëte de dresser une machine en un theatre qui tourne toute la scene [1] : toutefois si vault il mieulx à la fin toucher, voire cryer tout hault en cest endroict, les vers d'Empedocles [2], car soubs paroles couvertes, il nous donne à entendre que les ames sont attachées à des corps mortels par punition de ce qu'elles ont esté meurtrieres [3], qu'elles ont mangé de la chair et devoré l'un l'autre, combien que ceste sentence et opinion soit encore bien plus anciene que non pas Empedocles : car ce que les poëtes faignant du demembrement de Bacchus, et des oultrageux attentats des Titans à l'encontre de luy, et les punitions d'i-

[1] Voyez les Observations.

[2] Ce sont des vers d'Empedocles, où il parle de la transanimation. *Amyot.* Empedocles, philosophe et poëte d'Agrigente, aujourd'hui Gergenti en Sicile, fut disciple de Télauge, fils de Pythagore : il vouloit qu'on se refusât pour nourriture l'usage de tout ce qui avoit eu vie. Il admettoit avec tous les Pythagoriciens, la TRANSANIMATION ou métempsycôse.

Voyez Diogène Laërce, dans la vie d'Empedocles. On dit de ce philosophe que voulant passer pour un dieu, il se jetta dans les flammes du mont AEtna.

[3] Voyez quelques uns de ces vers, OEuvres morales, T. II, p. 334 et 350. et mes Observations. sur le premier passage. C.

ceulx, et comment ils furent foudroyez, c'est une fable, dont le sens caché et retiré tend à monstrer la resurrection : car la partie qui est en nous brutale, privée de raison, violente et desordonnée, non divine, mais demonique, les anciens l'ont appellée, *les Titans*, et c'est ce qui est puny, et dont la justice est faitte.

DU MANGER CHAIR.

Traité second.

La raison veult que nous soyons frais et dispos, et de volonté et de pensée, à ouïr discourir à l'encontre de ceste rance et moisie coustume de manger chair : car il est bien malaisé, comme disoit Caton, de prescher un ventre qui n'a point d'aureilles, et puis nous avons tous beu le breuvage de la coustume qui ressemble à celuy de Circé,

> Meslant douleur, regret, et fascherie,
> Avecques dol, abus et tromperie.

et n'est pas facile de revomir l'hameçon de l'appetit de manger chair, depuis que lon en a les entrailles percées, et que lon est esblouy et transporté de l'amour de volupté : et voudroit le devoir [1], que comme les AEgyptiens quand un homme est trespassé en ostent le ventre et les entrailles, qu'ils deschirent et decouppent au soleil, et puis les jettent comme estans cause de tous les pechez que

[1] Et il conviendroit...

l'homme

l'homme a commis, nous [1] retrenchissions aussi toute gourmandise, toute friandise, et tout meurtre, pour vivre sainctement tout le reste de la vie, pource que ce n'est pas le ventre qui est meutrier, mais c'est luy qui est pollu de chose meurtrie par incontinence; toutefois s'il [2] est impossible de soy, ou par accoustumance, à tout le moins ayans honte de la faulte que nous commettons en cela, usons-en avec moyen et raison.

II. Mangeons de la chair, prouveu que ce soit pour satisfaire à la necessité, non pour fournir aux delices, ny à la luxure: tuons un animal, mais pour le moins que ce soit avec commiseration et avec regret, non point par jeu ou plaisir, ny avec cruaulté, comme lon fait en plusieurs sortes maintenant, les uns à coups de broches toutes rouges de feu tuans les pourceaux, à fin que le sang estainct et espandu par le fer ardant qui passe à travers, rende la chair plus tendre et plus delicate: les autres sautans à deux pieds sur le ventre des pauvres truyes pleines, et prestes à cochonner, et leur foullans et battans le ventre et les tettins, à fin que le sang, le laict, et le caillé du fruict conceu, le tout confus et meslé ensemble un peu au paravant le temps de sa maturité, ils en facent (ô Jupiter purgatif [3]!) un friand manger, une summade de la partie de l'animal qui est la

[1] Dans le grec: *de même nous* ....

[2] Si cela!..

[3] Expiateur.

plus guastée et la plus corrompue. D'autres sillent et cousent les yeux des grues et des cygnes, et les enferment en un lieu obscur pour les engraisser d'estranges mixtions (et de pastons de figues seches [1]), à fin que leur chair en soit plus delicate et plus friande, dont il appert manifestement que ce n'est point pour besoing de nourriture, ny par disette et necessité qu'ils le font, ains par delices, par luxure, et par sumptueuse curiosité et superfluité, qu'ils tirent volupté d'injustice.

III. Et tout ainsi comme celuy qui est insatiable de la volupté des femmes, après en avoir essayé de plusieurs, vaguant çà et là, et n'ayant point encore sa luxure assouvie, à la fin se laisse tomber en villainies, qui ne se doivent pas seulement nommer : aussi l'intemperance en matiere de mangeaille depuis qu'elle vient à passer oultre le naturel et le but de la necessité, va en cruauté et injustice diversifiant et cherchant ses appetits desordonnez : car les outils des sentimens par contagion de maladie s'entregastent les uns les autres, et se laissent aller à pecher ensemble par intemperance, quand ils ne se contentent pas de mesure naturelle. Ainsi l'ouyë ne se contentant pas de la raison a corrompu la musique : [2] l'attouchement degenerant en feminine delicatesse, demande et apete des attouchemens et chatouillemens feminins. Ce mesme vice a enseigné à la veuë de ne se contenter pas des morisques, bals, et danses gentilles et honestes, et des images

[1] Ceci n'est point dans le grec.

[2] Voyez les Observations. c.

et paintures semblables [1], ains que le plus cher et le plus agreable spectacle, luy fust de veoir des meurtres d'hommes, des bleceures, et des combats. Voilà comment après des tables injustes et viandes illegitimes, suivent des amours dissolus: après telles assemblées luxurieuses et deshonestes suit, qu'on ne prent plaisir qu'à oüir propos villains et infames: après ces propos et chansons dehontez: on demande à veoir toutes choses hydeuses et horribles: à ces spectacles là inhumains est conjointe une cruauté et dureté impassible, qui ne se passionne point des cas humains.

IV. Voila pourquoy le divin Lycurgus en l'une de ses trois ordonnances qu'il appelle *Retres* [2], commanda que lon feist les portes et huisseries des maisons, et les couvertures avec la sie et la congnée seulement, sans y employer autre instrument quelconque, non pas qu'il eust conçeu aucune haine à l'encontre de la tariere, ny du rabot, n'y autres outils de menuyserie: mais sachant bien que à travers tels ouvrages ne passeroit jamais un lict doré, ny jamais ne prendroit on la hardiesse d'apporter

[1] Dans le grec: ainsi la vue s'est faite à ne plus goûter la danse pyrrhique, ni les pantomimes, ni les danses gentilles et honnêtes, ni les statues, ni les peintures. Voyez les Observations.

[2] *Rhetra*, décret, parole donnée; ce mot vient de ῥέω, je dis. Lycurgue, pour déterminer plus efficacement le peuple de Sparte à faire le sacrifice de ses droits trop étendus, donna des loix, appellées *Rhétres*, comme les tenant de l'oracle de Delphes. Voyez The Rudiments of the Grecian History: By Gast. p. 244; et dans la Vie de Lycurgue, T. I, des Vies.

en une maison si simple et si pietre des tables d'argent, ny des tapits taincts en pourpre, ny des pierres precieuses : ains à maison, à lict, à table et à couppe de telle sorte suit un soupper sobre, un disner simple et populaire, mais à un commencement et fondement de vie superflue et desordonnée, toute delicatesse, toute curiosité et superfluité luxurieuse suit,

Comme un poulain suit la juiment qu'il tette.

V. Quel soupper doncques n'est superflu, pour lequel on tue tousjours aucun animal qui ait ame et vie? estimons nous que ce soit peu de perte et de despense que d'une ame? je ne dis pas encore qui est à l'adventure celle de ta mere, ton pere, ton amy, ou ton fils, ainsi que disoit Empedocles, mais à tout le moins qui est participante de sentiment, de veuë, d'ouyë, d'apprehension, et de discretion telle, que nature la donne à chasque animal pour chercher ce qui luy est propre, et fuir ce qui luy est contraire.

VI. Considerons un petit, si ceulx qui nous enseignent de manger noz enfans, noz amis, noz peres et noz femmes, quand ils sont morts [1], nous rendent plus doux et plus humains, que non pas Pythagoras et Empedocles, qui nous veulent accoustumer à estre encore justes envers les autres animaux. Tu [2] te mocques de celuy qui fait conscience de manger du mouton; mais nous, diront

[1] Grec : les regardant comme tout-à-fait morts.

[2] Toi, Antropophage, tu te ...

ils [1], ne pourrions avoir envie de rire, voyans un qui couppera des portions du corps de son pere, ou de sa mere qui seront morts, et les envoyra à quelques uns de ses amis, qui seront absents, et conviera les presents à en venir manger, et leur en servira à la table largement. Mais peut estre encore commettons nous peché en maniant ces livres, sans avoir premierement purifié noz mains, noz yeux, noz pieds, et noz aureilles, si d'adventure toutes ces parties là ne sont purifiées et nettoyées par le discourir et deviser de telles choses, avec doulces paroles, qui, comme dit Platon, lavent toute audition sallée. Mais si lon mettoit ces livres et ces arguments là les uns devant les autres, on jugeroit que les uns seroient la philosophie des Scythes, Tartares [2], Sogdianiens, et Melanchlœniens, desquels Herodote escrivant est estimé menteur [3]. Mais les sentences et opinions de Pythagoras et d'Empedocles estoient les anciennes loix, ordonnances, statuts et jugements des Grecs, Que les hommes ont quelques droicts communs avec les bestes brutes.

VII. Qui ont doncques esté ceulx qui depuis ont autrement ordonné?

Ceulx qui premiers ont forgé les espées
Outils de mal, et les gorges couppées
Aux pauvres bœufs qui labourent les champs.

[1] Diront les partisans de la métempsycôse....

[2] Tartares, n'est pas dans le grec.

[3] Nous avons dans les OEuvres mêlées de Plutarque un Traité particulier contre la malignité d'Hérodote.

Les tyrans aussi commancent ainsi à commettre des meurtres, comme jadis à Athenes ils tuerent un fort meschant calomniateur [1], qui s'appelloit *Epitedius*, et un autre second après, et un troisieme aussi : depuis s'estans jà les Atheniens accoustumez à veoir tuer, ils veirent occire Niceratus fils de Nicias, et puis Theramenes le capitaine, et Polemarchus le philosophe. Aussi du commancement on mangea quelque beste sauvage malfaisante, et puis il y eut quelque oyseau et quelque poisson attiré dedans les filets : consequemment la cruauté amorsée et exercitée en tels meurtres passa oultre jusques au bœuf laboureur, et au mouton qui nous vest, et au coq domestique, et ainsi croissans et roidissans leur insatiable cupidité, ils vindrent jusques à occire et meurtrir les hommes, et à donner des battailles.

VIII. Mais si bien lon ne preuve et ne demonstre lon par raison que les ames aient les corps communs en leurs renaissances, et que celuy qui est maintenant raisonnable renaist une autre fois brutal et irraisonnable, ce qui est ores sauvages revient à une autre nativité domestique et privée, et que la

[1] Grec : sycophante. J. B. Rousseau explique fort bien ce mot dans ce vers :

Pipeur, escroc, sycophante, menteur.

On appelloit *sycophantes* à Athènes, les délateurs de ceux qui transportoient hors de l'Attique des figues ou des figuiers; de συκῆ, figue, et φαίνω, je déclare. Voyez Petit, *de Legibus Attic.* L. III, tit 5.

nature transmue ainsi tous corps, desloge et reloge les ames d'un en autre,

Les revestant d'une chair incogneuë :

Ces raisons au moins ne sont elles pas suffisantes pour divertir l'intemperance de ceulx qui tuent, que cela apporte des maladies, des cruditez et pesanteurs aux corps, et corrompt l'ame, qui s'addonne naturellement à contempler les choses haultes, quand nous nous sommes accoustumez de ne jamais festoyer un hoste et amy estranger qui nous vient veoir, sans faire meurtre et espandre du sang, jamais ne celebrer nopces, jamais ne bancqueter avec nos amis. Et toutefois si bien la preuve de la mutation des ames en divers corps n'est pas suffisamment demonstrée pour y ajouster foy certaine, à tout le moins nous deust elle bien tenir en crainte et nous faire aller bien plus retenus [1] ; ne plus ne moins que quand deux armées se rencontrent et se combattent la nuict, si quelqu'un trouvant un homme tombé par terre, le corps tout couvert et caché d'armes, luy presente l'espée à la gorge, et qu'il en entende un autre qui luy crie

[1] Pascal a fait usage du même raisonnement à-peu-près en ces termes : ou la religion est vraie, ou elle est fausse. Dans le premier cas, vous ne risquez rien de la pratiquer ; dans le second vous risquez tout si vous la négligez. Ce dilemme est très-pressant pour déterminer à pratiquer la religion ; mais il est plus propre à faire des superstitieux que des vrais croyans. On peut en juger par la conséquence que Plutarque en tire dans cet endroit.

qu'il ne le sçait pas certainement, mais qu'il estime et pense que cest homme gisant soit son fils, ou son frere, ou son pere, ou bien son compagnon, lequel sera le meilleur, ou que adjoustant foy à une conjecture et suspicion faulse, il pardonne à un ennemy, comme s'il estoit amy, ou que mesprisant ce qui n'a pas preuve ne foy certaine, il tue un des siens, comme si c'estoit son ennemy, il n'y a celuy de vous qui ne die, que le dernier seroit une trop lourde faulte. Considerez un petit Merope [1] en la tragædie, quand elle leve sa congnée pour frapper son propre fils, pensant que ce soit le meurtrier de son fils, en disant,

Ce coup mortel ainctement je te donne.

quel mouvement elle excite de tout le theatre, comment elle fait dresser les cheveux en la teste des spectateurs, de peur qu'elle ne previene le vieillard qui luy prend le bras, et qu'elle ne blesse le jeune adolescent. Et si d'adventure il y eust là près un autre vieillard qui eust crié, « Frappe hardiement, c'est un ennemy » : et que l'autre au contraire luy eust crié, « Ne le frappe pas, c'est « ton fils » : lequel crime eust esté le plus grief, ômettre la punition d'un ennemy pour la doubte que ce fust son fils, ou bien tomber en parricide

[1] Cette tragédie ne se trouve plus parmi celles d'Euripide : il l'avoit intitulée, *Cresphonte* : Aristot. Art. Poët. Pausan. et Hygin. en font mention. H. Etienne.

Le marquis Maffei, et M. de Voltaire ont traité le même sujet dans leur *Mérope*.

de son propre fils, pour le courroux qu'elle avoit à l'encontre de son ennemy? Quand doncques il n'y a ny haine ny courroux, qui nous poulse à commettre meurtre, ny vengeance, ny crainte de nostre salut, mais pour plaisir nous tenons soubs nous un mouton, la gorge tournée à la renverse, et que un philosophe d'un costé nous dit, « Couppe « luy la gorge, c'est une beste brute »: d'autre costé un autre nous crie, « Arreste toy, car que « sçais tu si c'est point l'ame d'un tien parent, ou « d'un dieu qui soit logé en ce corps cy »? le danger, ô dieux, est il pareil ou semblable, si je refuse à manger de la chair, que si je decroy [1] que je tue mon enfant, ou bien quelque autre de mes parents.

IX. Aussi ne combattent pas egalement les Stoïques touchant ce poinct de defendre le manger chair. Pourquoy se bandent ils ainsi à defendre le ventre et la cuysine? Pourquoy est-ce que condemnans si fort la volupté, comme chose trop molle et trop effeminée, et qui ne doit estre tenue pour chose bonne ny presque bonne, ny propre et convenable à la nature, ils s'efforcent neantmoins tant pour defendre ce qui appartient aux voluptez du manger? et toutefois la raison vouloit par consequence, puis qu'ils chassent et bannissent des tables les parfums, la patisserie, ([2] et tout fruict de four), qu'ils s'offençassent encore plus d'y veoir

[1] Il faut lire d'après le grec : que si, faute de croire, je tue, etc.

[2] Ceci n'est point dans le grec.

de la chair et du sang: mais maintenant, comme si par leurs regles philosophiques ils vouloient contreroller noz papiers journaux de la despense ordinaire, ils retrenchent tous frais qui se font pour la table, en choses inutiles et superflues, et ce pendant ils ne rejettent pas ce qu'il y a de cruel et de sanguinaire en la superfluité. Non, disent ils, pource que nous n'avons nulle communication de droit et de justice avec les bestes brutes. On leur pourroit respondre, aussi n'avons nous pas avec les parfums, ny avec les saulses estrangeres: et neantmoins vous voulez qu'on s'en abstienne, rejettans et chassans de tous costez, ce qui en volupté n'est ny utile, ny necessaire: toutefois examinons un peu de plus près ce poinct là, à sçavoir si nous n'avons aucune communion de droit et de justice avec les animaux irraisonnables, non point subtilement et artificiellement, comme font les Sophistes en leurs disputes, ains humainement, eu esgard à nos propres passions et affections, pour en bien decider [1].

[1] Ce discours est defectueux et imparfaict. *Amyot.* Voyez dans ce volume, *les régles et préceptes de santé :* la question, *s'il est loisible de manger chair*, y est traitée plus directement, soit dans le texte, soit dans les Observations.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

SI CE MOT COMMUN

CACHE TA VIE, EST BIEN DIT.

Cette maxime, Cache ta vie, suppose beaucoup d'orgueil. II. *Beaucoup d'ambition.* III. *Est contraire à la correction des méchans.* IV. *Démentie par la conduite des grands hommes.* V. *Ne peut être adoptée que dans la vue d'un libertinage effréné.* VI. *Il faut que les talens soient connus.* VII. *Avantages tirés de cette connoissance.* VIII. *Les talens se perdent faute de les cultiver.* IX. *Comparaison tirée de la succession des jours et des nuits.* X. *Cette vie n'est accordée aux hommes que pour se faire connoître.* XII. *Horreur de l'ignorance et d'une vie cachée.* XIII. *Le bonheur de l'autre vie consiste à connoître et à être connu.* XIV. *Les méchans y seront oubliés et ignorés.*

SI CE MOT COMMUN CACHE TA VIE[1], EST BIEN DIT.

VOIRE-MAIS celuy mesme qui l'a dit vouloit bien que lon sçeust, que c'estoit luy qui l'avoit dit: car il le disoit expressement à fin qu'il ne demourast pas incogneu, ains que lon sçeust qu'il entendoit quelque chose plus que les autres, se voulant acquerir une gloire qui ne luy estoit pas deuë, par divertir les autres de tascher à en acquerir:

[1] C'estoit un precepte fort commun et fort estimé entre les Epicuriens, mis en avant par Néoclès le frere d'Epicurus, ainsi que dit Suidas, par lequel ils conseilloient à qui vouloit estre heureux, de ne s'entremettre d'affaire quelconque publique. *Amyot.* On trouvera dans ce Traité de fortes raisons pour refuter cette maxime, considérée sous ce point de vue. Plutarque y parle avec chaleur contre l'insouciance de ces hommes que l'on voit, faute de cultiver leurs talens, se rendre inutiles à leurs semblables, et assoupir leur bienveillance naturelle. Ce mot, *cache ta vie*, est cependant bien dit pour nous apprendre que notre prospérité blesse le plus grand nombre, et que pour vivre heureux, il est prudent de cacher ses avantages. C'est ainsi que Voltaire l'entendoit, lorsqu'il a dit du bonheur, sous le nom de Macare.

Macare, c'est toi qu'on desire:
On t'aime, on te perd, et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie:
Pour te garder, il faut sçavoir
Te cacher, et cacher sa vie.

Je hay celuy qui a nom d'estre sage,
Et ne sçais pas l'estre à son advantage.

II. On lit que Philoxemus [1] fils de Eryxis, et Gnaton le Sicilien, hommes glouttons et fort subjects à leur bouche, quand ils estoient en un banquet, se mouchoient dedans les plats, à fin que par ce moyen[2] divertissans ceulx qui estoient à table, ils se gorgeassent et remplissent eulx seuls à cœur saoul des viandes servies : aussi ceulx qui sont demesureement et excessivement ambitieux, blasment devant les autres, comme devant leurs corrivaux, la gloire et l'honneur, à fin qu'eulx en jouissent seuls et sans competiteurs : en quoy ils font ne plus ne moins que les forsaires [3] qui voguent en une galere : car combien qu'ils regardent vers la pouppe [4], si est ce qu'ils poussent la proue [5] en avant, à fin que le flus de l'eau courante tout à l'entour par la reciprocation des rames aide à chasser le vaisseau en avant [6] : aussi ceulx qui donnent de tels preceptes, faisans semblant de fuïr la gloire, la poursuivent. Car ([7] qu'il soit ainsi), quel besoing es-

[1] Ce Philoxène prenoit un si grand plaisir à manger, qu'il desiroit avoir le col aussi long qu'une grue. Arist. moral.

[2] Dégoûtant de manger. C.

[3] Forçats.

[4] L'arrière du vaisseau.

[5] Le devant du vaisseau.

[6] Amyot a embrouillé cette comparaison. Le grec porte : Car de même que les rameurs, tournés du côté de la poupe, chassant en avant la proue poussée par l'effort des rames, qui agissent sur l'eau en sens contraire (à la direction).

[7] Ceci n'est point dans le grec.

toit il de dire cela, quel besoing de l'escrire? et après l'avoir escript, quel besoing estoit il de le publier à la posterité, s'il vouloit que ceulx de son temps ne le cogneussent point, veu qu'il veult estre cogneu de ceulx mesmes qui seront après luy?

III. Et comment ne seroit la chose mauvaise, Cache ta vie, que lon ne sache point que tu ayes vescu, comme s'il disoit, garde que lon ne sache que tu ayes fouillé et saccagé les sepulchres des trespassez: mais au contraire il est deshonneste de vivre en sorte que personne n'en sçache rien, et voudrois dire tout l'opposite, Ne cache point ta vie, encore que tu ayes mal vescu, ains fais toy cognoistre, amende toy, repens toy: si tu as de la vertu, ne sois point inutile: si tu as des vices, ne demeure point sans te faire penser: ou plus tost, fais une distinction et division: A qui est ce que tu donnes ce precepte là? si c'est à un ignorant, ou à un meschant, ou à un fol, c'est autant comme si tu disois, cache ta fiebvre, cache ta frenesie, garde que le medecin ne le sçache, va te jetter en quelque lieu tenebreux où personne ne te voye, ny toy ny tes passions aussi: va te cacher avec la maladie incurable et mortelle des vices, couvre tes envies, tes superstitions, comme un poulx hasté et elevé, craignant de te bailler et monstrer à ceulx qui auroient le moyen de t'admonester, corriger et guarir: là où les bien anciens jadis souloient penser et traitter les malades mesmes du corps tout publiquement: et lors chascun qui avoit eu cog-

noissance d'un mal semblable, ou en soy mesme ou en autruy, dont il auroit esté guary, si le declaroit à celuy qui en avoit besoing : et dit on que la science de medecine née et accreuë par experience, est ainsi devenue grande. Ainsi falloit il descouvrir à tous, les vies malades [1], et les infirmitez de l'ame, les toucher et en considerant les inclinations de chascun, leur dire : à l'un, Tu es subject à te courroucer, donne toy garde de cela : à l'autre, Tu es jaloux, fais une telle chose : à un autre, Es tu amoureux ? je l'ay aussi esté autrefois, mais je m'en suis repenty. Et maintenant, au contraire, en le nyant, en le cachant, et le couvrant, les hommes enfoncent le plus bas qu'ils peuvent le vice au dedans d'eulx.

IV. Et si c'est aux gens de bien que tu conseilles de se cacher, et de ne se faire point cognoistre, c'est autant comme si tu disois à Epaminondas, Ne prens point charge d'armée : ou à Lycurgus, ne t'amuse point à faire des loix ; et à Thrasybulus, ne tue point les tyrans : et à Pythagoras, n'enseigne point, et à Socrate ne discours point : et à toy le premier Epicurus [2], n'escris point à tes amis qui sont en Asie, ne communique point avec ceulx d'AEgypte, et ne coustoye [3] point, comme estafier, les jeunes gentils hommes de Lampsaque, et n'envoye point à tous et à toutes de tes livres, pour faire monstre de ta science, et n'ordonne point de

[1] Les incommodités de la vie.

[2] Voyez la vie de ce philosophe dans Diogène Laërce.

[3] Ne suis point, n'accompagne point.

ta sepulture. A quoy tendoient tes tables communes ? A quoy se rapportoient les assemblées que tu faisois de tes familiers et de beaux jeunes fils ? A quoy servoient tant de milliers de vers que tu escrivois et composois à grand labeur, sur Metrodorus, sur Aristobulus, et sur les Chæredemus, à fin qu'après leur mort mesme ils ne fussent point incogneus ? Estoit ce à fin que tu donnasses la loy à la vertu d'oubliance, aux arts de ne rien faire, à la philosophie de silence [1] ?

V. Et si tu veuls oster de la vie de l'homme la cognoissance, ne plus ne moins que si tu ostois d'un festin toute lumiere, à fin que lon ne cognoisse pas que toy et les tiens faittes tout pour la volupté, et à fin de volupté, tu as raison de conseiller, cache ta vie. Ouy bien certes, si je veux passer ma vie avec une putain Hedia, avoir ordinairement avec moy une Leontion, mespriser toute honesteté, colloquer tout mon bien ès chatouillement de la chair : ces fins là certainement ont besoing d'estre cachées de tenebres, et obscurcies de la nuict : c'est à cela qu'il fault conseiller l'oubliance, et le non estre cogneu.

VI. Mais si aucun en la science naturelle a appris à louër en cantiques dieu, la justice, et la providence divine : en la science morale, la loy, la societé humaine, le gouvernement de la chose publique, et en iceluy l'honneur, et non pas son

[1] M. Reiske lit : Etoit-ce pour nous faire une loi de laisser la vertu dans l'oubli, les arts dans l'inaction, la philosophie dans le silence, et le bonheur dans l'obscurité ?

profit,

profit, pourquoy veuls-tu que celuy là cache sa vie? à fin qu'il n'enseigne personne, à fin qu'il ne donne à personne ny envie ny exemple de bien faire!

VII. Si jamais Themistocles n'eust esté cogneu des Atheniens, jamais la Grece n'eust repoulsé Xerxès: et si Camillus n'eust point esté cogneu des Romains, à l'adventure ne fust Rome demourée ville. Si Platon n'eust cogneu Dion, jamais la Sicile n'eust esté delivrée de tyrannie. Mais comme la lumiere fait que non seulement nous nous entrecognoissons, mais aussi elle nous rend utiles les uns aux autres: aussi à mon jugement l'estre cogneu apporte non seulement gloire, mais aussi moyen de s'employer à la vertu, comme Epaminondas estant incogneu aux Thebains jusques à l'aage de quarante ans, ne leur apporta aucun profit: mais depuis qu'ils l'eurent cogneu, et se furent fiez à luy de la conduite de leur armée, il conserva la ville de Thebes qui s'en alloit perir, et delivra la Grece, qui estoit prochaine à servir, monstrant en gloire ne plus ne moins qu'en une claire lumiere la vertu produisant ses effects, quand il en est temps.

VIII. Car comme dit Sophocles,

Comme le fer est clair et reluisant
Tant que la main de l'homme en va usant,
Et la maison où ne se tient personne,
Avec le temps du toict en terre donne:

Aussi non seulement le fer, mais les meurs mesmes, les conditions et le naturel de l'homme se corrom-

pent, attirans une moysissure relante, et une vieillesse, en ne faisant rien par ignorance, un silence muet, une vie sedentaire, retirée à part en son oysiveté, met en langueur non seulement les corps, mais aussi les ames des hommes : et tout ainsi comme les eaux cachées, pour autant qu'elles sont couvertes et ombragées, et qu'elles croupissent, elles se pourrissent : aussi ceulx qui ne bougent, et ne s'employent point, encore qu'ils ayent quelque chose de bon en eulx, et ne le font point sortir de hors, ny n'exercent point les naturelles facultez qui estoient nées avec eulx, se corrompent et envieillissent.

IX. Ne voyez vous pas, quand la nuict s'approche, comme et les corps devienent plus pesants à besongner, et les esprits plus mornes et paresseux à s'esvertuer, et le discours de l'entendement plus assopy et abattu en soy, ne plus ne moins qu'un feu qui s'en va mourant, et comme pour une laschеté et fascherie [1] qui luy vient, il est agité de peu de diverses imaginations, qui est un quotidian advertissement secret à l'homme, combien sa vie est courte ?

Mais du soleil les rays espanouis
Ayans rendu songes esvanouis :

Et après que, par maniere de dire, meslant ensemble les actions et les pensées des hommes avec sa lumiere, il les resveille et excite, comme dit Democritus : « [2] Au poinct du jour, les hommes cou-

[1] Grec : découragement.
[2] Voyez les Observations. c.

« rans comme dedans un chariot, du desir de s'en-« trerencontrer vistement l'un deçà, l'autre delà, « se levent pour vacquer à leurs affaires ».

X. Et m'est advis que le vivre mesme, voire le naistre, et participer à la generation des hommes, nous est donné de dieu, à fin de le cognoistre [1] : car il [2] est incogneu et caché en ceste grande machine de l'univers, pendant qu'il s'y promene çà et là par les menus [3] : mais quand il [4] se recueille en soy, et prend sa grandeur, alors il reluit, et devient apparent au lieu de caché, et manifeste au lieu de couvert qu'il estoit : car cognoissance n'est pas le chemin à l'essence, comme aucuns veulent dire, mais au contraire l'essence est le chemin à la cognoissance, pour ce que la cognoissance ne fait pas chasque chose, mais seulement elle la monstre quand elle est : comme ny la corruption de ce qui est, n'est point un transporter à non estre, ains plus tost un amener ce qui est dissoult à non apparoistre.

XI. C'est pourquoy selon noz ancienes loix et traditions, estimans que le soleil soit Apollo, nous l'appellons *Delius* [5] et *Pythus* [6] et celuy qui est

[1] Grec : afin que nous nous connoissions.

[2] Grec : l'homme.

[3] Tandis que les particules dont l'homme est formé, vaguent et errent dans l'immensité de l'univers.

[4] Quand les particules se réunissent pour former l'homme, il prend sa grandeur.....

[5] De δῆλος, Dêlos, clair, apparent, manifeste.

[6] De πύθω, Putho, je reduis en pourriture : parce que le soleil dissout tous les corps par sa chaleur.

seigneur de l'autre monde, soit dieu, ou dæmon, s'appelle *Ades* [1], d'autant que quand nous venons à nous dissoudre, nous allons en une obscurité où lon ne voit rien,

> Devers oy des tenebres de nuict,
> Et du sommeil paresseux et sans bruit.

Et me semble que les anciens mesmes ont appellé l'homme *Phota* [2] de la lumiere, à cause qu'il y a en chascun de nous un vehement desir de nous entrecognoistre, et estre entrecogneus, à cause de la consanguinité qu'il y a entre nous.

XII. Et y a des philosophes qui estiment mesme que l'ame soit une lumiere de sa substance: ce qu'ils jugent tant par autres signes, comme par ce qu'il n'y a rien en ce monde que l'ame haïsse tant, que l'ignorance, et refuit tout ce qui est obscur et sans clarté, et se trouble quand elle entre en lieux tenebreux, estans pleins de crainte et de souspeçon pour elle: et luy est la clarté si doulce et si desirable, qu'elle ne veult point avoir les autres choses qui naturellement sont delectables, sans lumiere, ny en tenebres, ains est ce qui rend tout plaisir, tout passe-temps, et toute recreation plus doulce et plus delectable, comme une saulse commune à toutes viandes, et celuy qui se jette en ignorance et s'en revest, faisant de sa vie une representation de mort, il semble qu'il se lasse d'estre, et se fache de vivre.

[1] ἅιδης, Adès, lieu bas, obscur.

[2] De φῶς, Phôs, lumiere, clarté.

XIII. Et neantmoins on tient que le lieu où sont les ames des gens de bien et bien heureux, n'est autre chose que la nature de la gloire, et de l'estre,

Le soleil qui tousjours leur luit
Esclaire de là nostre nuict :
De roses vermeilles fleuries
Sont leurs belles grandes prairies.

Et là toute la campagne ouverte est tapissée des fleurs de toutes sortes d'arbres sans fruicts, mais couverts de fleurs : et là y a de belles rivieres qui ne font bruit quelconque tant elles coulent doulcement, et [1] s'entretienent à discourir ensemble et raconter ce qui a passé par cy devant, et ce qui est, s'entre-accompagnans, et s'entre-voyans les uns les autres.

XIV. Puis il y a une troisieme voye de ceulx qui ont mal vescu et qui sont meschants, laquelle precipite leurs ames en un abysme de tenebres.

Où les croupissantes rivieres
De la nuict, hors de leurs fondrieres
Vomissent une infinité
De tenebreuse obscurité :

engloutissants et enfouissants ceulx qui sont punis en oubliance et ignorance : car il n'y a pas des vaultours qui mangent continuellement le foye des meschants couchez et renversez par terre, car il est pieça ou bruslé ou pourry : ne n'y a pas des fardeaux qui oppriment et accablent les corps de ceulx

[1] Les bienheureux...

qui sont punis, pource que les os et la chair n'ont plus de ligatures de nerfs [1], et n'ont plus les trespassez aucun reste de corps capable de recevoir punitions, ce qui est propre à chose dure et qui resiste. Mais la vraye unique maniere de chastier et punir ceulx qui ont mal vescu en ce monde, est une infamie, une ignorance, et une abolition entiere et aneantissement total qui les emporte au fleuve de Lethé, qui signifie oubliance, en lieu où il n'y a ris aucun, ny aucune resjouïssance, et les plonge en la vaste mer qui n'a fond ne rive, de lascheté inutile à tout bien, et paresse qui ne sçait rien faire, sinon tirer après soy un oubly, et un ensepvelissement en toute ignorance et toute descognoissance.

[1] Odyssée, XI, 218. Cette phrase est mot à mot le vers d'Homère à l'endroit cité. Voyez les observations.

AVERTISSEMENT

SUR LE TRAITE DE LA SANTÉ.

Les règles et préceptes de Santé que Plutarque a réunis dans ce petit Traité, sont un monument de l'étendue de ses connoissances dans tous les genres. On ne pourra lire cet ouvrage sans en retirer les avantages les plus précieux : on y verra tout ce que la santé nous procure de biens et de plaisirs ; et on y apprendra les vrais moyens de la conserver. L'auteur philosophe et ami de l'humanité y parle à ses semblables avec ce ton simple et persuasif qui, embelli des graces naïves du langage d'Amyot, fait goûter et aimer le bien. Ses préceptes d'ailleurs sont simples, puisés dans la nature et exempts de toutes ces formules pharmaceutiques qui chargent nos livres

de médecine, et les font tomber des mains de ceux qui entreprennent de les lire.

On peut donc regarder cet opuscule comme un excellent traité d'Hygiène : on y a multiplié les notes, pour qu'on n'ait rien à désirer du côté de la clarté du texte : les observations y sont fort étendues, parce qu'on a cru qu'il étoit essentiel de faire appercevoir les erreurs, quoiqu'en très petit nombre, échappées à Plutarque, et les vérités que le temps et l'expérience nous ont fait découvrir depuis cet excellent observateur. Ces observations sont toutes dues à M. F. N. Simonnet, Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Il a bien voulu en enrichir cette nouvelle édition, où l'on s'est particulièrement proposé de mériter la confiance du public, et de concourir à son utilité.

SOMMAIRE

DES REGLES ET PRÉCEPTES DE SANTÉ.

Rivalité de la médecine et de la philosophie. IV. *Nécessité d'allier ces deux sciences.* VI. *Il faut avoir les extrémités chaudes.* VII. *Savoir user et se priver de tout.* VIII. *Se modérer dans le boire et dans le manger quelques jours avant les grands festins.* X. *N'y rien prendre sans besoin.* XI. *Victimes d'une honte et d'une complaisance déplacées.* XIII. *Utilité et agrément à ne manger que selon son appétit.* XIV. *Sottise et vaine gloire autant à éviter à table que la friandise et la gourmandise.* XV. *Il ne faut jamais prévenir le besoin en fait de plaisirs.* XVI. *Vraie gloire et utilité à refréner ses passions.* XVII. *Ne point irriter son appétit par des mets recherchés.* XVIII. *Nulle vraie volupté sans tempérance.* XIX. *Maladies et regrets affreux, suites de l'intempérance.* XX. *Réplétion cause ou aggrave les dispositions morbifiques.* XXI. *Symptômes de la réplétion, et règles à observer.* XXII. *Avantages des précautions contre les suites de la réplétion.* XXIII. *Le corps sain goûte seul le plaisir du boire et du manger.* XXIV. *Dangers d'un trop rigoureux régime.* XXV. *Différens pronostics des maladies.* XXVI. *Utilité à retirer de la visite des malades.* XXVII. *Conduite nécessaire après quelques excès.* XXVIII. *Trois points essentiels pour se conserver en bonne santé.*

XXIX. *Exercices les plus convenables aux gens de lettres.* XXXIII. *Bains chauds et bains froids ; leurs différens effets, leur utilité.* XXXV. *Choix des alimens.* XXXVI. *Végétaux préférables.* XXXVII. *Choix des boissons.* XXXVIII. *En quelles occasions l'eau est préférable au vin.* XXXIX. *Moyens d'être tempérant.* XL. *Les gens de lettres doivent modérer leur appétit par des entretiens agréables.* XLI. *Intervalle nécessaire entre le souper et le sommeil.* XLII. *Emploi de ce temps.* XLIII. *Sa durée.* XLIV. *Lequel du mouvement ou du repos est préférable après souper ?* XLV. *Danger des purgations et vomitifs.* XVLI. *Evacuer l'estomac sans le secours des vomitifs.* XLVII. *Divers moyens simples et naturels de se rendre le ventre libre.* XLVIII. *Il faut exclure tout régime particulier et périodique.* XLIX. *Oisiveté ennemie de la santé.* L. *On ne doit s'occuper qu'à des choses utiles.* LI. *L'homme d'état méprise les petits intérêts.* LII. *Passer subitement des grandes occupations aux plaisirs, marque d'incontinence et de foiblesse.* LIII. *La volupté n'a point d'attraits pour le sage qui a été sérieusement occupé.* LIV. *L'homme peut-il être son médecin ?* LV. *Il doit connoître son pouls.* LVI. *Les alimens qui lui conviennent le mieux.* LVII. *Sottise de ceux qui s'occupent plus de la préparation de leur mets, que de connoître l'influence de l'air et des saisons.* LVIII. *Soins de l'avarice, indignes des gens d'honneur.* LIX. *Danger de se livrer trop à l'étude.* LX. *Accord harmonieux et nécessaire entre le corps et l'ame.*

LES REGLES

ET PRECEPTES DE SANTÉ,

EN FORME DE DEVIS.

Les personnages qui parlent en ce devis, Moschion et Zeuxippus.

Moschion. Tu destournas doncques hier, amy Zeuxippus, le medecin Glaucus, qui ne demandoit qu'à conferer et communiquer avec vous [1].

Zeuxippus. Je ne l'en destournay point, amy Moschion, ne jamais il n'eut volonté de ce faire: mais je fuy ce que je craignois, c'estoit de luy donner occasion et prise de s'attacher [2] à moy, sçachant bien qu'il ne demandoit autre chose: car en la medecine [3], comme dit Homere,

[1] Grec : qui ne demandoit qu'à conférer avec vous sur des sujets de philosophie.

[2] De disputer.

[3] Il faudroit lire : en la médecine, à la vérité.

Il vault tout seul autant que plusieurs autres [1];

mais quant à la philosophie, il ne luy veult point de bien, ains a tousjours quelques aspres et fascheuses paroles à dire contre elle, mesmement lors que je le voyois venir droit à l'encontre de nous, criant de tout loing à haulte voix, que nous avions entrepris un grand cas, et qui n'estoit gueres honeste : c'est, que nous avions rompu les confins, et par maniere de dire, levé les bornes des sciences, en discourant de la maniere de vivre sainement. Car les confins, disoit il, des medecins et des philosophes, comme lon dit en commun proverbe, des Phrygiens et des Mysiens, sont separez [2] : et davantage [3] il avoit en la bouche quelques propos, que nous avions tenus par maniere de passetemps seulement, qui n'estoient pourtant pas inutiles, lesquels il alloit deschirant et reprenant.

III. Moschion. Et je serois bien aise d'entendre et ces propos là dont il se mocquoit, et les autres que vous eustes sur ce subject là, s'il te venoit à gré de me les dire.

IV. Zeuxippus. Je le croy certainement, Moschion, pour ce que tu es naturellement enclin à la philosophie, et ne treuves pas bon qu'un philoso-

[1] Iliade XI, 515. Homère parle en cet endroit de Machaon, fils d'Esculape et d'Arsinoë, fameux médecin qui suivit les Grecs à la guerre de Troie.

[2] Il faut lire : car les confins, disoit-il, des médecins et des philosophes, sont aussi distincts que ceux (comme l'on dit en commun proverbe) des Phrygiens et des Mysiens. Voyez les Observations.

[3] Et de plus il avoit....

phe n'aïme la medecine, te semblant estrange qu'il estime luy estre plus convenable qu'on le voye estudiant en la geometrie, en la dialectique, ou en la musique, que d'enquerir et d'apprendre.

Ce qu'il y à de bien ou mal chez luy

c'est à dire, dedans son corps. Et toutefois vous voyez ordinairement, qu'il y a plus grand nombre de spectateurs aux theatres, là où lon distribue quelque piece d'argent à ceulx qui s'y assemblent pour veoir l'esbattement des jeux, ainsi que lon fait à Athenes [1], qu'il n'y en a aux autres : et [2] la medecine est une des sciences liberales, en laquelle il n'y a pas moins de beauté, de subtilité, et de plaisir, qu'en autre quelle qu'elle soit : mais oultre cela, encore paye elle à ceulx qui l'aiment une grande distribution pour leur salaire, qui est la conservation de leur vie, et de leur santé [3]: pourtant ne fault il pas accuser les philosophes qui discourent des choses saines, et mal saines, d'avoir oultre passé leurs confins, ains plus tost les fauldroit il blasmer, s'ils ne levoient et ostoient entierement ces bornes, pour labourer comme en

[1] Périclès, dans la vue de se concilier l'esprit du peuple, donna une loi qui autorisoit chaque citoyen d'Athènes présent aux délibérations sur des affaires d'état, ou même aux jeux et aux spectacles, de se faire payer par le trésor public un modique droit de présence. Voyez Plutarque, T. II. des Vies, dans celle de Périclès, ch. XVI. Voyez aussi l'ouvrage Anglais de Montagu, of the rise and fall of ancient Republicks, p. 136.

[2] Lisez : or la...

[3] Voyez les Observations.

un champ commun avec les medecins, à la contemplation des choses belles et honestes, enquerans par leurs discours ce qui est ensemble, et plaisant à entendre, et necessaire à sçavoir.

V. Moschion. Mais laissons là le medecin Glaucus, je te prie Zeuxippus, qui pour sa gravité veult qu'on l'estime accomply de tout poinct, sans avoir aucun besoin de la philosophie, et me raconte tous les propos que vous eustes, mesmement ceulx là les premiers, s'il te plaist, que tu avois dit en jouant, et non pas trop à certes [1], que Glaucus alloit reprenant.

VI. Zeuxippus. Je le veux bien. Ce nostre amy [2] doncques disoit avoir ouy dire à quelqu'un, que avoir tousjours les mains chaudes, et ne les laisser pas refroidir, estoit chose grandement utile à la santé [3]: et au contraire, que d'avoir ordinairement les extremitez froides, chassoit la chaleur au dedans du corps, et nous apportoit comme une accoustumance, et une usance à la fiebvre [4]: mais que la tourner au dehors, et tirer avec la chaleur la matiere d'icelle, et la distribuer egalement par tout le corps, estoit saine, comme nous voyons qu'en besongnant des mains, et en faisans quelque ouvrage, le mouvement nous y fait venir et y maintient la chaleur: mais si nous n'avons de telle be-

[1] Par manière d'amusement...

[2] Zeuxippus rapporte ici la conversation qu'il avoit la veille avec un de ses amis, lorsqu'il fut interrompu par Glaucus.

[3] Voyez les Observations.

[4] *Ibid.*

songne à faire, qu'il [1] ne fault pas pourtant recevoir la froideur aux extremitez du corps : voilà l'un des poincts dont il se rioit et mocquoit.

VII. Le second fut, à mon advis [2], touchant les viandes [3] que lon donne aux malades, qu'il conseilloit qu'en santé mesme on en goustast un petit par intervalle de temps, pour s'y accoustumer, à fin que lon ne les eust point en horreur, comme font les petits enfans, et que lon ne haïst point celle maniere de vivre, ains que lon là se rendist peu à peu familiere, à fin que quand il adviendroit que lon seroit malade, on n'eust pas à contrecœur ces viandes là, comme si c'estoient drogues medicinales, et que nous ne nous faschissions point de manger quelquefois d'une seule viande simple, sans saulse ne rosty [4] : à ceste cause vouloit il que lon ne trouvast point estrange, de venir quelquefois à la table sans s'estre premierement baigné ou estuvé, ny de boire chaud en esté, quand bien il y auroit de la neige, prouveu que lon ne feist point ces abstinences là par ambitieuse ostentation de vaine gloire, et pour s'en vanter [5] après, ains à part,

[1] Il disoit qu'il. . .

[2] Autant qu'il m'en souvient. . .

[3] Grec : touchant les alimens que l'on. . . Voyez les Observations.

[4] Grec : et que nous ne nous fâchissions point de manger des mêts simples, sans assaisonnement et sans haut-goût.

[5] Tous les jours on en voit se couvrir de ridicule par une sotte vanité, qui n'est, dit Théophraste, qu'une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles, du nom et de la distinction.

sans en mot dire, et pour accoustumer peu à peu nostre appetit à obeïr facilement à la raison, et à ce qu'il est utile, en ostant de loing à nostre ame ceste mignardise delicate, de se plaindre trop ès maladies, et regretter les grands plaisirs, et agreables voluptez, qu'elle souloit avoir au lieu de la basse et estroitte regle de vivre, à laquelle elle se voit reduite. Car il ne fut jamais mal dit, « Choisy « la vie la meilleure qui soit, et l'accoustumance « te la rendra plaisante [1] » : ce qui à l'espreuve se trouvera utile en toutes choses, mais principalement quant aux traittements de la personne [2], en s'accoustumant à ceulx qui sont les plus salubres, on les rend plus familiers, plus amis, et plus cogneuz à nostre nature, se ramenant en la memoire, ce que font et que disent les autres en leurs maladies, comment ils se courroucent, et se tourmentent quand on leur presente à boire de l'eau chaude, ou quelque chaudeau [3] à humer, ou du pain sec, comment ils appellent cela fascheuse et mauplaisante viande, et fascheux et importuns ceulx qui les veulent contraindre d'en prendre. Il y en a eu plu-

[1] M. l'abbé Ricard traduit ainsi cette maxime : Choisissez le meilleur genre de vie, *agréable ou non*, et l'habitude vous le rendra doux. Ces mots, *agréable ou non*, ajouté au texte, sont un développement nécessaire à la pensée de Plutarque, comme le remarque très bien ce nouveau traducteur des Morales de Plutarque, T. II, p. 92.

[2] Lisez : mais principalement quant aux différens régimes ....

[3] Espèce de bouillon chaud différemment apprêté : on en donnoit aux nouvelles accouchées fait avec du lait bouilli, du sucre, des jaunes d'œufs et de la canelle.

sieurs

sieurs que le baing a fait mourir, qui n'avoient pas grand mal du commencement, sinon qu'ils ne pouvoient boire ny manger que premierement ils ne se fussent baignez, et lavez en l'estuve : entre lesquels a esté l'empereur Titus, ainsi que tesmoignent ceulx qui le panserent en sa maladie [1].

VIII. Il fut dit aussi, que tousjours les plus simples viandes, et qui coustent le moins, sont les plus salubres au corps, et que sur tout il se falloit bien donner garde de repletion [2], d'yvrongnerie, et de volupté, mesmement quant on sent approcher une feste, où lon a accoustumé de faire grand'chere, ou bien que lon doit faire un bancquet à ses amis, ou que lon attent quelque festin de roy, ou de prince, là où on est contrainct de boire d'autant à son tour, que lon ne l'ose refuser, à fin que lors que lon est encore en beau temps et serein, on prepare son corps de bonne heure, pour le rendre plus gaillard, et plus dispos contre le vent et la tempeste qui le menasse [3] : car il est bien diffi-

[1] Voyez sur la mort de cet empereur, l'Append. Chronol. dans la nouv. édit. *in*-4° de Tacite, T. IV, p. 449 et 450. On y lira qu'à la vérité la santé de Tite affoiblie par un trop fréquent usage des bains, dépérissoit à vue d'œil; et que touché de la triste condition du genre humain, ou même de la sienne en particulier, on le vit répandre des larmes abondantes la dernière fois qu'il parut au spectacle : mais le cruel Domitien, jaloux de régner, augmenta le mal, sous prétexte de le soulager; il fit mettre et abandonner Tite dans un bain rempli de neige.

[2] Voyez les Observations.

[3] Vitellius bien loin de suivre un conseil aussi sage, ne

oile en telles assemblées et festes de seigneurs et d'amis, de se maintenir en une mediocrité, et accoustumée sobrieté, que lon ne soit trouvé fascheux, malplaisant et ennuyeux à toute la compagnie.

IX. A fin doncques que lon ne mette point feu sur feu [1], repletion sur repletion, et vin sur vin, il seroit bon d'imiter et ensuivre à bon esciant le tour que jadis le roy Philippus feit par jeu, qui fut tel : Il y eut quelqu'un qui le convia, comme il estoit par les champs, de venir soupper chez luy, pensant qu'il y deust venir avec petite compagnie : mais le voyant venir avec une grande suitte, sçachant qu'il avoit fait apprester pour peu de gens, il en estoit tout troublé : dequoy Philippus s'estant apperçeu, envoya soubs main dire à tous ceulx qu'il avoit amenez, qu'ils gardassent lieu à la tourte : eulx le croyans, et l'attendans tousjours, espargnerent les viandes qui leur furent presentées, de maniere qu'elles suffirent largement à toute la compagnie. Ainsi se fault il devant preparer, quand on se doit trouver à ces assemblées là, où il fault par force boire d'autant à tour de rolle, et garder lieu en nostre corps et pour viande et pour pastisserie, voire et pour yvrongnerie, et y apporter nostre appetit tout frais et bien deliberé.

consultant au contraire que son goût pour toutes sortes d'excès, se faisoit inviter chez plusieurs personnes, quoique régulièrement il prit chaque jour chez lui ses trois ou quatre repas. Il suffisoit à tous par l'habitude et la facilité qu'il avoit de vomir *Sueton. in Vitell.* XIII.

[1] Le grec ajoute ; suivant le proverbe.

X. Mais si d'adventure quelques telles contraincctes, nous surprennent encore tous pleins et mal disposez, pour avoir ja trop beu et trop mangé : estans quelques seigneurs arrivez soudainement, ou quelques uns de nos amis survenus à l'improuveu, et que nous soyons forcez par honte [1], de nous trouver en compagnie d'autres qui seront bien dispos et preparez à boire : alors se fauldra il bien bander et armer contre la mauvaise honte, qui est cause de tant de maulx aux hommes, en luy mettant à l'encontre ces vers que dit le roy Creon en une tragœdie d'Euripide :

Il me vault mieulx maintenant te desplaire,
Amy passant, que pour te vouloir plaire,
En me laissant aller trop mollement,
Me repentir après amerement [2].

Car de s'aller jetter en une pleuresie, ou en une phrenesie pour crainte d'estre tenu et reputé lourdault et incivil, c'est faire du lourdault à bon esciant, et de l'homme de mauvais jugement, qui n'a pas la grace ny la parole pour entretenir la compagnie, sans yvrongner et gourmander [3], car le refus mesme, s'il est fait dextrement et de bonne grace, ne sera point moins agreable à la compagnie, que le boire d'autant à tour de rolle. Et si celuy mesme qui fait le festin s'abstient [4] de boire

[1] Décence.
[2] Med. 290.
[3] Manger avec excès.
[4] Grec : et si quelqu'un s'abstient.

et de manger, encore qu'il soit à la table (comme quand on fait un sacrifice, dont lon ne taste point) entretenant au demourant la compagnie avec un bon visage et une bonne chere, disant tousjours de [1] luy mesme quelque mot pour rire, il resjouira et contentera plus la compagnie que celuy qui s'enyvreroit et gourmanderoit [2] jusques au crever avec eulx.

XI. Il [3] feit mention à ce propos de quelques exemples anciens, comme d'Alexandre le grand entre autres, qui eut honte de refuser Medius l'un de ses capitaines, qui le convia d'aller soupper chez luy, après avoir desja bien beu ailleurs, et qui le remeit à boire, encore mieulx que devant, dont il mourut [4]; et de nostre temps [5] un puissant luicteur nommé *Rigulus*, que l'empereur Titus un jour de bon matin envoya querir pour se baigner et estuver avec luy, il y vint, et après s'estre lavé

[1] Sur.

[2] Mangeroit.

[3] Grec : ce même ami. . . . Voyez la note, ch. o.

[4] On lit dans Athénée, X, 9, que le vase qu'Alexandre entreprit de boire en ce repas, contenoit deux conges, (près de 24 l. pesant) de liqueur. Ce Médius, dont il est ici question, estoit, pour me servir des expressions d'Amyot, comme le maistre et le chef du troupeau de tous les flatteurs qui estoient en la cour d'Alexandre, et c'est lui qui enseignoit qu'on ne devoit point craindre de mordre avec force calomnies : car, encore, disoit-il, « que celuy qui aura esté mordu guarisse « de la playe, la cicatrice pour le moins en demeure ». Morales de Plutarque, Traité de la manière de distinguer le flatteur d'avec l'amy, T. 1, ch. 42.

[5] Un Pancratiaste. o.

beut un coup tel, que l'apoplexie le surprit incontinent, de maniere qu'il en tomba mort soudainement [1].

XII. Nostre medecin Glaucus se mocquoit de tous ces propos là, les appellant discours de maistres d'eschole : ne se souciant pas gueres au demourant d'en ouïr plus avant, ny nous aussi n'ayans pas grande envie de luy en dire davantage, pource qu'il ne s'arrestoit pas à considerer plus avant un chascun d'iceulx.

XIII. Mais au demourant Socrates, qui le premier nous a defendu de manger des viandes qui nous convient à manger, encore que nous n'ayons point de faim, ny de boire breuvages qui nous facent boire, encore que nous n'ayons point de soif, ne nous defendoit pas simplement d'en user, ains nous enseignoit d'en user seulement lors que nous en aurions besoing, en joignant la volupté d'icelles avec la necessité [2], comme font ceulx qui em-

[1] Après de tels exemples, on conçoit aisément la nécessité de recourir aux bons propos, plutôt que de se charger l'estomach en mangeant ou buvant par une mauvaise honte qui exerce son cruel empire, sur-tout dans les tables de province : c'est pour cela que M. de S. Evremond, suivant le conseil de Plutarque, mandoit au comte d'Olonne, exilé de la cour : « Si « une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelques-uns « de vos voisins, que leur argent ou leur adresse aura sauvé « de l'arrière-ban, louez le lievre, le cerf, le chevreuil, le « sanglier, et n'en mangez point ». OEuvres véritables de S. Evremond. Londres, 1706, T. III, p. 61.

[2] M. de S. Evremond, *ib.* p. 62 et 63, étend ainsi ce sage conseil de Socrates, « Que la nature nous invite à boire et à

ploient les deniers publiques, qui paravant se souloient despendre à faire des jeux, à la soude [1] et entretenement des gens de guerre: car le doulx, tant comme il est partie du nourrissant, est fort propre et amy familier à la nature, et fault pendant que lon a encore faim, jouïr et user des aliments necessaires, comme plaisans, non pas se provoquer et susciter à part de nouveaux appetits extraordinaires, après que lon a rassasié les communs et ordinaires. Car ainsi comme à Socrates mesme le danser estoit un exercice et si le delectoit, aussi celuy à qui une pastisserie ou une confiture [2] sert pour toute viande et pour soupper entier, elle luy fait moins de mal: mais après que lon a pris ce qui

« manger par une disposition secrète, qui se fait légérement « sentir, et ne nous y presse pas par le besoin. Où il n'y a point « d'appétit, la plus saine nourriture est capable de nous nuire, « et la plus agréable de nous dégoûter: où il y a de la faim, « la nécessité de manger est une espèce de mal qui en cause « un autre après le repas, pour avoir fait manger plus qu'il « ne faut. L'appétit donne de l'exercice à notre chaleur na- « turelle dans la digestion: l'avidité lui prépare du travail et « de la peine. Le moyen de nous tenir toujours dans une dispo- « sition agréable, c'est de ne souffrir ni vuide, ni réplétion; « afin que la nature n'ait jamais à se remplir avidement de ce « qui lui manque, ni à se soulager avec empressement de ce « qui la charge ».

[1] Solde.

[2] Πέμμα καὶ τράγημα; ces deux mots grecs se traduisent en latin par le mot *bellaria*, dessert, tout ce qui entre dans un dessert. Gell. Noct. Att. XIII, 11. Amyot eut mieux traduit s'il eut dit; « Aussi celui à qui le dernier service sert pour toute « viande, il lui fait moins de mal ».

suffit à la nature, et que lon s'est assez remply, il se fault bien donner garde, autant que de chose qui soit, d'estendre encore ses mains à ces friandises là: et si ne fault pas en telles choses moins eviter la sottise et l'ambition, que la friandise ou gourmandise.

XIV. Car ces deux vices nous induisent aussi bien souvent à manger quand nous n'avons point de faim, et à boire quand nous n'avons point de soif, en nous imprimant de bien folles et extravagantes imaginations: Que c'est grande simplesse de ne prendre pas à cœur saoul d'une chose qui est rare et chere, quand on la peult avoir: comme seroit, pour exemple, [1] de la sommade [2] ou des champignons d'Italie [3], ou de la tourte [4] de Samos, ou de la neige en AEgypte [5]: ces imaginations là

[1] Des tetines de truye ou des champignons d'Italie. c.

[2] Voyez le Traité II. du manger chair. ch. 2.

[3] M. Reiske conclud de cet endroit, que Plutarque à composé ce Traité dans la Grèce, où on faisoit venir des champignons d'Italie, auxquels il eut été ridicule de donner dans l'Italie même, le nom de champignons d'Italie. Il faut lire dans Pline, édit. in-12, L. XXII, 47, tout ce qui regarde le choix des champignons, et la manière de les préparer. A Rome le goût pour les champignons étoit une vraie fureur: « Seul « mêts, dit Pline, que nos élégantes se plaisent à préparer de « leurs mains, elles le dévorent des yeux, et n'en approchent « qu'avec couteaux ambrés, vaisseaux d'argent ».

[4] Πλακοῦντος, gâteau. Les anciens faisoient très-grand cas de la pâtisserie. On disoit du temps de S. Jérôme, *non sunt suaves epulæ, quæ non placentam redolent.* « Nul bon repas sans gâ« teau ». *Ad Marcel.*

[5] D'après M. Savary, dans son excellent ouvrage sur l'E-

sont un peu de vaine gloire, qui nous tire par le nez bien souvent, comme une odeur de cuysine, à desirer user de telles choses, et contraindre le corps, qui ne les demande pas, d'y participer, seulement pource qu'elles sont rares et fort renommées, à fin qu'ils en puissent faire leurs contes à d'autres, et en estre par eulx reputez bienheureux, d'avoir en jouïssance de choses si singulieres, si cheres et si difficiles à recouvrer. Pareille affection ont ils envers les femmes de grand renom, et de grande reputation, car quand ils sont couchez auprès de leurs espouses, qui seront belles bien souvent, et qui leur porteront grande amitié, ils ne bougeront : mais s'ils se treuvent avec une telle courtisane comme estoient Phryné ou Laïs, ausquelles ils auront payé de bon argent pour coucher avec elles, encore qu'ils ne soient pas bien disposez de leurs personnes, ou autrement lasches à tel mestier, ils feront neantmoins tout ce qu'ils pourront pour exciter leur luxure à ceste volupté, par une vaine gloire : tellement que Phryné mesme estant desja vieille et passée disoit, qu'elle vendoit plus cherement sa lie pour la reputation.

gypte, le thermomètre ne varie que depuis neuf degrés au-dessus du terme de la congélation, jusqu'à 24, à Damiette, et jusqu'à 36, au grand Caire. Lettres sur l'Egypte, p. 322. On ne pouvoit donc s'y procurer que de la neige artificielle. « O « étonnante sensualité ! *devons-nous dire avec Pline*, l'eau « n'a pas son prix, l'argent met de la différence entre les élé« mens eux-mêmes. Ceux-ci boivent de la neige, ceux-là de « la glace, et le fléau des montagnes contribue à leurs plaisirs « sensuels ». Hist. Natur. XIX, 19. Voyez les Observations.

XV. C'est une grande chose et digne d'admiration [1], que si nous recevons en nostre corps autant de voluptez que sa nature en peult porter, ou qu'elle en a de besoing, ou qui plus est, si pour diverses occupations nous resistons à ses appetits, et le remettons à une autre fois, et qu'à toute peine nous luy obtemperions en ses necessitez, ou comme dit Platon, qu'à fine force après qu'il nous a bien espoinçonnez et gehennez, nous luy cedons, nous n'en souffrons point pour tout cela aucune perte ny dommage [2]: et, au contraire, si ès cupiditez qui descendent de l'ame au corps, nous nous laissons aller tant qu'elles nous forcent de servir, et de nous esmouvoir au gré des passions d'icelle, il est impossible qu'elles ne nous laissent de très-

[1] Tout ce chapitre est le commentaire d'un des plus utiles préceptes de l'Hygiène, celui de ne jamais prévenir le besoin en rien.

[2] Voici comme Voltaire développe cette pensée de Plutarque, dans ces beaux vers :

Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des désirs :
. . . . . Stoïques abusés ;
Vous voulez changer l'homme et vous le détruisez.
Usez, n'abusez point, le sage ainsi l'ordonne,
Je fuis également Epictète et Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas orateurs dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines,
De ce coursier fougueux je veux tenir les rènes.
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder nos champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs et soufflez sans tempêtes ;
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.

grandes et très notables pertes pour bien peu de voluptez, foibles, et peu apparentes, qu'elles nous auront données : ainsi se fault il bien garder de provoquer le corps aux voluptez par les cupiditez de l'ame, pource que le commancement en seroit contre la nature. Car tout ainsi comme le chattouillement des aixelles apporte à l'ame un rire qui n'est point proprement doulx ny gracieux, ains fascheux et ressemblant plus proprement à une convulsion et un esvanouissement aussi les voluptez que le corps pinsé et aiguillonné par l'ame reçoit, sont toutes violentes, forcées, turbulentes et hors de la nature.

XVI. Toutes quantesfois doncques qu'il se presentera occasion de jouïr de quelques telles voluptez rares ou renommées, il sera meilleur faire gloire de s'en abstenir que non pas d'en jouïr, reduisans en memoire ce que souloit dire Simonides, qu'il ne s'estoit jamais repenty de s'estre teu : mais d'avoir parlé, souvent : aussi jamais nous ne nous sommes repentis d'avoir rejetté quelque viande, ny d'avoir beu de l'eau au lieu de bon vin de Falerne. Parquoy non seulement il ne fault jamais forcer la nature, mais si d'adventure quelquefois on nous sert de telles friandises qu'elle appete, il ne fault souvent divertir [1] nostre appetit, et le ramener à l'usage des choses simples et ordinaires pour l'y accoustumer et exerciter.

Si violer en rien se peult la loy
Honestement, c'est pour se faire roy [2],

[1] Détourner. [2] Eurip. Phœnic. v. 538.

ce dit le Thebain Etheocles, et dit mal : mais nous pourrions dire mieulx, et plus veritablement s'il fault estre ambitieux en telles choses que cela, il est très honeste de se contenir pour sa santé entretenir : toutefois il y en a qui par espargne mechanique, et par chicheté refrenent bien leurs cupiditez quand ils sont chez eulx, mais s'il advient qu'ils soient conviez chez autruy, il se gorgent et se remplissent jusques au crever de ces viandes exquises et cheres, ne plus ne moins que lon fait à la guerre, quand on va fourrager, tant que lon peult, sur les terres de l'ennemy : et puis ils sortent de là mal disposez, rapportans de leur cupidité insatiable une belle provision pour le lendemain, c'est une crudité d'estomac.

XVII. Or le philosophe Crates [1], estimant que les guerres civiles et les tyrannies se suscitoient dedans les villes, autant pour la superfluité et pour les delices, que pour autre cause qui soit, souloit dire en jouant selon la coustume, « Garde toy de « nous jetter en sedition civile, en augmentant « le plat devant la lentille » : c'est à dire, en fai-

[1] Voyez T. II, des Morales de Plutarque, p. 202, la note qui fixe l'époque où ce philosophe florissoit à Athènes. Voici le célèbre journal qu'il nous a laissé, et qu'on trouve dans sa vie par Diogène Laërce.

Donnez à votre cuisinier dix mines, (772 liv. de notre monnoye) : au médecin une drachme, (16 s.) : à un flatteur cinq talens, (près de mille louis) : de la fumée à un magistrat : un talent (4,668 liv.) à une courtisanne ; et trois oboles (près de 7 s. 6 d.), à un philosophe.

sant despense plus grande que ne porte ton revenu: mais un chascun se doit commander à soy mesme, N'augmente pas le plat devant la lentille, ny ne passe point par dessus le cresson et l'olive, jusques aux tourtes et aux delicieux poissons, et ne jette point ton corps puis après en choliques, et en flux de ventre pour avoir trop mangé: car les viandes simples et ordinaires contienent l'appetit dedans les bornes et la mesure de nature, mais les artifices des cuysiniers et des pastissiers, avec leurs friandises de saulses et de saupiquets, ainsi comme dit le poëte comique, avancent et mettent tousjours plus avant les limites de la volupté, et outre-passent l'utilité, et ne sçay comment, veu que nous detestons si fort, et avons en abomination si grande les femmes qui donnent des breuvages d'amour, et composent des charmes pour appliquer à leurs marits, nous abandonnons ainsi à des mercenaires, ou à des esclaves, noz viandes à empoisonner par maniere de dire, et à ensorceller: et bien que le mot que souloit dire le philosophe Arcesilaus [1] contre les paillards et luxurieux soit un peu trop brusque et trop aigre, qu'il ne peult chaloir de quel costé on le seoit, pource qu'il y a autant de mal à l'un qu'à l'autre, si ne vient il pas mal à propos pour le subject que nous traittons: car à la verité,

[1] Arcésilas de Pitane, philosophe et chef de la moyenne ou seconde Académie, naquit vers la cent trente-quatrième olympiade: un certain Aristochius stoïcien, l'appelloit corrupteur de jeunesse, impudique, éloquent et téméraire. Diog. Laër. *in Arcesil.*

quelle difference y a il de manger des herbes chaudes, que lon appelle *Satyrion*, pour se provoquer et semondre à la luxure, et irriter le sentiment par odeur et par saulses? comme les galleux, qui ne demandent autre chose, sinon qu'on leur frotte et qu'on leur galle tousjours leur rongne.

XVIII. Mais à l'adventure vaudra il mieulx se reserver à un autre lieu pour parler contre les voluptez deshonestes, en monstrant combien la continence de soy mesme est honeste et venerable: car le propos qui se presente maintenant, est pour defendre plusieurs grandes voluptez honestes, par ce que les maladies ne nous ostent pas tant d'actions, tant d'esperances, tant de voyages, ny tant de passetemps, comme elles nous empeschent et font perdre de voluptez: pourtant aussi peu est il expedient à ceulx qui aiment les voluptez, qu'à gens du monde, de mespriser leur santé [1]: car il y en a plusieurs à qui les maladies n'ostent point les moyens de philosopher [2], ny d'estre grand capitaines [3], ny de gouverner les royaumes: mais

[1] Lisez: c'est pourquoi il ne convient nullement à ceux qui aiment les voluptés, de mépriser leur santé. Voyez les Observations.

[2] Voyez dans les Observations une lettre de Pline le jeune, qui sert merveilleusement de commentaire à ce passage.

[3] M. de la Bruyere, ch. XII, vers la fin, nous trace le portrait du fameux prince d'Orange, que la foiblesse de son physique n'empêcha pas d'être un des plus grands capitaines du dernier siècle. « Vous avez sur-tout, dit le Théophraste moderne, « un homme pâle et livide, qui n'a pas sur soi dix onces de « chair, et que l'on croiroit jetter à terre du moindre souffle :

les voluptez et jouissances corporelles pour la plus part ne peuvent pas seulement naistre en maladie, ou si elles y naissent, elles apportent bien peu de la delectation qui leur est propre et naturelle: et ce peu encore non pur et net, ains meslé de mixtion estrangere, et comme desguisé et cicatricé, ne plus ne moins qu'en une tourmente et tempeste: car le plaisir de Venus n'est point bien à propos quand on est trop plein de viande et de vin, mais plus tost quand le corps est en une serenité et tranquilité grande, pource que Venus se doit terminer en volupté, si fait bien le boire et le manger: mais la santé est aux voluptez, comme leur beau temps, qui leur donne seure et plaisante naissance, ne plus ne moins que le calme de l'hyver à la couvée des oyseaux de mer, que lon appelle *halcyons*, qui esclosent leurs œufs tousjours en beau temps, au milieu de l'hyver. On loue à bon droict Prodicus, d'avoir gentillement dit, que le feu est la meilleure saulse qui soit: mais on pourroit aussi très veritablement dire, que la santé est une divine saulse et très plaisante: car les viandes pour delicates qu'elles soient, bouillies ou rosties,

« il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, et met tout « en combustion: il vient de pêcher en eau trouble une isle « toute entière.... En un mot, il étoit né sujet, et il ne l'est « plus; au contraire, il est le maître.... Mais qu'entends-je? « de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas « des comtes ou des marquis dont la terre fourmille, mais « des princes et des souverains: ils viennent trouver cet homme « dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son anti-chambre, « et ils ne parlent que quand on les interroge ».

ou cuittes au four, n'apportent aucune volupté ne plaisir à ceulx qui sont malades ou yvres, ou qui ont envie de vomir, là où un pur et net appetit rend toute viande agreable et plaisante, voire ravissable, comme dit Homere, à un corps sain et convenable [1].

XIX. Mais comme Demades l'orateur [2], voyant les Atheniens desireux des armes et de la guerre hors de propos, leur disoit que jamais ils ne traittoient de la paix sinon en robbes noires, après qu'ils y avoient perdu de leurs parents et amis : aussi ne nous souvenons nous jamais de vivre sobrement et simplement, sinon parmy des cauteres, des unguents, et des cataplasmes : et quand nous y som-

[1] « C'est un grand secret de pouvoir concilier à table l'a-« gréable et l'utile. Pour ce grand secret, neanmoins, il ne faut « qu'être sobre et délicat : et que ne doit-on pas faire, pour « apprendre à manger délicieusement aux heures du repas ; ce « qui tient l'esprit et le corps dans une bonne disposition pour « toutes les autres ? On peut être sobre sans être délicat, mais « on ne peut jamais être délicat sans être sobre. Heureux qui « a ces deux qualités ensemble ! il ne sépare point son régime « d'avec le plaisir ». S. Evrem. *ib.* p. 59.

[2] Célèbre orateur Athénien, contemporain de Démosthènes. Antipater se vantoit d'avoir deux amis à Athènes, Phocion et Demades ; il disoit qu'il ne pouvoit faire accepter aucun présent au premier, et qu'il n'en avoit jamais assez pour satisfaire les désirs insatiables de l'autre : ce Demades, l'homme le plus éloquent de son siècle, menoit une vie fort dissolue, et c'est de luy, quand il fut devenu vieux, qu'Antipater disoit ; « qu'il « n'en estoit demouré, non plus que d'une hostie immolée, « que la langue et le ventre ». Voyez Plutarch. Vies de Phocion et de Démosth. et Ciceron, *de claris oratoribus*.

mes, alors nous condemnons bien fort noz faultes, quand il nous souvient de ce que nous avons fait par le passé: mais encore accusons nous tantost l'air, tantost la contrée qui n'est pas saine, ou l'estre hors de son païs naturel, et jamais n'en voulons accuser nostre intemperance, et noz appetits desordonnez: comme le roy Lysimachus [1] dedans le païs des Getes [2] se trouvant contrainct et forcé de la soif, à se rendre prisonnier luy et son armée entre les mains de son ennemy, après avoir beu de l'eau fresche dit, « O dieux, combien de felicité « j'ay perdu pour un si court plaisir »! aussi pourrions nous rapporter et accommoder cela à nous mesmes, en noz maladies, comment pour avoir beu de l'eau froide, ou pour avoir esté aux estuves importunement, ou pour avoir beu d'autant, combien de voluptez nous avons gastées, combien de bonnes actions, et combien d'honestes passetemps nous avons perdus: car le remors de tels pensemens [3] touche jusques au vif la memoire, de sorte que la cicatrice en demeure encore après que lon est restitué en santé: ce qui fait que nous sommes puis après plus retenus en nostre maniere de vivre par ce que un corps qui sera bien sain ne produira gueres jamais de trop vehementes cupiditez, et appetits desordonnez malaisez à domter, ou à y

[1] Un des successeurs d'Alexandre. Voyez T. II des Morales, p. 76, dans la note.

[2] Peuples des bords du Danube. Géograph. ancien. de Danville, *in-fol.* p. 80.

[3] Pensées.

resister

resister [1], ains leur fault faire teste quand ils se remuent, et qu'ils regibbent pour joüir des plaisirs dont ils ont eu envie: car tels appetits se plaignent legerement, et cryent pour peu de chose, comme font les enfants mignards, et puis ils s'appaisent quand la table est ostée, et ne se plaignent point qu'on leur ait fait tort, ains au contraire sont purs et nets, gaillards, non pas pesans, et baillans pour avoir l'estomac chargé, juques au lendemain [2]:

[1] « Un corps sain ne produit guère de trop véhémentes « cupidités ». Observation juste et qui confirme l'idée que Galien « nous donne d'un tempérament parfait : « Un homme, dit-il, « qui auroit exactement un tempérament qui convient au « genre humain, ne seroit ni trop grand, ni trop petit; il ne « seroit ni trop gros, ni trop grêle; on ne sentiroit point, en « le touchant, trop de dureté dans ses muscles : on n'y sen- « tiroit point trop de mollesse; une fraîcheur douce et humide « occuperoit l'habitude de son corps : son esprit ne seroit ni « téméraire ni timide; il tiendroit un juste milieu entre la pré- « cipitation et la lenteur, la compassion et la justice : il aimeroit « ses amis, seroit prudent, mangeroit et boiroit modérément; son teint vif et animé répondroit à l'habitude de « son corps; il dormiroit bien, et veilleroit avec activité ». Galien, *de temperament.* IV, 1, cité par M. Lorry, Usage des Alimens, T. II, p. 96 et 97.

[2] Voilà donc la règle sûre pour juger si l'on n'a point trop chargé son estomach : *c'est d'être*, au sortir d'un repas, *purs, nets et gaillards, non pas pesans et baillans.* « Comme il est « essentiel, dit M. Lorry, d'exécuter toutes nos fonctions avec « *alacrité* et sans les sentir, la peine et le sentiment d'une fonction qui commence à s'exécuter, est une marque certaine « qu'on s'éloigne plus ou moins de l'état naturel, selon que ce « sentiment est plus ou moins vif. Si donc on commence à « sentir son estomach en digérant, et à perdre, après avoir

comme lon escrit, que le capitaine Timotheus ayant un jour souppé en l'Academie, chez Platon, un soupper simple et sobre, dit, « Ceulx qui souppent « chez Platon s'en treuvent bien jusques au lende- « main ». Aussi escrit on qu'Alexandre renvoyant les cuysiniers que la royne Ada luy envoyoit, dit, qu'il en menoit tousjours quant et luy de meilleurs : « pour le disner, le lever matin et cheminer « avant jour : et pour le soupper, le peu manger à « disner ».

XX. Je sçay bien que les hommes prennent aussi bien quelque fois la fiebvre pour avoir trop travaillé, ou s'estre eschauffez, ou bien pour s'estre refroidis. Mais comme les odeurs des fleurs sont foibles et debiles à par elles, là où estans meslées avec de l'huile, elles prennent [1] force et vigueur : aussi la repletion d'humeurs donne, par maniere de dire, corps et substance aux [2] causes et occasions exterieures des maladies, et sans la quantité grande d'humeurs superflues, il n'y a de danger, pour ce que toutes celles indispositions se dissipent et se dissolvent facilement quand un sang subtil et un

« mangé, cette vivacité qui fait le caractère de la sobriété, « nous pouvons assurer que l'estomach est trop chargé ». Usage des Alimens, T. I, p. 212, 213.

[1] Grec : ἴσχυσι, elles conservent.... C'est le propre des corps gras d'engaîner, pour ainsi dire, et d'envelopper les esprits subtils de tous les corps odorans, et d'en empêcher l'évaporation.

[2] A ces causes.... « Qui sont d'avoir trop travaillé, ou s'estre « eschauffé, ou bien pour s'estre refroidi ».

esprit pur et net reçoit ces autres excessifs mouvemens : mais où il y a repletion grande de toute superfluitez, comme une fange profonde remuée, alors il en sourt [1] plusieurs malings accidens, dangereux et difficiles à curer. Pourtant [2] ne fault il pas faire comme les patrons et maistres des navires, qui ne se peuvent jamais saouler de fourrer dedans leurs vaisseaux, et leur semble qu'ils n'ont jamais trop de charge, et puis ils ne font autre chose que vuider la sentine, et jetter l'eau de la mer qui entre dedans : aussi après que nous avons bien emply et chargé nostre corps, le purger puis laver avec medecine et clysteres : ains le fault tousjours contregarder net, dispos et leger, à fin que si d'adventure il vient à estre, d'ailleurs appesanty et chargé, il revienne tousjours au dessus, ainsi comme fait le liege sur la mer.

XXI. Mais principalement fault il prendre garde aux precedentes indispositions et messagers des maladies, pource qu'elles ne vienent pas toutes sans mot dire, ainsi que dit Hesiode,

Car Jupiter leur a osté la voix :

ains la plus part ont des avant-coureurs, trompettes et denonciateurs, comme des cruditez d'estomac, des pesanteurs de toute la personne, suivant ce qu'escrit Hippocrates, « Les pesanteurs et lassi-« tudes qui vienent d'elles mesmes, prognostiquent

[1] Sort.

[2] Par conséquent.

« et signifient des maladies [1] »: et pour ce que les esprits, à mon advis, qui doivent aller aux nerfs sont estouppez et exclus par la repletion grande d'humeurs. Mais combien que le corps, par maniere de dire, luy mesme tende au contraire [2], et nous tire au lict et au repos: les uns neantmoins par gourmandise ou par appetit desordonné des voluptez se vont jetter dedans des baings et des estuves, et se hastent d'aller aux festins, et aux compagnies où lon boit d'autant, comme s'ils faisoient provision de vivres attendans un siege de ville, et s'ils avoient peur que la fiebvre les surprist, qu'ils n'eussent premierement bien souppé. Les autres un peu plus honestes ne se prennent pas par là, mais ayans honte fort sottement de confesser qu'ils ont trop beu ou trop mangé, et qu'ils sentent quelque crudité et indigestion en leur estomac, [3] et de demourer tout un jour à requoy en robbe de chambre, pendant que les autres vont jouër à la paulme et autres tels exercices de la personne qui les y convient, ils s'y en vont, et se mettent en pourpoint ou tous nuds, comme les autres, et font tout ne plus ne moins que ceulx qui sont bien sains: mais la plus part subjects à leur plaisir et desordonnez, se laissent persuader et poulser à se lever hardiment, et aller faire comme

[1] Sect. II, Aphorism. II.

[2] *Au contraire*, n'est pas dans le grec.

[3] Et de demeurer toute la journée vétus, se laissent entraîner parlles autres au Cymnase, s'y dépouillent et se livrent aux mêmes exercices que les gens bien portans. c.

de coustume par une vaine esperance qu'ils ont fortifiée d'un commun proverbe, « (qu'il fault prendre du poil de la beste qui les a mordus [1]) et « chasser le vin par le vin, resoudre l'yvrongnerie « par l'yvrongnerie ».

XXII. Mais à l'encontre de telle esperance il fault opposer la crainte reservée de Caton, lequel disoit que telle retenue fait les choses grandes petites, et les petites elles les reduit du tout à neant: et qu'il vault mieulx endurer la faulte de manger et tenir son corps vuide et en repos, que de soy hazarder en se jettant dedans un baing ou en une table pour soupper: car s'il y a quelque disposition à maladie, il nous nuyra de ne nous estre pas gardez: et s'il n'y a rien, il ne nous sçauroit nuyre de nous estre reservez et retenus, et par ceste retenue nous en aurons le corps de tant plus net: et l'autre sot, qui craindra de donner à cognoistre à ses domestiques ou à ses amis, qu'il se treuve mal d'avoir trop beu, ou trop mangé, ayant eu honte de confesser aujourd'huy qu'il n'a peu digerer, demain sera contrainct malgré luy d'advouer un flux de ventre, ou la fiebvre, ou des trenchez [2]. Tu reputerois à grande vergongne de confesser que tu eusses faim, mais bien est-ce plus grande honte estre contrainct d'advouer une crudité, une pesanteur venant d'avoir trop mangé, et d'une repletion

[1] Ceci n'est point dans le grec.

[2] *On supporte avec honte, la pauvreté dont on est honteux.* C'est un vers de Menandre, comme nous l'apprend Stobée. *Grotii excerpta*, p. 383. c.

de corps que lon entraine encore dedans un bain, comme un vieux vaisseau demy pourry, et ne tenant point eau [1] que lon tire dedans la mer. Ils font ne plus ne moins que quelques uns de ceulx qui voyagent sur la mer, lesquels, estant l'hyver, ont honte de demourer sans rien faire sur le rivage de la mer: mais puis après quand ils ont levé l'ancre, mis la voile au vent, et qu'ils sont un peu eslargis en pleine mer, ils se treuvent très mal, cryans à l'aide, et rendans leur gorge: aussi ceulx qui se trouvent en doute de maladie ou en disposition de leurs corps pour y tomber, cuydent [2] que ce soit lascheté honteuse de se tenir un jour sur ses gardes dedans le lict, et ne venir pas comme de coustume à la table, sont puis après bien plus honteusement couchez par plusieurs nuicts [3] à se faire purger et appliquer force cataplasmes, et à flatter les medecins, et les caresser en leur demandant à boire du vin ou de l'eau froide, ayans bien alors le courage si foible que de faire et dire plusieurs paroles impertinentes, et sentans son cœur failly, pour la peine qu'ils endurent, et la peur qu'ils ont d'avoir encore pis.

XXIII. Et toutefois il seroit bien à propos de ramentevoir [4] à ceulx qui ne se peuvent autrement contenir, et qui se laissent esbranler ou bien emporter du tout à leurs cupiditez, que les voluptez prennent la plus part de ce qu'elles ont de bon du

[1] Et prenant eau.
[2] Croient.
[3] Grec: plusieurs jours.
[4] Rappeller.

corps mesme. Et comme les Lacedæmoniens après avoir donné à leur cuysinier du sel et du vinaigre, luy disoient qu'il cherchast le demourant en la beste qui estoit immolée : aussi à un corps que lon veult nourrir, la meilleure saulse qu'on luy sçauroit bailler pour la luy faire trouver bonne, est, que lon luy baille quand il est bien sain, et pur et net : car qu'une viande soit doulce ou soit chere, cela est hors du corps de celuy qui la prent, et se juge à par-soy : mais pour estre plaisante, il fault que ce soit eu esgard au corps qui la prent, et pour en recevoir le plaisir, il fault qu'il soit disposé ainsi comme le requiert la nature, autrement en un corps fasché, mal disposé et chargé de vin, toute saulses perdent toute leur grace et toute leur saison. Pourtant [1] ne fault il pas tant prendre garde si le poisson est frais pesché, ne si le pain est de pur fourment, si le baing est chaud, ou si la femme est belle, qu'il fault considerer de bien près si nostre corps est point degousté, ayant envie de vomir, gorgé, tout crud et desbauché, autrement nous ferons la mesme faulte que feroit un qui après avoir bien beu, voudroit aller en masque baller et jouër en une maison, où lon porteroit le deuil pour la mort du maistre d'icelle, qui n'agueres seroit decedé : car au lieu d'y apporter resjouïssance et plaisir il feroit plorer et crier ceulx de la maison à haults crys : aussi le deduit de l'amour, les viandes exquises, le baing, et le vin, en un corps mal disposé, et hors du naturel, ne font qu'emouvoir et

[1] Par conséquent.

brouiller la pituite et la cholere à ceulx qui ne sont ne bien rassis en la disposition de leurs personnes, ny aussi du tout corrompus [1], et desbaucher le corps encore plus qu'il ne l'estoit, ne donnant point de plaisir, dont au moins on doive faire cas, ny de contentement tel que nous l'avions esperé [2].

XXIV. Il est bien vray que la diete [3] trop exquise et gardée estroittement au doigt et à l'œil, comme lon dit en commun langage, rend non seulement les corps paresseux, et dangereux de tomber en maladies, mais aussi matte toute la guayeté de l'ame, de maniere qu'elle a toutes choses pour suspectes, craignant tousjours de s'arrester trop, autant en travail qu'en plaisir, et generalement en toute action, n'entreprenant jamais rien asseureement ny gaillardement [4] : là où il fault [5]

[1] Lisez : Ni aussi tout-à-fait incommodés, et ne font que desbaucher. *Brotier.* Voyez les Observations. G.

[2] « Les plaisirs et le régime doivent avoir une espèce de con-« cert, et une proportion assez juste. Les plaisirs déréglés met-« tent la nature en désordre : une exactitude sèche et triste « ternit les esprits, et insensiblement les éteint ». S. Evremond, T. IV, p. 76.

[3] Le régime.

[4] « C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé « par un trop grand régime ». De la Rochefoucauld. On pourroit ajouter que c'est encore un plus grand ridicule qui a été parfaitement saisi par Molière dans le personnage d'Argan : il lui fait dire, act. II, scen. II, du Malade Imaginaire : « Mon-« sieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma « chambre douze allées et douze venues ; mais j'ai oublié à « lui demander si c'est en long ou en large ».

[5] Tandis qu'il faut.

que nous facions de nostre corps comme d'une voile en la mer, ne le resserrant, ny ne le retenant point trop à l'estroit en beau temps, ny aussi le laschant trop dissoluëment et trop negligemment, où il y a occasion de souspeçonner quelque tempeste : car à ceste heure là il le fauldra choyer, et retirer un petit, pour le rendre puis après plus dispos et leger, comme nous avons dit, et n'attendre pas à ce faire, jusques à ce que nous sentions des cruditez ny des flux de ventre, ny des inflammations, ou refroidissemens et endormis [1] de membres : lesquels signes estans comme les messagers et les sergens de la fiebvre qui est desjà à leur porte, à male peine peuvent emouvoir aucuns tant qu'ilz se veuillent resserrer et restraindre, lors qu'ils sont jà en l'accès de leur mal, là où il fault de loing prevoir et se tenir sur ses gardes long temps devant la tourmente, quand on sent

Sur un escueil marin en l'air,
Le vent de la bise souffler.

XXV. Car il n'y auroit point de propos de prendre soigneusement garde au crailler des corbeaux, ou au caqueter des poules, et au fouiller des pourceaux remuans des ordures et de vieux haillons, comme dit Democritus, pour en tirer pronostiques de vent et de pluye, et que nous ne sçeussions point observer ny prevoir à certains signes une tempeste prochaine à sourdre et à naistre dedans nostre propre corps. Pourtant ne fault-il pas seulement

[1] Engourdissemens.

observer le corps au boire, et au manger, et aux exercices de la personne, s'il s'y prent point plus laschement et plus froidement que de coustume, ou au contraire s'il a point plus de faim et plus de soif que d'ordinaire : mais aussi craindre si le dormir n'est point continué tout d'une tire egalement et doulcement, ains qu'il y ait des inegalitez et interruptions : voire jusques aux songes fault-il bien prendre garde, s'ils sont point estranges et non accoustumez : car si ce sont imaginations extraordinaires, ils tesmoignent et signifient qu'il y a repletion de grosses humeurs gluantes ; et perturbation des esprits au dedans. Quelquefois aussi il advient que les mouvemens de l'ame nous monstrent que le corps est en quelque danger de maladie : car il prent aucunefois aux hommes des melancholies sans propos, et des frayeurs sans aucune raison apparente, qui leur ostent et estaignent soudainement toute esperance : les uns deviennent aucunefois prompts à choleres soudaines, chagrins, se faschans de peu de chose, tellement qu'ils pleurent malgré eulx, et languissent d'ennuy. C'est quand de mauvaises fumées et vapeurs ameres amassées s'elevent et se vont meslant, comme dit Platon, parmy les voies de l'ame. Pourtant [1] fault il que ceulx à qui telles choses arrivent, rememorent et considerent en eulx mesmes, s'il n'y a point quelque cause spirituelle [2] : car s'il n'y en a point,

[1] Par conséquent.

[2] On ne peut trop s'occuper d'observer ses passions et affections particulières de l'ame, de les régler et d'en arrêter les fu-

il est force que ce soit quelque matiere corporelle qui a besoing d'evacuation ou bien de repression.

XXVI. Aussi est il utile quand on va visiter ses amis malades, s'enquerir diligemment des causes de leurs maladies, non par curiosité ny par ostentation pour en disputer seulement, et faire monstre de son eloquence, en babillant des instances, des incidences, et communitez des maladies [1], pour monstrer que lon a leu les livres, et que lon entend les termes de la medecine : ains s'enquerant diligemment, et non pas en passant par dessus, de ces choses legeres et communes, s'il estoit plein ou vuide, s'il avoit travaillé, s'il dormoit bien ou mal ; et principalement, comment il vivoit, et comment il se gouvernoit, quand il est tombé en fiebvre. Et puis, comme Platon souloit dire en soy-

nestes effets : tous les jours elles causent les plus affreux ravages dans notre physique.

« Deux frères, laboureurs, se prennent de querelle pendant le repas. L'aîné reproche mal-à-propos à l'autre qu'il est « un fainéant avili par la paresse. Le cadet sensible à ce procédé, quitte la table à la moitié du repas, se retire chez lui « navré de douleur, et meurt sept jours après d'une hydrophobie très caractérisée. ».

L'amour, la crainte ont également fait périr dans les accès de l'hydrophobie la plus confirmée, des jeunes gens forts, qui avoient toujours mené une vie fort réglée. On frémit à la simple lecture de tous ces faits. On les trouve détaillés fort au long dans l'Histoire de la Société Royale de Médecine, année 1783, seconde partie, sect. 2, p. 57, 58 et suiv.

1 En babillant des causes, circonstances et dépendances des maladies....

mesme s'en retournant, après avoir veu les faultes que d'autres commettoient: « Mais suis je point « moy mesme tel »? aussi apprendre aux despens d'autruy à prouvoir bien au faict de sa santé, s'en souvenir et se tenir sur ses gardes, à fin de ne tomber aux mesmes inconveniens, et n'estre point contrainct de s'alitter, et la regretter, et louër, quand il n'en est plus temps, la tant precieuse santé [1], ains en voyant un autre attainct de maladie, remarquer bien, et imprimer en son cœur, combien nous doit estre chere la santé, combien il fault estre soigneux de se garder, et retenu à s'espargner.

XXVII. Et si ne sera pas mauvais de comparer puis après sa vie à celle du patient: car s'il advient que nous ayons trop beu, ou trop mangé, ou trop travaillé, et fait quelque autre tel excès, et que pourtant nostre corps ne nous menasse point de maladie prochaine, toutefois si jugerons nous qu'il nous fauldra contre-garder, et anticiper le mal qui en pourroit advenir: comme [2] si nous avions fait

[1] *Tant précieuse santé*; manière de s'exprimer propre au style d'Amyot, pleine d'énergie et de vérité. S. Ussans dit fort agréablement.

Sans l'aimable *santé*, mère de l'allégresse
Envain la fortune caresse;
Santé passe grandeur, *santé* passe richesse.
Douce *santé*, (dit Marot), de langueur ennemie,
De jeux, de ris, de tous plaisirs amie,
Gentil réveil de la force endormie,
Douce *santé*.

[2] Par exemple si....

quelque desordre au plaisir de l'amour, ou autrement trop travaillé, en [1] nous reposant et demourant à requoy, ou après une yvrongnerie et après avoir bien beu d'autant, beuvant [2] de l'eau en recompense : mais specialement après avoir mangé beaucoup de viandes pesantes, comme sont chairs, ou bien diverses, en jeunant puis après, et se restraignant, de maniere que lon ne laisse aucune superfluité dedans le corps : car ces choses là seules d'elles mesmes sont causes de plusieurs maladies, et aux autres causes adjoustent encore matiere et force d'avantage qu'elles n'en avoient [3].

XXVIII. POURTANT a il esté sagement dit [4] par les anciens, que pour entretenir sa santé ces trois poincts sont principalement necessaires : « Manger « sans se saouler, travailler sans s'espargner, et sa « semence conserver [5] ». Car l'intemperance de la luxure dissoult et affoiblit fort la chaleur naturelle qui fait cuire et digerer la viande que nous prenons, et par consequent est cause qu'il s'engendre beaucoup de superfluitez, et se fait un grand amas de mauvaises humeurs dedans nostre corps.

XXIX. PARQUOY pour recommancer à parler de rechef d'un chascun de ses poincts, venons premierement à considerer les exercices qui sont con-

[1] Il nous faudra contregarder et prémunir contre le mal, en nous reposant. . . .

[2] En beuvant. . . .

[3] Voyez les Observations.

[4] Il a donc esté sagement dit. . .

[5] Voyez les Observations.

venables aux hommes de lettres et d'estude : car tout ainsi comme celuy qui dit le premier, qu'il n'escrivoit rien touchant les dents à ceulx qui habitoient au long de la marine [1], leur enseigna ce qu'ils devoient faire en disant cela [2] : aussi pourroit on dire aux hommes de lettres que lon ne leur escrit rien touchant les exercices, pour ce que l'usage quotidian de la parole prononcée par vive voix, est un exercice de merveilleuse efficace, non seulement pour la santé, mais aussi pour la force, non pas telle comme celle que lon fait venir par artifice aux luicteurs, qui rend le corps charnu, et le cuyr ferme par le dehors, ainsi que un bastiment que lon a enduit et crespy exterieurement : mais bien [3] engendrant une disposition robuste, et une force rigoureuse aux plus nobles parties, et principaux instrumens de nostre vie au dedans [4].

[1] De la mer.

[2] Grec : leur enseigna l'usage de l'eau de mer. Voyez les Observations.

[3] Lisez : mais bien en engendrant.

[4] Voici comme Cicéron nous décrit lui-même les avantages d'une déclamation modérée « Mes amis et les médecins voyant « que j'étois devenu maigre et d'une foiblesse extrême, que « mon cou avoit diminué en grosseur et s'étoit fort allongé, « me conseillèrent d'abandonner le barreau : mais loin de cé- « der à leurs instances, ma résolution étoit de m'exposer plu- « tôt à toutes sortes de risques que de renoncer aux espérances « de gloire que j'avois fondées sur les exercices de l'éloquence. « Je formai néanmoins le dessein de faire le voyage d'Asie, « dans la seule vue de m'accoutumer à un autre genre de dé- « clamation ». Cicéron ayant employé deux ans à voyager, pendant lesquels il ne cessa de s'exercer à la déclamation, sous

XXX. Or que les esprits augmentent les forces de nostre corps, les maistres des exercices le monstrent assez, commandans aux luicteurs, quand on leur frotte les membres, de resister et poulser contre les frictions en retenant leur halene, à mesure que lon leur manie et que lon leur frotte chasque partie : mais la voix estant un mouvement de l'esprit [1] fortifie non superficiellement, mais en la propre source dont elle naist, dedans les flancs et les poulmons augmente la chaleur naturelle, subtilise le sang, nettoye toutes les veines et ouvre toutes les arteres, empeschant qu'il ne s'y face aucun estouppement ou espessissement d'humeurs superflues, comme une lie au fond des vaisseaux qui reçoivent, et qui cuysent les viandes dont nous nous nourrissons : au moyen dequoy il est besoing que nous usions fort ordinairement et familiere-

les plus grands maîtres, revînt à Rome, « mais si changé, « qu'on ne l'auroit pas pris pour le même homme. La véhé- « mence de sa voix et de son action étoit modérée, les excès « de son style et de son imagination étoient corrigés. Sa poi- « trine étoit fortifiée, et toute sa construction parfaitement « confirmée ». Middleton, dans la Vie de Cicéron, T. I, p. 70 et suiv.

[1] Lisez : estant un mouvement de l'air chassé des poulmons.... Pour juger parfaitement des effets de la voix sur toute l'habitude de notre corps, il faut lire dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, les Observations de M. Dodart, le premier qui ait tenté efficacement, au commencement de ce siecle, de dévoiler la formation de la voix, et la structure de son organe; il faut lire aussi celles de MM. Ferrein et Hérissant. Hist. 1700, p. 23. et 1706, p. 24, 1741, p. 74, et 1753, p. 158.

ment de cest exercice, en parlant en public, et discourant continuellement: ou bien si d'adventure nous faisons doubte, que nostre corps fust trop debile pour pouvoir supporter tant de travail, au moins en lisant à haulte voix: car ce que la branloire [1] est au regard de l'exercice du corps, cela mesme en proportion est la lecture au regard du parler, remuant tout doulcement et promenant la voix dedans la parole, ne plus ne moins que dedans un coche ou voitture d'autruy: il est vray que le devis et la dispute y adjouste d'avantage la vehemence et l'efforcement, d'autant que l'ame s'y attache quand et le corps bien se fault il donner de garde des clameurs violentes à pleine teste; car ces efforts là, et inegales contentions d'halene, sont bien souvent cause de rompre des venes, ou de faire convulsion de nerfs au dedans: puis après que lon a ainsi leu ou parlé, il est bon user quelques frictions unctueuses et chaulde, avant que de s'aller

[1] *αἰώρα*: le docteur Poole, dans sa traduction anglaise de ce Traité, rend ce mot grec par *riding in a coach*, le mouvement d'une voiture. Rien en effet de plus utile, aux malades sur-tout, que le mouvement imprimé aux différentes parties du corps par les secousses d'une voiture: et c'est presque à ce seul exercice que doivent leur santé, la plupart des femmes riches dans les grandes villes où elles se donnent d'ailleurs si peu de mouvement.

Exterus hic motus quanta ægris commoda præstet
Credere vix fas est, nullo dum membra labore
Molliter admoto succussu agitata moventur.

Geoffroy. Hygiene, L. IV, v. 296 et suiv.

promener

promener, et de tels amollissemens du cuyr et de la chair, en touchant et maniant, en la sorte qu'on le peult faire, les entrailles, à fin de departir et espandre egalement les esprits par tout, jusques aux extremitez du corps [1]. La mesure de ces frottemens soit jusques à tant que le sentiment les trouvera agreables, et ne s'en offensera point.

XXXI. Qui aura ainsi appaisé le trouble et la tension des esprits au fond de son corps, si d'adventure il s'y treuve quelque superfluité, elle ne luy apportera point de nuysance : et s'il laisse de se promener à faulte de loysir, pour quelque affaire qui luy sera inopineement survenu, ce sera tout un pour cela, car nature aura tousjours eu ce qui luy fait besoing : et pource ne fault il prendre pour couleur et excuse de se taire, ny la navigation, quand on est avec plusieurs autres passagers dedans un vaisseau sur la mer, ny le logis quand on est en l'hostellerie, encore que les assistans s'en deussent rire et mocquer, pource que là où il n'est point deshoneste de manger devant tout le monde, là n'est il point aussi deshoneste d'exerciter sa personne : ains plus tost est il deshoneste craindre ou avoir honte de mariniers, mulatiers ou hosteliers, qui se mocqueront, non d'un qui joüera à la paulme tout seul, ou qui escrimera à son ombre, ains d'un qui parlera, et en parlant enseignera, discourra, ou apprendra par cœur et rememorera quelque bonne chose, pour son exercice.

[1] Voyez les Observations

XXXII. Socrates souloit dire qu'une petite salette [1] estoit suffisante pour exercer un qui fait son exercice de la danse [2]: mais à celuy qui veult exciter sa personne par le moyen de la parole, tout lieu luy est suffisant, soit de bout, soit couché ou assis; seulement nous fault il bien donner garde que nous ne nous efforcions pas de crier à haulte voix, lors que nous nous sentirons pleins de boire et de manger, ou bien lassez du plaisir de l'amour, ou bien d'autre travail quel qu'il soit comme il advient souvent aux orateurs et maistres de retorique qui se laissent aller, et s'efforcent de declamer et harenguer, les uns par vaine gloire et ambition de se monstrer, les autres pour le gaing mercenaire, ou pour jalousie à l'encontre de leurs compagnons, comme Niger [3] l'un de noz amis, lequel faisoit profession d'enseigner la retorique au païs de la Galatie [4], ayant un jour avallé une areste de poisson qui luy estoit demourée en la gorge, il survint d'adventure un autre retoricien

[1] ἐπιδάκλινος, chambre à sept lits.

[2] Socrates s'exerçoit fort souvent à la danse, parce qu'il étoit persuadé qu'un pareil exercice étoit très propre pour conserver la santé. Diog. Laërce, *in Socrat.*

[3] M. Reiske avoue n'avoir pu découvrir quel étoit ce Niger, sophiste et contemporain de Plutarque.

[4] Province d'Asie, nommée Gallo-Grèce et Galatie, du nom de ces Gaulois qui s'y cantonnèrent 270 ans avant l'Ere Chrétienne. Danville, Géogr. Anc. *in-fol.* p. 105. Voyez au sujet de cette irruption des Gaulois en Asie, la dissertation du nouvel éditeur de Tacite, *in veteres Gallorum glorias*. édit. *in*-12, T. I, p. 367.

passant son chemin, qui feit une harengue publiquement. Niger craignant qu'il ne semblast fuïr la lice pour n'ozer se parangonner [1] à luy, se meit luy mesme à declamer, ayant encore l'areste accrochée dedans sa gorge, de maniere qu'il s'y engendra une grande et douloureuse inflammation : la douleur de laquelle ne pouvant plus endurer, il souffrit qu'on luy feist une profonde incision, et grande ouverture par le dehors, par où l'areste luy fut bien arrachée, mais la playe en devint si mauvaise, et s'y feit une si grande fluxion d'humeurs, qu'il en mourut ([2] tout roide), mais cela à l'adventure sera plus à propos de ramentevoir cy dessoubs.

XXXIII. Après [3] l'exercice il fault entrer dedans l'estuve, là où se laver d'eau froide est plus fait en jeune homme qui veult monstrer sa bonne disposition qu'il n'est convenable à la santé : car le bien que tel lavement peult apporter, c'est qu'il semble endurcir le corps, et le rendre moins subject à estre offensé des qualitez de l'air, mais cela fait plus de mal au dedans, qu'il ne fait de bien au dehors, d'autant qu'il resserre les pores, et fait grossir

[1] Se comparer.

[2] Ces deux mots ne sont pas dans le texte. C.

[3] Tout ce chapitre parle de l'utilité des bains, et établit les avantages et inconvéniens des bains chauds et des bains froids. Il faut le lire avec la plus grande attention. On sera sans doute charmé de trouver dans cette ouvrage une lettre de M. Savary sur les bains d'Egypte. On l'a insérée presqu'en entier, parce qu'elle est remplie d'observations et de détails qui peuvent être de la plus grande utilité. Voyez les Observations.

et espessir les humeurs et vapeurs qui se vouldroient evaporer et resoudre continuellement: davantage il est force que ceulx qui usent de se laver d'eau froide, tombent en la subjection de celle trop exquise et estroitte diete que nous fuyons, ayant tousjours l'œil fiché à n'en oultrepasser jamais un seul poinct, d'autant que la moindre et plus legere faulte du monde est incontinent chastiée bien asprement: là où, au contraire, se laver d'eau chaulde nous pardonne beaucoup de choses, car elle n'oste pas tant de force et roideur au corps, comme elle nous apporte de profit pour la santé, acheminant et accommodant tout doulcement les humeurs à la concoction: et si d'adventure il y en a qui ne se puissent pas bien cuyre, prouveu qu'elles ne soient pas totalement crues, et qu'elles ne flottent pas au dessus de l'estomac, elle les fait dissoudre et exhaler sans aucun sentiment de douleur, et reconforte, et fait esvanouir les secrettes fouleures et lassitudes des membres: toutefois là où nous sentirons que le corps sera en sa disposition naturelle, assez fort et robuste, il vauldra mieulx entre-mettre [1] l'usage du baing, et sera meilleur se faire huyler et frotter devant le feu, là où le corps aura besoing d'estre rechauffé: car par ce moyen il prent mieulx ce qu'il luy fault de chaleur: ce qui n'est pas de mesme quant au soleil, car on ne peult pas prendre de sa chaleur plus ou moins à discretion, ains est force de s'en servir et en user selon qu'il tempere et dispose l'air.

[1] Omettre.

XXXIV. Cela suffise quant aux exercices de la personne [1]; au demourant pour venir à la nourriture, si les raisons et instructions que nous avons amenées cy dessus, par lesquelles nous nous sommes efforcez de refrener et reprimer les cupiditez, ont apporté quelque fruict, il seroit temps de passer maintenant oultre à d'autres advertissemens.

XXXV. Mais si d'adventure les cupiditez sont si vehementes, et si effrenées par maniere de dire, qu'il soit difficile de les renger à la raison, et s'opiniastrer à combatre contre un ventre, qui n'a point d'aureilles, ainsi que disoit l'ancien Caton, il fault par subtils moyens faire, que la qualité de la viande en rende la quantité plus legere [2]: et quant aux viandes solides et qui nourrissent beaucoup, comme sont les grosses chairs, les figues seiches, les formages et les œufs durs, n'en manger que le moins que lon peult [3], car de les refuzer du tout, il seroit bien mal-aisé, mais bien se prendre aux viandes legeres et deliées, comme sont la plus part des herbages [4].

[1] De la personne des gens de lettres. Plutarque va parler, maintenant de la nourriture qui leur convient le plus.

[2] Moins nuisible.

[3] « Car, dit M. Lorry, des substances qui contiennent beau-« coup de mucilages sous un petit volume, sont trop con-« densées, et trop difficiles à digérer pour des organes peu « actifs ». Usage des Alimens, T. II, p. 240. Voyez les Observations.

[4] « La qualité savonneuse des herbes potagères et des fruits, « est pour les gens de lettres un préservatif contre la mélan-

dont on use en potages, les chairs des oyseaux et des poissons qui ne sont pas gras : car en mangeant de semblables viandes on peult bien tout ensemble gratifier à l'appetit, et ne charger point le corps.

XXXVI. Mais sur tout se fault il donner garde des cruditez procedentes de trop manger de chair, car oultre ce que sur l'heure elles chargent trop l'estomach, il en demeure encore puis après de mauvaises reliques : « de maniere que le meilleur « est, accoustumer son corps à ne demander point « à manger chair [1] » : car la terre produit assez d'autres aliments, non seulement pour la necessité de la nourriture, mais aussi pour le plaisir et contentement de l'appetit, les uns tous prests à manger sans que l'œuvre de l'homme s'empesche [2] d'y rien adjouster, les autres aptes à estre meslez avec d'autres en plusieurs sortes pour les rendre plus savoureux au goust. Mais pour autant que l'accoustumance est par maniere de dire une autre, ou à tout de moins non contre nature, il ne fault pas s'accoustumer de manger chair pour assouvir son appetit, comme font les loups et les lions, ains s'en fault seulement servir comme d'un fondement, et un soubassement de toute l'autre viande, et au demourant faire sa nourriture principale d'autres aliments qui sont plus conformes au corps et plus

« colie, à laquelle la vie sédentaire et la difficulté des diges- « tions les rendent si sujets ». *Ibid.* 241.

[1] Voyez les Observations.

[2] S'embarrasse....

selon nature, et si grossissent moins la subtilité de l'esprit, et le discours de l'ame comme un feu allumé de plus delicate et plus legere matiere.

XXXVII. Et quant aux choses liquides il fault usur du laict [1], non comme d'un breuvage, mais comme d'une viande pesante et qui nourrit beaucoup. Et quant au vin, il luy fault dire ce que dit Euripides de Venus,

Sois avec moy, mais en mesure bonne;
Ny peu ny trop, et point ne m'abandonne :

car entre toutes sortes de breuvages, c'est le plus utile : entre les medecines, la plus plaisante : et

[1] Le grand Condé s'étant mis à l'usage du lait pour toute nourriture, le P. Commire fit en latin l'éloge de cette liqueur. On en trouve la traduction, par Fontenelle, dans les OEuvres de cet académicien, T. X, p. 437 et suiv. Voici ce qu'on y lit sur l'origine de la voie lactée, suivant les poëtes, qui nous apprennent par-là combien le lait a toujours été une liqueur précieuse.

Hoc ipse madidus nectare Alcmenæ puer
Nova fecit orbi sidera :
Quot ab ore guttæ, dum bibit, defluxerant,
Tot iêre per cœlum faces.
Voyez ces astres dont à peine
Il vient jusques à nous une foible lueur :
C'est-là ce même lait qui tomba par malheur
De la bouche du fils d'Alcmène ;
Et comme il eût été perdu,
Jupiter ménagea ces précieuses gouttes ;
En astres il les changea toutes,
Et du chemin de lait voilà ce qu'on a su.

Voyez les Observations.

entre les viandes celle de qui moins on se lasse[1], prouveu qu'il soit bien trempé et meslé avec temps opportun, plus tost qu'avec de l'eau, non seulement celle dont on trempe le vin, mais aussi celle qui est beuë à part, laquelle fait que le vin trempé fait encore moins de mal, et porte moins de dommage: « A raison de quoy, il se fault accoustumer « de boire par chascun jour deux ou trois fois d'eau « pure, pour ce que cela rendra la force du vin « plus foible, et la boisson d'eau pure plus fami- « liere à nostre estomach, à fin que quand la ne- « cessité sera venue, que par force il nous en faul- « dra boire, il ne la trouve pas si estrange, et ne la « refuse pas tant ».

XXXVIII. Car plusieurs bien souvent recourent principalement au vin, lors qu'ils ont plus besoing de boire de l'eau, comme quand ils se sont eschauffez au soleil, ou au contraire quand ils sont gelez de froid, ou qu'ils se sont efforcez à harenguer, ou qu'ils ont fort estudié, et generalement après qu'ils ont bien travaillé, ou fait quelques grands efforts, ils estiment que c'est lors qu'ils doivent boire du vin, comme si la nature mesme requeroit que lon feist quelque bien au corps, et quelque changement pour le recreer de ses travaux: mais la nature ne desire point qu'on luy face du bien en ceste sorte, si lon appelle volupté faire du bien, ains requiert seulement qu'on le ramene à un moyen entre travail et aise, de maniere qu'à ceulx là, il fault retrencher les vivres, et ou leur oster le vin

[1] Voyez les Observations.

du tout, ou leur en bailler ce pendant qui soit bien trempé, pour ce que le vin estant de sa nature vehement et remuant, il augmente et empire les emotions qu'il trouve dedans le corps, irrite et aigrit encore davantage les parties qui y sont desjà offensées, lesquelles auroient plus tost besoing de reconfort et d'adoulcissement, à quoy l'eau est bien plus commode : car si n'ayans point de soif autrement nous beuvons de l'eau chaulde, après avoir bien travaillé et fait quelque effort ès grandes chaleurs de l'esté, nous en sentons un refreschissement et un grand reconfort au dedans : c'est pour ce que l'humidité de l'eau est gracieuse et paisible, et qu'elle ne se debat point, là où celle du vin a une force et vehemence qui ne repose jamais, et qui n'est point benigne, ne bien convenable aux indispositions qui commancent à naistre : car si lon craint les acrimonies aiguës, et les amertumes que la faim et faulte de manger engendre dedans nostre corps, ou si, comme font les enfans, on trouve mauvais de ne se mettre point à table pour manger avant que la fiebvre soit venue, quand on se doubte qu'elle doive venir, le boire de l'eau est un confin et un entre-deux fort à propos pour cela : et bien souvent nous offrons à Bacchus mesme les sacrifices que lon appelle *Nephalia* [1], pour ce qu'il n'y a point de vin, nous accoustumans par là sagement à ne desirer pas tousjours boire du vin. Minos [2] osta du

[1] νηφάλια, sacrifices de sobriété.

[2] Minos, fils de Jupiter et d'Europe, le plus sage législa-

sacrifice la fluste et les chappeaux de fleurs que lon porte sur la teste pour quelque ennuy qu'il avoit, et toutefois nous sçavons très bien, que l'ame dolente n'est par les flustes, ny par les fleurs et festons passionnée : là où il n'y a corps d'homme, tant soit il fort et robuste, que s'il est emeu et enflammé, en y mettant encore du vin, n'en soit bien griefvement offensé [1].

XXXIX. On dit que les Lydiens en temps de famine [2] ne mangent que de deux jours l'un, et ce pendant qu'ils passent leurs temps à jouer aux dez, et à d'autres jeux [3] : aussi seroit il bien seant à un homme d'estude aimant les Muses et les lettres, [4] en temps qui auroit besoing de soupper peu, et de manger moins, avoir devant soy la figure de quelque proposition geometrique, ou bien un petit livre, ou une lyre, ou un lut, cela ne le laissera point emmener prisonnier à son ventre, ains luy divertissant et transferant ordinairement l'entendement de la table à ces honestes passetemps là, chas-

teur de l'antiquité, donna le premier des loix aux Crétois. Voyez T. I, des Vies, dans celle de Thésée, chap. 18.

[1] Voyez les Observations.

[2] Ne mangeoient, v. Hérodote. L. I, ch. 94. c.

[3] « Le travail d'esprit, et l'attention profondément fixée sur « un objet, occupe l'ame, et laisse toutes les fonctions du « corps en suspens. On rapporte que l'algébriste Viette fut trois « jours sans manger, trois nuits de suite sans dormir, pen« dant qu'il cherchoit à reconnoître un chiffre que le cardinal « de Richelieu vouloit découvrir ». M. Lorry, Usage des Alim. T. II, p. 234.

[4] Lorsqu'il se trouvera obligé de manger plus tard. e.

sera les appetits de boire et de manger, comme des harpyes avec les Muses [1] : car il ne seroit pas raisonnable qu'un Scythe en beuvant touchast souvent et feist sonner la chorde de son arc, en resveillant par cela son courage, qui autrement, ainsi comme ils disent, s'en iroit laschant et amolissant par le vin : et qu'un personnage Grec eust crainte et honte d'estre mocqué de ce, qu'il essayeroit de refrener et reprimer un importun et violent appetit, par le moyen des livres et des lettres : ne plus ne moins qu'en l'une des comœdies de Menander il y a un macquereau, qui pour tenter des jeunes hommes souppans ensemble en un festin, leur amena de belles filles sur leur soupper, richement et proprement vestues et parées : mais chascun de ces jeunes hommes, pour ne point veoir ces belles filles au visage, baissoit la teste, et mangeoit des confitures et pastisseries qui estoient servies devant eulx.

XL. Les hommes addonnez à l'estude des lettres, ont bien d'autres plus plaisants divertissements, si autrement ils ne peuvent arrester et contenir ceste faim violente et canine, quand ils sont à la table : car quant aux paroles des maistres de luicte, et aux propos de quelques maistres d'escholes qui vont disant, que disputer des lettres à la table corrompt la viande que lon prent dedans l'estomach, et fait mal à la teste, il fauldroit craindre cela si nous voulions durant le repas nous mettre

[1] Lisez : chasseza avec le secours des Muses, les appétits de boire et de manger, comme autant de harpies.

à resoudre de tels arguments sophistiques, comme celuy que les Dialecticiens appellent l'*Indien*, ou que nous voulussions disputer de tels sophismes [1], comme celuy qu'ils nomment le maistre. Lon dit que la cyme du palmier [2] que lon appelle *la cervelle*, est fort doulce à manger, mais qu'elle fait mal à la teste: aussi les disputes espineuses de la Logique ne sont pas viandes bien propres ny plaisantes pour un soupper, plus tost feroient elles mal à la teste, et donneroient beaucoup de peine: mais s'ils ne nous veulent permettre de discourir, d'ouïr lire, et de deviser durant le soupper de quelques propos, qui avec l'honesteté et l'utilité aient la doulceur attrayante, et le plaisir conjoint, nous les prierons de ne nous estre point molestes, ny importuns, ains de se lever de la table, et s'en aller en leurs galleries, et en leurs parquets à luicte tenir ces propos là à leurs escholiers et champions de la luicte, lesquels ils retirent et destournent de l'estude des bonnes lettres, et les accoustumans à consumer les jours tous entiers à plaisanter et à

[1] Un sophisme est un argument faux dans le fond, qui péche ou dans les termes, ou dans la forme: ces sortes d'argumens peuvent être multipliés à l'infini. Les logiciens se sont plûs à leur donner différens noms: Plutarque ne parle ici que de l'*Indien*, et du *Cornu*, ou *maître*, suivant Amyot, tous termes barbares, inventés par les sophistes pour obscurcir la vérité.

[2] φοίνικος, *phœnicis*. Le palmier est appellé *phœnix*. La facilité avec laquelle cet arbre se multiplie, pourroit bien avoir donné lieu, remarque le nouvel éditeur de Pline, à la fable du phœnix qu'on dit renaître de ses cendres. Pline, Hist. nat. XIII, 9.

dire mots de gaudisserie, ils les rendent à la fin, comme disoit le gentil Ariston [1], avec aussi peu de sentiment et aussi gras et bien huilez, comme sont les coulonnes de pierre qui soutienent les portiques, soubs lesquels ils s'exercent et tienent leur eschole de la luicte.

XLI. Et nous au contraire adjoustans foy aux medecins, qui nous conseillent de faire mettre tousjours quelque intervalle entre le soupper et le dormir, non [2] pas après avoir remply le corps de viande et avoir comprimé les esprits, estans encore les morceaux tous cruds, et ne faisans que commancer à bouillir, aggraver et empescher la concoction, là où il leur fault donner un peu d'espace, et un peu de loisir de se rasseoir.

XLII. Comme ceulx qui veulent que lon meuve le corps après le repas, ne commandent pas que [3] lon coure à toute bride, ny que lon escrime à toute oultrance, ains que lon se promene à l'aise tout bellement, ou que lon danse tout doulcement: ainsi estimerons nous qu'il fault exercer noz entendemens après le soupper [4], non point d'affaires

[1] Il y a eu plusieurs philosophes de ce nom. T. II, des Morales, p. 307, dans la note.

[2] Amyot eût dû traduire : De peur qu'après avoir remply le corps de viande, et avoir comprimé les esprits, estans encore les morceaux tous cruds, et ne faisant que commencer à bouillir, nous aggravions et empeschions la concoction, tandis qu'il faut donner aux alimens un peu d'espace, et un peu de loisir de se rasseoir.

[3] Lisez : *que l'on s'exerce à la course, et au Pancrace.* C.

[4] Voyez les Observations.

de profonde meditation, ny de disputes sophistiques qui tendent ou à ostentation de grand et vif esprit, ou qui esmeuvent à contention: mais il y a plusieurs questions naturelles, plaisantes à disputer, et faciles à decider, et plusieurs beaux contes, dont il se peult tirer beaucoup de bonnes considerations et instructions, pour former les meurs, qui ont celle facilité [1], que le poëte Homere appelle *Menœces*, c'est à dire, cedant au courroux, et ne point resistant. Voilà pourquoy aucuns appellent plaisamment cest exercice de mouvoir et resoudre des questions historiales, ou poëtiques, l'yssue de table et le dessert des hommes studieux et doctes. Encore y a il d'autres devis plaisants, comme d'ouïr des contes faits à plaisir, parler du jeu de la fluste, ou de la lyre, qui donne quelquefois plus de contentement, que d'ouïr la fluste ou la lyre mesme [2].

[1] Qui ont cet avantage d'être, suivant l'expression d'Homère, μενεπτόλεμος, agréables à l'esprit.

[2] En effet qu'un homme d'esprit vous fasse dans la société des détails sur un art quelconque, il captive souvent plus l'attention, que ne le feroit l'exécution la mieux dirigée. Tel est le charme de la conversation!

> De tous les arts, que l'homme admire sous les cieux,
> Celui de converser est le plus précieux,
> C'est par lui que l'on peut dans un commerce aimable
> Goûter de l'amitié le charme inexplicable;
> Lire dans les esprits, pénétrer dans les cœurs,
> Partager ses plaisirs, consoler ses douleurs.

Art de converser, poëme par le P. André, dans ses OEuvres, T. II. p. 351.

XLIII. Et la marque du temps propre à tels entretenement [1] est, tant que lon sent que la viande s'affaisse bien dedans l'estomach, et que l'haleine monstre que la concoction se fait, et que la chaleur naturelle gaigne le dessus.

XLIV. Mais pource que Aristote estime que le promener après le soupper excite et souffle, par maniere de dire, la chaleur [2]: et le dormir, quand lon s'endort incontinent après soupper, l'amortit et l'estainct: et que les autres au contraire sont d'opinion, que le repos sert mieulx à la concoction, et que le mouvement empesche la digestion, qui est cause que les uns se promenent après les oupper, et les autres demeurent en repos: il me semble que lon satisferoit commodeement à toutes les deux opinions, qui se tiendroit quoy et serré après le soupper, pour eschauffer son corps, et qui esveilleroit son ame sans la laisser appesantir d'oysiveté, ains aguiseroit et subtiliseroit un petit ses

[1] Voyez les Observations.
[2] *Ibid.*

esprits, en devisant, ou escoutant deviser de propos gracieux et plaisans, non pas fascheux et poignans.

XLV. Au demourant quant aux vomissements, ou purgation du ventre, par le moyen de medecines laxatives, qui sont les malheureux reconforts et remedes de repletion, il n'en fault jamais user, sans très grande et urgente necessité, au contraire de ce que font plusieurs qui remplissent leurs corps, en intention de le vuider puis après, ou à l'opposite, qui le vuident pour le remplir contre la nature, ne se faschans pas moins, mais estans ordinairement plus marris d'estre pleins, que d'estre vuides, d'autant que telle repletion leur empesche le contentement de leurs cupiditez: au moyen dequoy ils procurent que leur corps soit tousjours vuide de quelque chose, comme estant celle vuidange le propre champ de leurs voluptez. Or le dommage qui peult advenir de cela est du tout evident, pour ce que l'un et l'autre apporte de grandes emotions et violentes lacerations au corps, mais le vomissement amene un mal propre et particulier d'avantage, c'est qu'il entretient et augmente un appetit insatiable: car il s'en engendre des faims violentes et turbulentes, comme quand le cours d'un ruisseau est empesché et arresté[1], qui tirent à force la viande, laissant tousjours un appetit, qui ne ressemble point au naturel, quand

[1] Comme le cours d'un ruisseau qui a esté empesché et arresté.

le

la nature a besoing de manger : mais [1] plus tost aux eschauffements et inflammations des medecines, ou des cataplasmes [2] : d'où vient que les voluptez qui en procedent passent incontinent comme avortées et imparfaites, estans accompagnées de grands battemens de pouls, et grandes torsions en leur jouïssance, et après s'en ensuivant de douloureuses tensions, estouppements des conduits, et retentions des vents, qui n'attendent pas les naturelles ejections, ains vont discourant par tout le corps, ne plus ne moins que des vaisseaux surchargez, qui ont besoing d'estre soulagez de leurs charges plus tost que remplis davantage. Et quant à l'emotion du ventre et des boyaux qui se fait avec drogues laxatives, elles gastent et resolvent la vertu naturelle des parties, tellement qu'elles sont cause qu'il s'engendre plus de superfluitez, et plus d'excrements dedans le corps, qu'elles n'en tirent dehors. De maniere que c'est tout ne plus ne moins que si quelqu'un se faschant de veoir dedans sa ville grand nombre de peuple Grec naturel habitant du païs, pour l'en chasser l'alloit remplissant de Tartares, ou d'Arabes estrangers [3] : ainsi se mescomptent grandement aucuns, qui pour jetter hors

[1] Mais qui ressemblent plutôt.

[2] Il s'agit sans doute ici d'application de ventouses qui occasionnent des inflammations dont on ne peut arrêter les progrès que par les boissons abondantes.

[3] Plutarque nous fait voir par cette ingénieuse comparaison l'abus et les inconvéniens du trop fréquent usage des médecines.

TAYLOR INST. OXFORD

de leurs corps des humeurs superflues, qui leur sont domestiques et familieres, jettent dedans je ne sçay quelle graine, que lon appelle cocque *Gnidien* [1], ou de la *scammonée* [2], et autres telles drogues de loingtain païs, qui n'ont aucune convenance avec nos corps, et qui auroient plus tost besoing d'estre purgées et jettées hors du corps elles mesmes, que puissance de vuider et chasser ce dont la nature se trouveroit chargée.

XLVI. Le meilleur donques est par sobrieté, et bonne reigle de vivre, rendre son corps bien composé, pour soustenir tantost une evacuation, et tantost une repletion: mais si d'adventure il est force quelquefois user aucunement de l'un ou de l'autre, il fault provoquer le vomissement, sans user de drogues medicinales [3], ny autre curiosité, en ne troublant rien au dedans, ains seulement pour eviter une crudité, rejetter ce qui seroit de trop, et qui ne se pourroit parachever de cuire: car tout ainsi que les linges et draps qui se nettoyent avec du savon, cendres et autres matieres abstersives s'usent bien plus que ceulx que lon lave avec de l'eau simple: aussi les vomissements qui sont provoquez avec des medecines,

[1] *Thymelæa*, dont les feuilles sont semblables à celle du lin, appellé autrement le *Cneorum*, *le Garou*. Pline, Hist natur. XIII, 35.

[2] Suc résineux qui découle, par incision, de la racine d'une plante rampante qui croît en plusieurs lieux de l'Asie. Voyez sur ses effets en médecine, Pline, Hist. nat. XXVI, 58. Le garou et la scammonée sont deux violens purgatifs.

[3] Voyez les Observations.

offensent bien plus le corps, et gastent la complexion.

XLVII. Et quand le ventre est arresté, il n'y a drogue qui le lasche si doulcement, ne qui le provocque si aiseement à le descharger, comme font aucunes viandes, dont l'experience nous est très familiere, et l'usage ne nous apporte aucune douleur: mais si d'adventure il estoit si fort endurcy, qu'il ne voulust pas obeïr, ne ceder à ces viandes là, alors il fauldroit par plusieurs jours boire de l'eau, jeuner, ou prendre un clystere, plus tost que de prendre de ces medecines laxatives, qui corrompent tout le corps, et le mettent sans dessus dessoubs: ausquelles toutefois plusieurs courent facilement, ne plus ne moins que les folles femmes qui usent de certains medicaments pour se faire avorter, et jetter le fruict qu'elles ont conceu, à fin de se faire incontinent remplir une autre fois, et qu'elles en aient tant plus de plaisir. Mais à tant est-ce assez parlé de ce propos là.

XLVIII. Au contraire aussi ceulx qui entrejettent des jeunes à point nommé trop exactement et trop regleement observez par certain circuit de jours, enseignent à la nature, sans qu'elle en ait besoing, d'avoir besoing d'un resserrement, et de se rendre necessaire une abstinence d'aliments, qui de soy n'estoit point necessaire à temps prefix, que [1] demande la coustume à quoy on l'a asservie. Car il est bien meilleur user de tels chastiments envers son corps librement, sans qu'il en ait aucun

[1] Et que.

presentiment, ny aucune suspicion [1] : au demourant composer le reste de sa maniere de vivre, en sorte qu'elle se puisse accommoder et obeïr à toutes diverses occurrences, non pas demourer attachée ne liée à une seule forme de vivre, asservie à certains jours, à certains nombre, à certains circuit de temps : car cela n'est ny seur, ny facile, ny civil, ny pas humain : ains ressemblant plus proprement à la vie d'un ouystre, ou d'un

[1] Ce conseil de Plutarque est puisé dans la nature même. « Car c'est par les variations modérées des sensations, que « peut s'augmenter et s'accroître la force du corps et du sys- « tême des fibres, comme c'est par les exercices continués de « l'esprit qu'on en augmente la portée et l'étendue ». Lorry, Usage des Alim. T. II, p. 45. On trouve en cet endroit ce passage de Celse, lib. I, cap. 1 : *Sanus homo et qui bene valet nullis obligare se legibus debet. Hunc oportet habere varium vitæ genus. etc. Si quidem ignavia corpus hebetat, labor firmat.*

Dans les chapitres précédens Plutarque n'a omis aucune des raisons les plus propres à nous faire comprendre les inconvéniens de la gourmandise et de la réplétion, il cherche dans celui-ci, à détruire le système de ceux qui se livrent à une diète trop austère et trop continue. C'est bien ici le lieu de faire la même réflexion que Pline, XXVI, 28. « Que les hommes « sont occupés de leur estomach ! la plupart ne s'attachent « qu'à le satisfaire. Car tantôt il refuse le passage aux alimens, « tantôt il les rejette, quelquefois il ne peut les contenir, « d'autres fois il ne les digère pas. Aussi la mort y puise-t elle « ses plus cruels traits. Dangereuse portion de nous-mêmes ! « c'est un créancier qui toujours demande et importune : pres- « que lui seul fait naître les vœux de l'avarice, les recherches « de la volupté ! c'est pour lui qu'on parcourt les mers, et que « l'on fouille leurs abymes : et ses fonctions dégoûtantes ne le « font apprécier par personne ». Le sage seul sait s'occuper d'objets plus dignes de lui-même.

tronc d'arbre, de se rendre ainsi subjects, sans pouvoir aucunement jamais changer ny diversifier, ny en viandes, ny en jeunes et abstinences, ny en mouvements, ny en repos, ains demourer tousjours clos et couvert en une vie ombrageuse, oysive, à par soy, sans conversation d'amis, sans participation d'honneurs, loing de toute administration de la chose publique, cela est par trop se resserrer, à mon advis.

XLIX. Car la santé ne se doit point achetter avec l'oysiveté, et la paresse de ne rien faire, qui sont les principaux inconveniens et maulx qu'il y a ès maladies : car c'est tout ne plus ne moins, que si quelqu'un vouloit bien contre-garder ses yeux par ne les employer point à regarder, et sa voix par ne point parler, qui penseroit que la santé pour se bien conserver eust necessairement besoing d'un continuel repos, et de ne jamais rien faire : car l'homme qui est sain, ne sçauroit mieulx faire pour bien entretenir sa santé, que de s'employer à plusieurs beaux et bons offices d'humanité. C'est doncques un grand abus d'estimer qu'oysiveté soit saine ou salubre [1], attendu qu'elle destruit la fin de la santé : et n'est pas veritable, que ceulx qui font le moins soient les plus sains : car Xenocrates [2] n'estoit point plus sain que Phocion [3], ne Theophras-

[1] Voyez les Observations.

[2] Célèbre philosophe de l'antiquité. Voyez T. II, des Morales, p. 318, dans la note.

[3] Un des plus fameux généraux de la Grèce. Voyez sa Vie dans Plutarque, et les notes du T. II, des Morales, p. 109 et 245.

tus [1] plus que Demetrius [2], et n'a rien servy à Epicurus ny aux Epicuriens, pour acquerir celle tranquillité de la chair, dont ils font si grand cas, et qu'ils louënt si haultement, de fuir toute entremise de gouvernement et d'administration honorable et publique, ains fault par autres provisions et moyens entretenir la disposition et habitude du corps, qui est selon nature, estant certain que toute sorte de vie reçoit et maladie et santé.

L. Toutefois le personnage dont il est question dit, qu'il falloit recorder aux hommes politiques, et de gouvernement, le contraire de ce que Platon admonestoit les jeunes gens au sortir de son eschole: car il souloit dire, « Or sus enfans advisez

[1] Disciple d'Aristote. Théophraste étoit d'Erèse, ville de Lesbos, fils d'un foulon. Voyez sa Vie dans Diogène Laërce. Voyez aussi T. II, des Morales, p. 18 et 106, dans les notes. Nous avons de ce philosophe le traité des *Caractères des Mœurs*, ouvrage qui a servi de modele à M. de la Bruyère, et « Où l'on « ne peut s'empêcher de reconnoître la première source de tout « le comique; je dis de celui qui est épuré des pointes, des « obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui « fait rire les sages et les vertueux ». Caractères de la Bruyère, T. I, p. 6.

[2] Roi de Macédoine. Nous avons sa Vie dans Plutarque, Voyez sur ce grand prince les notes et les Observations précieuses et intéressantes de M. de Vauvilliers, T. II, des Morales, p. 239, et T. III, p. 428.

Démétrius de Phalère, philosophe lui-même, et disciple de Théophraste, ne peut être ici opposé à son maître comme un exemple de vie active, quoiqu'il ait gouverné la ville d'Athènes avec beaucoup de sagesse, pendant plusieurs années, Diogène Laërce, *in Demet.* et T. I, des Vies, p. 37.

« d'employer vostre loysir à quelque passetemps « honeste »: mais nous recorderions volontiers à ceulx qui s'entremettent des affaires de la chose publique, d'employer leur labeur à choses honestes et necessaires, et non pas se tuer le cœur et le corps pour choses legeres, et de bien peu de consequence, comme fait une bonne partie des hommes qui, se tourmentent pour neant, se travaillans de veilles, d'allées et de venues, et de courses çà et là, pour choses qui ne sont bien souvent ny honestes, ains pour faire honte à quelqu'un par envie qu'ils luy portent, ou par opiniastreté, ou pour quelques vaines et folles opinions qu'ils poursuivent: car je pense que c'est à telles gens principalement que Democritus disoit, que si le corps mettoit l'ame en procès, et l'appelloit en justice, en matiere de reparation de dommage, jamais elle ne se sauveroit qu'elle ne fust condemnée en l'amende: et je ne sçay si Theophrastus disoit bien vray, quand il affermoit par une matiere de translation [1], que l'ame payoit bien le louage de sa demeurance au corps: car le corps reçoit plus de mal de l'ame qui n'use pas de luy selon raison, et ne le traitte pas ainsi comme il appartient: pour ce que quand elle a ses propres et peculieres passions, et quelques entreprises ou affections, elle abuse de luy, sans en rien l'espargner.

LI. Or le tyran Jason [2], ne sçay pour quelle occasion, souloit dire qu'il falloit faire beaucoup de

[1] Par métaphore.

[2] Tyran de Phères. Voyez le Tome II, des Morales, p. 193.

petites choses injustement, qui en vouloit faire une bien grande justement : aussi pourrions nous bien conseiller à l'homme d'estat et de gouvernement, qu'il ne feist pas cas des choses legeres, ains ne s'en feist que jouer, et se reposer en icelles, s'il veut n'avoir point le corps rompu, ne foulé, ne recreu, quand il le fauldra employer aux grandes et belles, ains qu'il soit tout refait à loisir, ne plus ne moins que les vaisseaux vieux que lon tire en terre, pour les rhabiller, à fin que de rechef, quand l'ame le voudra conduire et remettre aux affaires, il y aille plus dispos,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette.

LII. Et pourtant quand les affaires le permettent il se fault refaire et revenir, sans plaindre ny espargner au corps le dormir, ny le boire, et le manger, ny le repos qui est mestoyen entre plaisir et desplaisir, n'observans pas la regle que la plus part des hommes gardent, et en la gardant perdent et affolent [1] le corps par soudaines mutations, ne plus ne moins que le fer [2] que lon trempe : car lors qu'il [3] est bien rompu et foulé de travaux, ils le vont fondre et dissoudre en voluptez excessives et demesurées, puis tout soudain, lors qu'il est tout fondu et affoibly du plaisir de Venus, ou d'avoir bien beu, ils le vous tirent ou aux travaux du palais, ou de la court, à la solicitation de quelque affaire de

[1] Fatiguent.... Affoler, causer dommage, nuire.
[2] Fer rouge.
[3] Lorsque le corps.

grande importance, ayant besoing de chaulde et vehemente poursuite. Le philosophe HERACLITUS

estant tombé en une maladie d'hydropisie, disoit à son medecin, qu'il feist d'une grande pluye une grande secheresse : Les hommes aussi font ordinairement de grandes et lourdes faultes, quand ils baillent leurs corps à fondre, et à lascher aux voluptez, lors qu'ils sont bien las, recreus, et foulez de labeur : et puis de rechef les roidissent et retendent au contraire : car la nature ne desire, ny ne demande point ce soudain changement, ains est l'incontinence et lascheté de l'ame, qui se laisse desordonneement aller aux plaisirs et voluptez, au sortir des laborieux exercices, ainsi comme font ordinairement les gens de marine, qui soudainement après les voluptez se rejettant de rechef à la poursuitte du gaing, et à penser à leurs affaires, ne donnans pas loisir à la nature de jouir du repos, et de la quoye tranquillité [1], dont elle a besoing,

[1] M. de Voltaire, discours IV, *de la Modération*, dit très bien :

« Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage.
« La modération est le trésor du sage ».

ains l'en jettent incontinent dehors, et la mettent sans dessus dessoubs par le moyen de ceste inegalité.

LIII. Mais les hommes advisez se gardent bien de donner des voluptez à leur corps, lors qu'il est rompu de travail, car ils n'en ont que faire: et les mesprisent, ou ne s'en souvienent du tout point, ayans tousjours l'esprit tendu à la consideration de l'honesteté et beauté de la chose qu'ils ont envie de faire [a], amortissans toute aise et toute solicitude de leur ame par autres cupiditez: comme lon trouve escript qu'Epaminondas dit en jouant, d'un fort homme de bien et vaillant, qui mourut en son lict de maladie, environ le temps de la guerre Leuctrique: « ô Hercules, comment a cest homme « eu loisir de mourir entre tant d'affaires »! autant en pourroit on dire à la verité d'un personnage qui auroit en main quelque grand affaire, en matiere de gouvernement, ou bien quelque traitté de philosophie, Comment un tel homme pourroit il avoir loisir ou de s'enyvrer, ou de gourmander, ou de paillarder? mais les sages quand ils sont hors d'affaires, ils mettent lors leurs corps en repos, les deschargent de travaux inutiles, et encore plus de voluptez superflues et non necessaires, les

[a] Voilà donc l'utilité du travail : c'est soustraire l'homme à l'empire des passions, en l'attachant par goût à la recherche de la vérité, et à l'étude du vrai beau. D'après cette réflexion il est aisé de conclure que le précepte du travail, qui est de la plus grande conséquence pour tout le monde, l'est sur-tout pour les tempéramens ardens et pour les ames sensibles.

fuyans comme chose ennemie et contraire à la nature.

LIV. Il me souvient d'avoir entendu que Tibere Cæsar souloit dire, que l'homme qui a soixante ans [1] passez merite d'estre mocqué, quand il tend la main au medecin pour se faire taster le pouls : quand à moy je treuve ce dire là un peu trop crud, mais bien me semble il veritable, qu'il fault qu'un chascun cognoisse les particularitez de son pouls, pour ce qu'il y a beaucoup de diversitez en un chascun de nous, et qu'il ne soit point ignorant de la particuliere complexion de son corps, tant en chaleur, qu'en secheresse, et quelles choses luy font bien, et quelles choses luy font mal, quand il en use.

LV. Car celuy là ne se sent pas soy-mesme, et demeure sourd et aveugle, comme en un corps emprunté, qui veult apprendre ces particularitez là d'un autre que de luy mesme, et qui va demandant au medecin, s'il se treuve mieulx en esté qu'en hyver, et s'il prend plus aiseement les choses seches que les humides, et s'il a naturellement le pouls fort ou foible, hasté ou lent [2] : car ce sont choses utiles à sçavoir, et aisées à apprendre, d'autant que nous le pouvons esprouver à toute heure, veu qu'il est tousjours quant et nous.

LVI. Aussi fault il cognoistre entre les viandes et entre les breuvages, plus tost ceulx qui sont bons

[1] Lisez : *trente ans*, Sueton. *in Tiber.* 68, et Tacit. Annal. VI, 46. Voyez les Observations.

[2] Voyez les Observations.

à nostre estomach, què ceulx qui sont plaisans à la langue, et sçavoir par experience cela qui fait bien à l'estomach, plus tost que cela qui l'offense: et ce qui trouble et empesche la concoction, plus tost que ce qui est agreable, et qui chatouille le goust: car demander au medecin quelle chose est facile à digerer, et quelle ne l'est pas, et quelle chose lasche le ventre, et quelle le restrainct, cela me semble aussi laid, que de luy demander que c'est qui est amer, et que c'est qui est doux, ou brusque et austere [1].

LVII. Et toutefois nous en voyons plusieurs qui sçavent bien reprendre les cuysiniers, quand ils ont fait un potage ou une saulse trop doulce, ou trop aigre, ou trop sallée, et ne discernent pas ce qui estant mis dedans leur corps ne leur fera point de mal, ou leur sera profitable: tellement

[1] On ne devroit répondre à de pareilles questions qu'avec ce ton d'ironie et de persiflage, que M. de la Bruyère a si bien saisi dans la consultation qu'on prétend avoir été donnée à Madame de Montespan par un médecin, aux eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires. « Irène dit « qu'elle est le soir sans appétit: l'Esculape lui ordonne de dî« ner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il « lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle dit qu'elle « est pesante, et demande le remède: l'oracle lui répond qu'elle « doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes « pour marcher. Le vin m'incommode, dit Irène: buvez de « l'eau, dit Esculape. J'ai des indigestions;... faites diète: « ma vue s'affoiblit;... prenez des lunettes: je m'affoiblis « moi même;.. c'est que vous vieillissez. Mais quel moyen de « guérir de cette langueur?... le plus court, Irène, c'est de « mourir ». Caractères de la Bruyère, Chap: XI, de l'homme.

que bien peu souvent il y a faulte, que leur potage ne soit bien assaisonné: et au contraire, par ne vouloir bien assaisonner tout leur corps, ains le desbaucher tous les jours, ils donnent beaucoup d'affaires aux medecins: car ils ne jugent pas le potage estre le meilleur, qui est le plus doux, ains y meslent plusieurs jus, aigres, ou verds, pour luy donner un peu de pointe [1]: et à l'opposite ils fourrent dedans leurs corps toutes les doulceurs des voluptez jusques à cœur saoul, ignorans ou bien ne se souvenans pas, que la nature attache tousjours aux choses qui sont utiles et salubres, un plaisir non mixtionné de desplaisir, et dont on ne se repent jamais: mais aussi fault il avoir en memoire les choses qui sont propres et convenables au corps, ou contraires aux mutations des saisons de l'an, et autres qualitez et proprietez de l'air, pour sçavoir accommoder proprement à une chascune saison sa maniere de vivre [2].

LVIII. Au reste quant aux inconvenients procedans de chicheté, ou d'avarice et ardeur de gaigner, à la saison que lon serre les fruicts, pour les loger et garder à force de veiller, de courir et tracasser çà et là, ils font paroir au dehors les vices et les tares qui sont au dedans du corps: mais il ne fault pas craindre que tels accidents adviennent aux per-

[1] Un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop, ni trop peu fait, ni trop consommé, se doit préférer pour un ordinaire à tous les autres, tant par la justesse de son goût que par l'utilité de son usage. S. Evremond.

[2] Voyez les Observations.

sonnes doctes et studieuses, ny à gens d'estat et d'honneur, ausquels principalement s'adresse ce discours.

LIX. Mais il fault qu'eulx prennent garde, et fuyent une autre sorte de chicheté et d'avarice, en matiere d'estude et de lettres, laquelle fait qu'ils mettent en nonchaloir, et n'ont aucun esgard à leurs pauvres corps, qui bien souvent n'en peuvent plus, tant ils les ont travaillez : et neantmoins ne leur pardonnent point encore, ains les contraignent de faire à l'envy, (eulx qui sont fresles et mortels), de l'entendement et de l'esprit qui est immortel, et ce qui est terrestre, venu de la terre, à l'envy de ce qui est celeste. Et puis [1] le bœuf dit au chameau son compagnon au service d'un mesme maistre, « Tu ne me veulx pas maintenant soulager d'une « partie de ma charge, mais bien tost tu porteras « tout ce que je porte, et moy avecques davantage ». Comme il advint par la mort du bœuf, qui demoura soubs le faix. Ainsi en prent il à l'ame, qui ne veult donner au pauvre corps las et recreu, un peu de relasche et de repos : car peu après il luy survient une fiebvre, ou un mal de teste, avec un esblouissement d'yeux, qui la contrainct de quitter et abandonner livres, lettres et estudes, et est finablement forcée de languir, et demourer au lict malade quant et luy.

[1] Et puis il arrive ce que nous lisons dans la fable du Bœuf et du Chameau : le Bœuf dit.. On trouve cette même fable sous d'autres noms dans Esope, *fab.* CXXV, et dans la Fontaine, L. VI, fab. 16, *le Cheval et l'Ane.*

LX. Parquoy Platon nous admonestoit sagement, de ne remuer et n'exercer point le corps sans l'ame, ny l'ame aussi sans le corps, ains les conduire egalement tous deux, comme une coupple de chevaux attelez à un mesme timon ensemble, attendu que le corps besongne et travaille quant et l'ame, au moyen dequoy il en fault avoir un très grand soing, et luy rendre le traictement qui luy appartient, à fin de luy entretenir la belle, bonne, et desirable santé [1], sachans que le plus grand et le plus singulier bien qui en procede, c'est, que l'un ne l'autre à faulte de bonne disposition n'est

[1] M. de Fontenelles avoit bien compris toute l'importance de ce précepte. A peine ce grand personnage a-t-il vu le jour, qu'il semble prêt de rentrer dans le néant, il parvient cependant à sa centième année, quoiqu'il eût paru ne devoir pas respirer une heure. Il dut cette longue vie à l'accord harmonieux de son corps avec son ame. Dès sa première jeunesse, il se fit une habitude d'épargner à ses organes tout ce qui pouvoit les altérer. Son ame, que le repos du corps conspiroit à maintenir dans une assiette paisible, évita toutes les passions tumultueuses; la haine ou la colère lui eussent trop coûté. sourd aux critiques, il étoit cependant sensible à la louange, qu'il goûtoit avec plaisir sans en être énivré; habituellement gai, il a su s'affliger sans trouble : jamais il n'a ni ri ni pleuré avec excès. « C'étoit, dit M. le Beau, un vase d'une matière « fine et d'un ouvrage délicat, que la nature avoit placé au mi- « lieu de la France pour l'ornement de son siècle, et qui sub- « sista long-temps sans aucun dommage, parce qu'il ne chan- « geoit pas de place, ou qu'il n'étoit remué qu'avec précau- « tion ». Cette lumière des Académies s'éteignit sans effort, le 9 Janvier 1757, après avoir été près d'un siecle entier, un prodige de santé, d'esprit, d'égalité d'ame et de connoissances. Mémoires de Trévoux. Vol. de Juin 1762, p. 1376.

empesché de cognoistre la vertu, et d'en user, tant en lettres comme ès actions de la vie humaine [1].

[1] Tout ce traité sur la santé se réduit donc à ces trois grands principes : *User d'un régime modéré, s'abstenir de remèdes et tempérer ses passions.* « Vous ne sauriez avoir trop d'attention « pour le régime ; trop de précaution contre les remèdes, dit « S. Evremond. Le régime entretient la santé et les plaisirs : « les remèdes sont des maux présens, dans une vue assez in- « certaine du bien à venir ». T. IV, p. 76. « La sagesse hu- « maine où la route du vrai bonheur, suivant la remarque judi- « cieuse de J. J. Rousseau, consiste à diminuer l'excès de ses « desirs sur ses facultés, et à mettre en égalité parfaite la « puissance et la volonté.... Plus l'homme est resté près de sa « condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses « desirs est petite, et moins il est éloigné d'être heureux ». Cité par M. l'abbé de Gourcy, dans son *Essai sur le bonheur*, p. 63.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

DE LA FORTUNE DES ROMAINS.

Rivalité de la vertu et de la fortune. II. *Semblables dans leurs effets.* III. *Ont concouru à la fondation de l'empire Romain.* IV. *Manière dont cet empire s'est formé.* V. *Portrait de la vertu, ses héros.* VI. *Portrait de la fortune, son inconstance.* VII. *Ses favoris.* VIII. *Les temples de la fortune plus anciens que ceux de la vertu.* IX. *Divers temples de la fortune.* X. *Fortune de Jules-César.* XI. *Fortune d'Auguste.* XII. *Fortune de Rome dans la naissance de ses fondateurs.* XIII. *Dans leur nourriture.* XIV. *Dans leur éducation.* XV. *Dans leur successeur Numa Pompilius.* XIX. *Reconnoissance des rois de Rome envers la fortune.* XX. *Temples construits en l'honneur de la Fortune, par Tullius Servius.* XXI. *Sa fortune.* XXIII. *Fortune des Romains dans leurs conquêtes rapides.* XXIV. *Enumération de ces conquêtes.* XXV. *Fortune des Romains dans la retraite des Gaulois.* XXX. *Dans la mort d'Alexandre.*

DE LA FORTUNE DES ROMAINS[1].

La vertu et la fortune ont combattu plusieurs grands combats, et par plusieurs fois, l'une contre l'autre: mais celuy qui se présente maintenant est le plus grand de tous, à sçavoir, le procès qu'elles ont ensemble touchant l'empire Romain, laquelle des deux l'a faict, et laquelle a produit en estre une si grande puissance: car ce ne sera pas un petit tesmoignage pour celle qui le gaignera, ou plus tost une grande justification à l'encontre de l'imputation que lon leur met sus à toutes deux: car on impute à la vertu, qu'elle est honeste, mais inutile: et à la fortune, qu'elle est incertaine, mais bonne: et dit on que l'une est infructueuse, et l'autre mal-

[1] Ce Traité renferme sous un point de vue très-rapproché les événemens les plus mémorables auxquels la fortune et le bonheur de Rome paroîtroient seuls avoir présidé.

feable en ses dons. Car qui est celuy qui ne dira, estant la grandeur de Rome attribuée et adjugée à l'une ou à l'autre, que ou la vertu ne soit très utile, si elle a peu faire tant pour les gens de bien : ou la fortune ne soit très ferme et constante, veu qu'elle conserve desja par si long temps ce qu'elle a une fois donné?

II. Or le poëte Ion [1] ès œuvres qu'il a composez sans vers en prose, dit que la fortune et la sapience, qui sont deux choses très differentes et dissemblables, produisent neantmoins de très semblables effects [2] : l'une et l'autre agrandissent et honorent les hommes, les avancent en dignité, en puissance, en estat et authorité. Et quel besoin est il d'estendre ce propos à reciter et denombrer ceulx qu'elles ont avancez, attendu que la nature mesme qui nous porte, et nous produit toutes choses, les uns estiment que ce soit la fortune, les autres la

[1] M. le Fevre, *Vies des poëtes*, p. 82, fait Ion contemporain de Périclès. Ce poëte ne nous est guère connu que par ce passage d'Aristophane. « Ion de Chio avoit composé un poëme « sur l'*Orient* : cet ouvrage fut tellement goûté, qu'on donna « le nom d'Étoile orientale à son auteur ». *La paix*, V. 835.

[2] Mais qu'est-ce que le poëte Ion entendoit par *fortune*? On ne pourroit même déterminer l'acception que Plutarque donne à ce mot dans tout ce Traité : le plus souvent, suivant cet auteur, la fortune est une cause obstinée à faire du bien aux uns et du mal aux autres. Tantôt il en fait une cause aveugle, qui agit sans motif et sans régle ; et il la représente quelquefois comme une providence sage. Enfin, dit Pline, nous sommes « tellement le jouet de la fortune, que nous en faisons un dieu. tandis qu'elle nous fait douter de l'existence de dieu même » Hist. nat. II, 5.

sapience? Et pourtant ce present discours adjouste à la cité de Rome une grande et admirable dignité, c'est que nous mettons en dispute d'elle ce que nous disputons aussi de la terre, de la mer, et des estoilles, à sçavoir si ce a esté par fortune, ou par providence, qu'elles sont venues en estre.

III. Mais quant à moy, il m'est advis que si bien la vertu et la fortune ont eu ailleurs plusieurs debats et plusieurs querelles ensemble, qu'à la composition d'un si grand empire, et si grande puissance, il est vraisemblable qu'elles se sont accordées ensemble, et que d'un commun accord elles ont achevé et parfaict le plus grand et le plus beau chef d'œuvre qui fut oncques entre les humains: et ne me pense point abuser en ceste conjecture, ains estime que tout ainsi que Platon dit, que du feu et de la terre, comme des premiers et necessaires elemens, tout le monde a esté concréé, à fin qu'il fust et visible et palpable, la terre luy donnant la gravité et la fermeté, et le feu la forme, la couleur et le mouvement, et les deux autres natures et elemens qui sont entre ces deux extremes, à sçavoir, l'air et l'eau, amollissans et temperans la grande dissimilitude de l'un et l'autre, des deux bouts ont assemblé et meslé par leur moyen la matiere premiere; aussi le temps avec dieu prenans la vertu et la fortune, les ont destrempées et meslées ensemble, à fin que de ce qui est propre à l'un et à l'autre ils bastissent et feissent un temple veritablement sainct, et à tous profitable, un fondement et

soubassement ferme, un element [1] eternel aux affaires qui tendent tousjours contre bas, et vont tousjours en empirant, et une ancre sacrée à l'encontre de la tourmente, pour garder le monde de courir fortune.

IV. Car ainsi comme quelques philosophes naturels disent, que le monde au commancement ne vouloit pas estre monde, et que les corps ne vouloient pas se joindre et se mesler ensemble, pour donner à la nature une commune forme composée de tous ces corps là, ains que ceulx qui estoient encore petits, et espars çà et là, se glissoient, s'eschappoient et fuyoient de peur d'estre attrapez et attachez avec les autres, et ceulx qui estoient un peu plus robustes et mieulx entassez, se combattoient desja bien rudement les uns contre les autres, et y avoit de grands troubles entre eulx, tellement qu'il en sortoit une violente tourmente, et une grande combustion, tout estant plein de ruine, d'erreur et de naufrages, jusques à ce que la terre venant à prendre grandeur par le moyen des corps qui accouroient et s'attachoient à elle, elle commencea à s'affermir elle mesme premierement, et depuis donna et dedans elle et à l'entour d'elle un siege ferme et asseuré à tous les autres corps : aussi,

[1] Grec : Un appui éternel, et une ancre sacrée (comme dit Démocrite) dans les affaires qui tendent toujours coutre bas, et vont toujours en empirant.

« On commençoit déjà à bâtir la ville éternelle », dit M. de Montesquieu, au sujet des édifices publics qui ont été faits sous les rois. *Grandeur et décadence des Romains*, chap. 1.

comme les plus grands potentats et empires qui fussent entre les hommes, se remuassent selon les fortunes, et s'entreheurtassent les uns les autres, d'autant que nul n'estoit pas assez grand pour commander à tous les autres, et que toutefois chascun le desiroit, il y avoit un estrange mouvement et agitation vagabonde, et une mutation universelle de tout en tout parmy le monde, jusques à ce que Rome venant à prendre force et accroissement, et à lier et attacher à soy d'un costé d'autres peuples et nations voisines, et d'autre costé des seigneuries, royaumes et principaultez des princes loingtains et estrangers d'oultre mer, les choses principales commancerent à prendre un fondement ferme, et un establissement asseuré, par ce que l'empire se reduisit en fin en un ordre pacifique, et en un cercle et rondeur d'estat si grand, que rien n'en pouvoit tomber ne dechoir, par le moyen de ce que toute vertu regna en ceulx qui conduisirent ce grand ouvrage à chef, et aussi qu'il y eut beaucoup de faveur de la fortune, qui y coopera, ainsi comme par la suitte de ce discours il sera facile à cognoistre et à demonstrer.

V. Si me semble que je voy maintenant, comme de dessus une haulte guette, venir la vertu et la fortune à la plaiderie de ceste cause, et au jugement et decision de ceste question. Mais le port et l'alleure de la vertu est grave et doulx, le regard arresté, et le soing qu'elle a de maintenir et defendre son honneur en ceste contention, luy fait un peu monter la couleur au visage, encore qu'elle

demeure beaucoup derriere la fortune qui se haste de venir tant qu'elle peult : et la conduisent et environnent [1] tout à l'entour, comme sa garde, une bonne trouppe

D'hommes tuez en guerrieres attaintes, [2]
Ayans de sang les armes toutes taintes,

tous navrez par le devant, et degouttans de sang meslé avec la sueur, appuyez sur des tronçons de lances et de picques qu'ils ont ostées à leurs ennemis. Voulez vous que nous demandions qui ils sont? Ils respondent qu'ils sont un Fabricius, un Curius [3], un Camillus, les Deciens [4], un Cincinnatus, un Fabius Maximus, un Claudius Marcellus, les deux Scipions. Je y voy aussi Caius Martius [5] se courrouceant à la fortune. Là est aussi Mucius Scevola qui monstre sa main bruslante, et crie tout hault, « voulez vous attribuer « ceste main à la fortune » ? Et Horatius Coclès qui si vaillamment combattit sur le pont, tout couvert de coups de traict des Thoscans, et monstrant sa cuisse rompue, murmure à voix sourde du fond de la riviere où il est tombé, a ce esté par fortune que j'ay eu la cuisse rompue? Voilà qu'elle

[1] Lisez : et conduisent et environnent la vertu...

[2] Odyssée, L. II, v. 41.

[3] *Curius*, n'est pas dans le grec.

[4] Au lieu de ce nom, le grec porte : λεκιοι ϗ Κικιννάτοι, Lucius et Cincinnatus. Mais M. Reiske corrige cet endroit et lit, *Lucius Cincinnatus*.

[5] Caius Marius.

est la trouppe de la vertu, qui vient à ouïr ceste decision,

Rudes guerriers combatans de pieds stables
Aux ennemis en armes redoutables.

VI. Mais de la fortune, au contraire, l'alleure est viste, le courage superbe, l'esperance haultaine, et prevenant la vertu, elle est jà tout icy près, non qu'elle se soubleve avecques de legeres ailes, ny qu'elle ait le bout des arteuils sur une boule: car elle s'en vient doubteuse et vacillante, et puis s'en reva desplaisante. Mais ainsi comme les Spartiates disent, que Venus depuis qu'elle eut passé la riviere d'Eurotas quitta les mirouers et toutes femines delicatesses, voire son tissu mesme, et quelle prit la lance et l'escu, se parant pour se monstrer à Lycurgus: aussi la fortune ayant abandonné les Perses et les Assyriens, vola legerement par dessus la Macedoine, et vous secoua habilement Alexandre, puis se proumena un peu par l'AEgypte, et par la Syrie, trainnant après soy les royautez, et ruinant les Carthaginois, que souvent elle avoit soustenus, finablement elle s'approcha du mont Palatin, et passant la riviere du Tybre posa là ses ailes, quitta ses patins volans, et delaissa sa boule mal asseurée, qui tourne tantost çà tantost là, et ainsi entra dedans Rome, comme pour y faire sa demeure, telle se presente elle, comparoissant pour ouïr droit devant la justice, non point funeste, ny trouble feste, comme l'appelle Pindare, ny maniant un double timon, mais plus tost sœur de

l'egalité et de persuasion, et fille de providence, ainsi comme le poëte Alcman [1] deduit sa genealogie. Au reste, elle a bien en sa main celle corne d'abondance, qui est tant celebrée, pleine non de toutes sortes de fruicts tousjours verdoyans, ains de toutes les choses exquises et precieuses qui sont en toute la terre, et en toute la mer, en toutes les rivieres, et toutes les minieres de metaux, et en tous les ports, qu'elle respand en grande largesse.

VII. Si voit on à l'entour d'elle plusieurs illustres et excellens personnages, comme Numa Pompilius extraict des Sabins, Tarquinius Priscus venu de la ville des Tarquins, lesquels estans estrangers et forains elle installa roys dedans le siege royal de Romulus. Paulus AEmylius ramena son armée saine et sauve de la desfaicte de Perseus, et des Macedoniens, où il gaigna une victoire si heureuse, que jamais Romain n'en jetta larme d'œil, et retournant en triomphe, il magnifie la fortune : aussi fait le vieillard Cecilius Metellus surnommé *Macedonicus*, pour les victoires qu'il y gaigna, et pour avoir eu cest heur, que d'estre porté en sepulture par quatre siens fils, tous quatre consulaires, Quintus Balericus, Lucius Diadematus, Marcus Metellus, et Caius Caprarius, et par deux gendres consulaires aussi, et des arriere-fils qui avoient desjà fait des grandes prouësses d'armes, et qui tenoient de beaux estats et offices en la chose publique : et AEmylius Scaurus venu de bien petit

[1] Tome II, des Morales, p. 303.

lieu, et de race encore plus basse, homme neuf, elevé par elle, est fait prince du senat. Et puis Cornelius Sylla qu'elle prit et enleva du sein de la courtisane Nicopolis [1], pour l'exalter par dessus tous les trophées Cimbriques de Marius, et tous ses sept consulats, et le colloquer au souverain degré de monarque et de dictateur, celuy là se donnoit luy et toutes ses actions à la faveur de la fortune, cryant tout hault avec l'Oedipus de Sophocles,

Je me repute enfant de la Fortune.

En langage de Romain il se surnommoit *Felix*, c'est à dire l'*heureux :* mais quand il escrivoit aux Grecs il se soubsignoit, Lucius Cornelius Epaphroditus, comme qui diroit, le bien aimé de Venus et des Graces. Ses trophées mesmes qui sont en nostre païs de Cheronée, des victoires qu'il y gagna contre les lieutenans du roy Mithridates, ont pareille inscription, et meritoirement : car ce n'est pas la nuict, comme dit Pindare [2], qui a le plus de la faveur de Venus, mais c'est la fortune.

VIII. Qui voudroit [3] doncques plaider la cause de la fortune, ne seroit-ce pas un bon commencement et bien propre, que d'amener les Romains mesmes pour tesmoings, comme ceulx qui ont plus

[1] Qui le fit son héritier. Voyez la Vie de Sylla dans Plutarque.

[2] Grec : Ménandre.

[3] C'est ici que commence le plaidoyer de la fortune.

attribué à la fortune, et se sont jugez plus redevables à elle qu'à la vertu? car ce n'a esté que bien tard, et long temps après la fortune, que Scipion Numantinus [1], leur bastit un temple de la vertu, et depuis [2] Marcellus y feit construire celuy qui s'appelle le temple de vertu et d'honneur, comme AEmylius Scaurus feit edifier celuy de la deesse Mens, qui signifie *l'entendement*, environ le temps des guerres Cimbriques [3]: alors que les lettres, les Sophistes et l'eloquence se coulerent dedans la ville de Rome, ils commancerent aussi à avoir en pris et recommandation ces choses là: mais toutefois jusques aujourd'huy encore n'y a il point de temple de sagesse, ny de temperance, ny de patience, ny de magnanimité, ny de continence, là où les temples de la fortune sont si notoires et si anciens, qu'il semble qu'ils aient esté faicts et fondez quant et les premiers fondemens de la ville.

IX. Car le premier qui en fonda fut Ancus Mar-

[1] Numance, ville d'Espagne, fut réduite en cendres, l'an de Rome 621, par les Romains, sous la conduite de Scipion l'Africain le jeune, surnommé l'*Emilien*, et depuis le *Numantin*. Eutr. IV. Florus, II, 18; et le premier temple de la Fortune fut élevé à Rome par Ancus Martius, quatrième roi de Rome, comme on va le voir ch. 9.

[2] Il y a nécessairement ici un anachronisme, comme le remarque M. Reiske. Voyez dans Plutarque lui-même, la Vie de Marcellus qui ne s'étend que depuis l'an de Rome 496 jusqu'à l'an 546. T. III, des Vies.

[3] Les guerres Cimbriques éclatèrent pour la première fois, dit Tacite, l'an de Rome 640. Voyez les notes de la nouvelle édit *in*-4°. *de Morib. German.* T. IV, p. 48.

cius, nepveu de Numa, qui fut le quatrieme roy de Rome après Romulus, et fut à l'adventure celuy qui la surnomma *fortune virile*, comme ayant la virilité, c'est à dire, la vaillance et prouësse, besoing du secours de la fortune, pour emporter la victoire : et quant à celuy de la fortune feminine, ils le bastirent avant le temps de Camillus, lors que Marcius Coriolanus ayant amené les Volsques contre la ville, fut destourné de sa mauvaise volonté par le moyen des dames, car elles allerent en ambassade vers luy avec sa femme et sa mere, et le prierent tant, que finablement elles luy feirent pardonner à la ville, et remmener l'armée des barbares : et fut lors que lon dit que l'image et statue de fortune, ainsi qu'on la consacroit, prononcea ces paroles, « Vous m'avez dames Romaines par « ordonnance publique devotement consacrée [1] » : combien que Furius Camillus [2] après avoir estainct le feu des Gaulois, et osté la ville de Rome du bassin de la balance, où lon la contrepesoit à une certaine quantité d'or, ne bastit point de temple ny à bon conseil, ny à vaillance, ains à la deesse Monete le long de la rue neufve, à l'endroit où lon dit que Marcus et Decius en passant la nuict ouïrent une voix qui les advertit, que bien tost ils auroient

[1] Voyez ce fait dans Tite-Live, L. II; dans la Vie de Coriolan, T. II, des Vies, ch. 58; et dans Val. Maxime, I, 8.

[2] Tite-Live, L. V. Tacite, nouv. édit. *in*-12, T. I, p. 367, dans la dissertation, *in veteres Gallorum glorias*. Plin. Hist. nat. XXXIII, 5; et Plutarque, Vie de Camille, ch. 50, 51, 52, T. II, des Vies.

sur les bras la guerre des Gaulois. L'autre temple de fortune, qui est sur le bord de la riviere, surnommée *Fortis*, c'est à dire, vaillante, belliqueuse et magnanime, comme celle à qui appartient l'efficace et force de donner la victoire et la generosité d'icelle, ils le bastirent dedans les jardins et vergers [1], que Cæsar delaissa par testament au peuple Romain, estimant que luy mesme par la faveur de fortune estoit devenu le plus grand des Romains.

X. Mais quant à Jules Cæsar, j'aurois honte de dire que moyennant la faveur de fortune il se soit eslevé jusques à estre le plus grand, si luy mesme ne l'avoit tesmoigné: car estant party de Brindes le quatrieme jour de Janvier, pour poursuivre Pompeius au cœur de l'hyver près du solstice, il traversa seurement la mer, luy ayant la fortune reculé le mauvais temps: mais trouvant Pompeius fort et puissant, tant par mer que par terre, d'autant qu'il avoit toutes ses forces assemblées en un camp, et luy en avoit bien peu au près, d'autant que les forces que luy amenoient Antonius et Sabinus estoient demourées derriere, il osa bien se jetter dedans une petite fregate, et partit sans estre cogneu du maistre ny du pilote, comme si c'eust esté le serviteur, de quelque seigneur, mais y ayant un grand repoulsement du flot de la mer, contre

[1] *Fortuna fortis*, la bonne Fortune, honorée particulièrement par les gens de la campagne. Ces vergers, où son temple fut construit, étoient dans le quatorzième quartier de Rome, de l'autre côté du Tibre. Tacit. Annal. II, 41.

le cours de la riviere, et une forte tourmente, voyant que le pilote tournoit en arriere, il osta la robbe qu'il avoit entortillée autour de sa teste de devant son visage, et se monstrant à face descouverte, « Poulse mon amy, dit-il, hardiment, « et ne crains point, ains mets les voiles au vent à « l'adventure, asseureement, car tu menes Cæsar « et sa fortune [1] » : tant il se persuadoit et asseuroit que la fortune naviguoit quant et luy, l'accompagnoit par les champs, estoit au camp avec luy, et luy aidoit à conduire toutes ses guerres, estant son ouvrage et son faict qui ne pouvoit proceder que d'elle, de commander tranquillité à la mer, esté en hyver, diligence aux plus paresseux, et force de courage aux plus lasches et couards, et, ce qui est encore incroyable, fuitte à Pompeius, et meurtre de son hoste à Ptolemeus, à fin que Pompeius mourust, et neantmoins Cæsar ne fust point contaminé de son sang.

XI. Que diray-je de son fils [2], lequel fut le premier des empereurs surnommé *Auguste*, qui commanda l'espace de cinquante quatre ans [3] à toute la terre et à la mer? quand il envoya son arriere-

[1] Sueton *in Cæsare*, et Plutarque, Vie de César.

[2] Adoptif.

[3] Auguste régna cinquante-six ans, à compter de son premier consulat, l'an 711 de Rome, jusqu'à sa mort arrivée l'an 767. Voyez Sueton. *in August.* et Tacite, *Dial. de Orat.* cap. XVII. Voyez aussi dans la nouvelle édition, *Stemma Cæsarum.* T. II, *in*-12, pag. 416, et dans l'*in*-4°, T. I, pag. 469.

fils à la guerre, ne luy souhaitta il pas qu'il fust aussi vaillant que Scipion, aussi aimé que Pompeius, et aussi bien fortuné que luy? attribuant l'honneur de l'avoir fait tel qu'il estoit, comme un grand chef-d'œuvre, à la fortune, laquelle le mettant au dessus de Ciceron, de Lepidus, de Pansa, de Hircius, et de Marcus Antonius, par les conseils, prouësses, expeditions, victoires, armées desquels, tant par mer que par terre, elle le feit le premier, et l'esleva en hault, et abaissa tous ces autres là par qui elle l'avoit fait monter, et puis le laissa seul : car c'estoit pour luy que Ciceron conseilloit, Lepidus menoit armée, Pansa vainquoit, Hircius mouroit, et Antonius yvrongnoit et paillardoit : car je mets Cleopatra entre les faveurs que la fortune feit à Auguste, contre laquelle, comme contre un rocher, Antonius si grand capitaine s'alla briser et noyer, à fin que Cæsar Auguste demourast tout seul. Auquel propos on raconte, que y ayant grande privaulté et familiarité entre eulx, ils passoient souvent le temps ensemble à jouer à la paulme ou aux dez, ou bien à faire combattre de petits animaulx, comme des coqs ou des cailles, mais que tousjours Antonius s'en alloit vaincu : et que quelque un de ses familiers, homme entendu en l'art de deviner, luy en parla franchement par plusieurs fois, et luy remonstra, « Seigneur, que veulx tu faire auprès de ce jeune « homme icy? esloigne toy de luy : tu es plus « renommé que luy, tu es plus vieil que luy, tu « commandes à plus d'hommes que luy, tu es plus

« exercité aux armes, tu as plus d'experience : mais « ton esprit familier craint le sien, et ta fortune, « qui à par soy est grande, flatte la sienne : et si « tu ne t'en esloignes bien loing, elle t'abandonnera « pour s'en aller devers luy ».

XII. Voila les preuves par tesmoings que la fortune peult alleguer, mais il nous fault amener aussi celles des choses, en commanceant nostre propos à la naissance mesme de la ville de Rome [1]. En premier lieu doncques, qui sera celuy qui ne confessera que quant à la nativité, à la preservation, à la nourriture, et à l'education de Romulus, les excellences de vertu ont esté differées, et que la fortune a seule fondé le tout? car premierement le faict de la generation et procreation de ceulx mesmes qui ont fondé et planté la ville de Rome, semble estre procedé d'une faveur de fortune merveilleuse, car on dit que leur mere coucha avec le dieu Mars : et comme lon tient que Hercules fut engendré en une longue nuict, le jour ayant esté reculé et retardé contre l'ordre de la nature, et le soleil arresté : aussi trouve lon escrit qu'en la generation et conception de Romulus, le soleil eclipsa, et qu'il y eut une veritable conjonction du soleil avec la lune [2], comme Mars qui estoit dieu se mesla avec Sylvia qui estoit mortelle, et que le mesme advint encore à Romulus le jour propre qu'il passa de ceste vie, car on dit qu'il

[1] Voyez sur ces chapitres-ci, Tite-Live, I, et Plutarque, T. I, des Vies.

[2] Voyez T. I. des Vies, dans celle de Romulus, ch. 18.

disparut

disparut ainsi comme le soleil estoit en eclipse, aux Nones Capratines [1], auquel jour les Romains encores de present celebrent une feste bien solennelle.

XIII. Et puis quant ils furent nez, le tyran les voulant faire mourir, de bonne fortune ce ne fut point un barbare esclave maupiteux qui les reçeut, ains un gracieux et humain serviteur, qui ne les voulut point faire mourir, ains les posa à un endroit du bord de la riviere, joignant à une belle prairie verdoyante, et ombragée de petits arbrisseaux bas, au près d'un figuier sauvage qu'ils appellent *Ruminalis*, à cause que la mammelle se nomme en latin *Ruma*: et puis une louve qui avoit fait nouvellement des petits, ayant le pis si plein de laict qu'il en crevoit, ses petits estants morts, elle cherchant à se descharger s'abaissa à ces enfans, et leur bailla son tetin, comme accouchant une seconde fois en se delivrant de son laict: et puis l'oyseau consacré à Mars, qu'ils appellent le *piverd*, y survenant, et s'en approchant, avec le bout de ses pieds tout doulcement entre-ouvrant la bouche à ces enfans, l'un près l'autre, leur meit dedans de petites miettes de sa propre pasture: et qu'il soit vray, le figuier sauvage en est encore appellé *ficus Ruminalis*, à cause du pis de la louve, qui se baissant le donna à tetter à ces enfans: et a esté long temps depuis que les habitans à l'entour de ce lieu là ont observé la coustume de ne jamais

[1] *Ib.* 49. Cette éclipse arriva, suivant le P. Pétau, sur la fin de la première année de la seizième olympiade.

exposer ne jetter rien de ce qui leur naissoit, ains de nourrir et elever tout en memoire et pour la similitude de l'accident advenu à Romulus.

XIV. Et puis qu'ils aient esté nourris et enseignez depuis en la ville de Gabii, sans que lon sçeust qui ils estoient, ne qu'on entendist qu'ils fussent enfans de Sylvia et nepveux de Numitor, et du roy, il semble bien que ce fut une ruze et une derobée de la fortune, de peur qu'ils ne perissent, avant que avoir fait aucun acte digne d'eulx, ains qu'ils fussent descouverts par les effects mesmes, monstrant leur vertu pour la marque de la noblesse. Auquel propos il me souvient d'une response que feit un jour Themistocles à quelques capitaines, qui depuis luy eurent la vogue, et furent en estime à Athenes, mais ils pretendoient meriter d'estre plus honorez que luy : car [1] il leur dit, que le Lendemain querella une fois contre le jour de la feste, disant qu'elle estoit fiere et oyseuse, et que lon ne faisoit que manger en elle ce qui paravant avoit esté acquis et preparé avec peine [2] : la Feste luy respondit, « Certainement tu dis vray, mais si je « n'eusse esté, où est ce que tu serois »? aussi si « je n'eusse esté [3] du temps des guerres Medoises, « que seroit ce maintenant que de vous? et dequoy « serviroit toute vostre vaillance »? Il me semble

[1] Or.

[2] Grec : Disant qu'elle étoit surchargée de tracas et de travail, tandis que lui n'étoit occupé qu'à jouir paisiblement de tous ces préparatifs.

[3] Grec : ajouta Themistocles.

que la fortune dit tout de mesme à la vertu de Romulus, « Tes faicts sont grands et illustres, et as « monstré que certainement tu estois extraict de « sang et de race divine, mais tu vois combien de « temps tu es venue après moy : car si lors je ne me « fusse monstrée bonne et benigne, aiins eusse laissé « et abandonné ces pauvres petits enfans, toy com- « ment fusses tu venue en estre ? et comment te « fusses tu fait veoir, si lors une louve ne fust « survenue, ayant le pis enflé et enflammé de la « quantité grande du laict qui y affluoit, cherchant « plus tost à qui donner pasture que dequoy se pais- « tre? et si elle eust esté du tout sauvage et farouche, « ou affamée, ces maisons royales, ces temples, « ces theatres, ces portiques, ces places, ces palais « à tenir la justice, ne seroient ce pas aujourd'huy « des loges de bouviers et cabanes de bergers, qui « serviroient comme esclaves à quelques maistres « d'Albe, ou de la Toscane, ou du païs Latin » ? Le commancement en toutes choses est le principal, mesmement en la fondation et edification d'une ville : et la fortune a esté celle qui a fourny ce fondement, quand elle a sauvé et contregardé le fondateur : car la vertu a bien fait Romulus grand, mais la fortune l'a conservé jusques à ce qu'il fust grand.

XV. Bien est chose certaine et confessée, que le regne de Numa Pompilius, qui dura bien longuement fut entierement guidé et conduit par une faveur de fortune merveilleuse : car de dire que la nymphe Egeria, l'une des dryades, fée prudente et sage, ait esté

amoureuse de luy, et que couchant avec luy elle luy ait enseigné à establir, gouverner et regir sa chose publique, cela est à l'adventure très fabuleux, attendu que les autres mesmes que lon raconte avoir esté aimez par des deesses, et avoir jouy des nopces d'icelles, comme un Peleus, un Anchises, un Orion, un Emathion, n'ont pour cela eu au reste de leur vie tout contentement et prosperité, sans aucune fascherie: Mais Numa semble à la verité avoir eu la bonne fortune pour domestique, familiere compagne et regnante avec luy, laquelle prenant la ville de Rome, comme une tempeste turbulente, et une mer tourmentée, en l'inimitié, envie et mal veuillance de tous les peuples prochains et voisins, et oultre cela travaillée en elle mesme d'infinis maulx et partialitez, elle estaignit et assopit tous les courroux et toutes les envies, comme mauvais vents et contraires.

XVI. Et ainsi que lon dit que la mer au fin cœur d'hyver donne l'aisance aux oyseaux Alcions d'esclorre leurs petits, de les nourrir et alimenter en grande tranquillité: aussi la fortune estendant à l'entour de ce peuple nouvellement planté, et branlant encore, un tel calme et serenité d'affaires sans guerres, sans maladies, sans peril et sans crainte, elle donna moyen à la ville de Rome de prendre racine et pied ferme, en croissant en repos avec toute seureté, sans empeschement quelconque. Ne plus ne moins que une carraque ou une galere se fabrique et s'assemble à force de coups, à grande violence de marteaux, de clous, de coings,

de congnées et de sies, dont elle est fort harassée, mais depuis qu'elle est une fois composée, il fault qu'elle demeure en repos quelque peu de temps, jusques à ce que les liaisons soient affermies, et les cloueures toutes accoustumées, autrement qui la tireroit en mer, les joinctures et commissures estans encore toutes fresches, lasches et non bien consolidées, tout s'ouvriroit quand elle viendroit à estre un petit secoüée et esbranlée des vagues de la mer, tellement qu'elle feroit eau par tout: Aussi le premier prince, autheur et fondateur de la ville de Rome l'ayant composée d'hommes agrestes et de bouviers, comme de gros plansons et puissans aix de chesne, eut à ce faire plusieurs travaux, et se trouva embarassé en plusieurs guerres et plusieurs grands dangers, estant contrainct de combattre ceulx qui s'opposoient à la naissance et fondation d'icelle : mais le second la prenant de ses mains, luy donna temps et loisir de s'affermir, et asseurer sa croissance par la faveur de bonne fortune, qui luy donna moyen de jouïr de grande paix et de long repos.

XVII. Mais si un Porsena luy fust venu courir sus lors que les murailles toutes fresches branloient encore, par maniere de dire, plantant son camp et amenant une grosse armée de la Thoscane devant: ou que quelque puissant personnage belliqueux entre les Marses, ou du païs de la Lucanie, par une envie et un appetit de troubler, et de remuer tout, homme factieux et entendu au faict des armes, tel

que depuis ont esté un [1] Mulius ou un Silon le superbe, [2] et le dernier de tous un Telesinus auquel Sylla eut affaire, qui comme à un signal fait prendre les armes à toute l'Italie, fust venu environner et assaillir à trompettes sonantes le philosophe Numa, cependant qu'il sacrifioit et faisoit prieres aux dieux, la ville à ce premier commancement là n'eust pas peu soustenir une tempeste et une tourmente si grande, et ne fust pas creuë en si grand nombre d'hommes et de peuple: là où il semble que la longue paix, qui dura soubs ce roy là, fut aux Romains comme un magasin de toute munition pour les guerres qui suivirent après, et que le peuple Romain, ne plus ne moins qu'un champion qui a à combattre, s'estant exercé à loisir et en repos par l'espace de quarante trois ans, après les guerres qu'il avoit euës soubs Romulus, se rendit fort assez et suffisant pour faire teste à ceulx qui depuis s'opposerent à luy: car on dit qu'il n'y eut ny peste, ny famine, ny sterilité de la terre, ny intemperance d'hyver ou d'esté, en tout ce temps là, qui faschast la ville de Rome, comme si ce n'eust pas esté une providence humaine, mais une fortune divine qui eust regy et gouverné toutes ces années là.

XVIII. Aussi furent lors fermées les deux portes du temple de Janus, qu'ilz appellent *les portes de*

[1] Il faut probablement lire: *Mutilus*; d'après Appien, *guerres civiles*, L. I, ch. 52. c.

[2] Lisez: « Et Telesinus le dernier de tous ceux auxquels « Sylla eut affaire ». c.

la guerre, pour ce qu'elles s'ouvrent quand il y a guerre, et se ferment quand il y a paix : et incontinent après la mort de Numa elles furent ouvertes pour la guerre d'Albe, qui se rompit aussi tost, et d'autres infinies qui la suyvirent de main en main. Depuis elles furent de rechef closes, environ quatre cents quatre vingts ans après [1], quand la guerre fut achevée, et la paix faitte avec les Carthaginois, l'année que Caius Attilius et Titus estoient consuls : depuis elles furent encore rouvertes, et durerent les guerres jusques à la victoire que gaigna Cæsar, devant le promontoire d'Action : et lors cesserent les armes des Romains, non gueres long temps, par ce que les troubles [2] des Biscains, et des Gaulois contre les Germains, survindrent qui troublerent la paix. Voilà les tesmoignages de la felicité et bonne fortune de Numa que lon treuve par escript.

XIX. Mais les roys qui ont esté à Rome depuis luy, ont grandement honoré la Fortune, comme la patrone, la nourrice et le soustien, ains que parle Pindare, de la ville de Rome : ce que lon peult juger par les raisons qui ensuivent. Il y a bien à Rome un temple fort honoré de la vertu, mais il a esté fondé et basty bien tard par Marcellus, celuy qui prit Syracuse : Il y en a aussi un autre de l'entendement, ou de la raison qu'ils appellent *Mentem*, mais ce fut AEmylius Scaurus qui le dedia environ le temps des guerres Cimbriques, que

[1] Lisez, suivant le calcul plus exact de M. Reiske, 562 ans.
[2] Des Cimbres. c.

desjà les lettres, les arts, et le babil de la Grece avoit commancé à se glisser en la ville : mais de sapience encore jusques aujourd'huy ils n'en ont pas un, ny de temperance, ny de patience, ny de magnanimité : mais des temples de la fortune il y en a plusieurs et fort anciens, et fort celebres en tous honneurs, en maniere de dire, qui y sont fondez et meslez parmy les plus nobles endroicts et lieux de la cité : car il y a celuy de la *fortune virile* qui fut basty par Ancus Martius quatrieme roy, et ainsi nommé, pour autant qu'il estima avoir eu autant de fortune que de vaillance, à obtenir la victoire : et l'autre de la *fortune feminine*, chascun sçait que ce furent les dames qui le dedierent après avoir diverty et destourné Martius Coriolanus, qui avoit amené grande puissance d'ennemis devant la ville.

XX. Et Servius Tullius qui augmenta la puissance du peuple Romain, et en reduisit en belle et bonne ordonnance le gouvernement, autant que nul autre roy, ayant estably l'ordre que lon y garde à donner les suffrages aux elections, et aussi l'ordre de la discipline militaire, ayant esté le premier censeur des meurs, et Syndique ou contrerolleur de la vie et des meurs d'un chascun, et qui semble avoir esté et très vaillant, et très prudent : celuy là, dis-je, s'attribuoit luy mesme à la fortune, et estimoit que sa principaulté dependoit d'elle, de maniere que lon disoit que la fortune mesme venoit coucher avec luy, descendant par une fenestre en sa chambre, que lon appelle main-

tenant *la porte Fenestelle* : à raison dequoy il fonda au Capitole le temple de la fortune que lon appelle *Primigenia*, comme qui diroit, fortune l'aisnée : et un autre, *Fortunæ obsequentis*, comme qui diroit de fortune favorable et obeïssante : mais sans m'arrester aux noms et appellations Romaines, je m'efforceray d'en interpreter en Grec les significations de toutes ces fondations de la fortune. Car il y a au Mont-Palatin une chappelle de fortune *Privée*, et une autre de fortune *Gluante*, encore que le mot semble avoir de la mocquerie, toutefois si a il par translation signifiance de chose bien importante, voulant donner à entendre qu'elle attire ce qui est loing, et retient ce qui est près, et auprès de la fortune qui se surnomme *Muscosus*, un autre de fortune *Vierge*, [1] *des Esquilies* : et au mont de fortune adverse : et en la longue rue y a un autel de fortune de bonne esperance, ou comme d'esperance.

XXI. Aussi y a il joignant l'autel de Venus Talaria une chappelle de fortune *Masle*, et plusieurs autres honneurs et denominations de la fortune que Servius pour la plus part a basties, sçachant très bien qu'au gouvernement de toutes choses humaines la fortune est de grande ou plus tost totale importance, mesmement que luy par benefice de la fortune d'esclave et ennemy de nation qu'il estoit, fut eslevé et avancé jusques à la dignité royale : car estant la ville de Corioles prise par les Romains, une jeune fille nommée *Ocrisia*, de laquelle la for-

[1] Lisez : Et aux Esquilies, de Fortune adverse.

tune de captivité n'avoit peu effacer ny la face, ny les meurs, fut donnée pour servante à Tanaquil, femme de Tarquinius roy, et depuis fut donnée en mariage à un des dependans de la maison, que les Romains appellent *Clientes*, et d'eulx deux naquit Servius : les autres disent qu'il n'est pas ainsi, mais Ocrisia jeune fille prenant ordinairement quelques primices des viandes et du vin qui estoient servies à la table du roy, les portoit au foyer de l'autel domestique, et que un jour comme elle jettoit, suivant sa coustume, ces primices dedans le feu qui estoit au foyer, la flamme subitement s'assopit et sourdit du foyer un membre viril, dequoy la jeune fille effroyée raconta la vision à Tanaquil seule : laquelle estant sage et prudente, accoustra la jeune fille ne plus ne moins que lon a accoustumé de parer les nouvelles mariées, et l'enferma avec ceste apparition, estimant que ce fust chose celeste et divine : aussi pensent aucuns que ce fut le dieu domestique, *Lar*, ou bien Vulcanus, qui fut amoureux de ceste jeune fille : comment que ce soit, de là nasquit Servius : et comme il estoit encore enfant, une lumiere claire comme l'esclair du tonnerre, luy enlumina la teste à l'entour.

XXII. Mais Valerius Antias[1] ne le conte pas ainsi, car il dit, que Servius avoit une femme nommée *Gegania* qui mourut, que sa mere presente il demena grand deuil de ceste mort, que finablement de melancholie et de tristesse il s'en-

[1] Il ne nous reste que quelques fragmens de cet ancien historien latin. Pline et Tite-Live le citent.

dormit, et que luy dormant les femmes apperceurent sa face reluysante comme toute en feu, ce qui luy fut un tesmoignage qu'il avoit esté engendré par le feu, et un presage certain de la royauté inopinée et non esperée, à laquelle il parvint après la mort de Tarquinius, par le moyen du port et de la faveur que Tanaquil luy feit : car de tous les roys, cestuy semble avoir esté celuy qui avoit le moins d'apparence de jamais attaindre à la monarchie, et moins d'envie d'y aspirer et pretendre, attendu mesmement qu'ayant envie de s'en deposer il fut empesché de le faire, car Tanaquil en mourant le conjura et l'obligea par serment qu'il persevereroit en icelle royauté, et qu'il n'abandonneroit point la police et le gouvernement des Romains. Voilà comment la royauté de Servius dependit totalement de la fortune, attendu qu'il y parvint sans l'avoir esperé, et la reteint oultre son gré.

XXIII. Mais à fin qu'il ne semble que nous nous retirions et nous en fuyons, comme en un lieu obscur, au temps ancien, à faulte de plus evidentes et plus claires preuves, laissons l'histoire des roys, et transferons nostre propos à leurs plus glorieux faicts, et leurs guerres plus celebres et plus renommées, auxquelles qu'il n'y ait eu grande vaillance et grande discipline d'obeïssance cooperante à la vertu guerriere, comme dit le poëte Timotheus, qui le pourroit nier? mais le cours heureux de leurs affaires, et la vogue courante de leur progrès à une si grande puissance et si grand

accroissement monstre bien clairement à ceulx qui sçavent discourir par raison, que ce n'a point esté chose conduitte par les mains ny par les conseils ou affections des hommes, ains par une guide et escorte divine, et par un vent en pouppe de la fortune qui les hastoit, trophées sur trophées erigez, triomphes continuez d'un tenant à d'autres triomphes, le premier sang des armes encore tout chaud lavé par un autre second : lon y compte les victoires non par les monceaux des morts ou des despouilles, ains par les royaumes subjuguez, par les nations assubjecties, par isles asservies et terres fermes, qui se sont rengées à l'abry de la grandeur de leur empire.

XXIV. Une seule bataille chassa Philippus [1] de la Macedoine : par un seul coup Antiochus leur ceda l'Asie [2] : les Carthaginois par une seule desfaicte perdirent la Lybie [3] : un seul homme [4] à une bouttée et un seul voyage leur conquit l'Armenie, le royaume de Pont, la Syrie, l'Arabie, les Albaniens, les Iberiens, et jusques au mont de Cau-

[1] Lisez, Persée, roi de Macédoine. Paul Emile fit la conquête de la Macédoine l'an de Rome 586. Tite-Live, XLIV. Annal. Tacit. IV, 55 ; et Plutarque, *Vie de Paul Émile*, T. III.

[2] Scipion l'Asiatique, vers l'an de Rome 564, défit entièrement l'armée d'Antiochus dans les champs de Magnésie ; et cette victoire, qui lui valut les honneurs du triomphe, le rendit maître de l'Asie. Tite-Live, XXXVII.

[3] La Lybie ne fut pas le fruit d'une seule victoire, comme le remarque très-bien M. Reiske.

[4] Pompée. Voyez sa vie T. VI.

case, et aux Hyrcaniens, et l'Ocean qui environne le monde, par trois diverses fois, et en divers lieux l'a veu victorieux. Il reprima et rembarra les Nomades en l'Afrique, jusques au rivages de l'Ocean meridional : il subjugua l'Espagne qui s'estoit revoltée avec Sertorius, jusques à la mer Atlantique : il poursuivit les roys des Albaniens jusques à la mer Caspiene. Toutes ces conquestes là il acheva heureusement tant qu'il se servit de la fortune publique, mais depuis il fut ruiné par sa propre et privée destinée : mais le grand Dæmon tutelaire des Romains, ne leur aspira pas pour un jour seulement, ny ne fut pas en vigueur pour un petit de temps, comme celuy de la Macedoine : ny ne florit pas en terre, comme celuy des Lacedæmoniens : ny en mer, comme celuy des Atheniens : ny ne commancea pas à se remuer tard, comme celuy des Perses : ny ne cessa pas tost, comme celuy des Colophoniens : ains dès la premiere naissance de la ville commancea à croistre et venir en avant comme elle, mania le gouvernement d'icelle, demoura constamment avec elle, par terre, par mer, en guerre, en paix, contre les Barbares et contre les Grecs. Ce fut luy [1] qui feit escouler et consommer Hannibal de Carthage en Italie, comme un impetueux torrent, en procurant que par l'envie et malignité de ses envieux concitoyens, nul secours ne reconfort ne luy fust envoyé du païs : ce fut luy qui separa les armées des Cimbres et des Teutons de grands intervalles de lieux et de temps,

[1] Ce fut ce grand démon, ce grand génie...

à fin que Marius peust fournir à les combattre et deffaire toutes deux l'une après l'autre : et empescha que trois cents mille combattans se joignans ensemble en un mesme temps, ne noyassent et ne couvrissent toute l'Italie d'hommes invincibles et d'armes non soustenables. Par luy Antiochus se teint quoy, ce pendant que lon faisoit la guerre à Philippus. Et Philippus ayant desjà esté battu, quand Antiochus fut en peril de son estat, mourut. Par luy les guerres Sarmatiques et Bastarniques teindrent le roy Mithridates occupé, ce pendant que la guerre Marsique bruloit et fourrageoit l'Italie. Par luy Tigranes, ce pendant que Mithridates fut fort et puissant, se deffia de luy, et luy porta envie, qui le garda de se joindre avec luy, puis quand il eust esté desfaict l'assembla avec luy, à fin qu'il perist quant et luy.

XXV. Quoy, en ses plus griefves calamitez ne fut ce pas la fortune qui la redressa et remeit sus, pendant que les Gaulois estoient campez à l'entour du Capitole, et qu'ils tenoient le chasteau assiegé ?

Dedans leur ost la peste elle rua [1],
Qui de leur peuple un grand nombre tua.

Ce fut aussi la fortune et un cas fortuit qui releva [2] leur venue, et en donna advertissement, là où personne du monde ne s'en doutoit : et ne sera point

[1] Iliade, L. I, v. 10. c.

[2] Leur attaque nocturne c.

à l'adventure hors de propos en cest endroit, d'en discourir un peu plus amplement. Après la grande desconfiture que les Romains reçeurent auprès de la riviere d'Allia, ceulx qui se peurent sauver de vistesse, arrivez qu'ils furent à Rome, emplirent de trouble et d'effroy toute la ville, tellement que le peuple esperdu de ces nouvelles, s'espandit çà et là, excepté un petit nombre qui se jetterent dedans le chasteau du Capitole, deliberez de le tenir jusques à l'extremité : les autres qui estoient eschappez de la desfaicte, assemblez en la ville de Veies eleurent pour dictateur Furius Camillus, que le peuple, hault en bride et insolent pour sa longue prosperité, avoit abbatu et jetté par terre, le condemnant d'avoir derobbé les deniers publiques, et lors ravallé et humilié par ceste affliction, le rappelloit après la desconfiture, et luy mettoit en main la puissance et authorité souveraine : mais à fin qu'il ne semblast que ce fust par l'iniquité et le malheur du temps, et non pas selon l'ordre des loix qu'il acceptast ce magistrat, et que desesperant la ressourse de la ville il se fust fait elire par une trouppe de gens de guerre ramassez de toutes pieces, il voulut que les senateurs qui s'estoient retirez dedans le Capitole en fussent advertis, et que par leur consentement ils approuvassent et confirmassent l'election de luy qu'avoient fait les soudards.

XXVI. Or y avoit il entre les autres, un nommé *Caius Pontius* homme vaillant, lequel promeit d'aller luy mesme en personne porter nouvelles de

ce que lon avoit arresté à ceulx qui estoient dedans le Capitole, et entreprit une chose fort dangereuse, par ce qu'il falloit passer à travers les ennemis, qui tenoient le chasteau environné avec trenchées et corps de garde: arrivé qu'il fust sur le bord de la riviere, il meit sous son estomac des pieces de lieges plattes, et commettant son corps à la legereté de telle voiture, se laissa aller au cours de l'eau qui luy fut gracieux, et le porta tout doulcement jusques à la rive opposite, sans aucun danger : et là prenant terre il s'en alla vers l'endroit qu'il voyoit vuide de clarté, conjecturant par l'obscurité et le silence, qu'il n'y devoit avoir personne à la garde et au guet, si se mit à grimper contremont le precipice par où il trouvoit le rocher plus couché, et par les circuitions et aspretez rabotteuses d'iceluy, se prenant et appuyant le mieulx qu'il pouvoit, feit tant qu'il arriva tout au fest, où ceulx qui faisoient le guet l'ayans apperceu luy aiderent à monter, et là il declara à ceulx de dedans ce qui avoit esté advisé par ceulx de dehors, et en prenant d'eulx un decret et une ordonnance arrestée, s'en retourna la mesme nuict par où il estoit venu, devers Camillus : le matin l'un des Barbares se promenant sans y penser à l'entour de la place, apperceut par cas d'adventure les prises du bout des pieds, et les glissures et froissures de l'herbe, qui estoit creuë aux endroits où il y avoit un peu de terre, avec les trasses par où il avoit trainné et tiré son corps, en gravissant en travers, et l'alla declarer à ses compagnons, lesquels estimans que les ennemis

ennemis mesmes leur monstroient le chemin, s'efforcerent à l'envy d'en faire autant, et ayant la nuict observé l'endroit le plus solitaire, monterent contremont sans estre nullement apperceus, non seulement des hommes qui estoient à la garde, mais non pas des chiens que lon mettoit aussi au devant pour aider à faire le guet, tant ils estoient endormis, toutefois la bonne fortune de Rome n'eut point encore faulte de voix, qui les peust advertir d'un si grand danger.

XXVII. Il y avoit des oyes sacrées à la deesse Juno, que lon nourrissoit aux despens de la republique, en l'honneur d'elle, tout joignant son temple : or est cest animal de nature fort paoureux, et fort aisé à effroyer pour peu de bruit qu'il oyt : et lors y ayant dedans la place fort estroitte necessité de tous vivres, on ne se soucioit pas beaucoup de leur donner à manger, de maniere qu'à faulte de manger, leur sommeil en estoit encore plus leger : au moyen dequoy elles sentirent incontinent les ennemis, si tost qu'ils furent au dessus de l'enceinte de la muraille, et cryans effroyeement, coururent à l'encontre ; car elles furent encore plus effarouchées quand elles veirent la lueur des armes, tellement qu'elles remplirent toute la place d'un cry violent et aspre, qui esveilla les Romains, lesquels se doubtans de ce que c'estoit, accoururent incontinent à la muraille, et en repoulserent et precipiterent à bas les ennemis. En memoire duquel accident jusques aujourd'huy encore en triomphe la fortune, car on y porte à

certain jour en procession un chien pendu en croix, et une oye portée en une petite littiere, sur un coussin fort sumptueux et riche : lequel spectacle nous monstre et donne à entendre la puissance grande de la fortune, et les grands moyens qu'elle a de trouver expedient à toutes choses qui sont impossibles à la raison humaine, attendu qu'elle donne entendement aux bestes bruttes et destituées de tout usage de raison, et hardiesse et courage aux paoureuses et couardes.

XXVIII. Car qui est celuy s'il n'est du tout privé des affections naturelles, qui ne seroit ravy d'esbahissement et de merveille, en discourant un peu en soy mesme la tristesse morne de ce temps là, et la felicité qui est aujourd'huy en la ville de Rome, et regardant au Capitole la richesse, sumptuosité et magnificence des offrandes, les envis des excellens ouvriers, les presens ambitieux faicts par les villes, les couronnes des roys, et tout ce que porte de precieux la terre, la mer, les isles, les terres fermes, les fleuves, les arbres, les animaux, les campagnes, les montagnes et les minieres des metaux, et de toutes ces choses, les primices et l'eslite choisies à l'envy les unes des autres pour embellir et orner de richesse et de grace et beauté ce lieu [1] là? considerant en soy-mesme combien peu il s'en a fallu que tout cela n'ait point esté, et

[1] Pour se donner une idée complette du Capitole et des richesses qui y étoient renfermées, il faut lire dans l'édit. *in*-4° de Tacite, la dissertation, *de Capitolio à Vespasiano et Domitiano principibus restituto.* T. III, p. 514.

ne soit point, veu que tout estant en la puissance du feu, des tenebres effroyables de la nuict, des espées barbaresques, et cruelles, et des courages inhumains de ces Gaulois, de povres bestes privées de raison, pouureuses et couardes, ont apporté commancement de salut : et comme ces grands vaillans hommes et grands chefs de guerre des Manliens, des Serviens, des Posthumiens, des Papyriens, qui ont esté les ancestres et progeniteurs de tant de nobles et illustres races, les seigneurs Romains approcherent près d'estre tous perdus et deffaicts, si des oyes ne les eussent esveillez pour defendre le dieu patron de leur ville, et combattre pour leur païs.

XXIX. Et s'il est vray ce qu'escrit Polybius en son second livre touchant les Gaulois, qui pour lors occuperent et prirent la ville, que leur estans venues nouvelles, que leurs voisins barbares estoient entrez en armes dedans leur païs, là où ils occupoient et destruisoient tout, ils s'en retournerent à la haste, ayants fait appoinctement avec Camillus, encore ainsi n'y auroit il point de doubte que la fortune n'ait esté cause du salut de la ville de Rome, ayant tiré et destourné ailleurs ses ennemis, contre toute esperance.

XXX. Mais quel besoing est il de s'arrester à ces vieilles histoires là, où il n'y a rien de bien certain, ny asseuré, par ce que les affaires des Romains furent lors ruinez, et toutes leurs histoires, annales et memoires confondues, ainsi comme Li

vius [1] mesme a laissé par escript, veu que les choses depuis advenues qui sont bien plus notoires et plus certaines, demonstrent assez evidemment les faveurs de la fortune? Car quant à moy je compte pour une singuliere la mort d'Alexandre le grand, prince de courage et de hardiesse non pareille et invincible, eslevé par plusieurs grandes prosperitez, et glorieuses conquestes et victoires, ne plus ne moins que un astre volant, qui saulte depuis l'Orient jusques à l'Occident, et qui desjà commanceoit à lancer les rays flamboyans de ses armes jusques en Italie, ayant pour pretexte et couleur de son entreprise, la deffaicte de son parent Alexandre roy des Molossiens, qui avoit esté avec son armée taillé en pieces par les Brutiens et Lucaniens, (qui sont ceulx de la Basilicata au royaume de Naples, [2]) près la ville de Pandasie. Combien que à la verité ce qui le menoit ainsi à l'encontre de toutes nations, n'estoit autre chose que une cupidité de gloire et une envie de dominer, s'estant proposé par emulation et jalousie, de surpasser les faicts de Bacchus et d'Hercules, en faisant veoir ses armes encore plus avant qu'ils n'avoient fait les leurs. Or entendoit il qu'il trouveroit en teste dedans Italie la force et vaillance des Romains, comme l'acier que lon met au trenchant de l'espée, et sçavoit bien par les rapports qu'on luy en faisoit, que c'estoient des guerriers endurcis et exercitez en guerres et combats innumerables: et croy à mon

[1] Tite-Live, V.

[2] Cela n'est point dans le texte.

advis que la meslée eust esté fort sanglante, si les cœurs indomtables des Romains se fussent venus chocquer à l'encontre des armes invincibles des Macédoniens : car les citoyens de Rome n'estoient pas dès lors en moindre nombre, que de cent trente mille combattans [1], tous droicts et exercitez aux armes, courrageux et vaillans [2],

Sachans à pied ce qu'il faut pour combattre.
Et de cheval les ennemis abbatre.

[1] Voilà un endroit précieux pour nous faire juger de la population de Rome du temps d'Alexandre le grand. Si on veut comparer cette population avec celle de Rome dans d'autres époques, et avec celle des plus grandes villes que nous connoissions, il faut lire les Dissertations du nouvel éditeur de Tacite, *de urbis Romæ pomerio et magnitudine, incolarumque numero*. T. II, *in*-4°, p. 375 et seq. et T. III, *in*-12, p. 402 et seq.

[2] Ce discours est défectueux de toutes les raisons et argumens que la vertu déduit et allegue pour elle. *Amyot.*

SOMMAIRE

DU TRAITÉ PREMIER,

DE LA FORTUNE OU VERTU D'ALEXANDRE.

La fortune favorable aux rois de Perse et d'Asie. II. *Contraire à Alexandre.* III. *Il forme le projet de conquérir l'univers contre toute apparence de possibilité.* IV. *Ses vertus sont toute sa force et tous ses moyens.* V. *Différence des philosophes et des sophistes.* VI. *Les peuples plus redevables aux conquêtes d'Alexandre, qu'aux leçons des plus grands philosophes.* VII. *Sa politique pour unir les différentes nations soumises à son joug.* VIII. *Sa prudence pour gagner leurs cœurs.* IX. *Ses vues dans ses conquêtes.* X. *Sa supériorité dans ses dits, pensées et maximes.* XI. *Son goût pour la philosophie et pour les philosophes.* XII. *Toutes ses actions dictées par la philosophie.* XIII. *Son mépris pour la mort.*

SOMMAIRE DU TRAITÉ SECOND.

Le siècle d'Alexandre redevable à ce grand conquérant. II. *Les princes nuisent aux progrès des arts, par leur avarice et leur mauvais goût.* III. *Par leur prétention à y exceller.* IV. *Alexandre sçait de bonne heure les exercices qui lui conviennent.* V. *Honore et protège les arts.* VI. *Peintres*

et sculpteurs d'Alexandre. VII. *Sa grandeur ne dépend pas plus de la fortune que les ouvrages des grands artistes.* VIII. *La vertu seule fait la vraie grandeur.* IX. *La fortune avilit plutôt que d'elever les princes lâches et bas.* X. *Alexandre seul a sçu fixer la fortune.* XI. *Sans vertus tout n'est que petitesse.* XII. *En quoi consiste la grandeur?* XIII. *Alexandre ne perd jamais de vue ses devoirs.* XIV. *Excès des grands personnages enivrés de leur élévation.* XV. *Vie privée d'Alexandre.* XVI. *Son humanité et sa continence.* XVII. *Avantages qu'il dut à la fortune, différens de ceux qu'il dut à la vertu.* XVIII. *Indulgent envers les autres.* XXI. *N'est grand que pour avoir sçu user de la fortune.* XXII. *Avare à son égard, elle prodigua tout aux autres.* XXV. *Dangers, périls, peines et fatigues d'Alexandre.* XXVI. *Sa constance à vaincre les ennemis que lui suscita la fortune.* XXVII. *Supérieur à Hercule.* XXVIII. *Il fait dans sa jeunesse l'admiration des ambassadeurs du roi de Perse.* XXIX. *Il est contrarié par la fortune dès ses premières entreprises.* XXX. *Sur quoi fonde-t-il l'espoir de conquérir l'univers?* XXXI. *Comparé aux plus grands capitaines et aux plus sages de l'antiquité.* XXXIV. *La fortune acharnée contre lui à la bataille d'Oxydraque.* XXXV. *La vertu y rend Alexandre victorieux de sa mauvaise fortune.*

DE LA FORTUNE OU VERTU D'ALEXANDRE,

TRAITÉ PREMIER.

CE discours est à la Fortune, laquelle s'attribue et s'approprie Alexandre comme son œuvre propre à elle seule, mais il luy fault contredire au nom de la philosophie, ou bien pour Alexandre mesme, lequel trouve mauvais, et se courrouce de ce que lon pense que la fortune luy ait baillé son empire, qu'il a achetté et conquis avec son propre sang espandu, et avec force blesseures qu'il a receuës les unes sur les autres,

[1] Plutarque nous démontre très-bien dans ces deux Traités, qu'Alexandre dut le haut degré de grandeur où il parvint, plutôt à ses vertus qu'à sa fortune. C'est sous le même point de vue que M. de Montesquieu nous représente ce conquérant *Esprits des Loix*, L. X, ch. 13 et 14. Ces deux grands philosophes étoient persuadés avec Tacite, que « Les plus vertueux « des mortels ont toujours les idées les plus élevées; et que le « mépris de la réputation entraîne celui de la vertu même ». Annal. IV, 38, et *Politica*. XXV, T. VII, p. 107. Or personne n'a eu des idées plus grandes, plus nobles, plus élevées qu'Alexandre, et personne n'a mieux compris la nécessité « Pour un prince de ne s'occuper uniquement et sans relâche « que de se faire une bonne réputation ». Tacite, édit. *in*-4, T. I, p. 225, not. 4.

Ayant passé tant de nuicts à veiller [1],
Et tant de jours sanglans à travailler,
En combattant

contre des forces invincibles, des nations innumerables, des rivieres presque impossibles à passer, des rochers que lon n'eust sceu surmonter à coups de traict, tousjours accompagné de prudence, de patience, de vaillance et de temperance. Et croy que luy mesme diroit à la fortune qui se vouldroit vendiquer la gloire de ses hauts faicts, « Ne viens « point calomnier ma vertu, et ne me viens point « oster ma gloire, pour te l'attribuer. Darius estoit « ton ouvrage, que tu as faict de serviteur et cour- « rier du roy, seigneur et maistre de tous les Per- « ses : aussi estoit un Sardanapalus, auquel filant « la laine parmy des femmes, tu as attaché le dia- « deme royal, et baillé le manteau de pourpre. « Mais moy je suis monté jusques à Suze, en gai- « gnant la battaille d'Arbelle, et la Cilicie subju- « guée m'ouvrit le chemin tout plain en AEgypte, « et la battaille que je gaignay sur la riviere de « Granique, en la passant par dessus les corps « morts de Mithridates et de Spithridates lieutenans « du roy de Perse, fut ce qui me donna l'entrée « en la Cilicie. Glorifie toy, et te pare tant que « tu vouldras de ces roys qui ne furent jamais bles- « sez en guerre, et ne respandirent oncques goutte « de leur sang : ce sont ceulx là qui ont esté bien « fortunez, comme un Ochus et un Artaxerxes que

[1] Iliade, L. IX. v. 325. c.

« tu as assis et colloquez dès le jour de leur nais-
» sance dedans le throsne de Cyrus.

II. « Mais mon corps porte plusieurs marques « et signes de fortune non favorable, ains oppo- « site et contraire. Premierement contre les Illy- « riens j'eus la teste brisée d'un coup de pierre, et « le col moulu et froissé d'un coup de pilon : de- « puis en la journée du Granique j'eus la teste fen- « due d'un coup de cimeterre barbaresque, en celle « d'Issus j'eus la cuisse percée d'un coup de traict, « devant la ville de Gaza j'eus une fleschade de- « dans la cheville du pied, et un autre dedans l'es- « paule, dont je tombay par terre tout pasmé, une « autrefois contre les Gandrides j'eus l'os de la « jambe fendu en deux d'un autre coup de traict, « et contre les Malliens j'en receu un autre dedans « l'estomac, qui entra si avant que le fer y de- « moura, et d'un coup de pilon j'eus aussi le chi- « gnon du col tout brisé, quand les eschelles ap- « posées contre les murailles y rompirent, et la for- « tune m'enferma tout seul au combat, non contre « nobles et illustres adversaires, mais contre sim- « ples soudards barbares, ausquels elle gratifioit « d'un si grand effect, que peu s'en fallut qu'ils ne « me feissent mourir ; car si Ptolomeus n'eust mis « au devant sa targue pour me couvrir, et Lim- « neus se jettant au devant de moy n'eust receu en « son corps infinis coups de traict, dont il mourut « sur la place, et que les Macedoniens de cour- « roux et de furie n'eussent rompu la muraille,

« celle bourgade barbare, et de nul renom, seroit « aujourd'huy la sepulture d'Alexandre.

III. « [1] Au demourant tout le voyage de ceste « miene expedition, que fut ce autre chose sinon « tempestes, chaleurs extremes, rivieres profondes « infiniement, des hauteurs de montagnes si ex- « cessives, que les oyseaux ne pouvoient voler par « dessus, des bestes de grandeur espouvantable à « veoir, des façons de vivre sauvages, des change- « mens de gouverneurs à tout propos, trahisons et « et rebellions d'aucuns, et quant au preambule « de mon voyage, la Grece se demenoit et se de- « battoit encore pour la souvenance des guerres « qu'elle avoit endurées soubs mon pere Philippus : « la ville d'Athenes secouoit de dessus ses armes la « poulciere de la battaille de Cherronnée, com- « manceant à se relever et resoudre de celle cheutte : « à elle se conjoignoit celle de Thebes, luy ten- « dant les mains : toute la Macedoine estoit sus- « pecte et doubteuse, par ce qu'elle inclinoit à « Amyntas et aux enfans d'AEropus : les Esclavons « avoient ouvertement rompu la guerre : les Scy- « thes estoient en branle, attendans que feroient « leurs voisins qui se remuoient : et l'or et l'argent « de la Perse coulant ès bourses des orateurs et « gouverneurs du peuple en chasque ville suscitoit « le Peloponese : les tresors et coffres de Philippus « estoient vuides de deniers, et si y avoit des debtes

[1] Lisez : *au démourant, toute cette expédition que fut ce autre chose*, etc. C'est en effet Plutarque qui reprend la parole. E.

« avec interests jusques à la somme de douze cens « mille escus [1] », (ainsi comme escrit Onesicritus.). En une si grande pauvreté et affaires ainsi troublez, un jeune adolescent, qui ne faisoit que sortir de l'enfance, osa bien esperer et se promettre les royaumes de Babylone, et de Suse, ou pour plus briefvement dire, mettre en son entendement la conqueste de l'empire de tout le Monde, avec trente mille hommes de pied, et quatre mille chevaux : Car il n'avoit pas plus de gens de guerre, ce dit Aristobulus : ou comme dit le roy Ptolomeus [2], quarante et cinq mille hommes de pied, et cinq mille cinq cens de cheval: et tout le grand et plantureux moyen d'entretenir ceste puissance là, que la fortune luy avoit preparé, c'estoient quarante et deux mille escus [3] comptant, ainsi que dit Aristobulus, ou comme escrit Duris, provision de vivres et d'argent pour trente jours [4] seulement [5].

[1] Grec : deux cent talents, maintenant 913,750 livres de notre monnoie.

[2] Lisez : « trente mille homme de pied, et cinq mille che- « vaux; ou comme dit Anaximènes, quarante trois milles « hommes de pied, et cinq mille et cinq cents de cheval. ». c.

[3] Grec : soixante et dix talents, maintenant 327,166 livres de notre monnoie.

[4] Voyez sur tous ces faits la Vie d'Alexandre dans Plutarque.

[5] Ainsi par jour ces 34,000 hommes n'avoient que 10,905 livres et quelque chose de notre monnoie : ce qui ne fait pas sept sols par tête, non compris les chevaux. La république Romaine ne donnoit au fantassin que cinq sols de notre monnoie, aux centurions, dix; aux cavaliers, quinze. Sous les empe-

IV. Comment, Alexandre doncques estoit il insensé, temeraire et mal conseillé d'entreprendre la guerre avec si peu de moyen, contre une si grosse puissance que celle des Perses? Nenny certes [1], car il n'y eut oncques capitaine qui partist pour aller à la guerre avec plus grands et plus suffisans moyens que luy, à sçavoir, magnanimité, prudence, temperance, vaillance, dont la philosophie luy avoit fait munition pour son voyage; estant plus secouru à ceste entreprise contre les Perses de ce qu'il avoit appris de son precepteur Aristote, que de ce que luy avoit laissé son pere Philippus.

V. Il est bien vray que nous ne voulons pas desdire ny descroire ceulx qui escrivent, que luy mesme Alexandre dit quelquefois, que l'Iliade et l'Odyssée d'Homere l'accompagnoient tousjours pour un viatique ou entretien de la guerre, concedans cela à l'honneur et à la reverence d'Homere: mais [2] toutefois si lon disoit, que l'Iliade et l'Odyssée d'Homere luy estoient un soulagement de ses travaux, et un honeste passetemps pour son loisir, mais que sa vraye munition et son entretien pour la guerre estoient les discours qu'il avoit appris de la philosophie, et les recors et preceptes touchant l'asseurance de ne rien craindre, la prouesse

reurs la paye du fantassin fut de 10 sols, sur lesquels on prenoit les frais d'habillemens, d'armes et de tentes. Tacite, Annal. I, 17, édit. *in*-4°.

[1] En effet, dit M. de Montesquieu, le projet d'Alexandre ne réussit que par ce qu'il étoit sensé... et non seulement ce projet étoit sage, mais il fut sagement exécuté.

[2] Or.

et vaillance, et de la magnanimité et temperance, nous nous en mocquerions, pour autant qu'il n'a rien escrit de l'artifice de composer syllogismes, ou des elemens et principes de geometrie, et n'a pas tenu le proumenoir en l'eschole du Lycium [1], ny n'a pas tenu positions en l'academie: car c'est ce en quoy terminent et definissent la philosophie ceulx qui cuydent que ce soient seulement paroles, et non pas effects, combien que Pythagoras n'ait jamais rien escrit, ny Socrates, ny Arcesilaus, ne CARNEADES,

qui ont tous esté philosophes très renommez, et si n'estoient pas occupez en si grandes guerres, ny à cultiver et civiliser des roys barbares, ny à fonder des villes Grecques pour vivre civilement entre des nations farouches et sauvages, ny n'alloient point par le monde enseignant les loix et le vivre pacifique à des peuples effrenez, qui n'avoient jamais ouy parler ny de paix, ny de loix, mais ces grands hommes là, combien qu'ils eussent

[1] Lycée.

tout loisir, si laisserent ils ceste partie là, de coucher par escrit, aux Sophistes. D'où vient doncques que lon les a tenus pour philosophes? Il vient de ce qu'ils ont dit, de leur façon de vivre, de ce qu'ils ont fait, et de ce qu'ils ont enseigné. Jugeons doncques aussi par ces mesmes choses qu'Alexandre semblablement l'a esté: car on trouvera par les choses qu'il a dittes, qu'il a faittes, et qu'il a enseignées, qu'il a esté un grand philosophe.

VI. En premier lieu, si vous voulez, considerons, ce qui semblera de prime face plus estrange, les disciples d'Alexandre, et les comparons avec ceulx de Platon, ou de Socrates: ceulx cy ont enseigné des hommes qui estoient de bon entendement, et qui parloient une mesme langue qu'eulx, quand ils n'eussent eu autre chose, pour le moins entendoient ils la langue grecque, et toutefois encore y eut il beaucoup de leurs auditeurs qu'ils ne peurent persuader, car un Alcibiades, un Critias, un Clitophon, rejetterent la raison, comme le mords de bride, et se destournerent ailleurs: là où si vous regardez la discipline d'Alexandre, il enseigna aux Hyrcaniens à contracter certains mariages, aux Arrachosiens à labourer la terre, aux Sogdianiens à nourrir leurs peres vieux, et ne les faire point mourir, et aux Perses à reverer leurs meres, et non pas à les espouser. O la merveilleuse philosophie, par le moyen de laquelle les Indiens adorent les dieux de la Grece, les Scythes ensepvelissent les trespassez, et ne les mangent plus. Nous nous esmerveillons de l'efficace du parler de Car-

neades, qui sceut faire que Clitomachus, lequel au paravant s'appelloit Asdrubal, et estoit Carthaginois de nation, se conforma au party, aux meurs et langage des Grecs: nous esmerveillons la disposition de Zenon, de ce qu'il sceut persuader à Diogenes le Babylonien de s'adonner à l'estude de la philosophie: et depuis qu'Alexandre eut domté et civilisé l'Asie: tout leur passetemps estoit de lire les vers d'Homere, et les enfans des Perses, des Susianiens, et des Gedrosiens chantoient les tragœdies de Sophocles et d'Euripides: et Socrates fut puny de mort à la poursuitte des calomniateurs qui luy mettoient sus, qu'il introduisoit à Athenes de nouveaux dieux: là où par l'enseignement d'Alexandre les habitans de Bactra, et du mont de Caucasus, encore de present adorent les dieux de la Grece: Platon a laissé par escript une seule forme de gouvernement de ville, mais il n'a pas sceu persuader à un seul homme de la suivre, tant elle a esté trouvée austere et severe: là où Alexandre ayant basty et fondé plus de soixante et dix villes parmy les nations barbares, et ayant semé par toute l'Asie les mysteres, sacrifices et cerimonies de servir aux dieux, dont on use en la Grece, les a retirez d'une vie sauvage et bestiale. Il y en a encore peu de nous qui lisent les loix de Platon, là où il y a des milliers innumerables d'hommes qui ont usé, et encore usent de celles d'Alexandre, estans plus heureux ceulx qui ont esté subjuguez et domtez par luy, que ceulx qui ont eschappez sa puissance: car ceulx là n'ont encore eu personne, qui

les

les ait fait cesser de vivre miserablement, et ceulx cy ont esté contraincts par le vainqueur de vivre heureusement : de sorte que ce que jadis Themistocles dit, lors qu'estant banny d'Athenes il s'enfuit, et se retira devers le roy de Perse, où il eut de grands presens, et oultre cela encore trois villes, qui luy payoient tous les ans tribut, l'une pour avoir du pain, l'autre pour le vin, et la tierce pour la viande : « O mes enfans, dit il, nous estions « perdus, si nous n'eussions esté perdus » : cela peult on bien plus justement dire de ceulx qui furent lors pris par Alexandre [1], ils n'eussent pas esté apprivoisez et civilisez s'ils n'eussent esté subjuguez, Alexandrie n'eust pas esté bastie en AEgypte, ne Seleucie en la Mesopotamie, ne Prophthasie au païs des Sogdianiens, ny Bucephalie aux Indes, ny le mont de Caucasus n'auroit auprès de soy la ville Hellade [2], par le moyen desquelles la farouche bestialité se trouvant empestrée, peu à peu s'est estainte, et s'est changé ce qu'il y avoit de mauvais, s'accoustumant à ce qu'il voyoit de meilleur. Si doncques les philosophes se magnifient de ce qu'ils

[1] « Les Romains conquirent tout, pour tout détruire, « Alexandre voulut tout conquérir, pour tout conserver : et « quelque pays qu'il parcourut, ses premières idées, ses pre« miers desseins furent toujours de faire quelque chose qui « pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva « les premiers moyens dans la grandeur de son génie ; les se« conds, dans sa frugalité et son économie particulière ; les « troisièmes, dans son immense prodigalité pour les grandes « choses ». Montesquieu. *Ib.*

[2] Grec : N'auroit auprès de soy des villes Grecques.

addoucissent et reforment des meurs rudes et non polies d'aucune doctrine, et il se voit que Alexandre a changé en mieulx infinies nations sauvages, et natures bestiales, à bon droit le devra lon estimer un très grand philosophe.

VII. Davantage la police, ou forme de gouvernement d'estat tant estimé, que Zenon le fondateur et premier auteur de la secte des philosophes Stoïques a imaginé, tend presque toute à ce seul point en somme, que nous, c'est à dire les hommes en general, ne vivions point divisez par villes, peuples et nations, estans tous separez par loix, droicts, et coustumes particulieres, ains que nous estimions tous hommes noz bourgeois et noz citoyens, et qu'il n'y ait que une sorte de vie, comme il n'y a qu'un monde, ne plus ne moins que si ce fust un mesme trouppeau paissant soubs mesme berger en pastis communs. Zenon a escrit cela comme un songe ou une idée d'une police et de loix philosophiques, qu'il avoit imaginée et formée en son cerveau: mais Alexandre a mis à reale execution ce que l'autre avoit figuré par escript, car il ne feit pas comme Aristote son precepteur luy conseilloit, qu'il se portast envers les Grecs comme pere, et envers les Barbares comme seigneur, et qu'il eust soing des uns comme de ses amis et de ses parens, et se servist des autres comme de plantes ou d'animaulx, en quoy faisant il eust remply son empire de bannissemens, qui sont tousjours occultes semences de guerres, et factions et partialitez fort dangereuses: ains estimant estre

envoyé du ciel, comme un commun reformateur, gouverneur, et reconciliateur de l'univers, ceulx qu'il ne peut assembler par remonstrances de la raison, il les contraignit par force d'armes, et assemblant le tout en un de tous costez, en les faisant boire tous, par maniere de dire, en une mesme couppe d'amitié, et meslant ensemble les vies, les meurs, les mariages, et les façons de vivre, il commanda à tous hommes vivans d'estimer la terre habitable estre leur païs, et son camp en estre le chasteau et le donjon, tous les gens de bien parens les uns des autres, et les meschans seuls estrangers: au demourant que le Grec et le Barbare ne seroient point distinguez par le manteau, ny à la façon de la targue, ou au cimeterre, ou par le hault chappeau, ains remarquez et discernez le Grec à la vertu, et le Barbare au vice, en reputant tous les vertueux Grecs, et tous les vicieux Barbares, en estimant au demourant tous les habillemens communs, les tables communes, les mariages, les façons de vivre, estans tous unis par meslange de sang et communion d'enfans. C'est pourquoy Demaratus le Corinthien estant l'un des hostes et des amis du roy Philippus, quand il veit Alexandre en la ville de Suse, en fut fort joyeux, de maniere que d'aise les larmes luy en vindrent aux yeux, en disant que les Grecs qui estoient jà decedez estoient privez d'une grande joye et singulier contentement, de veoir Alexandre assis dedans le throsne royal de Darius: quant à moy, je

ne repute pas certainement fort heureux ceulx qui veirent ce spectacle là, attendu qu'il dependoit de la fortune, et qu'autant en peult advenir aux plus communs roys : mais bien eusse je eu grand plaisir de veoir ces belles et saintes espousailles, quand il comprit dedans une mesme tente foncée de fond et couverture d'or, à mesme festin et mesme table, cent espousées Persienes mariées à cent espoux Macedoniens et Grecs, luy mesme y estant couronné de chappeau de fleurs, et entonnant le premier le chant nuptial d'Hymeneus, comme un cantique d'amitié generale, venant à conjoindre par alliances de mariage deux des plus grandes et plus puissantes nations du monde, estant luy mary de l'une, et pere commun, moyenneur et conciliateur des nopces de toutes, qu'il apparioit ainsi en legitime coupple [1] : car j'eusse bien volontiers dit là, « O barbare Xerxes, escervellé, qui te travaillas « beaucoup en vain pour dresser un pont dessus le « destroit de l'Hellespont, c'est ainsi que les sages « roys doivent conjoindre l'Europe avec l'Asie, non « point par des vaisseaux de bois, ny par des ra- « deaux, ny avec des liens qui n'ont point d'ame, « et ne sont point capables de mutuelles affections,

[1] « Rien n'affermit plus une conquête, que l'union qui se « fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des « femmes de la nation qu'il avoit vaincue ; il voulut que ceux « de sa cour en prissent aussi ; le reste des Macédoniens suivit « cet exemple.... Quand les Romains voulurent affoiblir la « Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourroit se faire d'u- « nion par mariages entre les peuples des provinces ». Montesquieu *Ib.*

« ains par amour legitime et mariages honestes, « conjoignant les deux nations par communication « d'enfans ».

VIII. Voyla pour quoy Alexandre regardant à ce bel ornement là, ne reçeut pas l'habillement des Medois, ains celuy des Persiens, qui est beaucoup plus sobre et plus modeste que celuy des Medois : car rejettant ce qu'il y avoit de trop excessif, trop pompeux et tragique en l'habit barbaresque, comme le hault chappeau pointu [1], la longue robbe [2], et les braguesques [3], il porta vestement composé moytié de l'habit Persien et moytié du Macedonien, ainsi comme Eratosthenes a laissé par escript, comme philosophe, c'est à dire, homme se gouvernant avec raison, usant des choses qui sont de soy indifferentes, c'est à dire, ny bonnes ny mauvaises, et comme prince commun et roy gracieux et humain, s'acquerant la bienveuillance de ceulx qu'il avoit subjuguez, en honorant sur sa personne leur habillement, à fin qu'ils perseverassent fermes vers luy en fidelité, en aimant les Macedoniens comme leurs naturels seigneurs, non pas les haïssant comme leurs ennemis. Car le contraire eust esté d'un esprit estourdy, et d'un entendement desdaigneux et superbe, faire cas d'un manteau de couleur

[1] Grec : Tiare.

[2] Grec : Candyn : Tunique persienne dont se servoient les militaires. *Hesychius.*

[3] Haut-de-chausse : on disoit du temps de Marot, *des brages*, et on dit encore dans quelques provinces des *brayes*.

naïfve [1], et s'offenser d'un saye [2] de pourpre, ou bien à l'opposite avoir en admiration cecy et mespriser cela, ne plus ne moins que un petit enfant, retenant à toute force l'accoustrement que la coustume de son païs, comme sa nourrice, luy auroit vestu, là où les chasseurs ont accoustumé de se vestir des peaux des animaux qu'ils prennent, comme des cerfs : et ceulx qui font profession de prendre les oyseaux, se vestent de sayons tyssus et composez de plumage d'oyseaux. Ceulx qui ont des robbes rouges se gardent de se monstrer aux taureaux, et ceulx qui ont des sayes blancs de se monstrer aux Elephans, d'autant que ces bestes là s'irritent et s'effarouchent en voyant de telles couleurs. Et si un grand roy, comme estoit Alexandre pour addoulcir et apprivoiser des nations belliqueuses et malaisées à retenir, ne plus ne moins que des bestes fieres, a usé des robbes qui leur estoient propres, et de leurs façons de vivre accoustumées, pour tousjours plus les gaigner, amollir la fierté de leur courage, et reconforter leur desplaisir : il y en a qui le blasment et le reprennent au lieu qu'ils devroient admirer en cela sa sagesse, d'avoir si dextrement sçeu par un leger changement d'habit, caresser l'Asie, se faisant par armes seigneur et maistre des corps, et par l'accoustrement se conciliant les ames. Et toutefois ceulx là mesmes louënt Aristippus le philosophe Socratique de ce que quelque-

[1] Grec ; uniforme.

[2] Grec : Tunique. Voyez par rapport au mot *saie*, le glossaire sur Marot.

fois il se vestoit d'une pauvre et mince cappe, et autrefois d'un manteau riche de la tyssure et taincture de Milet, et sçavoir garder la bienseance en l'un et en l'autre vestement: et ce pendant ils accusent Alexandre, de ce que honorant l'habit de son païs, il ne mesprisa point celuy qu'il avoit conquis par armes, en intention de s'en servir à bastir le fondement de choses grandes.

IX. Car son desseing n'estoit pas de courir et fourrager l'Asie, comme feroit un capitaine de larrons, ny de la saccager et piller, comme ravage et butin de felicité inesperée, ainsi comme depuis Hannibal feit l'Italie, et devant les Treriens [1] avoient fait l'Ionie, et les Scythes la Medie, ains estoit sa volonté de rendre toute la terre habitable subjecte à mesme raison, et tous les hommes citoyens d'une mesme police et d'un mesme gouvernement. Voilà la cause pour laquelle il se tranformoit ainsi en habits. Que si le grand dieu qui avoit envoyé l'ame d'Alexandre icy bas, ne l'eust soudainement rappellée à soy, à l'adventure n'y eust il eu que une seule loy qui eust regy tous les vivants, et eust esté tout ce monde gouverné soubs une mesme justice, comme soubs une mesme lumiere, là où maintenant les parties de la terre qui n'ont point veu Alexandre, sont demourées tenebreuses et obscures, comme estans destituées du soleil. Parquoy le premier project et desseing de son expedition monstre qu'il a eu intention de vray philosophe, qui n'estoit point de conquerir pour

[1] Les Thraces Cimmeriens. Strabon.

luy des delices et plantureuses richesses, ains de procurer une paix universelle, concorde, union et communication à tous les hommes vivans les uns avec les autres.

X. En second lieu, considerons un peu ses paroles et propos, par ce que de tous autres princes et roys, les ames monstrent quelles sont leurs meurs et leurs intentions, principalement par leurs propos. Antigonus le vieil respondit un jour à quelque Sophiste qui luy presentoit et dedioit un traitté qu'il avoit composé de la justice, « Tu es un sot, « mon amy, qui me viens prescher la justice, là où « tu vois que je bats les villes d'autruy ». Et Dionysius [1] le tyran disoit, qu'il falloit tromper les enfans avec des dez et des osselets, et les hommes avec les jurements : et sur le tombeau de Sardanapalus y avoit engravé,

> Demouré m'est seulement ce que j'ay
> Paillardé, beu, yvrogné, et mangé.

Qui pourroit nier que par l'une de ces responses là, la volupté [2] et l'impieté ne soient authorisées, et par l'autre l'avarice et l'injustice? mais au contraire si aux dicts d'Alexandre vous ostez le diadesme et la couronne royale, et l'estre fils de Jupiter Hammon, et la noblesse, vous direz que ce seront sentences d'un Socrates, d'un Platon, et d'un Pythagoras : car il ne fault pas que nous nous arrestions

[1] Ailleurs il est attribué à Lysander. *Amyot.*.

[2] Par l'autre, l'impiété, et par la troisième l'avarice et l'injustice ne soient autorisées? c.

aux braveries et superbes inscriptions que les poëtes ont engravées et empraintes sur les images et statues de luy, ne tendans pas à monstrer sa modestie, mais à magnifier sa fortune et sa puissance :

Ce bronze estant d'Alexandre l'image.
Tournant à mont les yeux et le visage,
A Jupiter semble dire, pour toy
Retiens le ciel, car la terre est à moy.

Et un autre,

Alexandre je suis le fils de Jupiter.

Toutes telles galanteries c'estoient les poëtes qui les disoient et escrivoient pour flatter sa fortune, mais des vrays dicts d'Alexandre qui les voudroit raconter on pourroit commancer à ceulx qu'il dit en sa jeunesse : car estant plus viste que nul autre des jeunes hommes de son aage, ses familiers l'incitoient à vouloir courir en la carriere des jeux olympiques pour gaigner le prix de la course : il leur demanda, s'il y avoit des roys qui y courussent : ils luy respondirent, que non : « La partie « doncques ne seroit pas justement faitte, en la- « quelle un privé pourroit estre vainqueur et un « roy vaincu ». Et comme son pere eust eu la cuisse percée d'oultre en oultre d'un coup de lance, en une bataille contre les Triballiens, estant hors du danger de la vie, mais desplaisant de se veoir boiteux : « Ne te soucie, dit il, mon pere, sors har- « diment en public, à fin qu'à chasque pas que tu « feras, tu te souvienes de ta vertu ». Ces responses

là ne procedent elles point d'un entendement de philosophe, et d'un cœur qui pour estre ravy de l'amour des choses grandes et honestes ne se soucie desjà nullement des dommages du corps? Car comment pensons nous qu'il se glorifioit des blesseures qu'il avoit luy mesme receuës en sa personne? Quand il se souvenoit ou d'un peuple subjugué, ou d'une battaille gaignée, ou de villes prises, ou de roys qui s'estoient rendus, il n'avoit garde de cacher ny couvrir telles cicatrices, ains les portoit et monstroit par tout, comme des images de sa vertu engravées en sa personne. Et si quelquefois en devisant des lettres, on venoit à faire comparaison des vers d'Homere, ou bien entre les propos de table, s'il se mettoit en avant, lequel estoit le plus excellent, comme l'un en alleguast un, et l'autre un autre, luy preferoit cestuy cy à tous les autres,

Sage en conseil et vaillant au combat.

Faisant son compte que la louange que l'autre avoit donnée au roy Agamemnon, quelque aage au paravant, estoit une loy pour luy mesme, [1] tellement qu'il disoit, que Homere en un mesme vers avoit honoré la vaillance d'Agamemnon, et prophetisé celle d'Alexandre. Et pourtant si tost qu'il eut passé le destroit de l'Hellespont, il alla visiter Troie, là où il se representa en son entendement les haults faicts d'armes des princes qui y combattirent: et comme quelqu'un du païs luy

[1] Lisez : tellement qu'on peut dire, que Homère, etc. c.

promeist de luy donner la lyre de Paris, s'il vouloit : « Je n'ay, dit il, que faire de celle là, car « j'ay celle d'Achilles : au son de laquelle il se re- « posoit en chantant les louanges des vaillants per- « sonnages : mais celle de Paris avoit une harmo- « nie trop molle et trop feminine, sur laquelle il « chantoit des chansonnettes d'amour ».

XI. Or est il bien certain qu'aimer la sapience, et avoir en estime les gens sages et de sçavoir, est signe d'une ame philosophique : cela estoit en Alexandre autant qu'en nul autre des roys : car nous avons desjà dict quelle affection il portoit à son maistre Aristote, et qu'il faisoit autant d'honneur à Anaxarchus le musicien, qu'à nul autre de ses familiers. La premiere fois que Pyrrhon Elien parla à luy, il luy donna dix mille pieces d'or [1]. Il envoya un present de cinquante talents, qui font trente mille escus [2], à Xenocrates l'un des disciples de Platon. Et la plus part des historiens escrit, qu'il feit Onesicritus, lequel avoit esté auditeur de Diogenes, capitaine de son armée de mer [3] : et s'estant rencontré une fois auprès de Corinthe à parler avec Diogenes, il fut si esmerveillé de sa

[1] Près de 200,000 livres de notre monnoie.

[2] 228,437 livres 10 sols de notre monnoie.

[3] « Sa main se fermoit pour les dépenses privées; elle s'ou- « vroit pour les dépenses publiques. Falloit-il régler sa mai- « son ? c'étoit un Macédonien : falloit-il payer les dettes des « soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la for- « tune de chaque homme de son armée ? il étoit Alexandre ». Montesquieu. *Ibid.*

façon de vivre, et eut sa gravité en telle admiration, que bien souvent depuis faisant mention de luy, il disoit, « Si je n'estois Alexandre, je serois « Diogenes » : Qui estoit autant à dire comme, j'eusse usé ma vie à l'estude des lettres, si je n'eusse deliberé de philosopher par effect. Il ne dit pas, si je n'estois roy, je serois Diogenes : ne, si je n'estois riche, ou aimant à estre bien vestu, car il ne preferoit point la fortune à la sapience, ny la pourpre et le diadesme à la besace, et à la pauvre cappe : ains dit simplement, si je n'estois Alexandre, je serois Diogenes, qui est autant à dire comme, si je n'avois proposé de mesler ensemble les nations Barbares avec les Grecques, et voyageant par toute la terre habitable, polir et cultiver tout ce que j'y trouverois de sauvage, rechercher jusques aux extremes bouts du Monde, approcher la Macedoine de la mer Oceane, y semer la Grece, et espandre par toutes nations la paix et la justice, je ne demourerois pas oisif en delices à prendre mon plaisir, ains je vouldrois imiter la simplicité et frugalité de Diogenes. Mais maintenant, pardonne moy, Diogenes, je imite Hercules, je vay après Perseus, je suy la trasse de Bacchus, je veulx faire veoir encore une fois les Grecs victorieux baller au païs des Indes, et reduire encore en memoire aux montaignats, et sauvages nations qui habitent delà la montagne de Caucasus, les joyeusetez des festes Bacchanales. On dit qu'en ces quartiers là il y a aussi quelques gens qui font profession d'une sapience austere, et nue, hommes sacrez,

et vivans à leurs loix, vacants du tout à la contemplation des dieux, se passans encore de moins que Diogenes, et n'ayans pas besoing de bissac, car ils ne font point de provision de vivres, par ce que la terre leur en fournit tousjours de tous frais et nouveaux, les rivieres leur donnent à boire, et les feuilles tombans des arbres et l'herbe, à coucher: par moy Diogenes les cognoistra, et eulx Diogenes. Il fault que je batte et grave aussi de la monnoye à la forme Grecque qui se debite entre les nations Barbares.

XII. Venons maintenant à ses faicts: apparoist il qu'il y ait seulement une temerité de la fortune, ou une force d'armes et violence de main mise, ou plus tost une grande prouësse et justice, et une grande temperance, bonté et clemence, avec un bon ordre et grande prudence, conduisant toutes choses par un bon sens et un grand jugement [1]? Certainement je ne pourrois dire ne discerner en ses gestes, cela est un faict de vaillance, cela d'humanité, cela de patience, ains tout exploit de luy semble avoir esté meslé et composé de toutes les vertus ensemble, en confirmation de ceste sentence des Stoïques « Que tout acte que fait le sage, il le fait par toute « vertu ensemble ». Bien est il vray que tousjours

[1] « Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu « de ses passions mêmes, avoit, si j'ose me servir de ce « terme, une saillie de raison qui le conduisoit; et que ceux « qui ont voulu faire un Roman de son histoire, et qui avoient « l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober ». Montesquieu. *Ibid.*

en chasque action il y a une vertu eminente par dessus les autres, mais celle là incite et dirige les autres à la mesme fin : aussi voit on ès gestes d'Alexandre, que sa vaillance est humaine, et son humanité vaillante, sa liberalité mesnagere, sa cholere facile à appaiser, ses amours temperées, ses passetemps non oyseux, ses travaulx non sans addoulcissement. Qui est celuy qui a meslé la feste parmy la guerre, les expeditions militaires parmy les jeux? Qui a entrelassé parmy les sieges des villes, parmy les exploits d'armes, les joyeusetez Bacchanales, les nopces, les chansons nuptiales d'Hymenée? Qui fut onques plus ennemy de ceulx qui font injustice, ne plus gracieux aux affligez? Qui fut jamais plus aspre aux combattans, ne plus equitable aux suppliants? Il me vient en pensée d'alleguer et trensferer en cest endroict le dire du roy Porus, lequel estant amené prisonnier à Alexandre, et enquis par luy, comment il vouloit qu'il le traittast, respondit, « En roy ». Et comme Alexandre luy repliquast, s'il vouloit rien dire davantage : « Non », dit il, car tout est compris soubs ce mot là, « En roy » : Aussi m'est il advis qu'à tous les faicts d'Alexandre, je puis adjouster ce refrein, « En philosophe » : car en cela tout est compris. Il devint amoureux de Roxane, fille d'Oxiathres, l'ayant veuë baller de bonne grace entre les dames captives, il n'en voulut point jouïr à force, ains l'espousa legitimement. « En philosophe ». Ayant veu son ennemy Darius massacré à coups de traict, il n'en feit point de sacrifices aux dieux,

ny n'en chanta point chant de triomphe, combien que une longue guerre fust abregée et finie par ceste mort, ains ostant son manteau de dessus ses espaules, le jetta sur le corps du mort, comme s'il eust voulu cacher la miserable destinée d'une fortune royale. « En philosophe ». Il reçeut quelquefois une missive secrette de sa mere qu'il lisoit, estant d'adventure Hephestion assis auprès de luy, qui la lisoit naïfvement sans y penser avec luy: Alexandre ne l'en engarda point, ainsi seulement tira l'anneau de son doigt, et luy meit contre la bouche, scellant son silence de la foy d'amitié. « En philosophe ». Car si ces actes ne sont faicts en philosophe, quels autres le seront? Socrates souffrit bien que Alcibiades couchast avec luy[1]: mais Alexandre, comme Philoxenus son lieutenant au gouvernement de la coste maritime de l'Asie luy eust escript, qu'il y avoit un jeune enfant en son gouvernement d'Ionie de face et beaulté incomparable, et luy demandast par ses lettres, s'il luy plaisoit qu'il luy envoyast: il luy rescrivit bien aigrement, « O malheureux et meschant homme, « qu'as tu jamais cogneu en moy pourquoy tu deus- « ses me flatter par telle voluptez[2]? » Nous admirons Xenocrates de ce qu'il ne voulut pas accepter

[1] Ce trait seul de la vie de Socrate prouve que ce philosophe s'étoit attiré les railleries d'Aristophane, et méritoit à juste titre qu'on en fit le jouet de la populace. *Brotier.* Voyez les Observations. c.

[2] Heureux les princes douée d'une ame aussi forte contre les séductions de la corruption !

un present de cinquante talents qu'Alexandre luy envoyoit, n'admirerons nous pas aussi celuy qui le luy donnoit? N'estimerons nous pas qu'aussi peu de compte d'argent fait celuy qui le donne ainsi liberalement, que celuy qni le refuze? Xenocrates n'avoit point besoing d'argent, pour ce qu'il estoit philosophe, et Alexandre en avoit, pour ce qu'il estoit philosophe, à fin qu'il en exerceast liberalité envers telles gens.

XIII. [3]. Combien de fois pensons nous que l'a dit Alexandre, quand il se voyoit tout couvert de traicts qu'on luy tiroit, et quand à tout effort on le pressoit? Nous estimons bien qu'il y a en tous hommes quelque lumiere de droit et de bon jugement: par ce que la nature d'elle mesme les dresse à ce qui est honeste, mais il y a difference entre les communs hommes et les philosophes en ce, que les philosophes ont le jugement plus ferme et plus asseuré ès dangers, d'autant que les vulgaires hommes n'ont pas les cœurs fortifiés et munis de telles anticipations et prejugées impressions,

Bon augure est pour son païs combattre.

Et,

La mort est fin de tous maux aux humains.

Mais les occasions des perils qui se presentent, leur rompent leurs discours, et les apprehensions des dangers presents ou prochains leur esbranlent

[1] Ce discours du mespris de la mort default en ce lieu icy. *Amyot.*

tous

tous leurs jugements: car la peur ne chasse pas seulement la memoire, comme dit Thucydide [1], mais aussi toute bonne intention, toute envie de bien faire, et toute emotion, là où la philosophie lie de cordages tout a l'entour [2].

DE LA FORTUNE OU VERTU D'ALEXANDRE,

Traité second.

Nous oubliasmes hier, ce me semble, à dire que le siecle d'Alexandre fut heureux en cela, qu'il porta plusieurs arts et plusieurs beaulx et grands esprits, ou plus tost fault il dire que cela ne fut pas tant la bonne fortune d'Alexandre, que de ces bons ouvriers et grands entendements là, d'avoir un tel tesmoing et un tel spectateur qui sçeut très subtilement juger de ce qui seroit bien fait, et très liberalement le recompenser. Suyvant lequel propos on dit, que quelque temps depuis ayant esté Archestratus gentil poëte, vivant en grande et estroitte pauvreté, pour ce que personne n'en faisoit compte, quelqu'un luy dit, « Si tu eusses esté du « temps d'Alexandre, il t'eust donné pour chascun « de tes vers ou la Cypre, ou la Phœnice »: aussi croy je que les premiers et plus excellents ouvriers de ce regne là ne se doivent pas tant dire avoir

[1] Thucydide, L. II, 87, *Reiske.*
[2] La fin en est défectueuse. *Amyot.*

esté soubs Alexandre que par Alexandre: car la bonne temperature et subtilité de l'air, cause l'abondance des fruicts, mais la benignité, l'honneur et l'humanité du prince est ce qui provoque et fait venir en avant l'avancement des arts et des beaulx esprits, comme au contraire tout cela languit et s'estainct par l'envie, l'avarice et l'opiniastreté de ceulx qui dominent [1].

II. Auquel propos on dit, que Dionysius le tyran ayant un jour ouy un musicien joueur de cithre qui sonnoit fort bien, il luy promeit tout hault qu'il luy donneroit un present de six cens escus [2]. Le lendemain cest homme vint demander le present qui luy avoit esté promis, et Dionysius luy respondit, « Tu me donnas hier du plaisir à t'ouïr « jouër, et je t'en donnay aussi en te faisant ceste « promesse: ainsi tu fus payé sur le champ du « plaisir que tu me donnas, par celuy que tu re« ceus ». Et Alexandre le tyran de Pheres (il le falloit seulement specifier par celle qualité là, et non pas contaminer le nom d'Alexandre, en le donnant à un si meschant homme) regardant jouër une tragœdie y prit si grand plaisir, qu'il en avoit le cœur fort attendry de pitié et de compassion: dequoy s'estant pris garde, il se leva en haste et

[1] « Les arts ne se soutiennent que par le prix qu'on y at« tache ». *Tacit. Polit.* T. VII, p. 239. Davanzati traduit ainsi cette maxime. Annal. L. XI, T. I; p. 240: « *Chi leva » i premi, leva l'industria, come meno pregiata* ».

[2] Grec: un talent: maintenant 4,668 livres de notre monnoie.

s'en alla du theatre plus viste que le pas, disant que ce seroit chose indigne qu'on le veist plorer par compassion des miseres et calamitez d'Hecuba et de Polyxena, veu qu'il faisoit tous les jours mourir tant de ses citoyens. Mais celuy là fut bien si meschant, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne feist punir ce joueur excellent de tragœdies pour ce qu'il l'avoit amolly comme du fer. Le roy de Macedoine Archelaus sembloit estre un peu tenant en matiere de donner et faire presents, dequoy Timotheus musicien en chantant sur sa lyre luy donna une attainte, en luy tirant souvent ce petit brocquard, « Ce fils de terre, l'argent, trop tu le recommandes » : mais Archelaus luy repliqua sur l'heure bien gentilment et de bonne grace, « Mais toy par « trop tu le demandes ». Et Ateas le roy des Scythes ayant pris prisonnier de guerre Ismenias, excellent joueur de flustes, luy commanda qu'il en sonnast durant son disner : et comme les assistans s'esmerveillassent d'ouïr si excellemment jouër, et luy en feissent caresses, luy jura qu'il prenoit plus de plaisir à ouïr son cheval hennir : tant ses aureilles estoient logées loing des Muses, et avoit son ame attachée en une estable, plus apte encore à ouïr des asnes que non pas des chevaux.

III. Quel honneur donc et quel avancement pourroit esperer un si excellent ouvrier et maistre de musique auprès de tels princes, non plus qu'envers ceulx mesmes qui estrivent contre eulx de la suffisance de l'art, et pour ceste jalousie par une envie et une malignité veulent ruiner ceulx qui

veritablement y sont excellents ouvriers? De quelle sorte estoit le mesme tyran Dionysius, qui feit jetter le poëte Philoxenus ès prisons des carrieres, pour ce que luy ayant baillé une tragædie qu'il avoit composée, pour la reveoir et corriger, il la ratura toute depuis le commancement jusques à la fin. Philippus mesme de Macedoine pour avoir tard appris la musique ne respondoit pas en cela au reste de sa grandeur, et se monstroit impertinent et ignorant: car estant un jour entré en dispute avec un sonneur d'instruments touchant la façon d'en jouër, et luy semblant avoir quelque raison pour le convaincre, le musicien luy respondit en se soubriant tout doulcement, « Dieu te « gard, sire, d'estre si malheureux, que tu en« « tendes ces choses là mieulx que moy ».

IV. Mais Alexandre sçachant très bien de quelles choses il devoit estre spectateur et auditeur, et de quelles il devoit estre facteur et executeur de sa main, il exercea bien tousjours sa personne à estre adroict aux armes et vaillant, et comme dit le poëte AEschylus,

> Rude guerrier combattant de pied stable,
> Aux ennemis en armes redoutable.

Celle là estoit son art hereditaire qu'il avoit par succession de ses ancestres les AEacides et Hercules: mais quant aux autres arts et sciences il les honoroit bien, mais c'estoit sans avoir envie d'en faire profession, et louoit bien leur excellence et leur gentillesse, mais pour plaisir qu'il y prist il n'estoit

pas facile à surprendre de l'affection de les vouloir imiter.

V. De son temps furent deux excellents joueurs de tragædies entre autres, Thessalus et Athenodorus, lesquels jouans à l'envie l'un de l'autre, les roys et princes de Cypre faisoient les frais à l'envy de mesme, et estoient juges de ce different les principaux et plus renommez capitaines de l'armée: en fin Athenodorus ayant esté declaré le vainqueur, Alexandre qui aimoit Thessalus, dit, « Je voudrois « avoir perdu la moytié de mon royaume, et ne « voir point Thessalus vaincu » : mais toutefois jamais il n'en parla devant aux juges pour les solliciter, ny jamais ne reprit leur jugement, estimant qu'il falloit qu'il vint au dessus de toute autre chose, mais qu'il pliast au dessoubs de la justice. Et entre les joueurs de comædies y avoit un Lycon Scarphien, lequel un jour en jouant son rolle de quelque comædie entrelassa dextrement un vers par lequel il luy demandoit de l'argent : Alexandre s'en prit à rire, et luy feit donner dix talents, qui sont six mille escus [1]. Aussi y avoit il plusieurs excellents joueurs de cithre, et entre autres Aristonicus, lequel en une battaille accourant pour le secourir fut tué à ses pieds en combattant vaillamment. Alexandre luy feit faire et dresser une statue de bronze au temple d'Apollo Pythique tenant une cithre d'une main, et une lance de l'autre : en quoy faisant il honora non seulement le personnage, mais aussi la musique, comme luy rendant

[1] 46,686 livres de notre monnoie.

tesmoignage qu'elle rend les cœurs des hommes magnanimes, et les remplit d'un ravissement d'esprit et d'un ardeur de bien faire, ceulx qui y sont naifvement nourris : car luy meme un jour que Antigenidas joueur de flustes sonna une chanson militaire, fut si emeu et si eschauffé en courage par les aiguillons de celle musique, qu'il saulta de sa place et s'en courut mettre la main aux armes qui estoient près de luy : tesmoignant par cela estre vray ce que les Spartiates chantent ès chansons de leur païs,

Sçavoir doulcement chanter
Sur la lyre de beaux carmes,
Siet bien avec le hanter
Vaillamment le faict des armes.

VI. Aussi estoient du temps d'Alexandre Apelles le paintre, et Lysippus le statuaire, desquels l'un paignit Alexandre tenant la foudre en sa main si naifvement paint et au vif, que lon disoit que des deux Alexandres, celuy qui estoit fils de Philippus estoit invincible, et celuy d'Apelles inimitable. Et Lysippus ayant moulé la premiere statue d'Alexandre la face tournée vers le ciel, comme luy mesme Alexandre avoit accoustumé de regarder, tournant un petit le col, il y eut qnelqu'un qui y meit ceste inscription qui n'a pas mauvaise grace :

Ce bronze estant d'Alexandre l'image
Jettant à mont les yeux et le visage,
A Jupiter semble dire, Pour toy
Retien le ciel, car la terre est pour moy.

et pourtant defendit Alexandre que nul autre fondeur ne jettast en bronze son image que Lysippus, par ce que luy seul avoit l'industrie de representer ses meurs par le cuyvre et monstroit son naturel en la figure de son corps : les autres representans bien la torse de son col, et l'humidité de ses yeulx, ne pouvoient advenir à exprimer son visage masle, et sa generosité de lion. Il y avoit aussi entre les autres ouvriers un insigne Architecte nommé Stasicrates, lequel ne tendoit point à faire chose qui fust jolie ny gentille et de belle grace à la veoir, ains de grande entreprise, et d'un desseing et disposition telle, que pour y fournir il ne falloit pas une moindre opulence que celle d'un grand roy : cestuy s'en allant trouver Alexandre luy blasma toutes ses images, et paintes et gravées, moulées et fondues, disant que c'estoient ouvrages d'ouvriers couards et non genereux ny magnanimes : mais j'ay proposé, dit-il, sire, de fonder la similitude de ta personne en une matiere vifve, et qui a ses racines immortelles, et sa gravité immobile et immuable : car le mont Athos qui est en Thrace à l'endroit qu'il se leve plus hault, et est le plus eminent, ayant des plaines et hauteurs proportionnées à soy mesme, et des membres, joinctures, distances et intervalles qui se peuvent accommoder à la forme humaine se peult en l'accoustrant et le formant nommer et estre la statue digne d'Alexandre, qui de sa base touchera à la mer, et en l'une de ses mains embrassera et tiendra une ville habitable de dix mille hommes, et en la droitte une riviere per-

petuelle qu'elle versera d'une cruche dedans la mer : et au reste, quant à toutes ces statues d'or ou de bronze, ou d'yvoire, et à tous ces tableaux de bois et de painture, jettons les là, comme de petits moules seulement qui se peuvent achetter ou desrober, ou se fondre et guaster. Alexandre l'ayant ouy parler, loua bien grandement le hault courage de son entreprise, et la hardiesse de son invention, mais il luy respondit, « Laisse là Athos demourer en sa « forme et en sa place : il suffit qu'il soit le monu- « ment de l'outrageuse insolence, et arrogance d'un « seul roy » : et quant à moy le mont de Caucasus, les montagnes Emodienes, la riviere de Tanais, et la mer Caspiene, seront les images de mes faicts.

VII. Or je vous prie posons le cas que un tel ouvrage eust esté faict et parfaict, y a il homme qui le veist en telle forme, en telle disposition, et de telle face, qui pensast qu'il fust ainsi creu fortuitement et par cas d'adventure ? Je croy que non. Que dirons nous de son image que lon surnomme portant *la fouldre* ? Que dirons nous de celle que lon appelle *Appuyé sur la lance*, et comment la grandeur d'une statue ne se pourroit sans artifice achever par fortune, encore qu'elle y versast et espandist largement en grande affluence l'or, le cuivre, l'yvoire et toute autre riche et precieuse matiere, et nous estimerons qu'il soit possible que un grand homme, voire le plus grand qui fut jamais au monde, ait esté achevé par la fortune sans la vertu, et que ce soit la seule fortune qui luy ait fait provision d'armes, d'argent, d'hommes,

de chevaux et de villes, toutes lesquelles choses apportent peril à ceulx qui n'en sçavent pas bien user, non pas honneur ny puissance, ains plus tost font preuve de leur petitesse et impuissance.

VIII. Car Antisthenes disoit bien, qu'il falloit souhaitter à ses ennemis tous les biens du monde, excepté la vaillance : car par ce moyen ils sont, non à ceulx qui les possedent, mais à ceulx qui les surmontent : c'est pourquoy lon dit que la nature a attaché à la teste du cerf la plus lasche et la plus couarde beste qui soit, les plus merveilleuses et plus dangereuses cornes pour se defendre, à fin de nous enseigner par cest exemple, que rien ne sert d'estre ny fort, ny bien armé, qui n'a le courage de demourer et s'asseurer à combattre : ainsi la fortune bien souvent attachant des forces et des estats grands à des hommes de lasche cœur et de cervelle esventée, en faisant veoir comme ils s'y portent laschement et villainement, honore et recommande la vertu, comme celle de qui seule depend toute la grandeur toute la gloire et l'honneur des hommes : car ainsi comme dit Epicharmus, l'entendement voit, l'entendement oit, tout le reste est aveugle et sourd, ayant faulte de la raison. Les sentimens ont bien leurs propres et particulieres functions, mais qu'il soit vray que ce soit l'entendement qui approfite tout, et qui dispose tout en bon ordre, que ce soit l'entendement qui surmonte, qui domine et qui regne, et que toutes autres choses aveugles, sourdes, et sans ame, aggravent et deshonorent ceulx qui les possedent, si

la vertu n'y est jointe quant et quant, on le peult clairement appercevoir et verifier par les exemples : car d'une mesme puissance et d'un mesme empire Semiramis, qui n'estoit qu'une femme, equippoit de grosses flottes de vaisseaux par mer, armoit et soudoyoit de puissans exercites, bastissoit des Babylones, conquestoit tous les environs de la mer rouge, assubjetissant à soy les Arabes, et les AEthiopiens. Et Sardanapalus qui estoit né homme, filoit la pourpre en la maison, estant veautré et couché à la renverse parmy des concubines : et quand il fut mort, on luy feit une statue de pierre, qui balloit à par soy à la mode barbaresque, et cliquetoit des doigts au dessus de sa teste, avec un tel escriteau : « Mange, boy, paillarde, tout le reste n'est rien ». Lon dit que le philosophe Crates, voyant au temple d'Apollon Pythique une statue d'or de la courtisane Phryné, s'escria tout haut, « Voilà un *tro-* « *phée* de la luxure des Grecs » : mais qui considereroit la vie ou la sepulture de Sardanapalus, car il n'y a point de difference, il pourroit bien à la verité dire, voilà un trophée des biens de la fortune.

IX. Quoy doncques ? permettrons nous que la fortune après Sardanapalus touche tant peu que ce soit à Alexandre, ne qu'elle s'attribue part aucune, ny de sa grandeur, ny de sa puissance ? il n'y auroit point de propos : car que luy a elle jamais donné d'avantage que aux autres roys, soit d'armes, de chevaux, de finances et de soudards ? Que elle en face doncques grand Arrïdæus si ella

peult : Qu'elle en face grand un Amasis, un Arses, un Tigranes Armenien, un Nicomedes Bithynien, dont l'un jetta son diadesme aux pieds de Pompeius, et perdit honteusement son royaume, et l'autre se faisant raire [1] la teste, et se mettant un chappeau dessus, se declara *liberte*, c'est à dire serf affranchy des Romains. Nous disons doncques que la fortune rend petits les hommes, qui de leur nature sont couards, craintifs et bas de courage : mais il n'est pas raisonnable d'attribuer la lascheté à infortune, ny aussi la vaillance et prudence à la fortune.

X. Mais bien peult on dire que la fortune est chose grande, par ce que Alexandre a dominé : car en luy et avec luy elle a esté glorieuse, invincible, magnanime, non superbe, ny insolente, ains humaine et clemente : mais si tost qu'il fut decedé Leosthenes disoit, que son armée et sa puissance errante, s'entreheurtant soy-mesmes, ressembloit au Cyclops Polyphemus, qui après son aveuglement tastoit par tout de la main, sans sçavoir où il alloit, aussi la grandeur de sa puissance, luy mort, vaguoit et erroit tantost çà tantost là, bronchant et choppant à tout propos, pour ce qu'il n'y avoit plus personne à qui elle obeist : ou plus tost, ainsi comme les corps mourans, quand l'ame en est dehors, les parties ne s'entretiennent plus, ny ne se tienent plus l'une à l'autre, ains s'entrelaissent et se destachent l'une d'avec l'autre, et se retirent : aussi l'armée d'Alexandre depuis qu'elle

[1] Raser.

l'eut perdu, ne feit plus que palpiter, trembler et estre en fiebvre, sous je ne sçay quels Perdiccques, Meleagres, Seleuques et Antigones qui estoient comme des esprits encore chauds et pouls saillans, tantost cy tantost là, par bouttées et intervalles, jusques à ce que finablement venans à se gaster et pourrir en soy mesme, elle grouilla toute de vers, qui furent des roys qui n'avoient aucune valeur ny generosité en eulx, et des capitaines lasches et faillis de cœur. Luy mesme Alexandre tensant un jour Hephestion, qui avoit pris querelle à l'encontre de Craterus luy dit : « Quelle force ne puissance as « tu de toy mesme ? Que sçaurois tu faire qui te « osteroit Alexandre » ? aussi ne faindray je pas d'en dire autant à la fortune de ce temps là : Quelle grandeur as tu ? quelle gloire ? où est ta puissance, où est ta force invincible, si lon t'oste Alexandre ? c'est à dire, si lon oste des armes l'experience, des richesses la liberalité, de la sumptuosité et magnificence la temperance, du combat la hardiesse et asseurance, de la victoire la bonté et la clemence ? Fais en si tu peux un autre grand qui ne departe point liberalement ses biens, qui ne s'expose point luy mesme le premier aux perils devant son armée, qui n'honore point ses amis, qui n'ait point de pitié de ses ennemis captifs, qui ne soit point continent ès voluptez, vigilant aux occasions, aisé à appaiser en ses victoires, doux et humain en ses prosperitez.

XI. Comment pourroit estre un homme grand, quelque authorité et puissance qu'il eust, s'il est

beste et vicieux quant et quant ? Ostez la vertu à à un homme heureux, vous le trouverez petit en toutes sortes, petit en ses dons et presens pour sa chicheté, petit ès travaux pour sa delicatesse, petit envers les dieux pour sa superstition, petit envers les bons à cause de son envie, petit entre les hommes pour sa lascheté, petit entre les femmes pour estre trop subject à la volupté : car ainsi comme les mauvais ouvriers qui posent de petites statues sur des bases grandes et amples, monstrent par là mesme la petitesse de leurs statues : aussi quand la fortune eleve un homme de foible et petit cœur en grand estat, où il doit estre veu de tout le monde, elle le descouvre, le descrie, et le deshonore davantage, faisant veoir comment il branle et chancelle pour sa legereté.

XII. Par ce moyen fault il confesser que la grandeur ne gist pas à posseder des biens, mais à en bien user : car il y a bien souvent des enfans, qui dès le berceau heritent des royaumes, estats et seigneuries de leurs peres, comme feit Charillus, que Lycurgus son oncle apporta en son maillot au lieu où mangeoient les seigneurs, et le mettant au siege royal le declara *roy* de Sparte au lieu de luy [1], et pour cela l'enfant n'estoit pas grand, mais bien celuy qui rendoit au petit enfant venant de naistre, l'honneur et le degré qui luy appartenoit, sans le se vouloir attribuer ny en priver son neveu. Mais qui eut peu faire grand Aridæus que Meleager emmaillota seulement d'un manteau royal de pourpre,

[1] Vie de Lycurgue, T. I, des Vies, ch. 3.

ne differant point d'un petit enfant, et le colloqua dedans le trosne d'Alexandre? Faisant bien en cela, pour donner clairement à cognoistre au monde dedans bien peu de jours, comment les hommes regnent par la vertu, et comment par la fortune : car il subrogea à un vray prince et vray roy, un qui n'en avoit que la mine, ou pour mieux dire, il promena pour un peu de temps par la terre habitable, ne plus ne moins que sur un eschaffaut, un diademe sourd et muet :

> La femme mesme un fardeau porteroit,
> Que sur l'espaule un homme luy mettroit.

Mais on pourroit dire au contraire, que une femme ou un enfant mesme pourroit prendre et charger une seigneurie, un royaume, un estat et office, comme Bagoas, un Eunuque enleva et chargea sur les espaules des roys Arses et Darius second, le royaume des Perses : mais après que lon a receu sur ses espaules une grande puissance, la porter, la manier, et ne se laisser point accabler ne briser dessous, par la grandeur et pesanteur des affaires, c'est fait en homme qui a la vertu, l'entendement et le courage tel comme l'avoit Alexandre.

XIII. Il y a quelques uns qui luy reprochent qu'il aimoit le vin et qu'il s'enyvroit, mais il estoit grand aux affaires, là où il demouroit sobre, et ne s'enyvroit ny ne se mescognoissoit point pour quelque puissance, authorité, ne licence qu'il eust [1], de la-

[1] Plutarque dissimule la vérité pour ne laisser appercevoir que des vertus dans son héros : Montesquieu la confesse ha

quelle depuis que les autres ont un petit gousté et participé, ils ne se peuvent plus retenir, ains si tost qu'ils sont ou remplis de deniers, ou qu'ils ont attainct à quelques honneurs et dignitez de ville, ils regibbent et devienent si insolens que lon ne peult plus durer à eulx,

Quand la fortune a leurs maisons rendues
En des grandeurs qu'ils n'avoient attendues.

XIV. Clitus pour avoir mis à fond trois ou quatre galeres des Grecs près d'Amorges, se feit appeller *Neptune*, et porta le trident : Demetrius à qui la fortune avoit donné un petit lambeau de l'empire d'Alexandre, se laissoit appeller *Jupiter* : et quand on envoyoit devers luy, on n'appelloit pas les deputez ambassadeurs, mais *Theores*, qui sont ceulx que lon eslit pour aller enquerir quelque chose de l'oracle des dieux, aussi ses responses s'appelloient *oracles*. Et Lysimachus ayant occupé la Thrace, qui estoit comme une petite lisiere de son empire, monta en telle superbe, et arrogance si insupportable, qu'il osa bien dire, « Les Bysan-

tement, et en tire l'éloge le plus flatteur pour Alexandre : « Il « fit deux mauvaises actions, dit Montesquieu ; il brûla Per- « sépolis, et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repen- « tir : de sorte qu'on oublia ses actions criminelles, pour se « souvenir de son respect pour la vertu ; de sorte qu'elles « furent considérées plutôt comme des malheurs, que comme « des choses qui lui fussent propres ; de sorte que la postérité « trouve la beauté de son ame presque à côté de ses emporte- « mens et de ses foiblesses ; de sorte qu'il fallut le plaindre, « et qu'il n'étoit plus possible de le haïr ». *Ibid.*

« tins viennent maintenant à moy, quand je touche « du bout de ma lance au ciel »: à laquelle parole se trouvant present Pasiades Bysantin, ne se peut tenir qu'il ne dist aux assistans, « Retirons nous « de bonne heure, de peur que cestuy cy ne perce » le ciel du fer de sa lance ». Mais quel besoing est il d'alleguer ceulx là, ausquels encore estoit il aucunement loysible d'avoir les cœurs et les esprits elevez, d'autant qu'ils avoient esté soudards d'Alexandre? veu que un Clearchus s'estant fait tyran de la ville de Heraclée porta en sa devise, la foudre, et appella un de ses enfans *le tonnerre:* et Dionysius le jeune s'appella luy mesme *fils d'Apollo*, par une telle inscription,

Doris la nymphe aux beaux yeux est ma mere
Qui me conceut de Phebus le mien pere.

Et son pere qui avoit fait mourir dix mille de ses citoyens, si non plus, qui par envie avoit trahy son propre frere aux ennemis, qui n'avoit pas eu la patience d'attendre peu de jours que sa mere avoit à survivre, ains la feit estouffer toute vieille qu'elle estoit, et qui avoit luy mesme escript en une tragœdie,

La tyrannie est mere d'injustice,

ce neantmoins de trois filles qu'il avoit, il en nomma la premiere *Vertu*, la seconde *Temperance*, et la tierce *Justice*. Les autres se sont surnommez les uns *Bienfaitteurs*, les autres *Victorieux*, les autres *Sauveurs*

Sauveurs, et les autres *Grands*. Au demourant qui seroit celuy qui pourroit fournir à expliquer de paroles leurs nopces les unes sur les autres, passans les jours entiers parmy grand nombre de femmes comme les estalons parmy un trouppeau de jumens, violemens de jeunes filles, [1] frottemens en bains et estuves meslez d'hommes et de femmes, passer les jours entiers à jouer aux dez, sonner de la fluste en pleins theatres, passer les nuicts à soupper et les jours tout du long à disner.

XV. Alexandre au contraire disnoit dès le matin assis, et ne souppoit qu'il ne fust le soir: il faisoit bonne chere et beuvoit après qu'il avoit sacrifié aux dieux, il jouoit aux dez chez Medius ayant la fiebvre, il passoit son temps, et jouoit en allant par les champs, en apprenant ensemble à tirer de l'arc, à descendre et remonter en son charoit courant.

XVI. Il espousa Roxane seule par amour et pour luy, mais Statira la fille de Darius pour le royaume et pour ses affaires, pource qu'il estoit expedient de mesler les nations: et quant à toutes les autres dames de Perse, il en fut autant vainqueur par temperance comme des hommes Perses par vaillance: car il n'en veit jamais une contre sa volonté, et celles qu'il vit il en feit moins de compte, que de celles qu'il ne veit oncques: et là où il estoit gracieux à toutes autres sortes de gens, il se monstroit rebours à ceulx qui estoient beaux: quant à la femme de Darius qui estoit une fort belle dame, il ne voulut pas seulement ouïr un qui luy en louoit la

[1] Voyez les Observations. c.

beaulté, et quand elle fut trespassée il en honora si haultement les obseques, et la plora si tendrement que son humanité feit mescroire sa continence, et sa bonté en fut suspecte d'injustice : car Darius fut emeu de prime face à ceste deffiance, tant pour ce qu'il estoit jeune, que pour ce qu'il avoit sa femme en sa puissance, estant aussi luy un de ceulx qui s'estoient persuadez, qu'Alexandre estoit ainsi venu au dessus de ses affaires par le benefice de la fortune : mais quand il en sçeut la verité, après en avoir fait diligente enqueste de tous costez, « Tout « ne va doncques, dit il, encore pas mal pour les « Perses, et ne nous reputera lon pas du tout las- « ches et effeminez pour avoir esté vaincus par tel « adversaire. Quant à moy je prie aux dieux qu'ils « m'envoyent heureux succès, et en fin la victoire « de ceste guerre, à fin que je puisse aussi surmon- « ter Alexandre en beneficence : car j'ay une emu- « lation et jalousie de me monstrer encore plus be- « ning envers luy que luy envers moy. Mais si c'est « fait que de moy et de ma maison, je te supplie « Jupiter protecteur de l'empire des Perses, et vous « dieux tutelaires des roys et des royaumes, que « vous ne permettiez qu'autre qu'Alexandre seie au « siege et throsne royal de Cyrus ». Cela estoit comme une adoption d'Alexandre, faitte en la presence des dieux. Voilà comme on gaigne la victoire par vertu.

XVII. Attribue si tu veulx la journée d'Arbeles, la battaille de la Cilicie à la fortune, et autres tels exploits qui procederent de force et de guerre. Ce

fut la fortune qui luy esbranla la ville de Tyr, qui luy ouvrit l'AEgypte, par le benefice de fortune Halicarnassus tomba, Milet fut prise, Mazæus laissa le rivage de l'Euphrates deprouveu, et fut toute la campagne de Babylone couverte de corps morts : mais ce n'a point esté la fortune qui l'a rendu temperant, il n'a point esté continent par le moyen de la fortune : la fortune ne gardoit point son ame enfermée dedans son corps, comme dedans une forteresse inexpugnable aux voluptez, et non approchable aux cupiditez, et toutefois c'estoit ce dequoy plus il vainquoit la personne propre de Darius : le reste estoit desconfiture d'armes et de chevaux, battailles, meurtres, occisions, et fuittes d'hommes : mais la plus grande deffaitte, moins refutable, et à laquelle ceda le plus Darius, ce fut la vertu, la magnanimité, et la justice, admirant son cœur invincible de volupté, de travail, et de liberalité, plus que nulle autre chose.

XVIII. Car quant aux piques et pavois, escus et lances, aux alarmes et choc des battailles, aussi bien estoit asseuré Tarrias fils de Dinomenes, et Antigenes de Pelle, et Philotas fils de Parmenion, mais à l'encontre des voluptez, des femmes, de l'or et de l'argent, ils n'estoient de rien meilleurs ne plus vaillans que des esclaves : car Tarrias alors qu'Alexandre paya les debtes de tous les Macedoniens, et satisfeit à tous ceulx qui leur avoient presté de l'argent, feignit en avoir emprunté, et amena au bureau, où s'en tenoit le compte, un qui disoit estre son creancier, et depuis estant adveré et con-

vaincu que c'estoit chose faulse et supposée, il s'en cuida deffaire luy mesme, si Alexandre, en estant adverty, ne luy eust remis et pardonné ceste faulte et permis qu'il retint la finance qui pour luy avoit esté fournie et payée à faulses enseignes, se souvenant que lors que son pere Philippus assiegeoit la ville de Perinthe, il avoit receu un coup de flesche dedans l'œil, et ne voulut oncques bailler à penser son œil ny à tirer la flesche, que premier les ennemis ne fussent tournez en fuitte.

XIX. Et Antigenes s'estant fait enroller entre ceulx que lon renvoyoit en la Macedoine, pour occasion de maladie ou de quelque mutilation de membre : quand il fut depuis trouvé qu'il n'avoit mal aucun, et qu'il contrefaisoit le malade, luy qui estoit homme de guerre, ayant le corps tout cicatrisé de coups, Alexandre en fut mal content, et luy demanda la cause pourquoy il le faisoit : il luy confessa que c'estoit pour ce qu'il estoit amoureux d'une jeune femme nommé *Telesippa*, et qu'il avoit intention de la suivre jusques à la coste de la mer, ne pouvant demourer esloigné d'elle. Alors luy demanda Alexandre à qui estoit ceste femme, et à qui il en falloit parler pour la faire demourer. Antigenes luy respondit, qu'elle estoit de franche et libre condition. Il fault donc, dit Alexandre, que nous luy persuadions à force de luy donner et promettre, qu'elle veuille demourer avec nous, car de la forcer nous ne pouvons. Ainsi pardonnoit il à tous l'amour, et le concedoit, fort qu'à soy-mesme.

XX. La cause primitive du malheur de Philotas le fils de Parmenion fut aucunement son intemperance : car il y avoit une jeune femme nativve de la ville de Pella, laquelle avoit esté prise entre les autres prisonniers au saccagement de la ville de Damas, où elle avoit paravant esté amenée par Autophradates qui l'avoit surprise sur mer, ainsi comme elle naviguoit de la coste de Macedoine en l'isle de Samothrace : elle estoit assez belle de visage, et avoit tellement espris de son amour Philotas depuis qu'il s'estoit approché d'elle, qu'encore qu'il fust un homme de fer, elle l'amollit et destrempa, de sorte que le pauvre homme au milieu de ses plaisirs ne fut pas maistre de son jugement, ains ouvrant son cœur en laissa sortir beaucoup de secrets à la cognoissance d'elle : « Qu'eust « ce esté, disoit il, de Philippus sans Parmenion? « Et que seroit-ce encore de cest Alexandre mesme « sans Philotas? Où seroit son Jupiter Ammon? « Où seroient ses serpens si nous ne voulions »? Antigone rapporta ces poroles à quelque femme de ses familieres, et celle là les rapporta à Craterus, et Craterus amena Antigone mesme à Alexandre secrettement, Alexandre se garda bien de luy toucher, ains s'en absteint, mais sondant Philotas par le moyen d'elle, il le descouvrit entierement tel qu'il estoit plus de sept ans depuis : mais en tout ce temps là, jamais en quelque festin qu'il fust, ne quelque bonne chere qu'il feist, luy que lon accuse d'avoir esté yvrongne, n'en donna aucune suspicion, ny en courroux, luy qui estoit cholere,

ny à son amy Hephestion, luy qui luy souloit fier et commettre tout : car on dit que un jour ayant ouvert une missive secrette de sa mere, et la lisant un soymesme, Hephestion approchant tout doulcement sa teste, la leut quant et luy : il n'eut pas le cœur de luy defendre de la lire, mais après avoir laissé lire, il tira son anneau de son doigt et luy en séella la bouche.

XXI. Brief on se lasseroit de dire qui voudroit entreprendre de reciter au long tous les beaux exemples par lesquels on pourroit monstrer qu'il a usé très honestement et très royalement de la grandeur de sa puissance, de sorte qu'encore que lon dist qu'il a esté grand par le benefice de la fortune, il en est tant plus grand, qu'il a bien et sagement sçeu user d'elle.

XXII. Ce nonobstant je veulx venir au commancement de son accroissement et à l'entrée de sa puissance, et considerer quel acte de la fortune il y a eu là, pour lequel ils puissent dire et maintenir qu'Alexandre a esté grand par la fortune. Comment doncques est ce, je vous prie au nom des dieux, qu'elle ne l'a colloqué dedans le throne de Cyrus sans coup frapper, sans sang espandre, sans estre nullement blessé, sans aucune expedition d'armes : par le hennissement d'un cheval, comme elle avoit fait au paravant le premier Darius fils de Hystaspes? ou bien un mary gaigné par les flatteries de sa femme, comme Darius feit Xerxes flatté par sa femme Atossa : ou bien le diademe royal de luy mesme est venu à sa porte, comme il

feit à Darius le second, par le moyen de l'eunuque Bagoas, lequel ne feit que changer son hocqueton de courier, et se vestir du manteau royal, et prendre le turban à la poincte droitte, qui s'appelle *Cittaris*, et ainsi soudainement sans y avoir pensé, par le benefice du sort et de la fortune il se trouva roy de la terre, ne plus ne moins que par le sort on eslit à Athenes les officiers qui s'appellent *thesmothetes* et *archontes*.

XXIII. Vouldrez vous sçavoir comment les hommes vienent à estre roys par la fortune? Cest exemple le vous enseignera. La race des Heraclides, c'est à dire, des descendans de Hercules, failloit en la ville d'Argos, de laquelle ils avoient de tout temps accoustumé d'eslire leurs roys: et comme ils eussent envoyé devers l'oracle d'Apollo, enquerir et demander ce qu'ils avoient à faire, l'oracle leur respondit, que un aigle le leur enseigneroit. Peu de jours après il apparut en l'air un grand aigle, lequel fondant se vint poser sur la maison d'un nommé *AEgon*, et ainsi fut AEgon pris pour roy.

XXIV. Encore un autre. Celuy qui regnoit en la ville de Paphos fut d'adventure trouvé meschant, injuste et violent, à l'occasion dequoy Alexandre le deboutta de la royauté, et en cherchoit un autre qui fust de la race et famille des Cinyrades qui s'en alloit defaillant. On luy dit qu'il n'y en avoit plus qu'un seul pauvre homme, dont on ne faisoit compte quelconque, qui se tenoit en un jardin, là où il vivoit fort pauvrement. On y envoya incontinent pour le chercher: et ceulx qui eurent ceste

commission, le trouverent là, où il tiroit de l'eau pour arroser des porreaux : si fut tout troublé et effroyé quand les soudards le vindrent prendre, et luy dire qu'il vint parler à Alexandre. Ainsi estant amené en sa chicquenie de toile, il fut là declaré roy de Paphos, et luy donna lon sur le champ une robbe de pourpre, et fut l'un de ceulx que lon appelle *les mignons du roy*. Celuy là s'appelloit *Alynomus*: Voilà comment la fortune fait les roys subitement et facilement, en leur changeant de robbes et leur muant leur nom seulement, sans qu'ils y pensent, ne qu'ils s'y attendent.

XXV. Mais Alexandre qu'a il jamais eu de grand qu'il n'ait merité ? Que luy est il advenu sans sueur, sans sang espandu ? Qu'a il eu gratuitement, qu'a il eu sans travail ! Il a beu ès rivieres taintes de sang, il en a passé par dessus les ponts de corps morts, il a mangé de l'herbe la premiere qu'il a peu rencontrer pour la famine : il a descouvert des peuples submergez en des profonds monceaux de neiges, et des villes enfouyes dedans la terre : il a navigué la mer qui luy faisoit la guerre, en passant par les sablons sans eaux des Gedrosiens et Arrachosiens, il veit plus tost en la mer qu'en la terre des herbes et des plantes. Que s'il estoit loysible de addresser sa parole à la fortune comme à une personne, pour la defense d'Alexandre, ne luy diroit on pas, où et quand est ce que tu as dressé le chemin aux affaires d'Alexandre ? quelle forteresse a il jamais prise sans sang espandre par ta faveur ? Quelle ville luy as tu fait rendre sans garnison, quelle armée sans armes ?

Quel roy a il trouvé paresseux ? Quel capitaine negligent, ou portier endormy, ou riviere passable à guay, ou hyver moderé, ou esté sans douleur ? Va t'en, retire toy devers Antiochus fils de Seleucus, à Artaxerxes frere de Cyrus, à Ptolomeus Philadelphus : ceulx là ont esté declarez et couronnez roys par leurs peres encore vivants : ceulx là ont gaigné des battailles pour lesquelles on ne jetta oncques larmes d'œil : ceulx là n'ont fait autre chose toute leur vie que festes et jeux de batteaux ès theatres [1] : chascun de ceulx là vieillit regnant en toute prosperité, là où quand il n'y auroit autre chose, le corps d'Alexandre fut destaillé de blessures depuis la teste jusques aux pieds, et moulu de coups qu'il reçeut des ennemis

A coups de traict, d'espée, et de cailloux [2].

Sur la riviere du Granique son armet luy fut fendu d'un coup d'espée jusques aux cheveux : devant la ville de Gaze il eut l'espaule percée d'un coup de traict : au païs des Maragandiens il eut l'os de la jambe faulsé d'une flesche, de maniere que l'os du fuzeau [3] en sortoit par la playe : en Hyrcanie il reçeut un coup de pierre sur le col, duquel la veuë luy fut obscurcie, tellement que plusieurs jours durant on fut en crainte qu'il en perdist la veuë du

[1] Grec : Ceux-là ont passé toute leur vie en festes, pompes, et aux spectacles.

[2] Iliade, L. II, v. 265. c.

[3] La jambe a deux os : le plus grand s'appelle *le grand focille* : C'est de celui-là dont parle Plutarque.

tout: contre les Assacaniens il eut le talon rompu d'un coup de traict Indien, là où se retournant devers ses flatteurs en riant, « C'est, dit il, sang cela, « leur monstrant sa playe,

« Non pas l'humeur qui coule et flue aux dieux [1] ».

En la battaille d'Issus la cuisse luy fut percée d'un coup d'espée, ainsi comme escrit Chares, par le roy Darius mesme qui vint aux prises avec luy. Et Alexandre luy mesme escrivant simplement et en toute verité à Antipater, « Je fus, dit il, blessé « d'un coup d'espée en la cuisse, mais grace aux « dieux il ne m'en est advenu aucun inconvenient, « ny sur l'heure, ny depuis ». Contre les Malliens il eut un coup de traict de deux coudées de long, qui faulsant sa cuyrasse à travers la poitrine vint sortir au long du col, ainsi comme Aristobulus a laissé par escrit. Ayant passé la riviere de Tanaïs pour aller contre les Scythes, et les ayant deffaicts en battailles, il les chassa et poursuivit par l'espace de bien neuf ou dix lieuës, ayant un flux de ventre. Vraiment Fortune, tu augmentes bien Alexandre, tu le fais bien grand en le perceant de tous costez, en le sappant par le pied, en luy ouvrant toutes les parties de son corps, [2] non comme faisoit Pallas,

[1] Iliade, L. V, v. 340. C.

[2] Lisez : « Non comme fit Pallas qui détourna la flèche tirée « contre Ménelaus, et la fit porter à l'endroit où son armure « étoit la plus forte, de manière que pénétrant à travers le bau- « drier, la cuirasse et la ceinture, elle ne fit que toucher son « corps, jusqu'à en faire couler, par manière d'acquit, un peu « de sang ». Voyez l'Iliade, L. IV, v 130 et suiv. C.

qui destournoit avec la main les traicts des ennemis, et leur faisoit donner aux plus forts endroits des armes de Menelaus dedans le corps de la cuyrasse, ou dedans l'armet, ou sur le baudrier: et si le coup venoit à penetrer jusques au corps, elle en diminuoit de la roideur, jusques à en faire couler par maniere d'acquit un peu de sang: mais au contraire baillant aux coups les parties dangereuses toutes nues et descouvertes, faisant penetrer les traicts à travers les os, environnant son corps tout à l'environ, assiegeant ses yeux et ses pieds, empeschant qu'il ne poursuivist ses ennemis, divertissant ses victoires, ruinant ses esperances.

XXVI. Quant à moy il me semble qu'il n'y eut oncques roy qui eust la fortune plus rebourse ny plus adversaire, combien qu'elle ait esté dure et envieuse à plusieurs autres, car elle les a destruicts et perdus tout à un coup comme une fouldre: mais à l'encontre d'Alexandre sa haine et son inimitié fut opiniastre, obstinée et implacable, comme contre Hercules: car quels geants, quels Typhons, et hommes de grandeur monstrueuse n'a elle suscité à combattre contre luy? Quels ennemis n'a elle fortifiez et munis de quantité grande d'armes, de profondes rivieres, de rochers couppez, ou bestes de force et courage estrange? Que si le courage d'Alexandre n'eust esté grand, et qu'il ne fust party d'une vertu grande, appuyé et fondé sur icelle à l'encontre de la fortune, ne se fust il pas à la fin ennuyé et lassé de tant dresser de battailles, de tant porter les harnois, de tant assieger de

villes, tant chasser et poursuivre d'ennemis, de tant de rebellions, tant de trahisons, tant de soulevements de peuples, tant de roys qui secouoient le joug, de dompter les Bactriens, les Maracandiens, les Sogdianiens, nations infideles, qui ne faisoient qu'espier l'occasion de luy jouër un mauvais tour, qui estoit autant comme coupper la teste du serpent Hydra qui rejettoit et reverdissoit tousjours à remettre sus nouvelles guerres ?

XXVII. Je diray une chose qui semblera estrange, mais elle est vraye pourtant. C'est par fortune qu'Alexandre depuis n'agueres a perdu l'opinion que lon avoit qu'il fust fils d'Ammon : car qui fut oncques homme extraict de la semence des dieux, qui executast de plus laborieux, plus dangereux et plus difficiles combats ? Si ce n'a esté le fils de Jupiter, Hercules, mais encore estoit ce par ce que un homme oultrageux et violent luy commandoit d'aller prendre des lions, poursuivre des sangliers, chasser des oyseaux, à fin qu'il ne s'occupast à plus grandes choses, en allant par le monde punir des Antæes, et faire cesser les meurtres ordinaires que commettoit le tyran Busiris : mais il n'y eut que la vertu seule qui commanda à Alexandre d'aller exploitter un combat digne d'un grand roy, duquel la fin estoit, non l'or porté par tout après luy sur dix mille chameaux, ny les delices de la Medie, ny les tables friandes, ny les belles dames, ny les bons vins de Calydoine [1], ny les poissons de la mer

[1] Lisez avec Méziriac : *vins Chalyboniens.*

Caspiene, ains de rendre tout le monde gouverné par un mesme ordre, obeïssant à un mesme empire, et reglé par une mesme façon de vivre, ayant ce desir né et nourry et accreu dès son enfance quant et luy.

XXVIII. Il vint des ambassadeurs du roy de Perse devers son pere Philippus, lequel n'estoit pas pour lors au païs, et Alexandre les festoyant et caressant ne leur feit point de demandes pueriles, comme les autres, touchant une vigne d'or et touchant les jardins suspendus de Babylone, ny quels habillemens portoit le roy : ains tous ses propos furent des choses qui sont les plus importantes en un empire, les enquerant combien de gens de guerre entretenoit le roy, en quel endroit de la battaille il se mettoit quand il falloit combattre, ne plus ne moins qu'Ulysses en Homere,

En quel lieu sont ses chevaux et ses armes [1] ?

Quel chemin estoit le plus court pour ceulx qui vouloient aller de la coste de la mer Mediterranée aux provinces haultes : de maniere que ces ambassadeurs estrangers en demourerent tous esbahis, et dirent que cet enfant estoit le grand roy, et le leur estoit le riche.

XXIX. Si tost que son pere fut trespassé, son cœur le convioit de passer incontinent le destroict de l'Hellespont, et estoit tout après et d'esperance et d'appareil à mettre le pied en Asie, mais la for-

[1] Iliade, L. X, v. 407. c.

tune s'opposa à ses desseings, qui le destourna et le retira en arriere, l'embrouillant de mille troubles et traverses pour l'arrester et retenir : premierement elle suscita les nations barbares qui luy estoient voisines, luy brassant la guerre contre les Esclavons et contre les Triballiens : et jusques aux Tartares qui habitent le long de la riviere du Danube, qui le retirerent et divertirent de l'entreprise d'aller faire la guerre ès haults païs de l'Asie : toutefois après avoir couru par tout, et assopy tous ces mouvements là, avec perils très grands et très dangereuses battailles, il se remeit de rechef à avancer et haster son passage : mais la fortune de rechef luy attira la ville de Thebes, et luy meit au devant la guerre des Grecs, et une calamiteuse necessité de guerroyer pour se venger à feu et à sang des peuples de mesme origine et de mesme nation que luy, dont l'yssue fut fort miserable. Cela fait, il passa à la fin ayant provision de vivres et d'argent, comme escrit Philarchus, seulement pour trente jours, ou comme dit Aristobulus, quarante et deux mille escus seulement, ayant distribué et donné à ses amis et familiers la plus part de son domaine, excepté Perdiccas, qui ne voulut rien prendre de ce qu'il luy presenta, ains luy demanda, « Mais pour toy Alexandre, que te » reserves tu ? Comme il luy eust respondu, l'es« perance : Je veux doncques aussi y participer, car « il n'est pas juste que nous prenions le tien, ains « que nous attendions celuy de Darius ».

XXX. Quelles estoient doncques les esperances sur lesquelles Alexandre passoit en Asie ? Ce n'estoit point une puissance mesurée à nombre grand de grosses et riches villes : ce n'estoient point des flottes de vaisseaux naviguans à travers les montagnes : ce n'estoient point des fouëts ny des fers à mettre aux pieds des prisonniers presumptueux et furieux, instruments de la folie des barbares, qui en pensoient chastier la mer : mais quant à ce qui estoit hors de luy, une grande volonté de bien faire, en une petite armée bien troussée, une æmulation d'honneur entre les jeunes gens de mesme aage, contention de vertu et de gloire entre les mignons du roy : mais ses plus asseurées esperances estoient en luy mesme, en devotion envers les dieux, fiance en ses amis, suffisance de peu, continence, beneficence, mespris de la mort, magnanimité, humanité, entretien gracieux, facile accès, un naturel franc, non simulé ne fainct, constance en ses conseils, promptitude en ses executions, vouloir d'estre le premier en gloire, et resolution de faire tousjours ce que le devoir commande. Car Homere ne composa point bien ny comme il falloit de trois images la beauté d'Agamemnon, comme celle d'un parfaict prince,

De chef semblable il estoit et des yeux [1]
A Jupiter le hault tonnant ès cieux,
Des reins à Mars, et de large poitrine
Au souverain seigneur de la marine.

[1] Iliade, L. II, v. 478. e.

XXXI. Mais le naturel d'Alexandre, si dieu qui le feit naistre le forma et composa de plusieurs vertus, ne pourrions nous pas à la verité dire, qu'il luy donna le courage de Cyrus, la temperance d'Agesilaus, l'entendement aigu de Themistocles, l'experience de Philippus, la hardiesse de Brasidas, et la suffisance de Pericles en matiere d'estat et de gouvernement? Et des plus anciens il fut plus continent que Agamemnon, qui prefera une prisonniere captive à sa femme legitime [1], et luy ne voulut oncques toucher à une captive, que premierement il ne l'eust espousée: plus magnanime qu'Achilles qui pour un peu de finance vendit le corps mort d'Hector: et luy despendit grande somme de deniers à iuhumer celuy de Darius: et l'autre à fin d'appaiser sa cholére, prit comme un mercenaire pour son loyer des presens de ses amis, et cestuy cy victorieux enrichit ses ennemis. Il estoit plus religieux que Diomedes, qui estoit prest de combattre les dieux mesmes: et luy estimoit, que toutes ses victoires et succès heureux luy venoient de la faveur des dieux. Il estoit plus charitable à ses parens qu'Ulysses, duquel la mere mourut de douleur, là où la mere de son ennemy pour l'amour et bienveuillance qu'elle luy portoit, mourut de regret quant et luy [2].

[1] Lisez: « et lui, quoiqu'il ne fut pas encore marié, ne « voulut pas toucher aux captives. c.

[2] « Qu'est-ce que ce conquérant, qui est pleuré de tous les « peuples qu'il a soumis? qu'est-ce que cet usurpateur, sur la

XXXII.

XXXII. Brief si ce a esté par fortune que Solon a estably le gouvernement d'Athenes, que Miltiades a conduit les armées : si ce a esté du port et faveur de la fortune que Aristides a esté juste : il n'y a doncques œuvre quelconque de la vertu, et n'est rien sinon une parole et un nom vain, qui passe avec quelque reputation par la vie des hommes, estant fainct et controuvé par les Sophistes et par les Legislateurs. Mais si chascun de ces personnages là a bien esté pauvre ou riche, fort ou foible, beau ou laid, de longue ou de courte vie par le moyen de la fortune, et se sont faicts ou grands capitaines, ou grands legislateurs, ou grands gouverneurs, et bien entendus en l'exercice de la justice et en toute matiere d'estat par la vertu, et par la raison qui estoit en eulx : considerez un peu quel a esté Alexandre, en le comparant et parangonnant à tous ceulx là. Solon establit à Athenes abolition de toutes debtes [1], qu'il appella *Sisachthia*, qui est autant à dire, comme descharge de fardeau : et Alexandre paya aux creanciers les debtes que ses soudards avoient faittes. Pericles ayant taillé les Grecs, de l'argent qui provint de celle taille orna la ville d'Athenes de beaux temples, mesmement le chasteau : au contraire Alexandre ayant pris les

« mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des « larmes? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous « disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter ». Montesquieu. *Ib.*

[1] Voyez T. I, des Vies. Solon, ch. 24, p. 311.

finances des Barbares, en envoya en la Grece jusques à la somme de six millions [1] d'or, pour en faire bastir des temples aux dieux, au lieu de ceulx qu'ils avoient demolits.

XXXIII. Brasidas acquit grande reputation de vaillance parmy les Grecs, pour ce qu'il traversa de bout à autre le camp des ennemis campez devant la ville de Methone le long de la marine : là où le sault merveilleux que feit Alexandre en la ville des Oxydraques, à ceulx qui l'oyent raconter est incroyable, et à ceulx qui le veirent est effroyable, quand il se jetta du hault des murailles au milieu des ennemis, qui le reçeurent à coups de traict, de picques et d'espées, à quoy pourroit on comparer ce faict là, sinon à un feu de la foudre qui sort avec impetuosité de la nue, et estant porté par le vent vient fondre en terre, ne plus ne moins qu'un fantasme reluysant d'armeures flammantes? tellement que ceulx qui le veirent sur l'heure en eurent si grand effroy, qu'ils se tirerent en arriere, mais puis après quand ils veirent que c'estoit un homme seul qui se ruoit sur plusieurs, alors ils retournerent pour luy faire teste.

XXXIV. La monstra bien la fortune de grandes et claires preuves de la bienveuillance qu'elle portoit à Alexandre, quand elle le jetta et enferma en un lieu ignoble et barbare, environné tout à l'entour de haultes murailles : et puis quand ceulx de dehors se hastans pour le secourir planterent leurs

[1] Grec : dix mille talents, maintenant 46,687,508 livres de notre monnoie.

eschelles contre les murailles pour y monter, elle feit rompre les eschelles, et precipita par terre ceulx qui estoient jà demy montez, et des trois qui peurent attaindre jusques au hault, et se jetterent à bas pour secourir leur roy, elle en ravit incontinent l'un et le feit tuer devant luy, l'autre fut si couvert de coups de traict et de dard, qu'il ne s'en falloit qu'il ne fust mort autre chose, sinon qu'il voyoit et sentoit encore : et ce pendant les Macedoniens au dehors accouroient en vain celle part avec grands crys, n'ayans ny artillerie [1] ny engin quelconque à battre les murailles, et les frappans seulement de leurs espées nues, tant ils avoient d'ardente envie de l'aller secourir, et les rompans à belles mains, voire par maniere de dire s'efforceans de les manger à belles dents. Et l'heureux roy cependant qui estoit tousjours gardé et accompagné de la fortune, se trouva pris comme une beste sauvage dedans les toiles, abandonné seul, sans aide ne secours, non pour prendre la ville de Suse ou de Babylone, ny pour conquerir la province de Bactra, ou pour saisir le grand corps de Porus : car aux grands et illustres combats, encore que la fin n'en soit pas heureuse, pour le moins si n'y a il point d'infamie : Mais la fortune fut si maligne et si envieuse en son endroit, et tant favorable aux Barbares, et contraire à Alexandre, que non seulement elle s'efforcea de luy faire perdre le corps et la vie, mais aussi son honneur et sa gloire, tant

[1] Grec : ny machine ny...

qu'il estoit en elle : car s'il fust demouré mort estendu au long de la riviere d'Euphrates ou de celle d'Hydaspes, il n'y eust point eu de desastre indigne, et ne luy eust point esté de deshonneur quant il vint aux prises avec Darius, s'il eust esté là massacré des chevaux, des espées, et des haches des Perses combattans pour l'empire, ny estant monté sur les murailles de Babylone s'il en fust tresché, et decheut d'une grande esperance. Ainsi moururent Pelopidas et Epaminondas, et fut leur mort plus tost acte de vertu qu'accident de malheur, taschant à executer de si grandes choses : mais quant à la fortune que nous examinons maintenant, quel œuvre fut ce? En un loingtain païs barbare le long d'une riviere, dedans les murailles d'une meschante villette enfermer et cacher le roy et souverain seigneur de la terre habitable, pour illec le faire perir par les mains et armes honteuses d'une multitude barbaresque, qui le massacroient et tiroient avec bastons et traicts les premiers rencontrez : car il fut blessé en la teste d'un coup de hache à travers son armet, et sa cuyrasse luy fut faulsée d'un coup de flesche, dont le fust pendoit au dehors, et le fer large de trois doigts, et long de quatre, luy demoura fiché dedans les os qui sont au dessoubs de la mammelle. Et pour le comble de l'indignité, il se defendoit par devant, et celuy qui luy avoit tiré le coup de traict s'estant ozé approcher l'espée au poing pour le cuyder achever, il le tua à coups de dague, mais cependant un au-

tre accourant d'un moulin luy donna par derriere un coup de pilon sur l'eschignon du col, dont il tomba pasmé, ayant perdu tout sentiment : mais la vertu luy assistoit qui luy donnoit un cœur asseuré, et à ses gens la force et diligence de le venir secourir, car un Limneus, un Leonnatus, un Ptolomeus, ayants rompu la muraille, ou bien monté par dessus, se meirent au devant de luy, et luy servirent d'un rampar et muraille de vertu, jettans leurs corps, leurs faces et leurs vies au devant, pour l'amour et bienveuillance qu'ils portoient à leur roy : car ce n'est point par fortune qu'il y a des personnes qui s'exposent volontairement à la mort, ains par amour de la vertu, ne plus ne moins que les abeilles, par aiguillons d'amour naturelle s'approchent tousjours et s'attachent à leur roy.

XXXV. Qui doncques eust esté en lieu, où il eust peu veoir à son aise sans danger ce spectacle là, n'eust il pas dit qu'il eust veu un grand combat de la fortune à l'encontre de la vertu? auquel les Barbares par le moyen de la fortune avoient le dessus plus qu'ils ne meritoieut, et les Grecs par leur vertu resistoient plus qu'ils ne pouvoient : et que si ceulx là avoient du meilleur, c'estoit œuvre de fortune et de quelque esprit maling et envieux : et si ceulx cy venoient au dessus, c'estoit la vertu, la hardiesse, la foy et l'amitié qui emportoient la victoire, car il n'y avoit que cela qui accompagnast en ce lieu là Alexandre : et quant au reste

de ses forces, de son armée, de ses chevaux, et de ses vaisseaux, la fortune avoit mis la muraille de ceste meschante bourgade là entre deux. Les Macedoniens à la fin desfeirent les barbares, et sur eulx abbatirent et raserent leur ville, mais tout cela ne servoit de rien à Alexandre, car on l'emporta vistement avec le traict qu'il avoit en l'estomac portant la guerre dans ses entrailles, et estoit le traict comme un clou ou une cheville qui tenoit sa cuyrasse attachée à son corps : car si lon s'efforçoit de l'arracher de la playe comme de la racine, le fer ne venoit pas quant et quant, estant fiché bien avant dedans les os de la poitrine, qui sont au devant du cœur, et n'ozoit on fier ce qui pendoit dehors de la canne, pour ce que lon craignoit que par ce secouëment l'os ne se fendist davantage, qui luy causast des douleurs extremes, et qu'il n'en sortist du fond une grande effusion de sang. Mais luy voyant ceste grande doubte et longue demeure de ses gens, essaya de coupper avec sa dague le fust de la canne tout rasibus de la cuyrasse, mais sa main n'eut pas la force, estant prevenue et saisie d'une pesanteur endormie et amortie qui procedoit de l'inflammation de sa playe : si commanda à ses chirurgiens d'y mettre la main hardiment, encourageant, tout blessé qu'il estoit, ceulx qui estoient sains et entiers, et disoit injure à ceulx qu'il voyoit plorer et se lamenter, appelloit les autres traistres qui n'ozoient pas le secourir, et cryoit après ses familiers et ses mignons,

« Nul ne se monstre lasche et couard, non pas « pour ma vie mesme : Je ne sçaurois penser que « lon croye que je ne craigne point la mort, si « lon la craint pour moy [1] ».

[1] Nous avons une comparaison d'Alexandre et de César, de M. le Prince, par la Fontaine. OEuvres diverses. *Paris*, Nyon, 1744, T. II, p. 65 et suiv.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ.

D'ISIS ET D'OSIRIS.

Introduction. II. *Étymologie des mots Isis et Typhon.* III. *En quoi consiste la vertu des prêtres Isiaques.* IV. *Leur accoutrement.* V. *Leur abstinence de vin.* VI. *De poisson.* VII. *Frugalité des anciens Egyptiens.* VIII. *Mystérieux dans le nom de leurs divinités.* IX. *Les plus sages de la Grèce étudient la doctrine des Egyptiens.* X. *Explication de divers hiéroglyphes.* XII. *Moyen d'éviter la superstition.* XIII. *Histoire mythologique d'Isis et d'Osiris : origine de ces divinités.* XV. *Isis cherche son mari.* XVI. *Nourrit l'enfant qu'il avoit eu de Nephté.* XVII. *Est admise à la cour du roi de Byblius, en sort et trouve le corps de son mari.* XVIII. *Usages des Egyptiens dans leurs festins.* XIX. *Le corps d'Osiris est partagé en quarante parties par Typhon : Isis les recueille et leur donne autant de sépultures.* XX. *Osiris apparoît à son fils Orus qui fait Typhon prisonnier.* XXI. *Vrai lieu de la sépulture d'Osiris.* XXII. *Première explication de cette histoire mythologique qui est toute appliquée à de grands hommes déifiés.* XXIII. *Seconde explication où tout est appliqué aux démons.* XXIV. *Opinion des anciens philosophes sur*

les démons. XXVI. *Digression sur Serapis.* XXVIII. *Continuation de la seconde explication.* XXIX. *Troisième explication tirée des causes physiques.* XXXI. *Digression sur la ressemblance d'Osiris et de Bacchus.* XXXIII. *Continuation de la troisième explication.* XXXVI. *Digression sur les explications allégoriques des Stoïciens.* XXXVII. *Quatrième explication tirée des observations astronomiques. Epoque de la mort d'Osiris.* XXXVIII. *Cinquième explication fondée sur l'observation des éclipses.* XL. *Jugement de Plutarque sur ces explications.* XLI. *Exposition de la doctrine des deux principes.* XLVII. *Sixième explication tirée de la doctrine des deux principes.* XLVIII. *Hiéroglyphes de Typhon.* XLIX. *d'Osiris.* L. *Fêtes Egyptiennes.* LII. *Continuation de la sixième explication.* LVII. *Manière d'expliquer les fables.* LVIII. *Continuation de la sixième explication.* LXII. *Récapitulation de la sixième explication.* LXIII. *Elle réunit les avantages de toutes les autres.* LXIV. *Se concilie avec l'universalité du culte des divinités Egyptiennes.* LXV. *Arrête les progrès de l'idolâtrie.* LXVI. *Opinion des plus sages païens sur la divinité.* LXVII. *Manière d'interpréter les cérémonies religieuses..* LXVIII. *On ne doit parler des dieux qu'avec respect.* LXIX. *Ressemblance des Fêtes Grecques et Egyptiennes.* LXX. *Superstition de différens peuples.* LXXI. *Manière dont elle s'établit.* LXXIII. *Conduit à l'Athéïsme.* LXXIV. *Animaux sacrés chez les Egyptiens : raisons du culte*

qui leur a été rendu. LXXVIII. *Superstition des Egyptiens comparée à celle des Grecs.* LXXIX. *Opinion de Plutarque sur le culte rendu aux animaux.* LXXX. *Raison des vêtemens d'Isis et d'Osiris d'après la sixième explication.* LXXXII. *Ce qui nous empêche de comprendre ici bas cette sixième explication.* LXXXIII. *Parfums en usage chez les Egyptiens.*

DE ISIS ET D'OSIRIS[1].

Les hommes sages, ô Clea, doivent en leurs prieres demander tous biens aux dieux, mais ce que plus nous desirons obtenir d'eulx, c'est la cognoissance d'eulx mesmes, autant comme il est loisible aux hommes d'en avoir, pour ce qu'il n'y a don ne plus grand aux hommes à recevoir, ne plus magnifique et plus digne aux dieux à donner, que la cognoissance de verité [2]: car dieu donne aux hommes toutes autres choses dont ils ont besoing,

[1] Ce Traité est un des plus précieux monumens que nous ayons sur les anciennes divinités Egyptiennes. « Il est écrit, « remarque M. l'abbé Batteux, avec une sorte de gravité reli- « gieuse, qui annonce non-seulement les recherches et les « soins de l'auteur, mais encore son respect pour le sujet « qu'il traite ». *Hist. des Causes premières*, p. 51.

[2] Suppléez d'après Wyttembach : « Dieu donne aux hommes « les autres choses qu'ils lui demandent, mais il partage avec « eux l'entendement et la raison, qui lui sont propres, et dont « il fait usage lui-même : en effet, il n'est pas bienheureux, « etc. « c.

mais celle là il la retient pour luy mesme et s'en sert, et n'est point bienheureux pour posseder grande quantité d'or ny d'argent, ny puissant pour tenir le tonnerre et la foudre en sa main, mais bien pour sa prudence et sapience : et est une des choses qu'Homere a le mieulx et le plus sagement dictes, en parlant de Jupiter et de Neptune,

Ils sont tous deux de mesme extraction,
Et tous deux nez en mesme region,
Mais Jupiter en est le fils aisné,
Et de sçavoir plus grand que l'autre orné [1].

Il afferme que la preference et precedence de Jupiter estoit plus venerable et plus digne en ce qu'il estoit plus sçavant et plus sage. Et quant à moy j'estime que la beatitude et la felicité de la vie eternelle, dont Jupiter jouit, consiste en ce qu'il n'ignore rien, et que rien de tout ce qui se fait ne le fuit : et pense que l'immortalité, qui [2] en osteroit la cognoissance et intelligence de tout ce qui se fait, ne seroit pas une vie, mais un temps seulement [3].

II. Pourtant pouvons nous dire, que le desir d'entendre la verité est un desir de la divinité, mesmement la verité de la nature des dieux, dont

[1] Iliade, XIII, 354, 355.

[2] Si on en ôtoit....

[3] Squire traduit ainsi : « Car alors l'éternité devroit plutôt « être regardée comme une durée sans fin, que comme une « jouissance de l'existence ». *Plutarch's treatise of Isis and Osiris, translated into English by S. Squire.*

l'estude et le prochas [1] de telle science est comme une profession et entrée de religion, et œuvre plus saincte que n'est point le veu et l'obligation de chasteté, ny de la garde et closture d'aucun temple : et si est davantage très agreable à la deesse que tu sers, attendu qu'elle est très sage et très sçavante, ainsi comme la derivation mesme de son nom nous le donne à cognoistre, que le sçavoir et la science luy appartient plus qu'à nul autre, car c'est un mot Grec que Isis : et Typhon aussi l'ennemy et adversaire de la deesse, enflé et enorgueilly par son ignorance et erreur, dissipant et effaceant la saincte parole, laquelle la deesse rassemble, remet sus et baille à ceulx qui aspirent à se deifier par une continuelle observance de vie sobre et saincte, en s'abstenant de plusieurs viandes, et se privant du tout des plaisirs de la chair, pour reprimer la luxure et l'intemperance, et en s'accoustumant de longue main à supporter et endurer dedans les temples des durs et penibles services faicts aux dieux : de toutes lesquelles abstinences, peines et souffrances, la fin est la cognoissance du premier, principal et plus digne object de l'entendement [2], que la deesse nous invite et convie à chercher, estant et demourant avec elle. Ce que mesme nous promet le nom de son temple, qui

[1] La recherche...

[2] Grec : « La fin est la cognoissance du premier et principal « être, qui est l'objet de notre seul entendement ». Squire et Baxter sont conformes à cette version dans les traductions de ce Traité qu'ils ont donné en anglais.

s'appelle *Ision* [1], c'est à sçavoir l'intelligence et cognoissance de ce qui est [2]: comme nous promettant, que si nous entrons dedans le temple et religion de la deesse saintement et ainsi qu'il appartient par raison, nous aurons intelligence de ce qui y [3] est. Davantage plusieurs ont escrit qu'elle est fille de Mercure, les autres de Prometheus, dont on repute l'un inventeur et autheur de sapience, et de prevoyance, et l'autre de la grammaire et de la musique.

III. Voila pourquoy en la ville de Hermoupolis [4] ils appellent la premiere des Muses, *Isis* et *Justice* tout ensemble, comme estant sçavante, ainsi qu'il a esté dit ailleurs, et monstrant à ceulx qui à bonnes enseignes sont surnommez religieux, et portans habits de saincteté et de religion [5], et ce sont ceulx qui portent et enferment en leur ame, comme dedans une boette, la saincte parole des dieux pure et nette, sans aucune curiosité ne superstition, et qui de l'opinion qu'ils ont des dieux, en declarent aucunes choses obscurcies

[1] Grec : Ἴσιον, Iseion.

[2] Τῷ ὄντος, de l'être, par excellence.

[3] Cet adverbe n'est pas dans le grec où on lit : τὸ σύμπαντον τὸ ον, « Nous aurons l'intelligence de l'être, ou de celui qui est ». Dieu, dans les livres saints, se fait appeller celui qui est, qui a été et qui sera. *Exod.* III, 14. *Apocal.* 1, 4. Et c'est de-là que vient le mot Jehovah.

[4] Ville d'Egypte dans l'Heptanomide.

[5] Grec : Et monstrant les choses sainctes à ceulx qui à bonnes enseignes sont surnommez Hierophores et Hierogrammates.

et ombragées, et les autres toutes claires et ouvertes, comme encore leur habit sainct le monstre. Et pourtant ce que lon habille ainsi de ces habits saincts les religieux Isiaques, après qu'ils sont trespassez, est une marque et un signe qui nous tesmoigne, que ceste saincte parole est avec eulx, et qu'ils s'en sont allez de ce monde en l'autre sans emporter autre chose que ceste parole: car porter longue barbe, ou se vestir d'une grosse cappe, ne font point le philosophe, dame Clea: aussi ne font pas les vestements de lin, ny la tonsure ou rasure, les Isiaques, ains est vray Isiaque, celuy, qui après avoir veu et receu par la loy et coustume les choses qui se monstrent, et qui se font ès cerimonies de ceste religion, vient à rechercher et diligemment enquerir par le moyen de ceste saincte parole et discours de raison, la verité d'icelles.

IV. Car il y en a bien peu entre eulx qui entendent et sçachent pour quelle cause ceste petite cerimonie, qui est la plus commune, s'observe, pourquoy les presbtresses et religieux d'Isis rasent leurs cheveux, et portent vestements de lin: et y en a les uns qui du tout ne se soucient pas d'en rien sçavoir, les autres disent qu'ils s'abstienent de porter habillement de laine, ne plus ne moins que de manger de la chair des moutons par reverence qu'ils leur portent [1], et qu'ils font raser leurs testes en signe de deuil, et qu'ils portent habille-

[1] Le belier étoit consacré au soleil, sous le nom de Ammon, et la brebis étoit consacrée à la lune, sous le nom de Minerve. Baxter dans ses notes *on the treatise of Isis and Osiris.*

TAYLOR INST. OXFORD

ments de lin à cause de la couleur qu'a la fleur du lin quand il florit, ressemblant proprement au celeste azur qui environne tout le monde. Mais à la verité il n'y en a qu'une cause certaine, car il n'est pas loisible quel'homme net et monde touche chose aucune qui soit immonde [1] : or toute superfluité de nourriture et tout excrement est ort et immonde, et de telles superfluitez s'engendrent et se nourrissent la laine, le poil, les cheveux et les ongles : si seroit chose digne de mocquerie, que ès sanctifications et celebrations des divins offices ils ostassent tout leur poil, en rasant et polissant uniement tout leur corps de toutes superfluitez [2], et qu'ils vestissent et portassent les superfluitez des bestes : et fault estimer que quand le poëte Hesiode escrivoit,

> Ny au festin d'un public sacrifice
> Offert aux dieux tu se seras si nice,
> Que de rongner tes ongles d'un cousteau,
> Couppant le sec d'avec la verte peau [3] :

Il ne nous vouloit pas enseigner que pour faire festes et bonnes cheres il falloit estre propre et net, mais bien se nettoyer et se purger de telles super-

[1] Grec : suivant l'observation de Platon.

[2] Les Égyptiens étoient d'une propreté recherchée ; ils portoient des habillemens de lin, toujours nouvellement lavés : leurs prêtres se rasoient tout le corps, tous les trois jours, pour n'avoir jamais aucune vermine, ni aucune malpropreté sur eux : ils se lavoient deux fois le jour, et deux fois la nuit, dans de l'eau froide. Hérodote, II, 37.

[3] Hesiod. *Opera et dies*, vers. 741.

fluitez

fluitez [1], en traittant les choses sainctes, et faisant le service des dieux. Or le lin naist de la terre, qui est immortelle, et produit tout fruict bon à manger [2], et nous fournit dequoy faire robbe simple, sobre et nette, qui ne charge point de sa couverture celuy qui la porte, et convenable à toute saison de l'année, joinct qu'elle n'engendre point de poux nullement, ainsi que lon dit, dequoy il fauldroit discourir ailleurs. Mais les presbtres haïssent tant la nature de toutes superfluitez, que pour cela non seulement ils refusent à manger [3] toutes sortes de legumages, et entre les chairs celles des brebis et moutons, et celles des porcs, d'autant qu'elles engendrent beaucoup d'excrements, ains aussi ès jours et œuvres de sanctification, ils commandent d'oster mesme le sel des viandes, tant pour plusieurs autres causes et raisons que pour ce qu'il aiguise l'appetit, et nous provoque à boire et à manger da-

[1] Amyot s'est trompé. Il faut lire d'après le grec : Il vouloit nous enseigner, que pour faire festes et solemnités il falloit estre propre et net, et non se nettoyer et se purger de telles superfluitez....

[2] Pline, Hist. natur. XX, 92, décrit très au long les bons effets de la graine de lin, comme médicament : les anciens en mêloient dans leurs alimens pour leur donner un goût un peu relevé ; c'est ce qui fait qu'Artémidore, L. I, ch. 70, met la graine de lin au nombre des assaisonnemens âcres et piquans ; et Galien nous apprend qu'elle sert de nourriture et de médicament, et qu'on a coutume d'en servir sur les tables. Galien L. V, *de facultatibus simplicium Pharm.* et *ib.* L. VII. Voyez *Martinii Lexicon*, T. I.

[3] Lisez : la plupart des légumes.

vantage : car de dire ce que disoit Aristagoras, que le sel est par eulx reputé immonde, pour autant que quand il se congele plusieurs petits animaulx qui se treuvent pris dedans y meurent, c'est une sottise. On dit mesme qu'ils ont un puis à part, de l'eau duquel ils abbreuvent leur beuf Apis, et qu'ils l'engardent en toute sorte de boire de l'eau du Nil, non qu'ils reputent l'eau du Nil immonde à cause des crocodiles qui sont dedans, comme quelques uns estiment : car au contraire il n'y a rien que les AEgyptiens honorent tant qu'ils font le fleuve du Nil, mais il semble qu'elle engraisse trop, et engendre trop de chair [1] : or ne veulent ils pas que leur Apis soit par trop gras, ny eulx aussi, ains veulent que leurs ames soient estayées de corps legers, habiles et dispos, et non pas que la partie divine qui est en eulx soit opprimée et accablée par le poid et la force de celle qui est mortelle.

[1] « Non seulement l'eau du Nil engraisse et rend les corps « gras, mais de plus il n'y a rien d'étonnant comme la fé- « condité prodigieuse occasionnée par les débordemens de « ce fleuve, qui influent même sur les hommes et sur les « animaux. L'expérience a prouvé que les femmes y devien- « nent plus fécondes lorsqu'elles se baignent dans les nou- « velles eaux, ou qu'elles en prennent pour boisson. Elles « conçoivent ordinairement dans les mois de juillet et d'août, « et accouchent dans ceux d'avril et de mai. A l'égard des « animaux, les vaches font presque toujours deux veaux en « même tems ; les brebis agnelent deux fois par an ; la pre- « mière fois elles font deux agneaux ; et la seconde un seule- « ment. Il est assez ordinaire d'y voir une chèvre suivie de « quatre chevreaux qu'elle a faits dans l'espace de dix mois ». *Histoire universelle, traduite de l'Anglais*, T. II, p. 23.

V. En la ville de Heliopolis, qui est à dire la ville du Soleil, ceulx qui servent à dieu ne portent jamais du vin dedans le temple, comme n'estant pas convenable qu'ils boivent de jour à la veuë de leur seigneur et leur roy, et ailleurs les presbtres en boivent, mais bien peu, et ont plusieurs purgations et sanctifications où ils s'abstienent totalement de vin, ès quels jours ils ne font autre chose que vacquer à estudier, à apprendre et enseigner les choses sainctes: les roys mesmes n'en beuvoient que jusques à certaine mesure, ainsi qu'il estoit prescript en leurs escriptures sainctes, et commancerent à en boire au roy Psammitichius [1], au paravant duquel ils n'en beuvoient du tout point, et n'en offroient point aux dieux, estimans qu'il ne leur estoit pas aggreable, pour ce qu'ils pensoient que ce fust le sang de ceulx qui jadis feirent la guerre aux dieux, duquel meslé avec la terre, après qu'ils furent renversez, elle produisit la vigne: c'est pourquoy, disoient ils, ceulx qui s'enyvrent perdent l'entendement et l'usage de la raison, comme estans remplis du sang de leurs predecesseurs. Eudoxus [2] escrit au second de sa geogra-

[1] Grec: suivant le rapport d'Hécatée.

[2] Eudoxe, de Gnide, fils d'Eschine, florissoit vers la cent troisième olympiade. Il excella dans l'astronomie et dans les mathématiques. Comme il étoit en Egypte avec Conuphis d'Héliopolis, le dieu Apis lécha son manteau. Les prêtres conjecturèrent de-là qu'il auroit beaucoup de réputation, mais qu'il vivroit peu. Il mourut vers sa cinquante-troisième année. Diogen. Laër. *in Eudox.*

phie, que les presbtres d'AEgypte le disent et le tienent ainsi.

VI. QUANT aux poissons de mer tous ne s'abstienent pas de tous, mais les uns d'aucuns, comme les Oxyrinchites [1] de ceulx qui se prenent avec l'hameçon : car d'autant qu'ils adorent le poisson qui se nomme *Oxyrinchos* [2], qui est à dire becagu, ils ont doubte que l'hameçon ne soit immonde, si d'adventure le poisson Oxyrinchos l'auroit avallé : et les Syenites [3] le phagre [4], car il semble qu'il se trouve alors que le Nil commance à croistre, et qu'il leur en signifie la croissance quand il apparoit, dont ils sont fort joyeux, le tenans pour un certain messager, mais les presbtres s'abstienent de tous : et là où le neufvieme jour du premier mois tous les autres habitans de AEgypte devant la porte de leur maison mangent de quelque poisson rosty, les presbtres n'en tastent aucunement, mais bien en bruslent ils devant leurs maisons, ayans deux sortes de paroles [5], l'une saincte et subtile, la-

[1] La ville d'Oxyrinque étoit la capitale d'un nôme de ce nom, près le canal de Josephe. D'Anville, Geogr. anc. 196.

[2] Maintenant le *Quechoué*, qui est un poisson de la grandeur d'une alose, et qui a un museau fort pointu. Lettres édif. nouv. édit. T. V, p. 348. Squire et Baxter appellent ce poisson dans leur langue, *a Pike*.

[3] Habitans de la ville de Syene, maintenant Assuan, dans la haute Egypte.

[4] Lisez : « Et les Svenites ne mangent point le Phagre, ou « Pagre ». Ce poisson se trouve dans le Nil ; il a les dents fortes et longues, et il ressemble beaucoup au Rouget.

[5] Raisons....

quelle je reprendray encore en cest endroit comme estant conforme et convenable à ce que lon discourt sainctement touchant Osiris et Typhon, l'autre vulgaire, grossiere et exposée à tout le monde, qui est representée par le poisson, lequel n'est viande ny necessaire, ny rare et exquise [1] ainsi que tesmoigne Homere, quand il ne fait les Phæaciens qui estoient gens delicats, et aimans à delicieusement vivre, ny ceulx d'Ithace hommes insulaires, mangeans en leurs festins du poisson, non pas les gens mesmes d'Ulysses par tout le temps de leur navigation qui fut si longue et par la mer, jusques à ce qu'ils furent reduits à l'extreme necessité: brief ils estiment que la mer ait esté produitte par le feu sortant hors des bornes de la nature, n'estant ny partie naturelle, ny element du monde, ains chose estrangere, superfluité corrompue, et maladie contre nature: car il n'y avoit rien de fabuleux, ny hors de raison, ny de superstitieux, comme aucuns cuydent faulsement, qui servist de note et de signe en leurs sainctes cerimonies, ains estoient toutes marques qui avoient quelques causes et raisons morales et utiles à la vie, ou bien qui representoient quelque notable histoire, ou bien quelque deduction naturelle, comme ce que lon dit touchant un Crommyus [2]: car de dire ce que le commun en raconte, que le nourrisson d'Isis nom-

[1] Plutarque eut pu ajouter: « et très-mal saine dans les païs « chauds », comme le remarque Baxter.

[2] Lisez: « comme ce que l'on dit touchant les oignons ». Le mot grec κρόμμυον signifie, oignon.

mé *Dictys* tomba dedans la riviere du Nil et s'y noya, s'estant pris à des oignons, il n'y a apparence quelconque ; mais les presbtres haïssent et abominent l'oignon, ayant observé que jamais il ne croit et ne grossit bien, et jamais ne florit sinon au decours de la lune, et qu'il n'est convenable ny à ceulx qui veulent jeuner et mener saincte vie, ny à ceulx qui veulent celebrer festes, aux uns pour ce qu'il apporte la soif, aux autres pour ce qu'il fait plorer ceulx qui en mangent : pour ceste mesme cause reputent ils la truye beste immonde, d'autant qu'elle se fait couvrir ordinairement au masle quand la lune commance à defaillir, et que de ceulx qui en boivent du laict, la peau jette hors ne sçay quelle sorte de lepre et d'asperitez, ([1] qui ressemblent au mal de sainct Main) : et quant au propos que disent ceulx qui une fois en leur vie sacrifient une truye, et puis la mangent, que Typhon poursuyvant une truye, estant la lune au plein, il rencontra un bucher de bois, dedans lequel estoit le corps d'Osiris, [2] et qu'elle le renversa et esboula, il y a peu de gens qui l'approuvent, estimans que ceste fable a esté mise en avant par gens qui avoient mal ouy et n'avoient pas bien entendu que cela vouloit dire, comme plusieurs autres contes semblables.

VII. Mais on tient que les anciens ont eu par le passé en si grande haine et si grande abomination les delices, la superfluité et volupté, qu'ils

[1] Cela n'est pas dans le texte. C.

[2] Lisez : et qu'il le renversa. C.

disent que dedans le temple de la ville de Thebes y avoit une coulonne quarrée, sur laquelle estoient engravées des maledictions et execrations à l'encontre du roy Minis, qui fut le premier qui destourna et retira les AEgyptiens d'une vie simple et sobre, sans argent et sans richesses [1]: et dit on aussi que Technatis le pere de Borchoris [2] en une guerre qu'il eut à l'encontre des Arabes, comme son bagage fust demouré derriere, et n'eust peu arriver à temps, souppa d'une pauvre viande la premiere qu'il peut trouver, et puis se coucha sur une paillasse [3], là où il dormit toute la nuict d'un très profond sommeil, à raison dequoy tousjours depuis il aima la sobrieté de vie, et maudit ce roy Minis: ce que luy ayant loué les presbtres de son temps, il feit engraver lesdites maledictions et execrations sur la coulonne.

Or les roys s'eslisoient ou de l'ordre des presbtres, ou de l'ordre des gens de guerre, pour ce que l'un ordre estoit honoré et reveré pour la vaillance, et l'autre pour la sapience: et celuy qui estoit esleu de l'ordre des gens de guerre, incontinent après son election estoit aussi receu en l'ordre de presbtrise, et luy estoient communiquez et descouverts les secrets de leur philosophie, qui couvroit plusieurs mysteres soubs le voile de fables, et soubs

[1] Lisez d'après le grec: Qui retira les Egyptiens d'une vie simple et sobre, eux qui n'avoient point encore senti le besoin de l'argent et des richesses.

[2] Bocchoris.

[3] Sur la terre.

des propos qui obscurement monstroient et donnoient à veoir à travers la verité, comme eulx mesmes donnent taisiblement à entendre, quand ils mettent devant les portes de leurs temples des Sphynges, voulans dire que toute leur theologie contient, soubs paroles enigmatiques et couvertes, les secrets de sapience.

VIII. Et en la ville de Sais [1] l'image de Pallas, qu'ils estiment estre Isis, avoir une telle inscription, « Je suis tout ce qui a esté, qui est, et qui « sera jamais, et n'y a encore eu homme mortel « qui m'ait descouverte de mon voile ». Davantage plusieurs estiment que le propre nom de Jupiter en langue AEgyptienne soit *Amoun*, et que nous en grec en ayons derivé ce mot Ammon, dont nous appellons *Jupiter Ammon:* mais Manethon [2] qui estoit AEgyptien de la ville de Sebenne estime que ce mot signifie caché ou cachement : et Hecatheus natif de la ville d'Abdere dit, que les AEgyptiens usent de ce mot quand ils se veulent entre-appeller l'un l'autre, pour ce que c'est une diction vocative : et pourautant qu'ils estiment que le prince des dieux soit une mesme chose que l'univers qui est obs-

[1] Ancienne capitale du royaume de Sais, dans le centre du Delta ; elle a été célèbre par ses palais et par ses temples magnifiques : son nom se trouve encore dans un petit endroit qui porte le nom de *Sa*. D'Anville, pag. 192. Voyez aussi, *the History of ancient Egypt. by Laughton. London.* 1774, p. 32.

[2] Ce prêtre Egyptien vivoit du temps de Ptolemée Philadelphe. Il écrivit en grec une Histoire d'Egypte dont il ne nous reste plus que des fragmens.

cur, caché et incogneu, ils le prient et convient à se vouloir manifester et donner à cognoistre à eulx en l'appellant *Amoun.*

IX. Voila donc comment les AEgyptiens estoient reservez et retenus à ne point profaner leur sapience, en publiant trop ce qui appartient à la cognoissance des dieux, ce que tesmoignent mesme les plus sages et plus sçavans hommes de la Grece, Solon, Thales, Platon, Eudoxus, Pythagoras, et comme quelques uns ont voulu dire, Lycurgus mesme, qui allerent de propos deliberé en AEgypte pour en communiquer avec les presbtres du païs: car on tient que Eudoxus ouït Chonoupheus [1] qui estoit de Memphis, et Solon Sonchis qui estoit de Sais, et Pythagoras Oenupheus qui estoit de Heliopolis: ce dernier Pythagoras fut fort estimé d'eulx, et luy aussi ce semble les estima beaucoup, tellement qu'il voulut imiter leur façon mystique de parler en paroles couvertes, et cacher sa doctrine et ses sentences soubs paroles figurées et enigmatiques: car les lettres que lon appelle *hieroglyphiques* en AEgypte, sont presque toutes semblables aux preceptes de Pythagoras: « Comme, ne » manger point sur une selle, ne se seoir point sur « un boisseau, ne planter point de palmier, n'at- « tizer point le feu avec une espée en la mai- « son [2] ».

X. Et me semble que ce que les Pythagoriciens

[1] Voyez chap. V. Note.

[2] La plupart de ces préceptes se trouvent expliqués dans une note du T. I, des Vies de Plutarque, p. 423.

appellerent l'unité Apollon, et le deux Diane, le sept Minerve, et Neptune le premier nombre cubique, ressemble fort à ce qu'ils consacrent, qu'ils font et qu'ils escrivent en leurs sacrifices, car ils paignent leur roy et leur seigneur Osiris par un œil, et un sceptre, et y en a qui interpretent le nom d'Osiris, ayant plusieurs yeux, pour ce que *os* en AEgyptien signifie plusieurs, et *iris* œil: et le ciel, comme ne vieillissant point à cause de son eternité, par un cœur, ayant dessoubs une chaufferette de feu, qui est la marque de courroux. Et en la ville de Thebes y avoit des images de juges, qui n'avoient point de mains, et celle du president d'iceulx avoit les yeux bandez, pour donner à entendre que la justice ne doit estre ny concussionnaire ny favorable, c'est à dire, ne prendre point d'argent, et ne faire rien plus ne moins par faveur: Les gens de guerre pour la marque de leurs anneaux y portoient engravé la figure d'un escharbot [1], pour

[1] Cet endroit de Plutarque ne peut avoir de meilleur commentaire, que la note suivante du nouvel éditeur de Pline, sur le trentième chap. du trentième livre, T. V, p. 442. Voici ce qu'on y lit sur l'escarbot, connu sous les noms de grand et de petit pillulaire. « Les Egyptiens adoroient les pillulaires « comme symboles du soleil qui crée et entretient tout dans « son cours d'Orient en Occident; et parce que cet insecte, « n'ayant point de femelle, enveloppe sa semence dans une « boule de fumier, qu'il agite et échauffe pendant vingt-huit « jours pour animer le germe ». Voyez Elien, X. 15. « On « trouve souvent des pillulaires sur les pierres précieuses et « sur les autres monumens Egyptiens ». Voyez Gori, Inscript. Antiq. Tab. XVII, et page 81.

ce qu'entre les escharbots il n'y a point de femelle, ains sont tous masles, et jettent leur geniture dedans une boule de fiens, laquelle ils preparent et construisent, non tant pour matiere et provision de leur vivre, comme pour un lieu à engendrer.

XI. Quand doncques tu entendras parler [1] de certaines vagabondes peregrinations et erreurs, et desmembremens, et autres telles fictions, il te faudra souvenir de ce que nous avons dit, et estimer qu'ils ne veulent pas entendre que jamais rien ait esté de cela ainsi, ne qu'il ait oncques esté fait: car ils ne disent pas que Mercure proprement soit un chien, ains la nature de celle beste, qui est de garder, d'estre vigilant, sage à discerner et chercher, estimer ou juger l'amy ou l'ennemy, celuy qui est cogneu ou incogneu, suyvant ce que dit Platon [2], ils accomparent le chien au plus docte des dieux. Et si ne pensent pas que de l'escorce d'un alisier [3] sorte un petit enfant ne faisant que

[1] Grec : quand donc tu entendras parler aux Egyptiens de...

[2] Liv. II de la République.

[3] Lisez : Ni ils ne pensent pas que le soleil sorte du lotus comme un enfant nouveau né. On voit dans l'antiquité expliquée de Montfaucon, T. II, partie II, planche CXLIX, un Harpocrate, (figure du soleil), sur la fleur du lotus, qui tient un doigt sur la bouche et un fouet de l'autre main. « Rien de plus commun, dit le nouvel éditeur de Pline, « que le lotus dans les anciens monumens d'Egypte » : Plin. Hist. Natur. T. III, p. 466. Le lotus est une nymphée particulière à l'Egypte, qui croît dans les ruisseaux et au bord des lacs ; cette plante nous est connue sous le nom de Nénuphar. Il y en a de deux espèces ; le Nénuphar blanc, et le Nénu-

naistre, mais ils paignent ainsi le soleil levant, donnant à entendre soubs figure couverte, que le soleil sortant des eaux de la mer, se vient à rallumer [1]. Car ainsi appellerent ils Ochus, l'*Espée*, qui fut le plus cruel roy des Perses et le plus terrible, comme celuy qui feit mourir plusieurs grands personnages, et qui finablement tua le bœuf Apis, et le mangea avec ses amis, et jusques aujourd'huy ils l'appellent encore ainsi en la liste et catalogue de leurs roys, non qu'ils voulussent signifier sa substance, ains la dureté de son naturel et sa mauvaistié, qu'ils accomparent à l'instrument dont on fait mourir les hommes.

XII. En escoutant doncques et recevant ainsi ceulx qui t'exposeront sainctement et doctement la fable, en faisant et observant tousjours diligemment ce qui vous est ordonné en vostre estat pour le service des dieux, et croyant fermement que tu ne leur pourrois faire service ne sacrifice qui leur fust plus aggreable que de t'estudier à avoir saine et vraye opinion d'eulx, tu eviteras par ce moyen la superstition, laquelle n'est point moindre mal ne peché, que l'impieté de ne croire point qu'il y ait de dieux.

phar incarnat. Voyez Pline, Hist. Natur. XIII, 32. Savary, Lettres sur l'Egypte, pag. 8 et 323.

[1] Les poëtes nous peignent le soleil terminant le soir sa course dans les eaux de la mer, d'où il sort le lendemain pour la recommencer. Les Egyptiens ont rendu la même idée en le faisant sortir du lotus, dont le calice s'épanouit au soleil levant, et se ferme au soleil couchant. Plin. *Ib.*

XIII. Or la fable doncques d'Isis et d'Osiris, pour la deduire en moins de paroles qu'il sera possible, et en retrencher beaucoup de choses superflues [1], et qui ne servent à rien ; se raconte ainsi. On dit que Rea s'estant meslée secrettement à la derobée avec Saturne, le Soleil s'en apperceut qui la maudit, priant en ses maledictions qu'elle ne peust jamais enfanter ny [2] mois, ny an, mais que Mercure estant amoureux de celle deesse coucha avec elle, et que depuis jouant au dez avec la Lune, il luy gaigna la septantieme partie de chascune de ses illuminations [3], tant que les mettant ensemble il en feit cinq jours, qu'il adjousta aux trois cents soixante de l'année [4], que les AEgyptiens appellent maintenant *les jours epactes* [5], les celebrans et solennizans, comme estans les jours de la nativité des dieux, pour ce que au premier jour nasquit Osiris, à l'enfantement duquel il fut ouye une voix, que le seigneur de tout le monde venoit

[1] Tel est l'avantage des fables, c'est qu'elles peuvent être racontées de milles manières différentes, qui sont toutes d'autant mieux accueillies, qu'elles présentent une morale plus utile, et plus à la portée de tout le monde.

[2] Grec : *en mois.*

[3] La soixante-dixième partie de chaque jour : ce qui fait à peu-près dix heures par mois, et cinq jours en un an. Scalig. *de Emend. Temp.* III.

[4] « L'année Egyptienne étoit composée de douze mois, « chacun de trente jours ; mais cette année étant plus courte « que l'année solaire, on y ajoutoit par intercalation ces cinq « jours ». Note de M. l'abbé Batteux, Histoire des Causes premières, p. 58.

[5] Epagomènes, c'est-à-dire, ajoutés.

en estre : et disent aucuns, que une femme nommée *Pamyle*, ainsi comme au temple de Jupiter, en la ville de Thebes, ouyt celle voix, qui luy commandoit de proclamer à haulte voix, que le grand roy bienfaicteur Osiris estoit né : et pour ce que Saturne luy meit l'enfant Osiris entre les mains pour le nourrir, que c'est pour l'honneur d'elle que lon celebre encore la feste des Pamyliens, semblableà celle des Phallephores en la Grece. Le deuxiesme jour elle enfanta Aroueris qui est Apollo, que les uns appellent aussi l'*aisné Orus*. Au troisiesme jour elle enfanta Typhon, qui ne sortit point à terme, ny par le lieu naturel, ains rompit le costé de sa mere, et saulta dehors par la playe. Le quatriesme jour nasquit Isis, au lieu de Panygres [1]. Le cinquiesme Nephté, que les uns nomment aussi [2] *Teleute*, ou Venus, et les autres *Victoire :* et [3] que Osiris et Aroueris avoient esté conçeus du Soleil, et Isis de Mercure, et Typhon et Nephté de Saturne : c'est pourquoy les roys reputent le troisieme jour malencontreux, et à ceste cause ne despeschent affaires quelconques ce jour là, et ne boivent ny ne mangent jusques à la nuict: que [4] Typhon porta honneur à Nephté, que Isis

[1] Il faut nécessairement admettre ici la correction de Squire : Il lit ἐν παρύλοις au lieu de ἐν πανύγοις ; et traduit : « le quatrième jour naquit Isis dans des marais ». Le mot πανύγοις *ou, panygres* ne se trouve nulle part.

[2] La fin.

[3] Et on ajoute que....

[4] On dit encore que Typhon épousa Nephté....

et Osiris estans amoureux l'un de l'autre devant qu'ils fussent sortis du ventre de la mere coucherent ensemble à cachettes, et disent aucuns que Aroueris nasquit de ces amourettes là, qui est appellé l'*aisné Orus* par les AEgyptiens, et *Apollo* par les Grecs.

XIV. Osiris regnant en AEgypte, retira incontinent les AEgyptiens de la vie indigente, souffreteuse et sauvage, en leur enseignant à semer et planter, en leur establissant des loix, et leur monstrant à honorer et reverer les dieux: et depuis allant par tout le monde il l'apprivoisa aussi sans y employer aucunement la force des armes, mais attirant et gaignant la plus part des peuples par doulces persuasions et remonstrances couchées en chansons, et en toute sorte de musique dont les Grecs eurent opinion que c'estoit un mesme que Bacchus: que[1] Typhon durant le temps de son absence ne remua rien, d'autant que Isis y donna bon ordre, et y prouveut avec bonnes forces: mais que quand il fut de retour, Typhon luy dressa embusche, ayant attiré à sa ligue soixante et douze autres hommes conjurez avec luy, sans une royne d'AEthiopie participante et complice aussi de la conjuration, (ceste royne s'appelloit *Azo*) et ayant secrettement pris la mesure du corps d'Osiris, il feit faire un coffre de la mesme longueur, beau à merveilles, ouvré et labouré fort exquisement, lequel il feit apporter en la salle, où il donnoit à soupper à la compagnie, chascun prit plaisir à veoir

[1] On dit que....

un si bel ouvrage, et l'estima lon grandement: et Typhon faisant semblant de jouer, dit qu'il le donneroit volontiers à celuy qui auroit le corps egal de mesure à ce coffre: tous ceulx de la compagnie l'essayerent les uns après les autres, et ne se trouva bien proportionné, ny egal à pas un des autres: finablement Osiris luy mesme y monta, et se coucha dedans: et alors les conjurez y accourans, jetterent le couvercle dessus, et partie le fermerent de cloux, et partie de plomb fondu qu'ils jetterent par dessus, puis le portans en la riviere, le jetterent par la bouche du Nil, qui se nomme *Tanitique*, dedans la mer: c'est pourquoy jusques aujourd'huy ceste bouche est execrable aux AEgyptiens, et pourquoy ils l'appellent *abominable.*

XV. On dit que tout cela fut faict le dix-septiesme du moys, que lon appelle *Athyr*, qui est celuy durant lequel le soleil passe par le signe du scorpion [1], et le vingthuictiesme du regne d'Osiris: toutefois d'autres disent qu'il vescut, non pas qu'il regna, autant: que [2] les premiers qui entendirent la nouvelle de cest inconvenient furent les panes et satyres habitans autour de la ville Chennis [3], et commancerent à murmurer entre eulx:

[1] Nous observons actuellement que le soleil entre dans le Scorpion le 23 octobre.

[2] Liséz: or.

[3] Lisez: Chemmis, d'après Hérodote, L. II. Le nom de cette ancienne ville de la Thébaïde se conserve encore dans celui de *Ekmius*. Chemmis étoit appellée par les Grecs *Panopolis*. D'Anville, 197.

c'est

c'est pourquoy encore jusques aujourd'huy on appelle les soudaines peurs, troubles et emotions de peuples, *frayeurs paniques*. Et qu'Isis en estant advertie feit tondre une tresse de ses cheveux, et se vestit de deuil au lieu qui maintenant est appellé *Coptus* [1], combien que les autres veulent dire que ce mot signifie privation, pour ce que Coptein est autant à dire comme priver : en cest habit elle alla errant par tout, pour en cuyder entendre des nouvelles en grande destresse, mais personne ne venoit ny ne parloit à elle, jusques à ce que elle rencontra de jeunes enfans qui jouoient ensemble, ausquels elle demanda s'ils avoient point veu le coffre : ces enfans l'avoient veu, qui luy dirent la bouche du Nil par laquelle les complices de Typhon l'avoient poulsé dedans la mer : depuis ce temps là les AEgyptiens estiment, que les enfans ont le don de prophetie, de pouvoir reveler les choses secrettes, et prennent à presage toutes les paroles qu'ils disent en jouant et babillant ensemble, mesmement dedans les temples, de quoy que ce soit.

XVI. Et qu'ayant [2] apperceu qu'Osiris estant devenu amoureux de sa sœur, avoit couché avec elle, pensant que ce fust Isis [3], et en ayant trouvé

[1] Maintenant *Kept.* D'Anville, 197.

[2] Et l'on ajoute qu'Isis ayant....

[3] Ce n'est donc que par erreur qu'il avoit couché avec sa sœur, comme le remarquent très-bien Squire et Xilander : aussi veulent-ils qu'on lise : « Isis ayant apperceu qu'Osiris « avoit couché par erreur avec sa sœur, et en ayant....

le signe du chappellet de melilot [1], qu'il avoit laissé chez sa sœur Nephté, elle chercha l'enfant, pour ce que Nephté incontinent qu'elle l'eut enfanté l'alla cacher, pour la crainte de Typhon, et l'ayant trouvé difficilement et à grande peine, par le moyen des chiens qui la conduisirent au lieu où il estoit, elle le nourrit, de maniere que depuis qu'il fut devenu grand, il fut son gardien et son page, appellé *Anubis*, que lon dit qui garde les dieux, comme les chiens font les hommes. Depuis elle entendit nouvelles du coffre, comme les flots de la mer l'avoient jetté en la coste de Byblus [2], là où il s'estoit tout doulcement rengé au pied d'un Tamarix: ce Tamarix en peu de temps devint un fort beau et fort gros tronc d'arbre bien branchu, qui embrassa et enveloppa tout à l'entour le coffre, de sorte qu'on ne le voyoit point. Le roy de Byblus s'esbahissant de veoir ceste plante aussi soudainement creuë en telle grandeur, feit coupper [3] le branchage qui couvroit le coffre que lon ne voyoit point, et du tronc en feit un pillier à soustenir le toict de sa maison, dequoy Isis, ainsi que lon dit, ayant esté advertie par un vent divin de renommée, s'en alla en la ville de Byblus, là où elle s'asseit auprès d'une fontaine, toute triste et esplo-

[1] Lisez: de la couronne de mélilot: les anciens portoient des couronnes de mélilot, et d'autres herbes odoriférantes. Plin. Hist. Natur. XXI, 29.

[2] Ville de l'Egypte inférieure, dans l'île *Prosopitis* où on trouve encore une ville appellée *Babel*. D'Anville, p. 192.

[3] Le tronc qui enfermoit le coffre qu'on ne voyoit point, et en fit.... c.

rée, sans parler à autre personne quelconque, sinon qu'elle salua et caressa les femmes de la royne, en leur accoustrant les tresses de leurs cheveux, et leur rendant une merveilleusement doulce et souëfve odeur yssant de son corps.

XVII. La royne ayant veu ses femmes si bien parées, eut envie de veoir l'estrangere qui les avoit ainsi accoustrées, tant pour ce qu'elle sçavoit ainsi bien accoustrer les cheveux, comme pour ce qu'elle rendoit une si doulce senteur: ainsi l'envoya elle querir, et ayant pris familiarité avec elle, la feit nourrice et gouvernante de son fils: le roy s'appelloit *Malcander*, et la royne *Astarte*, ou bien Saosis, ou Nemanoun, comme les autres veulent, c'est à dire en langage grec, *Athenaide*, et dit on que Isis nourrit cest enfant en luy mettant son doigt en la bouche au lieu du bout de la mammelle, et que la nuict elle luy brusloit tout ce qui estoit mortel en son corps, et qu'elle se tournant en une hirondelle alloit voletant et lamentant alentour de ce pillier de bois jusques à ce que la royne s'en estant pris garde, et s'estant escriée quand elle veit le corps de son fils bruslant ainsi alentour, luy osta l'immortalité, et que la deesse ayant ainsi esté descouverte, demanda le pillier de bois, lequel elle couppa facilement [1], et osta de soubs la couverture le tronc du tamarix qu'elle oignit d'une huyle parfumée, puis

[1] Lisez: « et l'ayant couvert d'un linge, et ayant versé « dessus de l'huile parfumée, elle le donna en garde aux « rois ». c.

l'enveloppa d'un linge, et la bailla en garde aux roys, dont vient que jusques aujourd'huy les Bybliens reverent encore ceste piece de bois là, qui est couchée dedans le temple d'Isis [1], et qu'à la fin elle rencontra le coffre sur lequel elle plora et lamenta tant que l'un des enfans du roy le plus jeune en mourut de pitié, et elle ayant en sa compagnie le plus aagé avec le coffre s'embarqua en un vaisseau, monta sur la mer et s'en alla. Et pourtant que sur l'aube du jour la riviere de Phedrus destourna le vent un peu trop asprement, elle qui en fut courroucée, la secha toute: et au premier lieu qu'elle se peut trouver seule, elle ouvrit le coffre, là où trouvant le corps d'Osiris, elle meit sa face sur la siene en l'embrassant et plorant. Le jeune enfant survint et s'approcha secrettement, et veit ce qu'elle faisoit, dont elle s'estant apperceuë se retourna, et le regarda d'un mauvais œil en travers, tellement que l'enfant ne pouvant supporter la terreur qu'elle luy feit, en mourut.

XVIII. Les autres le disent autrement, c'est qu'il tomba dedans la mer, et qu'il est honoré à cause de la deesse, et que c'est celuy que les AEgyptiens chantent en leurs festins qu'ils appellent *Maneros:* aucuns disent que cest enfant avoit nom [2] *Palesti-*

[1] Lisez : elle se laissa ensuite tomber sur le coffre, sur lequel elle pleura, etc. c.

[2] Ou Pelusius, et que la ville qui porte son nom avoit été fondée en mémoire de lui par la déesse c.

nus, et que la ville de Pelusium [1] fut fondée en memoire de luy par la deesse, et que ce Maneros qu'ils celebrent en leurs chansons, fut celuy qui le premier trouva la musique : toutefois il y en a d'autres qui disent, que ce n'est point le nom d'aucun homme, mais une façon de parler propre et convenable à ceulx qui boivent et banquettent ensemble, laquelle signifie autant, comme qui diroit, à bonne heure soit cecy venu, car les AEgyptiens ont accoustumé de cryer cela ordinairement : comme aussi le corps sec d'un homme mort qu'ils portent dedans un cercueil, n'est point une representation de l'accident d'Osiris, comme aucuns estiment, ains un admonestement aux conviez de se donner joye et jouir alaigrement des biens presents, d'autant que bien peu de temps après ils seront tous semblables à celuy là, c'est la raison pourquoy ils l'introduisent ès festins [2].

XIX. Et comme la deesse Isis fust allée veoir son fils Orus qui se nourrissoit en la ville de Butus, [3] et qu'elle eust osté le coffre, ou la bierre dedans laquelle estoit le corps d'Osiris, Typhon estant la nuict à la chasse au clair de la Lune, le rencontra, et ayant recogneu le corps le deschira

[1] Péluse, dans le Delta, le rempart et la clef de l'ancienne Egypte, n'est aujourd'hui connue dans ses ruines que sous le nom de *Tineks*, qui, en Arabe, désigne, comme le grec *Pelusium*, la position de cette ville au milieu des marais. D'Anville, p. 193.

[2] Voyez les Satyres de Pétrone.

[3] Et qu'elle eut mis à l'écart le coffre dans lequel étoit le corps d'Osiris c.

et decouppa en quarante parties, qu'il jetta çà et là : ce que ayant Isis entendu, le chercha dedans un bateau fait de l'herbe du papier [1] à travers les marets, d'où vient que les crocodiles n'offensent jamais ceulx qui naviguent dedans les vaisseaux faicts d'icelle herbe, soit qu'ils aient peur, ou qu'ils les reverent en memoire de ce faict de la deesse. Voylà d'où vient que lon trouve plusieurs sepultures d'Osiris, par le païs d'AEgypte, pour ce que à mesure qu'elle en trouvoit chasque partie, elle y faisoit dresser un sepulchre: les autres disent que non, mais qu'elle en feit faire plusieurs images, qu'elle laissa en chascune ville, comme si elle leur en laissoit le propre corps, à fin qu'en plusieurs lieux il fust honoré, et que si d'adventure Typhon venoit au dessus de son fils Orus, quand il viendroit à chercher le vray sepulchre d'Osiris, et qu'on luy en monstreroit plusieurs, il ne sçeust auquel s'arrester : et dit on plus que Isis trouva toutes les autres parties du corps d'Osiris, excepté le membre naturel, pour ce qu'il fut incontinent jetté dedans la riviere, et que les poissons le Lepidore, le Phagre, et l'Oxyrinthe le mangerent: pour raison dequoy [2] Isis les abomina par dessus tous les autres

[1] Le Papyrus, espèce de jonc, dont les feuilles servoient autrefois de papier: il étoit fort commun en Egypte, où on en faisoit de petits bateaux. Strabon, L. XVII. Pline, Hist. Natur. XIII, 22. M. Savary n'en a rencontré que dans les environs de Damiette et du lac Menzalé. Lettres sur l'Egypte, pag. 322.

[2] On les a en abomination par dessus tous les autres poissons. c.

poissons, mais au lieu du naturel en feit contrefaire un qui s'appelle *Phallus*, et le consecra, tellement que les AEgyptiens en solennisent encore la feste [1].

XX. Et puis ils content, que Osiris revenant de l'autre monde s'apparut à son fils Orus, qu'il instruisit et exercita à la battaille, qu'il luy demanda, quelle chose il estimoit au monde la plus belle, et que Orus luy respondit que c'estoit venger le tort et l'injure que lon auroit fait à ses peres et meres. Secondement qu'il luy demanda, quel animal il estimoit plus utile à ceulx qui alloient à la battaille. Orus respondit, que c'estoit le cheval : dont Osiris s'esmerveilla, et luy demanda pourquoy il avoit respondu que c'estoit le cheval, et non pas le lion : et que Orus repliqua que le lion estoit plus utile à celuy qui auroit besoing de secours pour combattre, mais le cheval pour deffaire entierement et desconfire celuy qui se mettoit en fuitte : ce que Osiris ayant entendu de luy, en fut fort aise, jugeant qu'il estoit suffisamment preparé pour donner la battaille à son ennemy. Et dit on que plusieurs se retournoient [2] ordinairement [3] du costé d'Orus, jusques à la concubine mesme de Typhon nommée *Thoueris*, mais que un serpent la poursuyvit, qui fut taillé en pieces par les gens d'Orus : voylà pourquoy encore aujourd'huy ils appor-

[1] Voyez chap. XIII.

[2] Prenoient le parti d'Orus.

[3] Ce mot n'est pas dans le grec.

tent une petite corde [1], laquelle ils coupent en pieces. Si disent que la battaille dura plusieurs jours, mais que finablement Orus en gaigna la victoire, et que Isis ayant Typhon prisonnier lié et garroté ne le tua point, ains le deslia, et le laissa aller : ce que Orus ne peut endurer patiemment, ains jetta les mains sur sa mere, et luy osta de sur la teste la marque de royauté, au lieu de laquelle Mercure luy meit en la teste un morion [2] fait en guise d'une teste de bœuf [3].

Typhon voulut appeller en justice Orus, et luy mettre en avant qu'il estoit bastard, mais à l'aide de Mercure qui defendit sa cause, il fut jugé par les dieux legitime, et qu'il deffeit depuis à fait Typhon en deux autres battailles : et que Isis après sa mort coucha encore avec Osiris, duquel elle eut Helitomenus [4] et Harpocrates qui estoit mutilé des pieds. Voylà presque les principaux poincts de toute la fable, exceptez ceulx qui sont plus execrables, comme le demembrement d'Orus, et la decapitation de Isis. Or qu'il ne leur faille cracher au visage et rompre la bouche, comme dit AEschylus, s'ils

[1] Les traducteurs anglais ajoutent : « Dans leur assemblée ».

[2] Terme de l'art militaire ; ancienne armure de tête, à l'usage de l'infanterie : pot qu'on mettoit en tête. Diction. de Trévoux.

[3] Voyez Montfaucon, Antiquité expliquée. *Ib.*

[4] Xilander, Baxter et Squire, lisent ἡλιτόμηνον, né avant terme, et traduisent ainsi : « Duquel elle eut Harpocrates né « avant terme, et qui..... ». Il n'est fait mention nulle part de cet Hélitomenus. C'est une faute d'Amyot.

ont telles opinions de la bienheureuse immortelle nature que nous entendons la divinité, s'ils pensent et disent que telles fables soient veritables, et que realement et de faict elles soient ainsi advenues : il ne le fault point dire à toy, car je sçay bien que tu hais et abomines ceulx qui ont de si barbares et si estranges opinions des dieux : mais aussi vois tu bien que ce ne sont pas contes qui ressemblent fort aux fables vagues, et vaines fictions que les poëtes ou autres fabuleux escrivains controuvent à plaisir, ne plus ne moins que les araignées qui d'elles mesmes, sans aucune matiere ni subject, filent et tyssent leurs toiles, ains est apparent qu'ils contiennent des accidents et memoires de quelques inconvenients : ainsi comme les mathematiciens disent, que l'arc en ciel est une apparence seulement de diverses paintures de couleurs, par la refraction de nostre veuë contre une nuée : aussi ceste fable est apparence de quelque raison qui replie et renvoye nostre entendement à la consideration de quelque autre verité, comme aussi nous le donnent à entendre les sacrifices, où il y a meslé parmy ne sçay quoy de deuil et de lamentable, et semblablement les ordonnances et dispositions des temples qui en quelques endroits sont ouverts en belles æles et plaisantes allées longues à descouvert, et en quelques autres endroicts ont des caveaux tenebreux et cachez soubs terre, ressemblans proprement aux sepulcres et caves où l'on met les corps des trespassez ; [1] et mesmement l'opinion des Osiriens,

[1] Voyez les Observations. c.

qui bien que lon die que le corps d'Osiris soit en plusieurs lieux, renomment toutefois Abydus [1] et Memphis [2] petite ville, où ils disent que le vrai corps est, tellement que les plus puissans hommes et plus riches de l'AEgypte ordonnent coustumierement que leurs corps soient inhumez en la ville d'Abydos, à fin qu'ils gisent en mesme sepulture que Osiris : et en Memphis on nourrit le bœuf Apis, qui est l'image et figure de son ame, et veulent que le corps aussi y soit, et interpretent aucuns le nom de cette ville, comme s'il signifioit le port des gens de bien, les autres le sepulchre d'Osiris : et y a devant les portes de la ville une petite isle [3], qui au demourant est inaccessible à tous autres, de maniere que les oyseaux mesmes n'y peuvent pas demourer, ny les poissons en approcher, fors qu'en un certain temps les presbtres y entrent, et y font des sacrifices et offrandes que lon presente aux trespassez, et y couronnent de fleurs la sepulture d'une mediphte [4] qui est ombra-

[1] Il ne reste plus aucun vestige de cette ville.

[2] M. Reiske témoigne avec raison sa surprise sur l'épithète donnée ici à Memphis, ancienne capitale de l'Heptanomide et prédominante sur toute autre de l'Egypte avant Alexandrie. Voyez Pline, Strabon et M. Savary, depuis la page 257 jusqu'à la page 272. Voyez aussi Laugthon, pag. 39; et D'Anville, pag. 195.

[3] Appellée autrefois *Philæ*, et maintenant *l'île du Temple*, Lettres édif. T. V, pag. 402. Voyez Strabon, XVII. *Servius ad vers.* 153, AEneid. 6.

[4] Amyot s'est trompé. Il faut lire : « Et y couronnent de « fleurs la sépulture d'Osiris ombragée et couverte par un *me-*

gée et couverte d'un arbre plus grand et plus hault que pas un olivier.

XXI. Eudoxus escrit que combien que lon monstre plusieurs sepulchres, qu'on dit estre d'Osiris en AEgypte, le corps neantmoins en est en Busiride [1], pource que c'est le païs et le lieu de la naissance d'Osiris, et qu'il n'est jà besoing le dire de Taphosiris [2], pource que le nom mesme le dit assez, signifiant la sepulture d'Osiris. [3] J'approuve la coupure du bois, la deschireure du lin, et les effusions et offrandes funebres que lon y fait, pour autant qu'il y a beaucoup de mysteres meslez parmy. Si disent les presbres AEgyptiens, que non seulement de ces dieux là, mais encore de tous ceulx qui ont esté engendrez, et ne sont point incorruptibles, les corps en sont demourez par devers eulx, là où ils sont honorez et reverez, et les ames estans devenues estoiles en reluysent au ciel, et que celle d'Isis est celle que les Grecs appellent l'estoile *Caniculaire*[4],

« *diphte*, qui est un arbre plus grand et plus haut que pas un « olivier ». On ne connoît pas le *mediphte*. Baxter remplace ce mot par celui de μηδικης, un citronnier.

[1] *Busiris*, maintenant *Bousir* dans la basse Egypte. D'Anville, 192. Savary, pag. 195, 262, 282, 290, 296.

[2] Taposiris: Voyez Strabon. Cette ville se fait connoître sous le nom d'*Abousir*, sur la pointe de ce qu'on appelle aujourd'hui, le golfe des Arabes. D'Anville, 191; Savary, p. 34.

[3] Il faut lire: *Je ne dis rien de la coupure du bois*, etc.

[4] Connue sous le nom de *Sirius*. C'est une étoile de la constellation du grand chien. *Sirius* ou la gueule du grand chien, est de la première grandeur; c'est la plus belle étoile du ciel, elle se fait remarquer par sa scintillation et son éclat. Astron. de M. de la Lande.

et les AEgyptiens *Sothin*, celle de Orus *Orion* [1]; celle de Typhon l'*Ourse* [2]. Mais là où tous les autres villes et peuples de l'AEgypte, contribuent la quote qui leur est imposée, pour faire portraire et paindre les animaux [3] que lon y honore, ceulx qui habitent en la contrée Thebaïde seuls entre tous n'y donnent rien, estimans que rien qui soit mortel ne peult estre dieu, ains celuy seul qu'ils appellent *Cnef*, qui jamais ne nasquit, ne jamais ne mourra. Comme doncques ainsi soit, que plusieurs telles choses se disent et se monstrent en AEgypte, ceulx qui cuydent que ce soit pour perpetuer la memoire

[1] Autre constellation qui, comme la précédente, est une des quinze constellations australes des anciens : elle est formée de trois étoiles près l'une de l'autre, sur une même ligne, et dans le milieu d'un grand quadrilatère. Les paysans nomment ces trois étoiles, *les trois rois* ou *le rateau* : les astronomes les appellent *le baudrier d'Orion* : elles indiquent par leur direction, le côté de *Sirius*, qui est à l'Orient ou au Sud-Est d'Orion. Cette grande constellation d'Orion s'observe aisément en Europe dans les mois de janvier ou de février, vers les 7 ou 8 heures du soir, en regardant du côté du midi. M. de la Lande. *Ib.*

[2] Parmi les constellations Boréales, il y en a deux qui portent ce nom ; *la grande Ourse*, appellée par le peuple *le grand chariot* ou *le chariot de David;* et la *petite Ourse*, ou *le petit chariot :* on appelle *étoile polaire*, la dernière étoile de la queue de la petite Ourse, parce que cette étoile n'est qu'à deux degrés du pôle septentrional. *Universal Dictionnary by Harris.*

[3] Lisez : *pour l'entretien des animaux.* Squire et Xilander lisent, Τὰς Τροφὰς au lieu de Τὰς γραφὰς. Voyez dans Hérodote L. II., tout ce qu'il en coûtoit aux Egyptiens pour l'entretien de leurs animaux sacrés.

des faicts et accidents merveilleux et grands de quelques princes, roys ou tyrans, qui pour leur excellente vertu, ou grande puissance ont adjousté à leur gloire l'authorité de divinité, auxquels puis après il soit arrivé des inconveniens, ils usent en cela d'une bien facile desfaitte et façon d'eschapper, et si ne font point mal de transferer des dieux aux hommes ce qu'il y a de sinistre ou infame en tous ces contes là, et si sont aidez par ces tesmoignages que lon lit ès histoires : car les AEgyptiens escrivent que Mercure estoit bien petit de corsage [1], que Typhon estoit de couleur rousseau, Orus blanc, et Osiris brun, comme ayants de nature esté hommes : davantage ils appellent Osiris capitaine et gouverneur, *Canobus* [2], duquel nom ils ont aussi appellé une estoile, et la navire que les Grecs appellent *Argo*, ils tiennent que c'est la figure de la navire d'Osiris, que lon a referé au nombre des astres [3] pour l'honneur de luy, et si n'est pas située au mouvement du ciel gueres loing de celle d'Orion, et de celle de la Caniculaire, dont ils estiment l'une sacrée à Orus, et l'autre à Isis.

XXII. Mais j'ay peur que cela ne soit remuer

[1] Grec. escrivent que Mercure avoit un bras plus court que l'autre.

[2] *Canopus* : c'est une des quinze étoiles de la première grandeur : elle n'est point visible en Europe. De la Lande. *Ib.* Elle se trouve au bout du gouvernail dans la constellation du navire Argo. Vitru. IX, 7. Voyez la note suivante.

[3] *Le navire*, une des quinze constellations australes des anciens De la Lande. *Ib.*

les choses sainctes, auxquelles on ne doit toucher, pour ne point combattre, non seulement le long temps et l'antiquité, comme dit Simonides, ains la religion de plusieurs peuples qui de longue main ont une devotion imprimée envers ces dieux là, en ne voulant pas endurer que ces grands noms là transportent chose quelconque du ciel en la terre, et que ce ne soit encore vouloir arracher et renverser un honneur, et une foy et creance, qui est emprainte aux cœurs des hommes presque dès leurs premiere naissance, qui seroit ouvrir de grandes portes à la tourbe des mescreants Atheistes, lesquels separent et esloignent les hommes de toute divinité, et donner manifeste ouverture et grande licence aux impostures et tromperies de Evemerus[1] le Messenien, lequel ayant luy mesme controuvé les originaux de fables qui n'ont aucune verisimilitude, ny aucun subject, a respandu par le monde universel toute impieté, transmuant et changeant tous ceulx que nous estimons dieux en noms d'admiraux, grands capitaines, et de roys qui auroient esté le temps passé, ainsi qu'il est, ce dit il, escrit en lettres d'or, en la ville de Panchon, que jamais homme Grec ne Barbare ne veit que luy, ayant navigué au païs des Panchoniens et Triphyliens, qui ne sont en nulle partie de la terre habitable : et neantmoins[2] on celebre assez entre les

[1] Voyez sur cet ancien écrivain, Cicéron, *de natur. Deor.* Macrob. Satur. Strab. L. I et VII. Voyez aussi l'abbé Batteux, Hist. des causes premières.

[2] Lisez : et certe.....

Assyriens les haults faicts de Semiramis, et de Sesostris en AEgypte, jusques aujourdhuy les Phrygiens appellent les illustres et admirables entreprises, exploits d'armes Maniques, d'autant que l'un de leurs anciens roys du temps jadis s'appelloit *Manis*, qui de son temps fut un très sage et très vaillant prince, aucuns l'appellent autrement *Masdes*. Cyrus mena les Perses, Alexandre les Macedoniens tousjours conquerans presque jusques au bout du monde, mais pour tout cela, ils n'ont renom que d'avoir esté puissans et vaillants princes et roys. Et s'il y en a eu quelques uns qui elevez par oultrecuydance avec jeunesse et ignorance, comme dit Platon, ayants l'ame enflammée de vaine gloire et d'insolence, ayent reçeu les surnoms de dieux, et des fondations de temple en leurs noms, celle gloire ne leur a gueres longuement duré, et puis estans par la posterité condamnez de vanité et de superbe arrogance, oultre l'injustice et l'impieté,

En peu de jours leur folle renommée
S'en est allée en vent et en fumée.

Et maintenant, comme serfs fugitifs qu'il est loysible de reprendre par tout où lon les peult trouver ils sont arrachez des temples et des autels, et ne leur est demouré que leurs tombeaux et sepulchres. Et pourtant Antigonus le vieil, comme un certain poëte, nommé *Hermodotus* en ses vers l'eust appellé fils du soleil, et dieu : « celuy, dit il, qui « vuide le bassin de ma selle percée sçait bien,

« comme moy, le contraire ». Et feit aussi bien sagement Lysippus le statuaire, quand il reprit le paintre Apelles de ce que paignant Alexandre le grand, il luy meit la foudre en main, là où Lysippus luy avoit mis au poing la lance, de laquelle gloire estoit pour durer eternellement, comme estant veritable et meritoirement propre et deuë à luy.

XXIII. Et pourtant ont mieulx fait et dit ceulx qui ont pensé et escrit que ce que lon recite de Typhon, d'Osiris, et d'Isis, n'estoient point accidents advenus ny aux dieux ny aux hommes, ains à quelques grands dæmons, comme ont fait Pythagoras, Platon, Xenocrates et Chrysippus, suyvant en cela les opinions des vieux et anciens theologiens, qui tienent qu'ils ont esté plus forts et plus robustes que les hommes, et qu'en puissance ils ont grandement surmonté nostre nature : mais ils n'ont pas eu la divinité pure et simple, ains ont esté un suppost composé de nature corporelle et spirituelle, capable de volupté et de douleur, et des autres passions et affections qui accompagnent ces mutations là, travaillans les uns plus, les autres moins : car entre les dæmons il y a, comme entre les hommes, diversité et difference de vice et de vertu. Et les faicts des geants et des Titans qui sont tant chantez par les poëtes Grecs et les abominables actes d'un Saturne, et les resistences d'un Python à l'encontre d'Apollon, les sons [x] d'un Bacchus, et les erreurs d'une Ceres, ne different en rien des

[x] Lisez, d'après Eusèbe, *præperat. Evangel.* les exils ou les fuites....

accident

accidents d'Osiris et de Typhon, et de tous ces autres tels contes fabuleux que chascun peult ouir tant qu'il veult, et tout ce qui est caché et couvert soubs le voile des sacrifices significatifs et soubs des cerimonies qu'il n'est pas loysible de dire, ny de monstrer à un commun populaire, tout cela est d'une mesme sorte, suyvant laquelle opinion nous voyons qu'Homere appelle les gens de bien diversement, tantost semblables aux dieux ou egaux aux dieux, tantost

Ayants des dieux la divine prudence :

mais du nom de dæmon il en use communement, autant en parlant des meschans comme des bons,

Dæmonien avant approche toy,
Comment as tu de ces Grecs tant d'effroy?

Et ailleurs,

Quand il chargea la quatriesme fois
Il ressemble un dæmon.

Et ailleurs,

Dæmonienne en quelle forfaitture
Le vieil Priam, et sa progeniture,
T'ont ils si fort offensée, que tant
Ton cœur felon prochasse soubhaittant
De Troye voir la ville bien bastie
Entierement rasée et subvertie [1]?

Comme nous donnant à entendre que les dæmons ont nature meslée, et une volonté et affection inegales, et non point tousjours semblables.

[1] C'est Jupiter qui parle ainsi à Junon. Iliade IV, 31, 32 et 33

XXIV. De là vient que Platon attribue aux dieux Olympiques et celestes, tout ce qui est dextre et non pair, et tout ce qui est senestre et pair aux dæmons : et Xenocrates tient que les jours malencontreux, et les festes où lon se bat, et où lon se donne des coups, et qu'on se frappe l'estomac, ou que lon jeune, où il se fait ou dit quelque chose honteuse et villaine, il n'estime point qu'elles appartiennent aux bons dieux, ny aux bons dæmons : mais qu'il y a en l'air des natures grandes et puissantes, au demourant malignes et mal-accointables, qui ont plaisir que lon face de telles choses pour elles, et que quand elles les ont obtenues, elles ne s'addonnent plus à pis faire : comme aussi au contraire Hesiode appelle les bons et saincts dæmons gardiens des hommes,

> Donneurs de biens, d'opulence et richesse,
> Propre à eulx est la royale largesse [1].

Et Platon appelle ceste sorte de dæmons mercuriale et ministeriale, estant leur nature au milieu des dieux et des hommes, envoyant les prieres et requestes des hommes vers le ciel aux dieux, et de là nous transmettans en terre les oracles et revelations des choses occultes et futures, et les donations des richesses et des biens, Empedocles mesme dit, qu'ils sont punis et chastiez des faultes et offenses qu'ils ont commises,

> L'air les vous jette en la grand' mer profonde,
> L'eau les vomit dessus la terre ronde,

[1] *Opera et Dies*, vers 122 et 123.

La terre après au ciel les fait voler ;
Et le soleil les précipite en l'air :
De l'un en l'autre ainsi chassez, il cheent ;
Et tous ensemble egalement les hayent [1] :

jusques à ce qu'estans ainsi chastiez et purgez ils recouvrent de rechef le lieu, le reng et l'estat qui leur est propre, selon leur nature : à cela ressemble naifvement ce que lon recite de Typhon, qu'il feit par son envie et sa malignité plusieurs mauvaises choses, et qu'ayant mis tout en combustion, il remplit de maulx et de miseres la mer et la terre : et puis en fut puny, et que la femme et sœur d'Osiris en feit la vengeance, estaignant et amortissant sa rage et sa fureur : et neantmoins encore ne meit elle point à nonchaloir les travaux et labeurs qu'elle avoit supportez, et les fuittes çà et là, ny plusieurs actes de grande sapience et grande vaillance, se contentant que cela demourast ensepvely en silence et en oubly, ains les melant parmy les plus sainctes ceremonies des sacrifices, comme exemples, images et souvenances des inconveniens pour lors advenus, elle consacra un enseignement et une instruction et consolation de pieté envers les dieux, autant pour les femmes que pour les hommes detenus en miseres et calamitez.

XXV. Au moyen dequoy elle et son mary Osiris auroient esté transmuez de bons dæmons pour leurs vertus en dieux, comme depuis l'auroient aussi semblablement esté Hercules et Bacchus, auquels,

[1] Plutarque cite ces vers dans le Traité, *qu'il ne faut point prêter à usure*, T. II, des Morales, pag. 350.

non sans raison pour cela auroient esté decernez honneurs entremeslez des dæmons et des dieux, comme à ceulx qui ont par tout grande puissance, tant dessoubs que dessus la terre, mais specialement en ces sacrifices là, pource que Sarapis [1] n'est autre chose que Pluton, et Isis que Proserpine, comme dit Archemachus natif d'Eubœe, et Heraclitus le Pontique, qui pense que l'oracle qui est en la ville de Canobus soit celuy de Pluton.

XXVI. Le roy Ptolomeus [2], surnommé le *sauveur*, feit enlever de la ville de Sinope la statue enorme de Pluton, non qu'il sçeust qu'elle y fust, et qu'il eust jamais veu auparavant quelle face elle avoit, sinon qu'il luy fut advis en songeant, qu'il voyoit Sarapis qui luy commandoit, que le plus tost qu'il luy seroit possible, il feist transporter sa statue en Alexandrie [3]. Le roy ne sçavoit où estoit ceste statue, ny là où il la devoit trouver, mais ainsi comme il racontoit luy mesme sa vision à ses amis, il se rencontra un nommé *Sosibius*,

[1] Squire lit *Osiris* au lieu de *Sarapis ;* ce changement est nécessaire pour que le raisonnement de Plutarque ait quelque suite. Au reste ces noms pris l'un pour l'autre prouveroient, que *Sarapis* et *Osiris* sont la même divinité. Voyez sur les différens noms d'Isis et d'Osiris, *Diodore*, *Sicul.* L. I.

[2] Ptolémée Soter.

[3] Voyez sur cette translation du dieu de Sinope, *Tacit. Histor.* IV, 83. T. III, de la nouvelle édit. *in-4°*. Le nouvel éditeur y a répandu quantité de notes qui jettent le plus grand jour sur cet endroit de Plutarque : il y a même ajouté, page 533 et suiv. une Dissertation, de *Deo Serapide*, qui tiendra lieu des observations que nous pourrions faire.

homme qui avoit esté en beaucoup de païs, lequel dit qu'il avoit veu une pareille statue que celle que le roy leur descrivoit en la ville de Sinope : si y envoya le roy un Soteles et Dionysius, qui avec longue espace de temps et grand travail, non sans aide special encore de la providence divine, la deroberent et l'emmenerent. Quand elle fut apportée, et qu'on la veit en Alexandrie, Timotheus le cosmographe, et Manethon Sebennitique, conjecturans que c'estoit la statue de Pluton à veoir Cerberus auprès de luy, et le dragon, persuaderent au roy que ce n'estoit l'image d'autre dieu que de Sarapis, car il ne vint pas de là avec ce nom là, mais estant apporté en Alexandrie, il y acquit le nom de *Sarapis*, qui est le nom dont les AEgyptiens appellent Pluton, combien que Heraclitus le physicien die, que Pluton et Dionysius, c'est à dire, Bacchus, soient tout un. Quand doncques ils veulent enrager et follastrer, ils se laissent aller en ceste opinion. Car ceulx qui cuydent que *Ades*, c'est à dire, Pluton, soit le corps, comme la sepulture de l'ame, pour ce qu'il semble qu'elle soit folle ou yvre pendant qu'elle est dedans, il me semble qu'ils allegorisent bien froidement, et vault mieulx assembler en un Osiris avec Bacchus, et Bacchus avec Sarapis, en disant que depuis qu'il eut changé de nature, il changea aussi d'appellation, et pourtant est le nom de Sarapis commun à tous, ainsi comme sçavent assez ceulx qui ont esté reçeus ès sacrifices et en la religion de Osiris.

XXVII. Car il ne fault pas adjouster foy aux

livres des Phrygiens qui disent que une Charops fut fille de Hercules, et que d'un autre fils de Hercules nommé *Isaiacus* nasquit Typhon, ny aussi faire compte de Philarchus escrivant que Bacchus fut le premier qui amena des Indes deux bœufs, l'un desquels avoit nom *Apis*, et l'autre *Osiris*, et que Sarapis est le propre nom de celuy qui regit et embellit l'univers, d'autant que *Sairein* [1] signifie orner et embellir, car ces propos de Philarchus sont manifestement hors de toute apparence, et encore plus le dire de ceulx qui escrivent que Sarapis n'est pas le nom d'un dieu, mais que c'est le sepulchre d'Apis [2] que lon appelle ainsi, et qu'il y a dedans la ville de Memphis des portes de bronze (nommées d'oubliance et de deuil [3]) que lon ouvre quand lon inhume Apis, et qu'elles menent un bruit bas et rude quand on les ouvre, et que c'est pourquoy nous mettons la main sur tout vase de bronze et de cuyvre qui nous fait du bruit pour le faire cesser. Il y a plus d'apparence en l'opinion de ceulx qui tienent qu'il a esté derivé de ce mot *Sevesthai* ou *Sousthai* [4], qui signifie poulser, comme estant celuy qui remue la machine du monde. Il y a aussi plusieurs des presbtres qui tienent que c'est un mot composé de Osiris et d'Apis, exposans et nous enseignans qu'il nous fault penser que Apis est une

[1] σαίρειν, balayer. *Amyot.*

[2] σορὸς ἄπιδος. *Amyot.*

[3] Squire et Xilander assurent n'avoir vu en aucun ancien écrivain ces noms donnés aux portes d'airain de Memphis.

[4] σεύεσθαι, σώζεσθαι. *Amyot.*

belle image de l'ame d'Osiris. Mais quant à moy si Sarapis est un AEgyptien, je pense qu'il signifie joye et alaigresse, le conjecturant par ce que les AEgyptiens appellent feste et liesse *Sairei*, car Platon mesme escrit que *Ades* qui signifie Pluton, est fils d'Aido, c'est à dire de vergongne et de honte, doulx et clement dieu à ceulx qui sont par devers luy. Et est vray que au langage des AEgyptiens, plusieurs autres noms propres signifient quelque chose, comme celuy par lequel ils signifient le lieu de dessoubs la terre, et où ils cuydent que les ames des trespassez s'en aillent après la mort, qu'ils disent *Amenthes*, c'est à dire prenant et donnant: mais si ce mot là est un de ceulx qui ancienement sont sortis de la Grece, et depuis y ont esté rapportez, nous en discourrons cy après.

XXVIII. Et maintenant achevons de considerer le reste de l'opinion que nous avions en main: car Osiris et Isis estants des bons dæmons, ont esté transferez en la nature des dieux: et quant à la puissance de Typhon qui s'en alloit desfaitte et fracassée, voire tirant aux derniers sanglots et battements de la mort, ils ont aucuns sacrifices et cerimonies où ils la reconfortent, et y en a aussi d'autres, esquels au contraire ils l'abbattent, la diffament en certaines festes qu'ils ont: car ils injurient et oultragent les hommes rousseaux, et qui plus est, ils precipitent les asnes roux, comme font les Coptites, pour autant que Typhon a esté roux, et de la couleur d'un asne rouge: et les Busirites,

et Lycopolites [1] se gardent entierement de sonner des trompettes, d'autant que leur son ressemble au cry de l'asne: et brief ils estiment que l'asne soit un animal immonde, pour sa semblance de couleur qu'il a avec luy: et faisant des gasteaux ès sacrifices des moys de Payni [2] et de Phaofi [3], ils y figurent dessus un asne lié: et au sacrifice du soleil, à ceulx qui veulent [4] cognoistre dieu, ils commandent qu'ils ne portent point de bagues d'or sur leurs corps, et qu'ils ne donnent point à manger à l'asne: et semble que les Pythagoriens [5] mesmes eussent opinion, que Typhon estoit une puissance dæmonique: car ils disent qu'il nasquit en un nombre pair de cinquante huict [6], et de rechef que celle du nombre triangle [7] est la puissance de Pluton, de Bacchus, de Mars, et que celle du quarré [8] est de Rhea, de Venus, de Ceres, de Vesta et de Juno: et de celle du Dodecagone, c'est à dire, à douze angles, est celle de Jupiter, et

[1] Habitans de *Lycopolis* ou *Lycón*, la ville des loups, dans la Thébaïde, sur la rive gauche du Nil, appellée maintenant *Siut* ou *Ossiot*. D'Anville, 196.

[2] Dixième mois de l'année égyptienne dont le premier jour correspondoit au 29 août. *Laugthon's*, *History of ancient Egypt*. pag. 279.

[3] Second mois de l'année égyptienne. *Ib.*

[4] Rendre leurs hommages au dieu c.

[5] Voyez T. I, des Vies, pag. 62.

[6] Lisez: cinquante-six.

[7] Lisez: que la figure triangulaire exprime la....

[8] Exprime celle de....

celle à cinquante et huict [1] angles est celle de Typhon, ainsi comme Eudoxus a laissé par escrit : et les AEgyptiens estimans que Typhon a esté roux de couleur, immolent et sacrifient les bœufs de la mesme couleur, en faisant si exquise et si diligente observation, que s'il a un seul poil blanc ou noir, ils le reputent non sacrifiable, par ce qu'ils estiment que ce qui est bon à sacrifier, ne soit pas agreable aux dieux? ains au contraire, desplaisant à eulx, d'autant qu'ils pensent que ce soient des corps qui ont receu les ames de quelques mauvais et meschants hommes, transformez en d'autres animaux, et pourtant font ils toutes les execrations et maledictions du monde dessus la teste laquelle ils couppent, et puis la jettent dedans la riviere, au moins ils le faisoient ainsi anciennement, mais maintenant ils la donnent aux estrangers, et puis les presbtres, qui se nomment les *Seelleurs*, venoient à marquer ce bœuf que lon devoit immoler de la marque de leur seau, qui estoit, ainsi comme escrit Castor [2], l'image d'un homme à genoux, ayant les mains liées derriere, et l'espée à la gorge [3] : semblable traittement font ils à l'asne pour sa lourde rudesse et son insolence, non moins que pour sa couleur. Et pourtant surnomment ils *Ochus* [4]

[1] Grec : cinquante et six....

[2] Castor de Rhodes, historien grec, qui, suivant Suidas, a été rhéteur à Marseille. Il vivoit vers l'an 700 de Rome.

[3] Baxter observe, que cette empreinte rappelloit l'ancienne coutume d'offrir des victimes humaines à Mars et à Pluton.

[4] Voyez la suite chronologique des rois de Perse. T. III, des Morales, p. 227.

celuy des roys de Perse que plus ils haissoient comme execrable et abominable, *l'asne* : et Ochus en estant adverty leur dit, « Cest asne là mangera « vostre bœuf ». Aussi feit il immoler leur bœuf Apis, ainsi comme Dinon [1] a laissé par escript. Et quant à ceulx qui disent que Typhon, après la battaille perdue, s'enfuit sept journées dessus un asne, et que s'estant ainsi sauvé, il engendra des enfans, Jerosolymus et Judæus, il est tout manifeste qu'ils veulent tirer à toute force les histoires des Juifs en ceste fable.

XXIX. Telles doncques sont les conjectures que lon en peult tirer, mais pour en discourir un peu avec raison, considerons premierement les points où il y a plus de simplicité. Ainsi comme les Grecs allegorisent, que Saturne est le temps, et que Juno est l'air, et que la generation de Vulcain est la transmutation de l'air en feu : aussi disent ils que Osiris emprès [2] les AEgyptiens s'entend estre le Nil, qui se mesle avec Isis, c'est à dire la terre, et que Typhon est la mer, dedans laquelle le Nil venant à entrer, se perd et se dissipe çà et là, sinon [3] en tant que la terre en recevant une partie en est rendue fertile par luy, et s'y fait une lamentation sacrée sur le Nil, par laquelle on le deplore comme

[1] Père du célèbre Clytarque, le contemporain d'Alexandre. Plin. Hist. Natur. L. X, 70. Voyez Menag. *in Diogen. Laër.*

[2] Chez.

[3] Lisez : si ce n'est par rapport aux parties qui se répandent dans ses débordemens, sur la terre qui est rendue fertile par lui.

naissant à la main gauche, et se perdant à la main droitte : car les AEgyptiens estiment que la partie du soleil levant soit la face du monde, et la partie de Septentrion soit le costé droict, et la partie du midy le costé gauche. Ce Nil doncques qui sourd à la main gauche [1], et se vient à perdre en la mer à la main droitte [2], à bon droit est dit avoir sa naissance à la gauche, et sa mort à la droitte. C'est pourquoy les presbtres ont la mer en abomination, et appellent le sel l'escume de Typhon, et est l'un des poincts qu'on leur defend [3], de n'user jamais de sel à la table, et la raison pourquoy ils ne saluënt jamais les pilotes et gens de marine, pour autant qu'ils sont ordinairement sur la mer, et gaignent leur vie à l'art de naviguer, et est aussi l'une des principales causes pourquoy ils abominent le poisson, de sorte que quand ils veulent escrire le haïr et abominer, ils paignent un poisson : comme au vestibule, qui est devant le temple de Minerve, en la ville de Sai, il y avoit paint un petit enfant, un vieillard, et un esparvier, et tout joignant un poisson, et à la fin un cheval de riviere [4], qui signifioit soubs figure : « O arrivans « et partans, jeunes et vieux, dieu hait toute vio« lente injustice » : [5] car par l'esparvier ils repre-

[1] Grec : qui sort du côté du Midi.

[2] Grec : du côté du Septentrion.

[3] De ne mettre jamais de sel sur la table. c.

[4] Un Hippopotame.

[5] Il faut suppléer avec M. *Wyttembach. L'enfant représente l'avenir, le vieillard le passé ; par l'esprevier ils*, etc. c.

sentent dieu, par le poisson haine et abomination, et par le cheval de riviere, toute impudence de mal faire, d'autant que lon tient qu'il tue son pere, et puis se mesle par force avec sa mere. Ainsi semblera il que le dire des Pythagoriens, qui disoient que la mer estoit la larme de Saturne, soubs paroles couvertes voulussent donner à entendre qu'elle estoit impure et immonde.

XXX. J'ay bien voulu en passant alleguer cela, encore qu'il soit hors du propos de nostre fable, pour ce qu'il contient une histoire toute commune: mais pour revenir à nostre propos, les plus sçavans des presbtres entendent par Osiris non seulement la riviere du Nil, et par Typhon la mer, ains par l'un ils entendent generalement toute vertu de produire eau, et toute puissance humide, estimans que ce soit la cause materielle de generation, et la substance du germe generatif: et par Typhon ils entendent toute vertu desicative, toute chaleur de feu, et toute secheresse, comme chose qui est de tout point contraire et ennemie de l'humidité: c'est pourquoy ils tienent que Typhon estoit rousseau de poil, et de tainct jaunastre, et pour ceste raison ils ne rencontrent pas volontiers les hommes qui sont de telle scouleurs, ny ne parlent pas, sinon envis[1], à eulx: au contraire ils faignent que Osiris estoit brun de couleur, pour autant que toute eau fait apparoir la terre, les vestements et les nuées mesmes noires, et l'humidité qui est dedans les jeunes hommes rend les cheveux noirs, et la couleur

[1]. Sinon à regret.

jaune, qui semble une pallidité, procedant de seicheresse qui est au corps de ceulx qui ont passé la fleur et vigueur de leur aage: et la saison de la primevere est verdoyante, generative et doulce: mais l'arriere saison de l'automne à faulte d'humeur est ennemie des plantes, et maladive pour les hommes. Et le bœuf qui publiquement est nourry en la ville de Heliopolis, que lon appelle *Mnevis*, consacré à Osiris, et que les aucuns estiment estre pere d'Apis, est de poil noir, et est honoré en second lieu après celuy d'Apis. Davantage toute la terre d'AEgypte est fort noire entre les autres, comme ils appellent le noir des yeux *chemia* [1], et l'accomparent et representent par le cœur, lequel est chaud et humide, et aussi à la senestre partie du monde, comme le cœur est tourné vers la partie gauche de l'homme, et encline là: et disent que le soleil et la lune ne sont point voiturez dedans des charriots ou charrettes, ains dedans des bateaux, esquels ils naviguent tout à l'entour du monde, donnans par cela couvertement à entendre, qu'ils sont nez et nourris d'humidité. Et estiment que Homere ayant appris des AEgyptiens comme Thales, que l'eau estoit le principe de toutes choses, le met aussi, par ce que Osiris est l'Ocean, et Isis est Thetis, qui nourrit et allaicte tout le monde: car les Grecs appellent la projection de semence *Apousian*, et la commixtion du masle et de la femelle *Synousian*, et *Hyos* en Grec signifie fils, qui est derivé de ce mot *Hydor*, qui vault autant comme eau, et *Hy-*

[1] Lisez: et ils l'appellent comme le noir des yeux, *Chemia*.

say signifie pleuvoir, et surnomment Bacchus *Hyes*, comme qui diroit, maistre et seigneur de l'humide nature, qui n'est autre chose que Osiris. Et ce que nous prononçeons Osiris, Hellanicus le met *Hyrisis*, disant l'avoir ainsi ouy prononcer aux presbtres, et l'appellent par tout ainsi, non sans apparence de raison, à cause de sa nature et de son invention.

XXXI. Mais que ce soit Osiris un mesme dieu que Bacchus, qui est ce qui par raison le doit mieulx sçavoir que toy, ô Clea, attendu qu'en la ville de Thebes tu es la maistresse des Thyades[1] et que dès ton enfance tu as esté consacrée et devouée par ton pere et par ta mere au service et à la religion d'Osiris? Mais si pour le regard des autres il est besoing d'alleguer des tesmoignages, nous laisserons les choses cachées et secrettes, mais ce que les presbtres font en public quand ils enterrent Apis, ayant apporté le corps sur un radeau, ne differe en rien des cerimonies de Bacchus: car ils sont vestus de peaux de cerfs, et portent en leurs mains des javelines, et cryent à pleines testes, et se demenent fort, ne plus ne moins que ceulx qui sont espris de la saincte fureur de Bacchus: c'est pourquoy plusieurs peuples de la Grece portraient la statue de Bacchus avec une teste de taureau, et les femmes des Eliens[2] en leurs prieres le reclament et requierent de venir à elles avec son pied

[1] Grec: *des Thyades de Delphes.*

[2] Cette prière des femmes Eliennes se trouve dans les *Demandes des choses Grecques*, quest. 36.

de bœuf [1]. Et les Argiens communement le surnomment *Bougenes*, qui est à dire fils de vache : qui plus est ils l'invoquent et l'appellent hors de l'eau au son des trompettes, jettans dedans un abysme d'eau un agneau pour [2] le portier, et cachent leurs trompettes dedans leurs javelines, ainsi comme Socrates l'escrit en son livre des saincte̊s cerimonies. Et puis les faicts titaniques et la nuict toute entiere s'accordent avec ce que lon raconte du demembrement d'Osiris, et à sa resurrection et renouvellement de vie : aussi font les sepultures, car les AEgyptiens monstrent en plusieurs lieux des sepultures d'Osiris : et les Delphiens pensent avoir les ossemens de Bacchus par devers eulx, qui sont inhumez près de l'oracle, et luy font [3] les religieux un sacrifice secret dedans le temple d'Apollo [4], quand les Thyades, qui sont les presbtresses, commancent à remuer et entonner leur cantique de Lichites, qui est un surnom de Bacchus, derivé de *Licnon*, qui signifie le berceau d'un petit enfant. Or que les Grecs estiment que Bacchus soit le seigneur et maistre, non seulement de la liqueur du vin, mais aussi de toute autre nature humide, Pindare en est suffisant tesmoing quand il dit,

Bacchus le donneur de liesse
Les arbres accroissent en largesse,

[1] Voyez *Ibd.*

[2] Sans doute le portier des enfers. c.

[3] *Les Hosioi.* Il en est parlé dans les questions Grecques. c.

[4] *Lorsque les Thyades éveillent Licnites.* Tout le reste de la phrase est ajouté par Amyot. c.

Car sa lueur sainte produit
Toutes les especes de fruict.

Voylà pourquoy il est estroittement inhibé et defendu à ceulx qui servent et reverent Osiris de gaster un arbre fruictier, et d'estoupper une fontaine: si n'appellent pas seulement la riviere du Nil, le decoulement d'Osiris, ains toute autre sorte d'eau: au moyen dequoy devant ses sacrifices on porte tousjours en procession une cruche à eau, en l'honneur de ce dieu. Et puis ils paignent un roy ou le climat meridional du monde, par une feuille de figuier, et interpretent ceste feuille l'abbreuvement et le mouvement de tous, et semble qu'elle se rapporte au membre naturel. Et quand ils celebrent la feste qu'ils appellent des *Pamyliens*, qui est toute bacchanale, ils monstrent et portent en procession une statue qui a le membre naturel, qui est trois fois aussi grand que l'ordinaire [1]: car dieu est le principe des choses, et tout principe par generation se multiplie soy-mesme [2]: or avons nous accoustumé de dire trois fois pour plusieurs fois, nombre finy pour infiny, comme quand nous disons Trismacares, c'est à dire trois fois heureux, pour dire très heureux, et trois liens pour dire infinis.

XXXII. Si d'adventure le nombre ternaire n'a esté expressement et proprement choisi par les anciens: car la nature humide estant le principe et la generation de toutes choses, a engendré dès le

[1] Baxter et Squire lisent: *qui a trois membres naturels.* Voyez Pignor dans son exposition de la table Isiaque, p. 5.

[2] Grec: multiplie par génération ce qui provient de lui.

commencement

commancement les trois premiers corps, à sçavoir l'eau, l'air et la terre : car le propos que lon adjouste à la fable, que Typhon jetta le membre viril d'Osiris en la riviere, et que Isis ne le peut trouver, mais qu'elle en feit faire une representation semblable, et que l'ayant accoustré elle ordonna qu'on l'honorast, et qu'on le portast en pompe, tend à nous enseigner que la vertu genitale et productive de dieu, eut l'humidité pour sa premiere matiere, et par le moyen d'icelle humidité se mesla parmy les choses qui estoyent propres à participer de la generation. Il y a un autre propos que tiennent les AEgyptiens, que un Apopis frere du Soleil faisoit la guerre à Jupiter, qu'Osiris porta secours à Jupiter, et luy ayda à deffaire son ennemy : au moyen dequoy il l'adopta pour son fils, et le nomma *Dionysius*, c'est à dire Bacchus. Si est facile à monstrer que la fabulosité de ce propos là touche couvertement la verité de nature [1] : car les AEgyptiens appellent *Jupiter* le vent, auquel rien n'est plus contraire que la secheresse enflammée, ce que n'est pas le soleil, mais elle a grande cousanguinité et conformité à luy. Or l'humidité venant à estaindre l'extremité de la secheresse, fortifie et augmente les vapeurs qui nourrissent le vent et le tienent en vigueur [2] : davantage les Grecs consa-

[1] Touche couvertement les principes de la physique.

[2] Les vapeurs en effet forment les nuages, qui, en grossissant dans l'air et en s'appesantissant, occasionnent très-souvent par leur chûte précipitée, les vents les plus impétueux.

crent le lierre à Bacchus, lequel s'appelle en langage AEgyptien *Chenosiris* : qui signifie ainsi comme lon dit, la plante d'Osiris : au moins Ariston, celuy qui a descript les colonies des Atheniens, dit l'avoir ainsi trouvé en un epistre d'Alexarchus [1]. Il y a d'autres AEgyptiens qui tienent que Bacchus estoit fils d'Isis, et qu'il ne s'appelloit pas Osiris, mais Arsaphes en la lettre Alpha, lequel nom signifie, ce disent ils, prouësse et vaillance, ce que mesme donne à entendre Hermæus en son premier livre des choses AEgyptienes, là où il dit qu'Osiris interpreté signifie *pluvieux*. Je laisse à alleguer Mnases, qui adjousta à Epaphus, Bacchus, Osiris et Sarapis : je laisse aussi Anticlides qui dit, qu'Isis estoit fille de Prometheus, et qu'elle fut mariée avec Bacchus.

XXXIII. Car les particulieres proprietez que nous avons dit qui sont en leurs festes et sacrifices, font foy plus evidente et plus claire que nulle allegation

[1] La fin de ce chapitre est très-peu suivie, et est remplie de fautes et de lacunes. Squire rétablit ainsi tout cet endroit : « Au moins Ariston, dans son livre *sur les Colonies des Athé-* « *niens*, dit avoir lu dans une épître d'Alexarchus, que Bac- « chus étoit fils d'Isis, que les Egyptiens ne le nommoient « pas *Osiris*, mais *Asiris* avec un *A*; ce qui signifie dans « leur langue *force et puissance*, et ceci est confirmé par le « témoignage de Hermæus, qui, en son premier livre sur les « Egyptiens, nous donne une semblable explication du mot « *Osiris*: je pourrois produire en preuve le témoignage de « Mnaseas qui prétend, que *Bacchus*, *Osiris* et *Serapis*, sont « différens noms d'Epaphus : je laisse aussi Anticlides qui « dit, qu'Isis étoit fille de Prométhée, et qu'elle fut mariée « avec Bacchus ».

de tesmoings : et entre les estoiles ils tienent que la Caniculaire est consacrée à Isis, laquelle estoile attire l'eau [1] : et puis ils honorent le lion, et ornent les portes de leurs temples avec des testes de lion, ayants les gueules ouvertes, pour ce que le fleuve du Nil deborde quand le soleil passe par le signe du Lion[2]. Or ainsi comme ils estiment et appelent le Nil decoulement d'Osiris, aussi tienent ils que le corps d'Isis est la terre, non pas toute, mais celle que le Nil en se melant rend fertile et feconde, et de celle assemblée ils disent qu'il s'engendre Orus, qui n'est autre chose que la temperature et disposition de l'air, qui nourrit et maintient toutes choses : et disent que cest Orus fut nourry dedans les marets, qui sont près de la ville de Butus, par la deesse Latone, pour ce que la nature eveuse [3] et arrosée d'eaux, produit et nourrit les vapeurs qui estai-

[1] *Sirius*, ou l'étoile Caniculaire, annonce les grandes chaleurs : en disparoissant, elle nous livre aux froids et aux brouillards contraires aux fruits. Voyez les notes sur Pline, T. III, p. 530 de la nouvelle édit.

[2] Le soleil entre actuellement dans *le Lion* le 22 juillet. Le P. Sicard a remarqué que les eaux du Nil commencent à se troubler et à grossir vers le 22 de juin, et qu'elles diminuent après le 22 de septembre ; c'est-à-dire qu'elles sont trois mois à croître, et trois mois à diminuer ; effet qui dépend uniquement des pluies qui tombent régulièrement en Ethiopie depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne. Lettres édif. T. V, p. 457 et suiv.

[3] *Aqueuse.* On a dit long-temps, (et l'on dit encore dans les campagnes près Rennes en Bretagne,) de l'*éve*, pour de l'*eau*. Voyez Amyot dans la Vie de Thésée, chap I.

gnent et empeschent la grande secheresse. Ils appellent aussi les extremitez de la terre, et les confins des rivages qui touchent à la mer, *Nephtys*, c'est pourquoy ils surnomment Nephtys la derniere, et disent qu'elle fut mariée à Typhon : et quand le Nil debordé et hors de ses rives approche de ses extremitez là, ils appellent cela l'*adultere d'Osiris avec Nephtys*, laquelle se cognoit à quelques plantes qui y sourdent, entre lesquelles est le Melilot duquel, ce disent ils, quand la graine vint à tomber, Typhon commança à s'appercevoir du tort qu'on luy faisoit en son mariage. Ainsi disent ils que Isis enfanta Orus legitime, et Nephtys Anubis bastard, et en la succession des roys, ils mettent Nephtys mariée à Typhon, qui fut la premiere sterile : et si cela ne s'entend point d'une femme, ains d'une deesse, ils entendent soubs ces paroles couvertes une terre de tout point sterile et infructueuse pour sa dureté, et la surprise de Typhon, et sa domination usurpée, n'est autre chose que la force de la secheresse qui fut la plus forte, et qui dissipa toute humidité, qui est le Nil, matiere de produire en estre, et de croistre et augmenter tout ce qui naist de la terre : et la royne d'AEthiopie qui vint à son secours, ce sont les vents Meridionaux venans de devers l'AEthiopie : car quand ces vents là du midy viennent à gaigner les Etesiens qui soufflent de la part de Septentrion, et chassent les nues en l'AEthiopie, et par ce moyen empeschent que les grands ravages des pluyes ne devalent des nues, alors la secheresse obtient le dessus qui brusle tout,

et surmonte de tout point le Nil son contraire, qui pour sa foiblesse se retire et resserre, tellement qu'elle le vous poulse bas, et perit en la mer.

XXXIV. CAR ce que la fable dit qu'Osiris fut enfermé dedans un coffre, ou un cercueil, ne veut autre chose signifier que le retirement et appetissement de l'eau : c'est pourquoy ils disent qu'Osiris disparut au mois d'Athyr [1], lors que cessans de souffler du tout les vents Etesiens, le Nil se retire, et la terre se descouvre, et la nuict croissant, l'obscurité croist, et la force de la lumiere decroist et se diminue : et les presbtres alors font plusieurs cerimonies de tristesse, entre autres ils monstrent un bœuf aux cornes dorées, qu'ils couvrent d'une couverture de lin tainct en noir [2], pour representer le deuil de la deesse : car ils estiment que le bœuf soit l'image [3] d'Osiris, et le vestement de lin la terre, si le monstrent quatre jours durant, depuis le dix septieme du mois [4] tout de reng, pource qu'il y a quatre choses qu'ils regrettent, et dont ils font demonstration de deuil : la premiere c'est le Nil qui se retire et qui s'en va tarissant : la seconde, les vents du Septentrion qui se baissent, et les vents du midy qui gaignent le dessus : la tierce,

[1] Le troisième mois de l'année Egyptienne, qui répond à-peu près à notre mois de novembre.

[2] Voyez Apulée, L. XI, de ses Métamorphoses.

[3] Lisez : « *d'Isis*. bœuf en grec se prend également pour le « mâle et pour la femelle. c.

[4] Athyr.

le jour qui devient plus court que la nuict : et après tout le denuëment et la descouverture de la terre, avec le devestement aussi des arbres, qui au mesme temps perdent leurs feuilles qui leur tombent : puis la nuict du dixneufieme jour il descend vers la mer, et les presbtres revestus de leurs habits sacrez portent le coffre sacré, où il y a un petit vase d'or, dedans lequel ils versent de l'eau douce ; et a donc tous les assistans se prennent à crier, comme si Osiris estoit trouvé, et puis ils destrempent de la terre avec de l'eau, et y meslans des plus precieuses senteurs et bonnes odeurs, en font une petite image en forme de croissant, et la vestent et accoustrent, donnans clairement à cognoistre qu'ils estiment la substance de l'eau et de la terre estre ces dieux là.

XXXV. Ainsi ayant Isis recouvré Osiris et eslevé Orus, fortifié par vapeurs, brouillas et nuées, Typhon fut bien surmonté, mais non pas tué, pour ce que la deesse, qui est dame de la terre, ne voulut pas permettre que la puissance qui est contraire à l'humidité fust du tout aneantie, ains seulement la lascha et la diminua, voulant que ce combat demeurast, pour ce que le monde ne seroit point entier et parfait quand la nature du feu en seroit estaincte et ostée. Et si cela ne se dit entre eulx, aussi ne seroit point ce propos vraysemblable, si quelqu'un le mettoit en avant, que Typhon jadis fust venu au dessus d'une portion d'Osiris, pour ce que anciennement AEgypte estoit la mer, de maniere qu'encore jusques aujourd'huy dedans les mines où lon fouille, et parmy les montagnes, lon trouve

force coquilles de mer [1], et toutes les fontaines, et tous les puits, qui sont en grand nombre, ont l'eau salmastre et amere, comme estant encore un reste et reserve de la mer qui seroit là coulée. Mais avec le temps Orus est venu au dessus de Typhon: c'est à dire qu'estant venue la temperature des pluyes, qui ont temperé l'excessive chaleur, le Nil a repoulsé la mer, et monstré la campagne à descouvert, qu'il a tousjours depuis remplie de plus en plus de nouveaux amas de terre, ce que tesmoigne l'experience que nous en voyons tous les jours à l'œil: car nous appercevons encore jusques aujourd'huy, que le fleuve apportant tous les jours de la nouvelle vase et amenant de la terre, la mer se retire tousjours petit à petit en arriere, et que la mer s'en va, par ce que ce qui estoit bas en elle se remplit et se haulse par les continuels aterremens du Nil, et l'isle de Pharos [2] qu'Homere disoit estre de son temps esloignée de la navigation d'une journée de la terre ferme d'AEgypte, est maintenant partie d'icelle, non qu'elle s'en soit approchée ou remontée vers la terre, mais pour ce que la mer qui estoit entre deux a cedé au fleuve, qui continuellement a maçonné de nouveau limon, dont il a augmenté la terre ferme [3].

[1] Et c'est ce que nous apprend aussi Strabon, L. XVII, On trouve par-tout de ces coquilles que Bayle appelle les médailles du déluge universel.

[2] Voyez les Lettres sur l'Égypte de M. Savary, p. 21.

[3] Dans l'espace de 3284 ans, le Delta s'est élevé de 14 coudées, suivant le même M. Savary. *Ib.* 14.

XXXVI. Mais cela ressemble aux theologiques interpretations que donnent les stoïques : car ils tienent que l'esprit generatif et nutritif est Bacchus, et celuy qui bat et qui divise est Hercules, celuy qui reçoit, Ammon, celuy qui penetre la terre et les fruicts est Ceres et Proserpine, celuy qui passe à travers la mer est Neptune, les autres meslans parmy les causes et raisons naturelles quelques unes triées des mathematiques, mesmement de l'astrologie, estiment que Typhon soit le monde du soleil, et Osiris celuy de la lune, pour ce que la lune a une lumiere generative, multipliant l'humidité doulce et convenable à la generation des animaux, et à la generation des plantes et des arbres : mais que le soleil ayant une clarté de feu pur, eschauffe et desseche ce que la terre produit, et ce qui verdoye et florit, tellement que par son embrasement il rend la plus grande partie de la terre totalement deserte et inhabitable, et en plusieurs lieux supplante la lune : et pourtant les AEgyptiens appellent tousjours Typhon *Seth*, qui vault autant à dire, comme dominant et forceant, et content que Hercules conjoinct avec le soleil, environne le monde, et Mercure avec la lune : au moyen dequoy les œuvres et effects de la lune ressemblent aux actes qui se font par eloquence, et par sagesse : et ceulx du soleil à ceulx qui se font à coups, par force et puissance. Et disent les stoïques que le soleil s'allume de la mer, et s'en nourrit, mais que les fontaines et les lacs envoyent à la lune une doulce et delicate vapeur.

XXXVII. Les AEgyptiens feignent que la mort d'Osiris advint le dixseptieme jour du mois, auquel on juge mieulx qu'en nul autre, qu'elle est pleine : c'est pourquoy les Pythagoriens appellent ce jour là *obstruction*, et ont du tout en grande abomination ce nombre, car là estant le seize nombre quarré, et le dixhuict plus longque large, auxquels deux seuls entre les nombres plats, il adviert que les unitez qui les environnent alentour sont egales aux petites aires, contenues au dedans, le seul dixseptieme tombant entre deux les separe et desjoinct l'un d'avec l'autre, et divise la proportion sequioctave[1], estant couppé en intervalles inegaux : et y en a aucuns qui tiennent qu'Osiris vescut, les autres qu'il regna vingt et huict ans : car autant y a il de jours esclairez de la lune, et en autant de jours environne elle son cercle : et pour ce ès cerimonies qu'ils appellent *la sepulture d'Osiris*, couppans du bois ils en font un coffre courbé, en façon de croissant, pour autant que quand elle s'approche du soleil, elle devient pointue et cornue en forme de croissant, tant que finablement elle disparoit : et quant au demembrement d'Osiris qu'ils disent avoir esté couppé en quatorze pieces, ils donnent à entendre soubs le voile de ces paroles couvertes, les jours qu'il y a du decours que la lune va decroissant jusques à la nouvelle lune, et le premier jour qu'elle commance à apparoir nouvelle, en s'eschappant des rais du

[1] Amyot n'a pas compris, observe Méziriac, comme le nombre 17 tombant entre 16 et 18, partage la proportion sesquioctave en deux portions inégales.

soleil et le passant, ils l'appellent bien imparfaict : car Osiris est bien faisant, et son nom signifie beaucoup de choses, mais principalement une force active et bienfaisante, comme ils disent : et son autre nom, qui est Omphis, Hermæus dit qu'il signifie autant comme bienfaitteur, aussi estiment ils que les montées des debordemens du Nil ont quelque respondance au cours de la lune : car la plus haute qui se fait en la contrée Elephantine, monte jusques à vingt et huict coudées [1], autant qu'il y a de jours illuminez en chasque revolution de la lune, et la plus basse qui se fait près de Mendes et de Xois est de six coudées, qui respond au premier quartier : et la moyenne qui se fait aux environs de Memphis, quand elle est juste est de quatorze coudées [2], respondant à la pleine lune, et que Apis est l'image vive d'Osiris, et qu'il nasquit alors que la lumiere generative descend de la lune, et vient à toucher la vache quand elle appete le masle, et pour ce resemble il aux formes de la lune, ayant des marques blanches et claires, fort obscurcies par les umbres du noir : c'est pourquoy ilz solennisent

[1] La coudée d'Égypte, telle qu'on la voit sur le Nilomètre qui est au Caire, égale 20 pouces de notre pied-de-roi.

[2] Ces mesures de l'élévation des eaux du Nil sont peu exactes : il faut les rétablir d'après Pline, V, 10, et d'après le P. Sicard. Le Nil, suivant ce dernier, s'élève au-dessus du niveau de son lit de 20 à 24 pieds à l'entrée de l'Égypte, de 14 à 16 pieds au Caire et aux environs, et seulement de 3 ou 4 pieds à Damiette et à Rosette. Lettres édif. T. V, p. 456 et suiv.

une feste à la nouvelle lune du mois qu'ils appellent *Phamenoth* [1], laquelle ils nomment l'entrée d'Osiris en la lune, qui est le commancement de la primevere, ainsi mettent ils la puissance d'Osiris en la lune : ils disent que Isis, qui n'est autre chose que la generation, couche avec luy, pourtant appellent ils la lune la mere du monde, et disent qu'elle est de nature double, masle et femelle: femelle, en ce qu'elle est emplie et engrossie de la lumiere du soleil : et masle, en ce que de rechef elle jette et respand en l'air des principes de generation, pource que l'intemperature seche de Typhon ne gaigne pas tousjours, ains est bien souvent vaincue par la generation, et estant liée, se monstre de nouveau et combat de rechef à l'encontre d'Orus, qui n'est autre chose que ce monde terrestre, lequel n'est pas de tout point delivre de corruption, ny aussi de generation.

XXXVIII. Il y en a d'autres qui veulent que toute ceste fiction ne represente couvertement autre chose que les eclipses, car la lune eclipse quand elle est au plein directement opposée au soleil, et qu'elle vient à tomber dedans l'umbre de la terre, comme quand Osiris fut mis dedans la bierre, et au contraire aussi elle le cache et fait disparoir au trentieme jour [2] : mais elle n'oste pas du tout le soleil, comme aussi ne fait pas Isis Typhon, mais

[1] Septième mois de l'année Egyptienne.

[2] Lisez ; et au contraire elle cache le soleil et le fait disparoir à la fin de sa révolution, quand elle est en conjonction ,. . .

Nephtys engendrant Anubis, Isis luy est supposée, car Nephtys est la partie de dessous la terre qui ne nous apparoist point, et Isis celle de dessus qui nous apparoit, et le cercle qui s'appelle *Orizon*, qui est commun et disgrege [1] les deux hemispheres se nomme *Anubis*, et se compare de figure à un chien, pource que le chien se sert de la veue aussi bien la nuict que le jour, et semble qu'envers les AEgyptiens Anubis à une pareille puissance que Proserpine envers les Grecs, estant et terrestre et celeste.

XXXIX. Il y en a d'autres à qui il semble qu'Anubis est Saturne, et pourautant qu'il porte en son ventre et engendre toutes choses, qui s'appelle *Kyein* en langage Grec, pour ceste cause a esté surnommé *Kyon*, qui est à dire chien. Il y a doncques quelque secret qui fait que quelques uns encore reverent et adorent le chien, car il fut un temps qu'il avoit plus d'honneur en AEgypte que un autre animal : mais depuis que Cambyses eut tué Apis, et jetté par piece çà et là, nul autre animal n'en approcha n'y n'en voulut taster sinon le chien, il perdit ceste prerogative d'estre le premier et plus honoré que nul autre des animaux. Il y en a d'autres qui appellent l'ombre de la terre qui fait eclipser la lune quand elle y entre, *Typhon*.

XL. Parquoy il me semble qu'il ne seroit pas hors de propos de dire, que particulierement il n'y a pas une de ces interpretations qui soit entierement parfaicte, mais que toutes ensemble disent bien et droictement, car ce n'est ny la seicheresse

[1] Et sépare....

seulement, ny le vent, ny la mer, ny les tenebres, mais tout ce qui est nuysible, et qui a une partie propre à perdre et à gaster, tout cela s'appelle *Typhon* : Et ne fault pas mettre les principes de l'univers en des corps qui n'ont point d'ames, ainsi que font Democritus et Epicurus : ny ouvrier et fabricateur de la premiere matiere, une certaine raison et une providence, comme font les Stoïques, ayant son estre avant toutes choses, et commandant à tout : car il est impossible qu'il y ait une seule cause bonne ou mauvaise qui soit principe de toutes choses ensemble, pour ce que dieu n'est point cause d'aucun mal, et la concordance de ce monde est composée de contraires, comme une lyre du hault et bas, ce disoit Heraclitus ; et ainsi que dit Euripide,

Jamais le bien n'est du mal separé,
L'un avec l'autre est toujours temperé,
A fin que tout au monde en aille mieulx.

XLI. Parquoy ceste opinion fort ancienne, descendue des Theologiens et Legislateurs du temps passé jusques aux poëtes et aux philosophes, sans que lon sçache toutefois qui en est le premier autheur, encore qu'elle soit si avant imprimée en la foy et persuasion des hommes, qu'il n'y a moyen de l'en effacer, ny arracher, tant elle est frequentée, non pas en familiers devis seulement, ny en bruits communs, mais en sacrifices et divines cerimonies du service des dieux, tant des nations bar-

bares que des Grecs en plusieurs lieux, que ny ce monde n'est point flottant à l'adventure sans estre regy par providence et raison, ny aussi n'y a il une seule raison qui le tiene et qui le regisse avec ne sçay quels timons, ne sçay quels mords d'obeissance, ains y en a plusieurs meslez de bien et de mal, et pour plus clairement dire, il n'y a rien icy bas que nature porte et produise, qui soit de soy pur et simple : ne n'y a point un seul despensier de deux tonneaux qui nous distribue les affaires, comme un tavernier fait ses vins en les meslant et brouillant les uns avec les autres, ains ceste vie est conduitte de deux principes, et de deux puissances adversaires l'une à l'autre, l'une qui nous dirige et conduict à costé droict, et par la droitte voye, et l'autre qui au contraire nous en destourne et nous rebute [1] : ainsi est ceste vie meslée, et ce monde, sinon le total, à tout le moins ce bas et terrestre au dessoubs de la lune, inegal et variable subject à toutes les mutations qu'il est possible : car s'il n'y a rien qui puisse estre sans cause precedente, et ce qui est bon de soy ne donneroit jamais cause de mal, il est force que la nature ait un principe et une cause, dont procede le mal aussi bien que le bien.

XLII. C'est l'advis et l'opinion de la plus part, et des plus sages anciens : car les uns estiment qu'il y ait deux dieux de mestiers contraires, l'un autheur de tous biens, et l'autre de tous maux : les

[1] Voyez cette opinion des deux principes, expliquée d'après Plutarque, par l'abbé Batteux dans l'ouvrage déjà cité.

autres appellent l'un *dieu* qui produit les biens, et l'autre *dæmon*, comme fait Zoroastre le Magicien, que lon dit avoir esté [1] cinq cents ans devant le temps de la guerre de Troye. Cestuy donc appelloit le bon dieu *Oromazes*, et l'autre *Arimanius*, et davantage il disoit que l'un ressembloit à la lumiere, plus qu'à autre chose quelconque sensible, et l'autre aux tenebres et à l'ignorance, et qu'il y en avoit un entre les deux qui s'appelloit *Mithres* : c'est pourquoy les Perses appellent celuy qui intercède et qui moyene, Mithres : et enseigna de sacrifier à l'un, pour luy demander toutes choses bonnes, et l'en remercier : et à l'autre pour divertir et destourner les sinistres et mauvaises : car ils broyent ne sçay quelle herbe, qu'ils appellent *Omomi*, dedans un mortier, et reclament Pluto et les tenebres, et puis la meslant avec le sang d'un loup qu'ils ont immolé, ils la portent et la jettent en un lieu obscur où le soleil ne donne jamais, car ils estiment que les herbes et plantes les unes appartiennent au bon dieu, et les autres au mauvais dæmon, et semblablement des bestes, comme les chiens, les oyseaux et les herissons terrestres, soient à dieu, et les aquatiques au mauvais dæmon, et à ceste cause reputent bien heureux ceulx qui en peuvent faire mourir plus grand nombre : toutefois ces sages là disent beaucoup de choses fabuleuses des dieux, comme sont celles cy, que Oromazes est né de la plus pure lumiere, et Arimanius des tenebres, qu'ils se font la guerre l'un à

[1] Lisez : *cinq mille ans.* c.

l'autre, et que l'un a fait six dieux, le premier celuy de Benevolence, le second de Verité, le troisieme de Bonne Loy, le quatrieme de Sapience, le cinquieme de Richesse, le sixieme de Joye pour les choses bonnes et bien faittes : et l'autre en produit autant d'autres en nombre, tous adversaires et contraires à ceulx cy.

XLIII. Et puis Oromazes s'estant augmenté par trois fois, s'esloigna du soleil autant comme il y a depuis le soleil jusques à la terre, et orna le ciel d'astres et d'estoilles, entre lesquelles il en establit une, comme maistresse et guide des autres, la Caniculaire. Puis ayant fait autres vingt et quatre dieux, il les meit dedans un œuf, mais les autres qui furent faicts par Arimanius en pareil nombre, gratterent et ratisserent tant cest œuf qu'ils le percerent, et depuis ce temps là les maux ont esté pesle mesle brouillez parmy les biens. Mais il viendra un temps fatal et predestiné, que cest Arimanius ayant amené au monde la famine ensemble et la peste, sera destruict et de tout poinct exterminé par eulx : et lors la terre sera toute plate, unie et egale, et n'y aura plus que une vie et une sorte de gouvernement des hommes, qui n'auront plus que une langue entre eulx, et vivront heureusement.

XLIV. Theopompus aussi escrit que selon les magiciens, l'un de ces dieux doit estre trois mille ans vaincueur, et trois autres mille ans vaincu, et trois autres mille ans qu'ils doivent demourer à guerroyer et à combattre l'un contre l'autre, et à destruire

destruire ce que l'autre aura fait, jusqu'à ce que finablement Pluton sera delaissé, et perira du tout, et lors les hommes seront bien heureux, qui n'auront plus besoing de nourriture, et ne feront plus d'ombre, et que le dieu qui a ouvré, fait et procuré cela, chomme ce pendant et se repose un temps [1], non trop long pour un dieu, mais comme mediocre à un homme qui dormiroit. Voilà ce que porte la fable controuvée par les mages.

XLV. Et les Chaldéens disent qu'entre les dieux des planettes qu'ils appellent, il y en a deux qui font bien et deux qui font mal, et trois qui sont communs et moyens: et quant aux propos des Grecs touchant cela, il n'y a personne qui les ignore: qu'il y a deux portions du monde, l'une bonne, qui est de Jupiter Olympien, c'est à dire celeste: l'autre mauvaise, qui est de Pluton infernal: et feignent davantage, que la deesse Harmonie, c'est à dire accord, est née de Mars et de Venus, dont l'un est cruel, hargneux et querelleux, l'autre est doulce et generative. Prenez garde que les philosophes mesmes conviennent à cela, car Heraclitus tout ouvertement appelle la guerre, pere, roy, maistre et seigneur de tout le monde, et dit que Homere quand il prioit,

Puisse perir au ciel et en la terre,
Et entre dieux et entre hommes la guetre,

[1] Je crois qu'il faut lire, d'après la correction de M. Wyttembach: « qui seroit très long pour un homme, mais qui « n'est que médiocrement long pour un Dieu ». c.

ne se donnoit pas de garde qu'il maudissoit la generation et production de toutes choses qui sont venus en estre par combat et contrarieté de passions, et que le soleil ne oultre-passeroit pas les bornes qui luy sont prefixes, autrement que les furies ministres et aides de la Justice le rencontreroient. Et Empedocles chante que le principe du bien s'appelle amour et amitié, et souvent Harmonie : et la cause du mal,

Combat sanglant et noise pestilente [1].

XLVI. Quant aux Pythagoriens, ils designent et specifient cela par plusieurs noms, en appellant le bon principe, *Un*, finy, reposant, droict, non pair, quarré, dextre, lumineux : et le mauvais, *Deux*, infiny, mouvant, courbe, pair, plus long que large, inegal, gauche, tenebreux. Aristote appelle l'un forme, l'autre privation : Et Platon, comme umbrageant et couvrant son dire, appelle en plusieurs passages l'un de ces principes contraires, le Mesme, et l'autre l'Autre : mais ès livres de ses loix qu'il escrivit estant desjà vieil, il ne les appelle plus des noms ambigus ou couverts, ny par notes significatives, ains en propres termes il dit, que ce monde ne se manie point par une ame seule, ains par plusieurs, à l'adventure, à tout le moins, non par moins que deux, desquelles l'une est bien-faisante, l'autre contraire à celle-là, et produisant des effects contraires : et en laisse

[1] Voyez les vers dont il s'agit ici, cité plus au long, T. XIII, p. 445 et ma note. C.

encore entre deux une troisieme cause, qui n'est point sans ame ny sans raison, ny immobile de soy mesme, comme aucuns estiment, ains adjacente et adherente à toutes ces deux autres, appellant toutefois tousjours la meilleure, la desirant et la prochassant, comme ce que nous dirons cy après le rendra manifeste, qui accommodera la Theologie des AEgyptiens avec la Philosophie des Grecs, par ce que la generation, composition et constitution de ce monde icy est meslée de puissances contraires, non pas toutefois egales, car la meilleure le gaigne, et est plus forte, mais il est impossible que la mauvaise perisse du tout, tant elle est avant imprimée dedans le corps et dedans l'ame de l'univers, faisant tousjours la guerre à la meilleure.

XLVII. En l'ame doncques l'entendement et la raison, qui est le guide et la conduite, et le maistre de toutes les bonnes choses, c'est Osiris : et en la terre, ès vents, en l'eau, et au ciel, et aux astres ce qui est ordonné, arresté et bien disposé en temperature, saisons et revolutions, cela s'appelle decoulement ou defluxion d'Osiris, et l'image apparente d'iceluy : au contraire la partie de l'ame passionnée, violente, deraisonnable, folle, est Typhon : et du corps ce qui est debile, indispos et maladif, qui est turbulent par temps obscurs, mauvais air, obscurcissement du soleil, ptivation de lune, desvoyements hors du cours naturel, disparitions : toutes ces choses là sont Typhons, comme l'interpretation mesme du mot AEgyptien la signifie, car ils appellent Typhon, *Seth*, qui vault autant

à dire comme supplantant, dominant, forceant. Il signifie aussi bien souvent retour, et quelquefois aussi sursault et supplantation : et disent aucuns que l'un des familiers amis de Typhon s'appelloit *Bebaion*, et Manethus arriere dit, que Typhon s'appelle aussi *Bebon*, qui signifie empeschement et retention, comme estant la puissance de Typhon qui arreste et empesche les affaires qui sont bien acheminez, et qui vont ainsi qu'il appartient. Voilà pourquoy des bestes privées ils luy dedient et attribuent la plus grossiere et la plus lourde, qui est l'asne, et quant à l'asne nous en avons parlé auparavant : et des sauvages celles qui sont les plus cruelles, comme le crocodile et le cheval de riviere.

XLVIII. En la ville de Mercure ils monstrent l'image de Typhon, qui est un cheval de riviere, sur lequel y a un esparvier qui combat un serpent, par le cheval representant Typhon, et par l'esparvier la puissance et l'authorité que Typhon ayant acquise par force, ne se soucie pas d'èstre souvent troublé, et de troubler aussi les autres par malice : et pourtant faisans un sacrifice le septieme jour du mois de Tybi [1], lequel sacrifice ils appellent la venue d'Isis du païs de la Phœnice, ils font sur les gasteaux du sacrifice un cheval de riviere lié et attaché.

XLIX. Et en la ville d'Apollo la coustume estoit qu'il falloit que chascun y mangeast du croco-

[1] Le cinquième mois de l'année Égyptienne : il correspond à notre mois de janvier.

dile, et à certain jour ils en font une grande chasse, où ils en tuent tant qu'ils peuvent, et puis les jettent devant le temple : ils disent que Typhon estant devenu crocodile est eschappé à Orus, attribuans toutes les mauvaises bestes, les dangereuses plantes, les violentes passions, comme estans œuvres ou parties, ou mouvements de Typhon : au contraire ils paignent et representent Osiris par un sceptre sur lequel il y a un œil paint, entendans par l'œil la prevoyance, et par le sceptre l'authorité et la puissance, comme Homere appelle Jupiter, celuy qui est maistre et seigneur de tout le monde, le souverain et le clair-voyant, nous donnant à entendre par souverain sa supreme puissance, et par clair-voyant sa sagesse et sa prudence. Ils le representent aussi souvent par un esparvier, d'autant qu'il a la veuë claire et aiguë à merveilles, et le vol merveilleusement viste et leger, et se remplit moins de viande, et est moins sur sa bouche que nul autre : et dit on qu'en volant par dessus des corps morts non ensepvelis, il leur jette de la terre [1] sur les yeux : et quand il fond sur la riviere pour boire, il dresse et herisse son pennache, puis quand il a beu il le rabbat de rechef, par où il appert qu'il est sauve, et qu'il a eschappé le crocodile, car si le crocodile le happe, son pennache luy demoure droit et herissé comme il estoit. Mais par tout où l'image d'Osiris est en forme d'homme, ils le paignent avec le membre viril droict, pour figurer sa vertu d'engendrer et de nourrir : et l'ha-

[1] Il faut retrancher *sur les yeux*. c.

billement qui revest ses images est tout reluysant comme feu, reputans le feu estre le corps de la puissance du bien, comme matiere visible d'une substance spirituelle et intellective.

L. Voyla pourquoy il ne fault pas s'arrester au propos de ceulx qui attribuent la sphære du soleil à Typhon, attendu que jamais à luy ne s'attribue rien qui soit luysant, ny salutaire, ny disposition, generation ou mouvement qui soit faitte par mesure ny avec raison : mais si en l'air ou en la terre il se fait quelque emotion de vents ou d'eaux hors de saison, quand la cause primitive d'une desordonnée et indeterminée puissance vient à estaindre les vapeurs. Et puis ès sacrez hymnes d'Osiris ils reclament et invoquent celuy qui repose entre les bras du soleil, et le trentieme jour du moys Epiphi[1] ils solennisent la feste des yeux d'Orus, lors que le soleil et la lune sont en une mesme droicte ligne, comme estimans non seulement la lune, mais aussi le soleil estre l'œil et la lumiere d'Orus : et le vingt et huictieme du mois de Paophi[2], ils solennisent une autre feste qu'ils appellent[3] *le baston du Soleil*, qui est après l'equinocce de l'automne, donnant ouvertement à entendre, que le soleil a besoing d'un soustien, d'un appuy, et d'un renfort, d'autant que sa chaleur commance à diminuer, et sa lumiere aussi s'enclinant et s'esloignant obliquement de nous : davantage ils portent à l'en-

[1] Onzième mois Egyptien qui correspond au mois de juillet.
[2] Second mois de l'année Egyptienne.
[3] Lisez : *la naissance des batons ou soutiens du Soleil.* C.

tour du temple sept fois une vache environ le solstice d'hyver, et ceste procession s'appelle *le recherchement d'Osiris* ou *la revolution du soleil*, comme desirant lors la deesse les eaux de l'hyver, et font autant de tours, pour autant que le cours du soleil depuis le solstice de l'hyver jusques à celuy de l'esté se fait au septieme moys.

LI. On dit aussi que Orus le fils d'Isis fut le premier qui sacrifia au soleil le quatrieme jour du moys, ainsi qu'il escrit au livre de la nativité d'Orus, combien que à chasque jour ils offrent par trois fois des parfums au soleil, la premiere fois environ le soleil levant de resine, la seconde fois sur le midy de myrrhe, et environ le coucher du soleil d'une composition qu'ils nomment *kiphi* : l'interpretation et signifiance desquels parfums je declareray cy apres [1], mais ils pensent reverer et honorer le soleil par tout cela. Et qu'est il besoing de ramasser beaucoup de telles choses, attendu qu'il y en a qui tout ouvertement maintienent qu'Osiris est le Soleil, et que les Grecs l'appellent *Sirius* [2], mais que l'article [3] que les AEgyptiens ont mis devant a fait, que lon ne s'en est pas aperceu : et que Isis n'est autre chose que la lune, et que de ses images celles à qui lon donne des cornes ne representent autre chose que le croissant, et ceulx qui la vestent de noir, signifient les jours qu'elle se cache, ou qu'elle s'obscurcit, esquels

[1] Voyez chap. 83.

[2] Les poëtes désignent souvent le soleil sous le nom de *Sirius*.

[3] L'article O, avec lequel ils ont fait Osiris.

elle court après le soleil, c'est pourquoy en leurs amourettes ils reclament la lune : et Eudoxus mesme dit que Isis preside, regit et gouverne les amours, et en tout cela encore y a il quelque verisimilitude, mais de dire que Typhon soit le soleil, il n'y fault pas seulement prester l'aureille.

LII. Et à tant reprenons de rechef nostre premier propos. Car Isis est la partie feminine de la nature apte à recevoir toute generation, pour laquelle occasion elle est appellée de Platon, *nourrice et tout recevant*, et par plusieurs est surnommée *Myrionymos*, c'est à dire ayant noms infinis, d'autant qu'elle reçoit toutes especes et toutes formes selon qu'il plaist à la premiere raison de la tourner, mais elle a en elle un amour naturellement imprimé de ce premier et principal estre, qui n'est autre chose que le bien souverain, et le poursuit et desire, et au contraire elle fuit et repoulse la partie du mal, bien qu'elle soit la matiere et la place idoine et capable de recevoir l'une et l'autre, mais de soy-mesme elle incline tousjours plus tost au bien, et se baille plus tost à engendrer et à semer en elle des semblances et decoulements, car elle prent plaisir et se resjouit quand elle est engrossie du bien, et qu'elle en peult enfanter : car cela est une representation et description de substance engendrée en la matiere, et n'est cela que une figuration et imitation de ce qui est.

LIII. Voyla pourquoy ce n'est point hors de propos qu'ils faignent que l'ame d'Osiris soit eternelle et immortelle, et que Typhon en deschire

bien souvent et perd le corps, et que Isis errant çà et là, le va cherchant et rassemblant les pieces: car ce qui est bon et spirituel, consequemment n'est point aucunement subject à mutation ou alteration, mais ce qui est sensible et materiel, il moule plusieurs raisons et plusieurs similitudes, ne plus ne moins que les seaux et figures qui s'impriment en cire ne demourent pas tousjours, ains sont subjectes à changement, alteration, et à trouble, lequel a esté chassé de la superieure region celeste, et envoyé en bas, où il combat à l'encontre d'Orus, que Isis engendre sensible, estant l'image de monde spirituel et intellectuel. C'est pourquoy on dit que Typhon l'accusa de bastardise, comme n'estant pas pur et sincere, comme est son pere, le discours de l'entendement, qui est simple non meslé d'aucune passion, ains est cestuy cy abastardy et adulteré, à cause qu'il est corporel: à la fin demeurent les victoires à Mercure, qui est le discours de la raison, qui nous tesmoigne, et nous monstre que la nature a produit ce monde materiel, à la forme du spirituel et intellectuel.

LIV. Car la naissance d'Apollo, qui fut engendré d'Isis et d'Osiris lors que les dieux estoient encore dedans le ventre de Rhea, signifie couvertement que devant que ce monde fust manifestement mis en evidence, et que la matiere de la raison fust parachevée, qui par nature estoit convaincue d'estre imparfaitte, la premiere generation estoit desjà faitte, et c'est ce qu'ils appellent l'*ancien Orus*, car ce n'estoit pas encore le monde, mais une image

et un desseing d'iceluy entendement, mais cestuy est l'Orus determiné, definy et parfaict, qui ne tua pas du tout entierement Typhon, ains luy osta la force et la puissance de pouvoir plus rien faire. D'où vient qu'en la ville de Coptus [1] on dit, que l'image de Orus tenoit en l'une de ses mains le membre viril de Typhon: et faint on aussi que Mercure luy osta ses nerfs, dont il feit des chordes à sa lyre: nous enseignans par cela que la raison a mis d'accord tout ce qui au paravant estoit en discord, et ne tollit pas du tout entierement la puissance de perdre et de corrompre, ains la remplit et parfait: dont procede qu'elle est foible et debile, se meslant et attachant aux parties subjectes à mutation et alteration: de [2] tremblements et de concussions en la terre, et de grandes ardeurs et vents extraordinaires et excessifs, et aussi de foudres, tonnerres et esclairs qu'elle produit en l'air et empoisonne de pestilence les eaux et les vents de l'air, s'estendant et levant la teste jusques au ciel de la lune, obscurcissant et noircissant bien souvent ce qui de sa nature est clair et luysant: comme les AEgyptiens cuident, et disent que Typhon tantost a donné un coup sur l'œil à Orus, et tantost luy a arraché, et l'a avallé, et puis l'a rendu au soleil, car par le coup ils entendent couvertement le decours de la lune, qui se fait par chasque moys,

[1] Maintenant *Kept* dans la haute Égypte.

[2] Lisez: de là les tremblements et concussions en la terre, les grandes ardeurs et vents extraordinaires et excessifs, et aussi les foudres, tonnerres et éclairs, qu'elle...

et par la privation totale de l'œil, l'eclipse et default de la lune, à laquelle le soleil remedie, en la reilluminant aussi tost comme elle est sortie de l'ombre de la terre.

LV. Mais la principale et divine nature est composée de trois choses, de l'entendement, et de la matiere, et du composé de ces deux choses, que nous appellons *le monde*. Or Platon appelle cest intellectuel l'idée, le patron et le pere : la matiere il la nomme la mere, la nourrice et le fondement, et la place de la generation : ce qui est produit de ces deux, il a accoustumé de l'appeller l'engendré et l'enfanté. Et pourroit on à bon droict conjecturer, que les AEgyptiens auroient voulu comparer la nature de l'univers au triangle, qui est le plus beau de tous, duquel mesme il semble que Platon ès livres de la republique use à ce propos en composant une figure nuptiale, et est ce triangle de ceste sorte, que le costé qui fait l'angle droict est de trois, la base de quatre, et la troisieme ligne, qu'on appelle soubtendue, et de cinq, qui a autant de puissance comme les deux autres qui font l'angle droict : ainsi fault comparer la ligne qui tombe sur la base à plomb au masle, la base à la femelle, et la soubtendue à ce qui naist des deux, et Osiris au principe, Isis à ce qui le reçoit, et Orus au composé des deux [1] : car le nombre ter-

[1] « On a figuré cette idée par le triangle rectangle, dont la « propriété est que le quarré de la sous-tendante soit égal au « quarré des deux autres côtés pris ensemble, qu'Osiris soit la « perpendiculaire, Isis la base, Aroueris la sous-tendante;

naire est le premier non pair, et parfaict, le quatre est nombre quarré, composé du premier nombre pair, qui est deux : et cinq ressemble partie à son pere et partie à sa mere, estant composé du deux et du trois : et si semble que ce mot de Pan, qui est l'univers et le monde, soit derivé de *Penté*, qui signifie cinq, et *Pempasasthai* [1] signifioit anciennement nombrer : qui plus est le cinq en soy multiplié fait un quarré, qui est vingt cinq, autant comme les AEgyptiens ont de lettres en leur alphabet, et autant comme Apis vescut d'années.

LVI. Ils ont doncques accoustumé d'appeller Orus *Kœmin*, qui vault autant à dire comme veu, pource que ce monde est sensible et visible : et Isis aucunefois s'appelle *Mouth*, et quelquefois *Athyri* ou *Methver*, et entendent par le premier mere, et par le second la belle maison d'Orus, comme Platon l'appelle, le lieu de generation, et recevant : le troisieme est composé de plein et de cause, car la matiere est pleine du monde, estant mariée au premier principe bon, pur, et bien orné : et pourroit sembler que le poëte Hesiode, disant que toutes choses au commancement

« Aroueris n'est autre chose que la somme des produits intel-
« lectuels des pensées d'Osiris et d'Isis, pour former le plan
« du monde. La même comparaison s'applique au monde sen-
« sible qui, dans la mythologie Égyptienne, est Orus : qu'O-
« siris soit la cause intelligente, et Isis la cause matérielle, il
« résulte de leur action combinée un troisième être, qui est
« Orus ou le monde ». L'abbé Batteux. *Ib.* 76.

[1] πεμπάσασθαι. *Amyot.*

estoient le chaos, la terre, le tartare, et l'amour, se fondoit sur mesmes principes qui sont signifiez par ces noms là, et qu'il entend par la terre Isis, par l'amour Osiris, et par le tartare Typhon, car par le chaos il semble qu'il veuille entendre quelque place et quelque endroit du monde : et semble que les affaires mesmes [1] appellent aucunement la fable de Platon, que Socrates recite au livre du convive, là où il expose la generation de l'amour, disant que *Penia*, c'est à dire pauvreté, desirant avoir des enfans, s'alla coucher au long de Porus, c'est à dire richesse, qui dormoit, et que ayant esté engrossie de luy, elle enfanta amour, qui de sa nature est meslé et divers en toutes sortes, comme celuy qui est né d'un pere bon, sage, et ayant tout ce qui luy fait besoing, et d'une mere pauvre, indigente, et qui pour son indigence appete autruy, et est tousjours après à le chercher et requerir : car Porus n'est autre chose que le premier aimable, desirable, parfaict, et n'ayant besoing de rien : et appelle Penia la matiere, qui de soy mesme est tousjours indigente du bien, par lequel elle est remplie, et qu'elle desire et participe tousjours : et celuy qui est engendré d'eulx. Orus (c'est le monde) n'est point immortel, ny impassible, ny incorruptible, ains tousjours engendrant tasche à faire par vissicitude de mutations, et par revolution de passion de demourer tousjours jeune, comme si jamais ne devoit perir.

LVII. On se fault il servir des fables, non comme

[1] Et il semble que le sujet même rappelle...

de propos qui realement subsistent, ains en prendre ce qui par similitude convient à chascun. Quand doncques nous disons la matiere, il ne fault pas en le referant aux opinions de je ne sçay quels philosophes, estimer que ce soit un corps sans ame, sans qualité, qui demeure quant à soy oysif sans action quelconque, car nous appellons l'huile la matiere d'un parfum, la et matiere d'une statue d'or, combien qu'ils ne soient pas de tout poinct hors de toute similitude[1] : aussi disons nous que l'ame mesme et l'entendement de l'homme est la matiere de la vertu et de la science, et les baillons à former, dresser, et accoustrer par la raison, et y en a eu quelques uns qui ont dit que l'entendement estoit le propre lieu des especes[2] et le moule des choses intelligibles.

LVIII. Comme aussi y a il quelques naturels qui tiennent que la semence de la femme n'a point de force de principe constituant en la generation de l'homme, et ne sert que de matiere et de nourriture seulement : suivant lesquels il faut aussi entendre que ceste deesse ayant fruition du premier dieu, et le hantant continuellement pour l'amour des biens et vertus qui sont en luy, ne luy resiste point, ains l'aime comme son mary juste et legitime : comme nous disons que une honeste femme qui jouit ordinairement de son mary, ne laisse pas pour cela de l'aimer et desirer, aussi ne laisse elle pas à estre enamourée de luy, bien qu'elle soit tousjours avec luy, et qu'elle soit remplie de ses

[1] Lisez : destitués de toutes qualités :

[2] Des idées...

principales et plus sinceres parties : mais là où Typhon sur la fin y survient, elle s'en fasche et s'en contriste, et pour ce, dit on, qu'elle en demene deuil, et qu'elle recherche quelques reliques et quelques pieces d'Osiris, lesquelles quand elle en peult trouver, elle les reçoit et recueille soigneusement, et les cache diligemment, comme de rechef elle en monstre et en produit d'autres d'elle mesme : car les raisons, les idées et les influences de dieu qui sont au ciel et aux estoiles, y demourent quant à cela : mais celles qui sont semées parmy les corps sensibles et passibles en la terre et en la mer, et sont attachées aux plantes et aux animaux, y estans amorties et ensepvelies, se resveillent et ressuscitent aucune fois par generation : voilà pourquoy la fable dit que Typhon coucha avec Nephthys, et que Osiris aussi à la derobée eut sa compagnie, car la puissance de perdre et amortir occupe principalement les dernieres parties de la matiere que lon appelle Nephthys et mort, et la vertu generative et conservatrice y donne bien peu de semence foible et debile, estant perdue et amortie par Typhon, sinon en tant que Isis la recueillant la conserve, et la nourrit et maintient, mais universellement cestuy-cy vault mieux, comme Platon et Aristote sont d'opinion, et la puissance naturelle d'engendrer et de conserver se meut devers l'estre, et celle de perdre et de gaster arriere de luy vers le non estre : c'est pourquoy ils appellent l'un *Isis*, qui est un mouvement animé et sage, estant le mot derivé de *Jesthai*, qui

signifie mouvoir par certaine science et raison, car ce n'est point un mot barbaresque : mais ainsi que le nom general de tous dieux et de toutes deesses qui est *Theos*, est dit, ou de *Theaton* ou de *Theon*, dont l'un signifie visible, et l'autre courant : aussi et nous et les AEgyptiens avons appellé ceste deesse Isis, et de la science ensemble et du mouvement : ainsi dit Platon que les anciens qui l'ont appellée Isia, ont voulu dire *Osia*, c'est à dire saincte, comme Noesis et Phronesis qui sont mouvement de l'entendement et du jugement, et ont aussi imposé ce mot *Syniénai* à signifier ceulx qui ont trouvé et qui voient à descouvert le bien et la vertu, comme aussi ils ont ignominieusement denommé de noms contraires les choses qui empeschent, gardent et arrestent le cours des choses naturelles, et ne les laissent aller, en les nommant *Kakia* vice, *Aporia* indigence, *Dilia* lascheté, *Ania* douleur, comme gardant *Jenai* ou *Jesthai*, c'est à dire, d'aller en avant.

LIX. Quant à Osiris c'est un nom composé de *Osios* et *Jeros*, c'est à dire sainct et sacré : car c'est la raison ou idée commune des choses qui sont au ciel, et en bas, dont les anciens avoient accoustumé de nommer les unes sainctes, et les autres sacrées, et la raison qui monstre les choses celestes, et le cours des choses qui se meuvent là sus, s'appelle *Anubis*, et quelquefois *Hermanubis*, l'un comme convenable à celles de là sus, et l'autre à celles de çà bas, pourtant sacrifient ils à l'un un coq blanc, et à l'autre un jaune, pour ce qu'ils estiment

timent les choses de là sus pures, simples et luisantes, et celles de çà bas meslées et de diverses couleurs, et ne se fault pas esmerveiller si lon a deguisé les termes à la façon des mots Grecs : car il y en a infinis autres qui ont esté transportez de la Grece avec les hommes qui en sont autrefois sortis, et y demeurent encore jusques aujourd'huy comme estrangers, hors de leurs païs, entre lesquels il y en a aucuns qui sont cause de faire calomnier les poëtes, qui les rappellent en usage, comme s'ils parloient barbaresquement, par ceulx qui appellent telles dictions poëtiques et obscures *Glottas*, qui est à dire langues : mais ès livres que lon appelle de *Mercure*, on dit qu'il y a escript touchant les noms sacrez, que la puissance ordonnée sur la revolution du soleil, les AEgytiens l'appellent *Orus*, et les Grecs *Apollon*, et celle qui est ordonnée sur le vent, aucuns l'appellent *Osiris*, les autres *Sarapis*, les autres en AEgyptien *Sothi*, qui signifie estre grosse ou engrossement : d'où vient que par un peu de la depravation de langage l'estoille caniculaire a esté nommée *Kyon*, qui vault autant à dire comme chien, caniculaire, laquelle on estime propre à Isis : bien sçay je qu'il ne fault point estriver touchant les noms, toutefois je cederois plus tost aux AEgyptiens de ce mot *Sarapis* que de *Osiris* : celuy là est estranger, et cestuy-cy Grec, mais l'un et l'autre signifie une mesme puissance de la divinité.

LX. A quoy se rapporte le langage des AEgyptiens, car bien souvent ils appellent *Isis* du nom

de Minerve, qui signifie, en leur langue autant comme, je suis venu de moy mesme : qui monstre et donne à entendre un volontaire mouvement : et Typhon, comme nous avons dit, se nomme *Seth*, *Bebon*, et *Smy*, tous lesquels noms signifient un arrest violent et empeschant une contrarieté, et un devoyement et destournement. Davantage ils appellent la pierre de l'aimant l'*os de Orus*, et le fer l'*os de Typhon*, ainsi que l'escrit Manethus : car ainsi comme le fer semble quelquefois suivre, et se laisser tirer à l'aimant et bien souvent aussi le bon et salutaire mouvement qui à la raison du monde convertit et amene à soy, et adoulcit par remonstrances de bonnes paroles celle dureté de Typhon, mais aussi quelquefois elle rentre en soy mesme, et se cache et profonde en impossibilité. Davantage Manethus dit, que les AEgyptiens feignent de Jupiter, que ses deux cuisses se prirent et unirent tellement ensemble, qu'il ne pouvoit plus marcher, ensorte que de honte il se tenoit en solitude, mais que Isis les luy couppa et les divisa d'ensemble, tellement qu'elle le feit marcher droit à son aise.

LXI. Laquelle fable donne couvertement à entendre que l'entendement et la raison de dieu marchent invisiblement, et secretement procedent à generation par mouvement : ce que monstre et donne taisiblement à entendre le seistre [1] (qui est la cresserelle d'ærain dont on use ès sacrifices d'Isis,) qu'il fault que les choses se secouent, et ne cessent

[1] Cela n'est pas dans le texte. C.

jamais de se remuer, et quasi s'esveillent et se croulent comme si elles s'endormoient ou languissoient : car ils disent qu'ils destournent et repoulsent Typhon, avec ces seistres, entendans que la corruption liant et arrestant la nature, le mouvement de rechef la deslie, releve et remet sus par la generation. Et ceste cresserelle estant ronde par dessus sa curvature contient quatre choses qui se secouent : car la portion du monde qui naist ou qui meurt, c'est à dire, subjecte à corruption et alteration, est contenue par la sphære de la lune, au dedans de laquelle toutes choses s'emeuvent et se changent par les quatre elemens, du feu, de la terre, de l'eau, et de l'air : et sur la rondeur du seistre au plus hault ils y engravent la figure d'une chatte, ayant la teste d'un homme, et au dessoubs des choses que lon secouë, quelquefois ils y engravent le visage d'Isis, et quelquefois celuy de Nephtys, signifians par ces deux faces la naissance et la mort, car ce sont les mutations et motions des elemens : et par la chatte ils entendent la lune, à cause de la varieté de sa peau, qu'elle [1] besongne la nuict, et quelle porte beaucoup, car on dit qu'elle porte premierement un chaton à la premiere portée, puis à la seconde deux, à la troisieme trois, et puis quatre et puis cinq, jusques à sept fois, tant qu'elle en porte en tout vingthuict, autant comme il y a de jours de la Lune : ce qui à l'adventure est fabuleux, mais bien est veritable que les prunelles de ses yeux se remplissent et s'eslargissent en la

[1] Et parce qu'elle besogne...

pleine lune, et au contraire s'estroississent et se diminuent au decours d'icelle : et quant au visage d'homme qu'ils luy baillent, ils entendent par là la subtilité ingenieuse et de grand discours des mutations de la lune.

LXII. Et pour estraindre tout ce propos en peu de paroles, la raison veut que nous n'estimions point, ny que le soleil, ny l'eau, ny que la terre, ny le ciel, soient Isis ou Osiris, ny semblablement aussi que la seicheresse, l'ardeur excessive de chaleur que ny le feu, ny la mer, soient Typhon, mais simplement tout ce qui est en telles choses demesuré, inconstant, desordonné, tant en excès qu'en defaut, il le fault attribuer à Typhon, et au contraire tout ce qu'il y a de bien disposé, bien ordonné, de bon et de profitable, il nous fault croire que c'est œuvre d'Isis, et l'image, l'exemple et la raison d'Osiris : et en l'honorant et adorant de ceste sorte, nous ne pecherons point, et qui plus est nous osterons toute la defiance et doubte d'Eudoxus, qui demande pourquoy c'est que Ceres n'a aucune part de la superintendence des amours, et qu'on la donne toute à Isis, et pourquoy Bacchus ne peut ny augmenter et croistre le Nil, ny commander aux morts : car pour dire une raison generale et commune, nous estimons que ces dieux là ont esté ordonnez pour la portion du bien, et que tout ce qu'il y a en la nature de beau ou de bon est par la grace et par le moyen de ces deitez là, l'un qui en donne les

premiers principes, et l'autre qui les reçoit et qui demeure perseverante.

LXIII. Et par mesme moyen satisferons à la commune et aux mechaniques, qui se delectent en des changemens des saisons de l'année, ou bien de la procreation, semailles et labourages des fruicts qui approprient et accommodent les propos de ces dieux là, à ce en quoy ils prennent plaisir [1], disans que lon ensepvelit Osiris quand il commance à germer : et que c'est pource que lon dit, que quand Isis se sentit enceinte elle s'attacha au col un preservatif le sixieme jour du mois qu'ils appellent *Phaophi*, et qu'elle enfanta Harpocrates environ le solstice de l'hyver, n'estant pas encore à terme avec les premieres fleurs et premiers germes : voylà pourquoy on luy offre les premices des lentilles, et solennise lon les jours feriaux de ses couches après l'equinocce de la primevere. Car quand les hommes populaires entendent cela, ils y prennent plaisir et le croient, prenans la verisimilitude pour le croire des choses ordinaires, et qui nous sont tous les jours à la maîn.

LXIV. Et n'y a point d'inconvenient premierement qu'ils nous facent les dieux communs, et non pas propres et particuliers aux AEgyptiens, et qu'ils ne comprennent pas seulement le Nil et

[1] Grec : Et par mesme moyen nous refuterons ces opinions vulgaires et reçues dans le peuple, d'après lesquelles on se plaît à expliquer cette fable mythologique, par les différens changemens qui arrivent dans l'air pendant l'année, par la procréation des fruits, par les semailles, le labourage, disans...

la terre que le Nil arroze, soubs ces noms là, ny en nommant leurs lacs, leurs Alisiers [1], et la nativité des dieux, ils ne privent pas les autres hommes qui n'ont point de Nil, ny de Butus, ny de Memphis, et neantmoins recognoissent et ont en veneration la deesse Isis, et les dieux qui l'accompagnent, desquels ils ont depuis nagueres appris à nommer aucuns des noms mesmes des AEgyptiens : mais de tout temps ils ont eu la cognoissance de leur vertu et puissance, et à raison de ce les ont adorez.

LXV. Et secondement, qui est bien plus grande chose, à fin qu'ils craignent et se donnent bien garde de dissouldre et defiler, sans y penser, les divinitez en des rivieres, des vents, des labourages, et autres alterations de la terre, mutations de saisons et qualitez de l'air, comme font ceulx qui tiennent que Bacchus soit le vin, Vulcain soit la flamme, et Proserpine, comme dit Cleantes en un passage, soit l'esprit qui penetre dedans les fruicts de la terre, et comme un poëte dit touchant les moissonneurs,

> Lors qu'à Ceres les jeunes jouvenceaux
> Vont decouppant les membres à faisceaux

Car ceulx là ressemblent proprement à ceulx qui cuident que les voiles, les chables et cordages ou l'ancre soient le pilote : et que les filets, la trame et l'estaim, et la navette, soient le tisserand : et que le gobelet, la ptisanne, ou l'hydromel, soient

[1] Grec : Lotus...

le medecin : mais en ce faisant ils s'impriment de mauvaises et blasphemes opinions à l'encontre des dieux, en donnant des noms des dieux à des natures et des choses insensibles, inanimées et corruptibles, dont ils se servent necessairement, et ne s'en sçauroient passer.

LXVI. Car il ne fault pas entendre que ces choses là elles memes soient dieux, pour ce que rien ne peult estre dieu qui n'a point d'ame, ne qui soit subject, ni soubs la main à l'homme : mais par ces choses là nous avons cogneu que ce sont les dieux qui les nous donnent perdurables, et qui nous les prestent pour nous en servir, non qu'ils soient autres en un païs, et autres en un autre, ne qu'ils soient Grecs ou estrangers Barbares, ny Septentrionaux et Meridionaux, ains comme le soleil et la lune, le ciel et la terre, et la mer sont communs à tous, ils sont appellez de divers noms en divers lieux : ainsi d'une mesme intelligence qui ordonne tout le monde, et d'une mesme providence qui a soing de le gouverner, et des puissances ministeriales sur tout ordonnées, autres noms et autres honneurs selon la diversité des loix ont esté données, et usent les presbtres de marques et mysteres aucuns plus obscurs, autres plus clairs pour conduire nostre entendement à la cognoissance de la divinité : non sans peril toutefois, parce que les uns ayans failly le droit chemin sont tombez en superstition, et les autres fuyans la superstition comme si c'estoit un marets, ne se donnent de garde qu'ils tombent dedans le precipice d'impieté.

LXVII. Et pourtant fault il en cela prendre la raison de la philosophie, qui nous guide en ces sainctes contemplations, pour dignement et religieusement penser de chasque chose qui s'y dit et qui s'y fait, à fin qu'il ne nous adviene comme à Theodorus, qui disoit que la doctrine qu'il tendoit de la main droitte, aucuns de ses auditeurs la prenoient et recevoient de la main gauche: aussi que prenans en autre sens et en autre part qu'il ne convient, ce que les loix ont ordonné touchant les festes et les sacrifices, nous ne faillions lourdement: car que toutes choses se doivent en cela rapporter à la raison, on le peult veoir et cognoistre par eulx mesmes, car le dix-neufieme jour du premier mois [1] faisans feste à Mercure, ils mangent du miel et des figues, et disent en les mangeant, « C'est une chose » doulce que la verité ».

LXVIII. Et quant au preservatif qu'ils faignent que Isis prit en sa groisse [2], on l'interprete, voix, veritable: et quant à Harpocrates il ne fault point penser que ce soit un dieu jeune et non encore d'aage parfait, ny aussi aucun homme, ains que c'est le superintendant et correcteur du langage que doivent les hommes tenir des dieux, estant encore jeune, imparfaict, et non bien articulé: c'est pour-

[1] Thot est le premier mois des Égyptiens, et correspond au mois d'août, suivant la nouvelle forme de l'année Égyptienne, qui n'eut lieu qu'après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre. Voyez l'ancienne forme de l'année chez les Égyptiens, T. I des Vies, p. 269.

[2] Grossesse...

quoy il tient un anneau au devant de sa bouche, qui est le signe et la marque de taciturnité et de silence. Et au mois de Mesori [1], luy apportans des legumages, ils disent, « La langue est fortune, la « langue est dæmon ». Et de toutes les plantes qui sont en AEgypte, on tient que le pescher [2] luy est consacré plus que nul autre, pour ce que son fruict resemble à un cœur, et sa feuille à une langue : car de toutes les choses qui sont naturellement en l'homme, il n'y en a pas une qui soit plus divine que le langage, et le parler, mesmement des dieux, ne qui le face plus approcher de sa beatitude : c'est pourquoy [3] je conseille à tout homme qui vient par deçà l'oracle, de sainctement penser, et honestement parler : là où plusieurs ès processions et festes publiques font toutes choses dignes de mocquerie, et combien que lon y face cryer par voix des huissiers et herauts, que lon se taise et se tiene de mal

[1] Le dernier mois de l'année Égyptienne.

[2] « Le *Pescher* est mis là pour l'arbre appellé *persea* qui ne « croît qu'en Égypte et en Orient ». Méziriac. Voyez Pline, XIII, 17, et XV, 13. Le nouvel éditeur observe dans ces deux endroits ; que le *persea* ou *amandier d'Egypte*, se trouve encore auprès du Caire, et que l'on voit souvent ses feuilles et ses fruits gravés sur les anciens monumens Égyptiens ; ses feuilles sont plus grandes et plus odorantes que celles du laurier ; son fruit, de la forme d'une poire, est enveloppé d'une écorce charnue, et a un goût de châtaigne. On ne trouve d'ailleurs en Égypte ni nos amandes, ni nos noix.

[3] Lisez : « nous recommandons à ceux qui viennent con- « sulter l'Oracle de, etc ». Il ne faut pas oublier que Plutarque étoit prêtre à Delphes. c.

parler [1], ils ne laissent pas de cacqueter des dieux, et de penser les plus deshonestes choses du monde.

LXIX. Comment doncques est ce que lon se comportera ès sacrifices tristes et sentans leur deuil, où il est prohibé de rire, s'il n'est licite ny de laisser et omettre rien des cerimonies accoustumées, ny de mesler les opinions des dieux, ny les brouiller et confondre de suspicions faulses? Les Grecs en font de presque semblables, et presque en un mesme temps que les AEgyptiens: car en la feste des Thesmophories à Athenes, les femmes jeunent assises sur la terre, et les Bœotiens remuent les maisons d'Achaia [2], qu'ils appellent *Ceres*, nommans ceste feste là odieuse, comme si Ceres estoit en tristesse pour la descente de sa fille aux enfers, et ce mois là, celuy auquel apparoissent les Pleiades [3], et que lon commance à semer, que les AEgyptiens appellent *Athir*, et les Atheniens *Pyanepsion*, et les Bœotiens le nomment *Damatrien*, comme qui diroit *Cereal.*

LXX. Et Theopompus escrit, que ceulx qui habitent vers l'Occident estiment et appellent l'hyver

[1] Ils ne laissent pas de dire et de penser des dieux, les choses les plus deshonnestes. C,

[2] Baxter traduit: « Remuent ce qu'ils appellent, *Megara « Achaias*, (ou la maison de Cérès Achéene ».).

[3] Grouppe d'étoiles, que le peuple appelle la *Poussinière*. Les Pléïades se levent vers l'équinoxe du printemps, et se couchent en automne. Elles sont au côté opposé de *Sirius* par rapport au *baudrier d'Orion*, du côté de l'occident en tirant vers le nord. De la Lande. Voyez Plin. Hist. Natur. XVIII, 67.

Saturne, l'esté *Venus*, la primevere *Proserpine*, que de Saturne et de Venus toutes choses ont esté engendrées: et les Phrygiens cuydans que dieu dorme l'hyver, et que l'esté il veille, ils celebrent en une saison la feste du dormir, et à l'autre du resveil de dieu: mais les Paphlagoniens disent qu'il est retenu prisonnier, et qu'il est lié en hyver, et que à la primevere il est deslié, et commance à se mouvoir, et nous donne la saison occasion de souspeçonner, que la triste chere qu'ils font c'est pour ce que les fruicts sont cachez, lesquels fruicts les anciens jadis n'estimoient pas estre dieux, ains des dons utiles et necessaires pour vivre civilement, et non sauvagement et bestialement: mais en la saison qu'ils voyoient les fruicts des arbres disparoir et defaillir totalement, et ceulx qu'ils avoient eulx mesmes semez, ils les remettoient encore en terre, en fendant la terre bien petitement et bien maigrement avec leurs propres mains, sans autrement estre asseurez de ce qui en devoit succeder et venir à perfection: ils faisoient beaucoup de choses semblables à ceulx qui inhument les corps en terre, et qui portent le deuil.

LXXI. Et puis ainsi que nous disons que celuy qui achette les livres de Platon achette Platon, et disons que celuy là jouë Menander qui jouë les comædies de Menander: aussi eulx ne faignoient point d'appeller des noms des dieux les dons ou les inventions d'iceulx, en les honorant et reverant pour le besoing qu'ils en avoient: mais les survivans prenans cela lourdement, et le retournans igno-

rantement, attribuoient aux dieux mesmes les accidens de leurs fruicts, et non seulement appelloient la presence des fruicts: la naissance des dieux, et l'absence le trespas d'iceulx, mais aussi le croyoient et le tenoient ainsi, tellement qu'ils se sont remplis eulx mesmes de plusieurs mauvaises et confuses opinions des dieux, encore qu'ils eussent la faulseté et absurdité de leurs opinions toute evidente devant leurs yeux, non seulement Xenophanes le Colophonien, et autres qui ont depuis admonesté les AEgyptiens s'ils les estimoient dieux, qu'ils ne les lamentassent point: et s'ils les lamentoient, qu'ils ne les estimassent point dieux: mais aussi que c'estoit une vraye mocquerie, en les lamentant les prier de leur ramener de rechef de nouveaux fruicts, et les faire venir à maturité, à fin que de rechef ils les consumassent, et de rechef les plorassent et lamentassent. Mais cela ne va pas ainsi, car ils plorent et lamentent leurs fruicts qu'ils ont consumez, et prient les autheurs et donateurs d'iceulx, de leur en donner et faire croistre de rechef d'autres nouveaux au lieu de ceulx qui sont faillis.

LXXII. Voyla pourquoy c'est que les philosophes disent très bien, que ceulx qui n'ont pas appris à bien prendre les paroles, usent aussi mal des choses comme, pour exemple, les Grecs qui n'ont pas appris ny accoustumé d'appeller les statues de bronze ou de pierre, et les images painctes, statues et images faittes à l'honneur des dieux, mais dieux mesmes, et puis prennent la hardiesse de

dire, que Lachares [1] despouilla Pallas, et Dionysius le tyran tondit Apollo [2] qui avoit une perruque d'or, et Jupiter capitolin durant les guerres civiles fust bruslé et consumé par le feu [3]: et ne se donnent pas garde en ce faisant qu'ils attirent et reçoivent de faulses opinions qui suyvent ces noms là: mesmement les AEgyptiens entre toutes les nations, touchant les bestes qu'ils honorent. Car quant aux Grecs ils disent bien en cela, et croyent que la colombe est oyseau sacré à Venus, le dragon à Minerve, le corbeau à Apollo, et le chien à Diane, comme dit Euripide,

Diane qui chasse la nuict,
Le chien est son plaisant deduit.

LXXIII. Mais les AEgyptiens, au moins la plus part, entretenans et honorans ces animaux là, comme s'ils estoient dieux eulx mesmes, ils n'ont pas seulement remply de risée et de mocquerie leur service divin, car cela est le moins de mal qui soit en leur ignorance et sottise, mais il s'en engendre ès cœurs des hommes une forte opinion, qui attire les simples et infirmes en une pure superstition, et jette les hommes aigus d'entendement ou audacieux en pensements bestiaux et pleins d'impieté: c'est pourquoy il ne sera pas mal à propos de dire en passant de cela ce qui en est plus vraysemblable.

[1] Tyran d'Athènes.

[2] Voyez AElian, I, 20, 29.

[3] Voyez *Tacit, Annal.* et *Histor.*

LXXIV. Car de penser que Typhon ait mué[1] les dieux espouvantez ès corps de ces bestes là, comme se cachans dedans les corps des cicognes, des chiens, ou des esparviers, cela surpasse toute monstruosité de fiction et de fables, et semblablement de dire que les ames de ceulx qui trespassent, demeurans encore en estre, renaissent seulement ès corps de ces animaux là, il est aussi hors de toute verisimilitude : et quant à ceulx qui en veulent rendre quelques causes ou raisons civiles, les uns disent que Osiris en son grand exercite, ayant departy sa puissance en plusieurs bandes et compaignies, il leur donna à chascune pour enseignes des figures d'animaux, desquels chascune bande depuis honora et eut en veneration le sien, comme chose saincte. Les autres disent que les roys successeurs d'Osiris pour espouventer leurs ennemis, porterent en battaille le devant de telles bestes faictes d'or et d'argent sur leurs armes. Les autres alleguent qu'il y eut quelque roy advisé et caut, qui cognoissant que les AEgyptiens de leur nature estoient legers et prompts à se revolter, et à emouvoir seditions, et que pour leur grande multitude ils seroient mal-aisez à contenir et à deffaire s'ils estoient bien conseillez, et qu'ils s'entr'entendissent les uns avec les autres, il sema parmy eulx une eternelle superstition, laquelle leur seroit occasion d'inimitié et dissension qui ne finiroit jamais entre eulx : car leur ayant commandé de reverer des bestes qui avoient naturelle inimitié et guerre

[1] Fait entier...

continuelle les unes contre les autres, voire qui s'entre-mangeoient les unes les autres, chasque peuple voulant secourir les sienes, et se courrouceant quand on leur faisoit desplaisir, ils ne se donnerent garde qu'ils se tuerent eulx mesmes pour les inimitiez qui estoient entre les animaux qu'ils adoroient, et qu'ils s'entre-haïrent mortellement les uns les autres : car jusques aujourd'huy encore, il n'y a que les Lycopolites qui mangent du mouton, pour ce que le loup, qu'ils venerent comme un dieu, est son ennemy : et jusques à nostre temps les Oxyrinchites, pour autant que les Cynopolites, c'est à dire, les habitans de la ville du chien, mangent le poisson qui se nomme *Oxyrinchos*, comme qui diroit bec-agu, quand ils peuvent attraper un chien ils le sacrifient, comme une hostie, et le mangent : et pour ceste occasion ayans emeu la guerre les uns contre les autres, ils s'entrefeirent beaucoup de maux, et depuis en ayans esté chastiez par les Romains, ils s'appointerent.

LXXV. Et pour autant que le vulgaire dit, que l'ame de Typhon mesme fut decouppée [x] en ces animaux là, il sembleroit que ceste fiction vouldroit dire, que toute mauvaise, bestiale, et sauvage nature, est et procede du mauvais dæmon, et que pour le pacifier et addoulcir qu'il ne leur face mal, ils honorent et reverent ainsi ces bestes là. Et si d'adventure il advient une grande ardeur, et mauvaise seicheresse qui cause des maladies pestilentes, ou d'autres calamitez estranges et extraor-

[x] Passa en...

dinaires, les presbtres amenent quelque une des bestes qu'ils servent et honorent de nuict en tenebres, sans en faire bruit ny en rien dire: et la menassent du commancement, et luy font peur, puis si le mal continue ils la sacrifient et la tuent, estimant que cela soit comme une punition et chastiement du mauvais dæmon, ou quelque grande purgation qui se fait pour notables inconveniens: car mesmes en la ville de Idithia, ainsi que Manethon recite, ils brusloient des hommes vifs, et les appelloient les *Typhoniens*, et en sassant par un tamis les cendres, les dissipoient et semoient çà et là, mais cela se faisoit publiquement et manifestement à certain temps, et ès jours qu'ils appelloient *Cynades* [1]: mais les immolations des bestes qu'ils avoient pour sacrées, se faisoient secrettement, et non à certain temps ny à jours prefix, ains selon les occurrences des inconveniens qui advenoient: et pourtant le commun peuple n'en sçait ny n'en voit rien, sinon quand ils les ont inhumées, et qu'en presence de tout le peuple ils en monstrent quelques unes des autres, et les jettent quant et quant, pensans que cela attriste en contr'eschange Typhon, et reprime la joye qu'il a de mal faire.

LXXVI. Car il semble que Apis avec quelque peu d'autres animaulx soit consacré à Osiris, combien qu'ils luy [2] en attribuent la plus part: et si ce propos est veritable, je pense qu'il signifie ce que nous cherchons, et ceulx qui sont de tous confessez

[1] Grec: Caniculaires.

[2] A Typhon.

et

et qui ont honneurs communs, comme la cicogne, l'esparvier, et le cynocephale, et Apis mesme, car ainsi appellent ils le bouc en la ville de Mendes. Il reste doncques l'utilité et la marque significative, car les uns participent de l'une des raisons, et les autres des autres : car le bœuf, le mouton et l'ichneumon [1], il est certain qu'ils les honorent pour l'utilité et pour le profit qu'ils en reçoivent, comme les habitans de Lemnon honorent les alouëttes, pour ce qu'elles trouvent les œufs des sauterelles, et les quassent : et les Thessaliens semblablement les cicognes, pour autant que leurs terres ayants produit grand nombre de serpens, les cicognes qui survindrent les feirent tous mourir, à raison dequoy ils feirent un edict que quiconque tueroit une cicogne il seroit banny du païs. Et l'aspic, la belette, et l'escharbot, d'autant qu'ils voyoient en eulx ne sçay quelles petites images reluire de la divinité, comme nous appercevons le corps du soleil en une goutte d'eau, car il y en a beaucoup qui cuydent encore, et le disent, que la belette s'accompagne avec son masle et qu'elle fait ses petits par la bouche, et disent que

[1] C'est le rat d'Égypte ; il est de la taille d'un chat ; sa peau est couverte d'un poil fort rude, et parsemée de taches blanches, jaunes et cendrées : il a un museau comme celui du cochon, et en fait le méme usage : ses pattes sont courtes et noires ; sa queue longue et grosse comme celle du renard. Il se nourrit de reptiles, et des œufs de crocodile : Diodore prétend qu'il est friand du foie du crocodile, et que celui-ci dormant la gueule ouverte, il s'en approche en se roulant dans le limon, entre dans son gosier, pénétre et ronge jusqu'au foie.

c'est une figure et representation de la parole qui se forme et procede de la bouche. Et quant aux escharbots ils tienent, qu'en toute leur espece il n'y a point de femelle, et que tous les masles jettent leur semence dedans une certaine matiere qu'ils forment en façon de boule, laquelle ils poulsent à reculons, comme il semble que le soleil tourne le ciel au contraire de luy, qui a son mouvement de l'Occident en Orient: et l'aspic pource qu'il ne vieillit point, et qu'il se remue sans instruments de mouvement avec une grande facilité, vistesse et soupplesse, et pour ce l'ont ils comparé à l'astre du soleil. Le crocodile mesme n'a point esté par eulx honoré sans quelque occasion vraysemblable, ains disent qu'il est en certaine chose l'image de dieu, car il est seul entre tous les animaux qui n'a point de langue, à cause que la parole divine n'a point besoing de voix ny de langue,

Ains cheminant par le sentier sans bruit
De la justice, à droict le tout conduit.

Et dit on que de toutes bestes qui vivent en l'eau, il n'y a que luy seul qui ait sur les yeux une taye bien deliée et transparente, qu'il fait descendre de son front, et en couvre ses yeux, tellement qu'il voit sans estre veu, en quoy il est conforme au premier des dieux: et l'endroit où la femelle se descharge de son petit, c'est le bout dernier de la croissance et regorgement du Nil, car ne pouvans enfanter dedans l'eau, et craignans en accoucher loing, elles pressentent si exquisement et si parfait-

tement ce qui en doit advenir, qu'elles se servent du Nil qui s'approche d'elles, quand elles pondent leurs œufs, et qu'elles les couvent, et neantmoins maintienent et contregardent leurs œufs secs sans estre baignez de la riviere : elles en pondent soixante, et les pondent en autant de jours, et vivent autant d'années ceulx qui vivent le plus longuement, qui est le premier et principal nombre, duquel se servent plus ceulx qui traittent des choses du ciel.

LXXVII. Au demourant quant aux animaux qui sont honorez pour toutes les deux causes, nous avons jà au paravant parlé du chien, mais la cicogne [1] noire oultre ce qu'elle tue les petits serpenteaux, dont la morsure est mortelle, elle est celle qui la premiere a enseigné l'usage de la purgation et evacuation medecinale du clystere, par ce que lon apperçoit qu'elle se lave, purge et nettoye elle mesme de ceste sorte : et les plus experimentez et plus religieux des presbtres, quand ils se veulent sanctifier, prenent de l'eau où la cicogne a beu, pour s'en asperger, car elle ne boit jamais eau corrompue ny empoisonnée, ny n'en reçoit point : et de ses deux jambes eslargies, et de son bec, elle fait un triangle de costez egaulx : et davantage la diversité et meslange des plumes blanches

[1] Grec : *Ibis*. « J'ai tué, dit M. Savary, plusieurs *Ibis* dans « des marais près de Rosette ; ils ont les pattes longues, le « corps mince, alternativement blanc et noir, et le col allongé ». Lettres sur l'Egypte, p. 342. Voyez Plin. X, 40.

avec les noires represente la lune, quand elle a passé le plein.

LXXVIII. Et ne se fault pas esmerveiller si les AEgyptiens se sont contentez de si legeres et petites similitudes avec les dieux, car les Grecs mesmes tant en paintures que mouleures et sculptures, ont usé souvent de telles conferences et similitudes: comme en la Candie [x] il y avoit une statue de Jupiter qui n'avoit point d'aureilles, pour ce que à celuy qui est seigneur et maistre de tout il ne convient point estre instruit par ouïr aucun: et à celle de Pallas Phidias y adjousta le dragon, et à l'image de Venus en la ville d'Elide, une tortue, pour donner à entendre, « Que les filles ont besoing d'estre « soigneusement gardées, et les femmes mariées se « doivent tenir en la maison, et garder silence »: et le trident de Neptune signifie le troisieme lieu que tient la mer après le ciel et l'air, et pour ceste mesme occasion ils appelloient la mer *Amphitrite*, et les petits dieux marins des *Tritons:* et les Pythagoriens ont bien honoré les nombres et les figures geometriques de noms des dieux, car le triangle à costez egaulx, ils l'appelloient *Pallas* née du cerveau de Jupiter, et *Tritogenia*, pour autant qu'il se divise également avec trois lignes droictes tirées à plomb, de chascun des angles: et Un, ils l'appeloient *Apollon*,

[x] Grec: *la Crète*: c'est l'ancien nom de l'île connue maintenant sous le nom de Candie, dans la Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel.

Tant pour la grace à persuader vive,
Que la jeunesse en unité naïfve[1] :

Et le Deux, *contention et audace :* et le Trois, *justice:* car offenser et estre offensé, faire ou souffrir tort, se fait l'un par excès et l'autre par default, le juste demeure au milieu en egalité : et le nombre qu'ils appelloient *Tetractys*, qui estoit trente et six, c'estoit leur plus grand serment, comme il est en la bouche d'un chascun : et s'appelle le monde composé des quatre premiers nombres pairs, et des quatre premiers non pairs assemblez ensemble.

LXXIX. Si donc les plus excellents et plus renommez philosophes, ayant apperçeu ès choses qui n'ont ny corps ny ame quelque marque et figure de la divinité, ont estimé qu'il ne falloit en cela rien negliger ny despriser, et passer sans honneur, encore estime je qu'il le faille moins faire ès natures qui ont sentiment, et qui sont capables d'affections et de qualitez particulieres de doulceur de meurs. Il se fault doncques contenter, non pas d'honorer telles bestes, mais par elles la divinité qui reluit en elles, comme en un plus clair et plus reluysant miroir, qui est selon nature, à fin que nous les reputions comme instrument et artifice du dieu qui regit et gouverne tout ce monde. Et ne fault pas penser qu'aucune chose, n'ayant point d'ame ou point de sentiment, puisse estre plus digne ny plus excellente que celle qui a ame et qui a sentiment.

[1] Ces vers ne sont point dans le grec.

non pas si lon mettoit tout tant qu'il y a d'or ny d'esmerauldes ensemble : car ce n'est point en couleurs ny en figures ou polissures que la divinité s'imprime, ains tout ce qui ne participe point de vie, ny ne fut oncques de nature pour en participer, est de moindre et pire condition que les morts mesmes : mais la nature qui veit et qui voit, et qui en soy-mesme a le principe de mouvement et cognoissance de ce qui luy est propre, et de ce qui luy est estranger a tiré quelque influence et quelque part et portion de la providence, par laquelle cest univers est gouverné, comme dit Heraclitus. Et pourtant la divinité n'est pas moins representée en telles natures qu'en ouvrages faicts de bronze ou de pierre, lesquels sont aussi bien subjects à corruption et alteration, mais par nature ils sont privez de tout sentiment et de toute intelligence. Voilà l'opinion que je treuve de toutes la meilleure, quant aux animaux que lon honore.

LXXX. Au reste les habillements d'Isis sont de differentes taintures et couleurs, car toute sa puissance gist et s'emploie en la matiere, laquelle reçoit toutes formes, et se fait toutes sortes de choses lumiere, tenebres, jours, nuict, feu, eau, vie, mort, commancement, fin : mais ceulx d'Osiris n'ont aucun umbrage, ny aucune varieté, ains sont d'une seule couleur simple, à sçavoir de la couleur de la lumiere, car la premiere cause et principe est oute simple sans meslange quelconque, estant spirituelle et intelligible : voylà pourquoy ils ne monstrent que une seule fois ces habillements là, et au

demourant les resserrent et les gardent estroictement, sans les laisser veoir ny toucher, là où au contraire ils usent souvent de ceulx d'Isis, pour ce que les choses sensibles sont en usage, et les a lon tousjours entre les mains, et d'autant qu'elles sont subjectes à plusieurs alterations, on les desploye et regarde lon à plusieurs fois. Mais l'intelligence de ce qui est spirituel et intellectuel, pur et simple et sainct, et reluisant comme un esclair, ne se donne à toucher et regarder à l'ame que une seule fois.

LXXXI. Voyla pourquoy Platon et Aristote appellent ceste partie de la philosophie *epoptique*, comme qui diroit visive ou visible, pour ce que ceulx qui ont passé avec le discours de la raison toutes les matieres subjectes à opinions meslées et variables, saultent finablement à la contemplation de ce premier principe là simple, et qui n'a rien de materiel, et depuis qu'ils ont peu attaindre la pure verité d'iceluy : ils estiment que la philosophie achevée a attainct le dernier but de sa perfection. Et ce que les presbtres maintenant ont horreur de monstrer, et qu'ils tienent couvert et caché avec si grand soing et diligence, ne le monstrant seulement que à cachettes en passant, que ce dieu [x] commande et regne sur les trespassez, qui n'est autre dieu que celuy qui s'appelle *Ades*, en langage grec, et *Pluton*, le commun peuple n'entendant pas comment cela est vray, s'en trouble, trouvant cela estrange que le saint et sacré Osiris habite dedans la terre ou soubs la terre, là où sont

[x] Osiris.

cachez les corps de ceulx que lon estime estre venus à leur fin. Mais luy au contraire est bien loing de la terre, sans macule, sans tache, ny pollution quelconque, pur et net de toute substance qui peult admettre aucune mort, ny aucune corruption.

LXXXII. Mais les ames des hommes, pendant qu'elles sont icy bas enveloppées de corps et de passions, ne peuvent avoir aucune participation de dieu, sinon d'autant qu'ils en peuvent attaindre de l'estude de la philosophie, comme un obscur songe: mais quand elles seront delivrées de ces liens, et passées en ce lieu là sainct où il n'y a passion aucune, ny forme quelconque passible, alors ce mesme dieu est leur conducteur et leur roy, s'attachans le plus qu'il leur est possible à luy, et contemplans insatiablement, et desirans celle beauté qu'il n'est possible de dire ny d'exprimer aux hommes, de laquelle, selon les anciens contes, Isis fut jadis amoureuse, et l'ayant tant poursuyvie qu'elle en jouit, elle fut depuis remplie de toutes les choses belles et bonnes, qui peuvent estre engendrées en autruy. Voilà donc comment il en va quant à cela, selon l'interpretation qui est plus convenable aux hommes.

LXXXIII. Et s'il fault aussi parler des parfums que lon y brusle par chascun jour, selon que j'ay promis au paravant, il fault premierement supposer en son entendement, que les hommes ont accoustumé d'avoir principalement en singuliere recommandation les exercices qui appartiennent à leur santé, mesmement ès cerimonies de leur ser-

vice divin, en leurs sanctifications, et en leur vivre ordinaire, où il n'y a pas moins d'esgard à la santé qu'à la saincteté, car ils n'estiment pas qu'il soit loysible ne bien seant de servir à l'essence qui est toute pure, sans aucune tare ny pollution quelconque, avec des corps non plus que des ames gastez au dedans ou subjects à des maladies, et pour autant que l'air duquel nous usons le plus souvent, et dedans lequel nous sommes tousjours, n'est pas tousjours en semblable disposition, ny mesme temperature, ains la nuict s'espessit, et comprime le corps, et fait retirer l'ame en ne sçay quelle tristesse et soucieuse façon, comme estant obscurcie de brouillats, et appesantie, incontinent qu'ils sont levez, ils encensent et allument de la resine pour nettoyer et purifier l'air par ceste rarefaction et subtilisation, en resveillant par mesme moyen les esprits qui en noz corps sont comme languissans, et encore assopis par la force de ceste odeur, laquelle a je ne sçay quoy de vehement, et qui bat les sens. Et puis sur le midy, sentans que le soleil attire de la terre par son ardeur grande quantité de vapeur forte, ils allument alors de la myrrhe pour en parfumer l'air, car la chaleur de ce parfum là dissoult et dissipe ce qui est gros et espais et limonneux en l'air: mesme en temps de pestilence les medecins pensent y remedier en faisant de grands feus, ayans opinion que la flamme subtilise et rarefie l'air, ce qu'elle fait encore mieulx quand on y brusle des bois bien odorants, comme sont les cyprès, les genevres et les sapins.

LXXXIV. Voyla pourquoy lon dit que le medecin Acron [1], du temps de la grande pestilence à Athenes, acquit grande reputation de ce qu'il ordonna que lon feist bon feu auprès des malades de peste, car il en sauva par cela plusieurs: et Aristote escrit, que les doulces senteurs et bonnes odeurs des parfums, des fleurs, et des prairies, ne servent pas moins à la santé, qu'au plaisir et à la volupté, par ce qu'elles destrempent et dissolvent avec leur chaleur et suavité la substance du cerveau, qui de sa nature est froide, et comme figée: et puis les AEgyptiens appellent le myrrhe *bal*, qui signifie autant comme dechassement de resverie, ce qui donne encore quelque confirmation à nostre dire.

LXXXV. Et quant au parfum qui s'appelle *Cyphi*, c'est une composition de seize ingrediens, où il entre du miel, et du vin, des raisins de cabas [2], et du souchet, de la resine et de la myrrhe, de tribule [3] et de seseli, de jonc odorant, de bitume, de la mousse [4] et du lapatum [5], et oultre cela de deux sortes de grains de genevre, du grand

[1] Acron, médecin fort ancien devant Hippocrates, natif d'Agrigente en Sicile, premier des empiriques, fort recommandé par Empedocles. *Amyot.* Cette même expérience d'Acron a été renouvellée avec succès de nos jours.

[2] Panier de jonc. *Des raisins renfermés dans des paniers*, des raisins secs.

[3] Grec : De l'aspalath, *ou bois de rose.*

[4] Squire corrige le mot grec, et lit, *du saffran.*

[5] De la patience.

et du petit, du cardamon et du calame [1], et les composent ensemble, non point à l'adventure, ainsi qu'il leur vient en fantaisie, ains lit on des lettres sacrées aux parfumeurs cependant qu'ils les meslent ensemble. Et quant au nombre [2], encore qu'il soit carré et fait d'un autre carré, et que seul entre les nombres egalement egaux il face l'aire au dedans contenue egale aux unitez de sa circonference, si ne fault il pas penser qu'il face ny coopere rien en cela, mais plusieurs des simples qui entrent en ceste composition ayants vertus aromatiques, rendent une doulce haleine et une bonne vapeur, par laquelle l'air s'altere [3], et le corps s'emouvant souefvement et doulcement se prepare à reposer, et en prent une temperature attractive de sommeil, en laschant et desliant les liens des ennuis et soucis du jour, sans qu'il soit besoing d'yvresse pour les oster, lissant et polissant la partie imaginative du cerveau qui reçoit les songes, ne plus ne moins que un miroir, et le rendant plus pur et plus net, autant ou plus que les sons de la lyre et des instruments de musique, desquels usoient les Pythagoriens devant que se mettre à dormir, enchantans ainsi et entretenans la partie de l'ame irraisonnable, et subjecte aux passions : car les odeurs bien souvent suscitent et resveillent le sentiment qui default, et au contraire aussi bien souvent ils le rendent plus mousse, plus reposé

[1] Du roseau odorant. Voyez Plin. XII, 48.

[2] Et quand au nombre de seize ingrédients.

[3] Se change...

et plus quoy, quand les senteurs aromatiques sont espandues et semées par le corps pour leur subtilité, ainsi comme aucuns medecins disent, que le dormir se forme en nous, c'est à sçavoir, quand la vapeur de la viande que nous avons prise, venant à ramper tout doulcement au long des parties nobles, par maniere de dire, les chatouille.

LXXXVI. Ils usent aussi de ceste composition de Cyphi en breuvage, car ils tienent qu'en le beuvant il purge et lasche le ventre : mais sans cela la resine est ouvrage du soleil, et cueille lon la myrrhe à la lune, des arbres qui la pleurent : mais des simples qui composent le Cyphi, il y en a qui aiment mieulx la nuict, comme ceulx qui sont nourris des vents froids, des ombrages, des rosées et humiditez, car la clarté et lumiere du jour est une et simple : et dit Pindare, que lon voit le soleil à travers l'air solitaire, là où l'air de la nuict est une composition et meslange de plusieurs lumieres et plusieurs puissances, comme plusieurs semences confluentes de plusieurs astres en un mesme corps : et pourtant à bon droict brulent ils ces parfums là qui sont simples le jour, comme ceulx qui sont engendrez par la vertu du soleil, et ceulx cy comme estans meslez et de toutes sortes de diverses qualitez, ils les allument sur le commancement de la nuict [1].

[1] Après la lecture de ce Traité de Plutarque, l'on goûtera infiniment les réflexions de M. de Fontenelle sur l'Origine des Fables, édit. in-12 de 1776, T. III, p. 268 et suiv.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DES ORACLES

QUI ONT CESSÉ, ET POURQUOI.

Curiosité punie par l'obscurité d'un oracle. II. *Rencontre de Démétrius et de Cléombrotus.* III. *Leur démêlé au sujet de la lampe du temple de Jupiter Ammon.* V. *Digression sur l'impossibilité de l'accélération du cours du soleil.* VII. *Raison de la moindre quantité d'huile employée tous les ans pour la lampe Ammonienne.* VIII. *Dessein de rechercher la cause de la cessation des oracles. Digression sur plusieurs de ceux qui ont cessé.* XIII. *Causes de cette cessation.* XVI. *Tout ce qui vient des dieux est durable et immortel.* XVII. *Etres intermédiaires entre les dieux et les hommes.* XVIII. *Digression sur la durée de la vie de l'homme.* XIX. *Nécessité de l'existence des êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes.* XXI. *Fonctions de ces êtres ici bas.* XXII. *Sacrifices qui leur sont propres.* XXIII. *Evénemens qu'on doit leur attribuer.* XXIV. *Existence des oracles dépend de la présence ou de l'absence de ces êtres intermédiaires, appellés démons.* XXV. *Il y en a de méchans.* XXVI. *De mortels.* XXVIII. *Digression sur le ridicule de l'athéisme des Epicuriens.* XXIX. *Et sur le ridicule de ceux qui croient aux revenans.* XXX. *Le vice ni la vertu n'influent sur la durée de la vie.* XXXII.

Homme extraordinaire et inspiré qui attribue la divination aux démons. XXXIV. *Il détermine le nombre des mondes.* XXXV. *Par qui ce nombre a été autrefois déterminé.* XXXVI. *Opinion de Platon sur le nombre des mondes.* XXXVII. *L'unité et l'infinité des mondes répugnent également.* XXXVIII. *Opinion d'Aristote.* XXXIX. *Qu'entend-il par le milieu du monde?* XLI. *Une seule providence suffit à un nombre déterminé de mondes.* XLII. *Digression sur les cinq mondes de Platon.* L. *Recherches sur la cause des oracles.* LI. *Possibilité de l'existence des oracles.* LII. *La faculté divinatrice existe dans nos ames.* LIV. *Cause matérielle de la faculté divinatrice.* LVI. *Raison des vicissitudes de cette faculté.* LVII. *Oracle remarquable.* LVIII. *Raisons de ne point admettre la cause matérielle de la faculté divinatrice.* LIX. *Causes efficientes de toutes choses.* LX. *En particulier, de la faculté divinatrice.* LXIII. *La cessation de cette cause, expliquée d'après les principes établis dans les principes précédens.*

DES ORACLES

QUI ONT CESSÉ, ET POURQUOY[1].

On fait conte, amy Terentius Priscus, que jadis des aigles ou des cygnes volants des extremitez opposites de la terre vers le milieu d'icelle, s'entrerencontrerent les uns les autres au lieu où est basty le temple d'Apollo Pythien, à l'endroit qui s'appelle, *le nombril:* Et que quelque temps depuis Epimenides le Phestien voulant sçavoir si ce conte estoit veritable, demanda à l'oracle d'Apollo, où estoit le milieu et le nombril de la terre, qui luy rendit une response ambiguë et incertaine, de

[1] Il ne faut pas chercher dans ce Traité, l'histoire des oracles ni les époques de leur cessation. Plutarque ne s'attache qu'à assigner la vraie cause des divinations. M. de Fontenelle donna en 1687 une Histoire des Oracles. Cet ouvrage ingénieux excita dans le temps une querelle littéraire, qui a répandu de grandes lumières sur cette matière intéressante.

sorte que lon n'y pouvoit rien entendre : à raison dequoy il composa ces vers,

Il n'y a point de nombril en la mer
Ny en la terre, et ne fault presumer,
S'il y en a, qu'homme en ait cognoissance;
Il n'est cogneu qu'à la divine essence :

Ainsi chastia Apollo bien à propos ce curieux là, qui vouloit esprouver une vieille fable, comme une painture, en la touchant du doigt.

II. Mais de nostre temps un peu avant la feste des jeux Pythiques [1] qui furent celebrez durant le magistrat de Callistratus, il y eut deux saincts personnages qui venans des bouts contraires de la terre s'entrerencontrerent ensemble en la ville de Delphes; l'un estoit Demetrius le grammairien venant de l'Angleterre pour s'en retourner à la ville de Tarse en Cilicie, dont il estoit natif: l'autre estoit Cleombrotus Lacedæmonien, lequel avoit longuement resté en AEgypte, et en la province Troglodyque [2] et qui avoit navigué fort avant dedans la mer rouge, non pour trafiquer ne marchander, mais pour desir de veoir et d'apprendre tousjours quelque chose de nouveau : car ayant dequoy suffisamment, et ne se souciant pas beaucoup d'a-

[1] Ils se celebroient de deux en deux ans, vers le mois Elaphébolion qui répondoit au mois de Février.

[2] « La terre adjacente au golfe Arabique étoit appellée *Troglodytice*, parce que les habitans font leur demeure dans « des cavernes. C'est ce pays que l'on nomme la côte d'*Habesh* ». D'Anville, p. 203.

masser

masser des biens plus qu'il ne luy en falloit, il employoit son loysir à aller ainsi veoir le monde, et en recueilloit une histoire, comme une matiere de philosophie, qui a pour son but et sa fin, la theologie, ainsi qu'il l'appelloit.

III. Cestuy ayant nagueres esté au temple et oracle de Jupiter Ammon, monstroit ne s'esmerveiller pas grandement de chose qu'il y eust veuë, mais il nous racontoit un propos, qu'il disoit avoir entendu des presbtres du temple, touchant la lampe qui jamais n'estainct, bien digne d'estre de près consideré: c'est qu'ils disoient, que d'année en année il se consumoit moins d'huile, et que de là ils conjecturoient, qu'il y avoit inegalité entre les années, qui faisoit que la suivante estoit tousjours de plus courte durée que la precedente, pource qu'il estoit vraysemblable, puis qu'il se consumoit moins d'huile, qu'il y eust aussi moins de temps. Tous les assistans trouverent ce propos fort estrange. Et Demetrius entre les autres dit, que c'estoit une mocquerie de vouloir rechercher la cognoissance des choses si haultes et si grandes par de si petites: ce qui ne seroit pas paindre le lion, ainsi que disoit Alcæus, à l'estimation des ongles, ains vouloir remuer le ciel ensemble, et tout le monde, à la conjecture d'une mesche [1] et d'une lampe seulement, et renverser de fond en comble tous les arts mathematiques.

[1] βρυαλλίδι, *Ellychnium*, plante dont les feuilles servoient dans les lampes en guise de mêche. Plin. Hist. Natur. XXV, 74.

IV. Ne l'un ne l'autre, respondit adonc Clemobrotus, n'emouveroit ces hommes là de rien : car premierement ils ne cederoient jamais aux mathematiciens en certitude de probations, pource qu'il est bien plus aisé que les mathematiciens se trompent en la precision du temps, observans des mouvements et revolutions, qui sont si esloignées d'eulx, que non pas eulx la mesure de l'huile qu'ils observent continuellement, et qu'ils remarquent diligemment, pource qu'ils la trouvent estrange et contre tout discours de raison. Et au reste, Demetrius, ne vouloir conceder que petites choses soient souvent signes et indices de grandes, seroit faire grand prejudice à beaucoup d'arts, attendu que ce leur seroit oster les preuves de beaucoup de conclusions et plusieurs predictions. Et neantmoins vous autres mesmes grammairiens voulez verifier une chose qui n'est pas petite, que les demy dieux et princes, qui esteient à la guerre de Troye, rasoient leur poil avec le rasoir, par ce que vous trouvez en Homere [1] ce mot du rasoir : Et semblablement qu'ils prestoient argent à usure, pource qu'il dit en ce passage,

La debte n'est petite ny recente,
Et tous les jours de plus en plus augmente :

voulans dire qu'en ce lieu là le mot Grec, *Ophellesthai*, signifie augmenter. Et puis d'autant qu'en plusieurs lieux il appelle la nuict *Thoen*, c'est à

[1] Au troisième l'Odyssée. *Amyot.*
[2] Odyssée, L. III, v. 367. c.

dire viste et aiguë, vous vous attachez fort affectioneement à ce mot là, disans qu'il a voulu donner à entendre que l'ombre de la terre qui est ronde comme une boule, se va aboutissant en poincte, comme fait le corps d'une pyramide.

V. Et qui sera celuy qui niant que petites choses ne puissent estre signes et preuves de grandes, approuve ce que la medecine enseigne, que quand il y a multitude d'araignées, c'est un prognostique d'un esté qui doit estre pestilent, et semblablement aussi, quand à la primevere les feuilles sont aussi grandes que le pied d'une corneille, il est saison de naviguer? Et qui pourra souffrir que lon mesure la grandeur du corps du soleil aux clepsydres et horloges à eau avec une quarte ou une pinte d'eau, ou qu'une tablette [1] en forme de thuyle faisant un angle aigu sur un plan à niveau, monstre la haulteur du Pole qui tousjours nous apparoit par dessus l'orizon? Voilà ce que disent les prebstres de par delà, pourtant fault il que nous alleguions d'autres raisons contre eulx, si nous voulons maintenir le cours du soleil ferme et invariable, ainsi comme nous le tenons par deçà. Non pas du soleil seulement, s'escrya adonc tout hault le philosophe Ammonius qui estoit present, mais aussi de tout le ciel entierement: car il sera forcé forcée que son passage qu'il fait depuis l'un des tropiques jusques à l'autre soit necessairement

[1] C'est un instrument de mathematique, pour trouver la hauteur du Pole. *Amyot.*

racourcy, et qu'il ne mesure pas une si grande partie de l'orizon comme les mathematiciens le mettent, ains deviene plus court, par ce que la partie australe s'approchera tousjours de la septentrionale, dont il adviendroit consequemment que l'esté nous en seroit plus brief, et la temperance de l'air par consequent aussi plus froide, par ce qu'il tourneroit plus en dedans, et attaindroit de plus grands paralleles et cercles equidistans ès poincts de ses reversions, qui sont au plus grand jour d'esté, et au plus court d'hyver. Davantage il s'ensuivroit aussi, que les aiguilles dressées en la ville de Syene, ne seroient plus sans ombre au jour du solstice de esté, et que plusieurs des estoiles fixes seroient courues les unes soubs les autres, ou qu'elles s'entretoucheroient et confondroient pesle mesle à faulte d'espace.

VI. Et s'ils veulent dire que tous les autres corps celestes demeurent en leurs cours et mouvements ordinaires sans aucun changement, ils ne sçauroient alleguer cause aucune qui peust haster le mouvement seul de celuy là, entre tant d'autres qu'il y a, et si troubleront et confondront plusieurs evidentes apparences, qui se monstrent clairement à noz yeux, et mesmement celles de la lune, du tout, tellement qu'il ne seroit point de besoing d'observer ces mesures d'huile pour cognoistre la diversité des années, par ce que les eclipses les monstroient assez s'il y en avoit, d'autant que le soleil se rencontre assez souvent avec la lune, et la lune assez souvent tombe en l'ombre de la terre

reciproquement : et n'est jà besoing de desployer plus avant la faulseté de ce propos là.

VII. Voire-mais, dit Cleombrotus, j'ay moy-mesme veu la mesure de l'huile : car ils en monstroient de plusieurs années, mais celle de la presente estoit beaucoup plus petite que celle des bien anciennes. Ammonius repliquant de rechef : Et comment est-ce que les autres hommes qui adorent aussi le feu inextinguible, et chez lesquels on le garde depuis une suite d'ans par maniere de dire infinie, ne s'en sont aussi bien apperceus ? Et quand bien on voudroit supposer que ce propos là fust veritable, ne vauldroit il pas mieulx en attribuer la cause à quelque froideur, ou à quelque humidité de l'air, ou au contraire à quelque secheresse et chaleur par lesquelles estant le feu elangouré n'auroit pas eu besoing de tant de nourriture, ny n'en auroit pas peu tant consumer ! Car j'ay souvent ouy dire, qu'en hyver le feu brusle beaucoup mieulx, estant plus fort pour estre estrainct et resserré en soy-mesme par la froideur, là où ès grandes chaleurs et secheresses, il s'affoiblist, demeurant lasche et rare sans aucune vehemence, et si on l'allume au soleil il en opere moins, se prenant plus laschement au bois, et le consumant plus lentement. Mais encore plus justement en pourroit on attribuer la cause à l'huile mesme, car il n'est pas sans apparence de dire qu'anciennement l'huile estoit de moindre nourriture et plus eveuse, comme estant produite de jeunes oliviers, et depuis ayant esté mieulx cuite en oliviers entiers et parfaicts,

et estant plus pressée en egale quantité, elle ait eu plus de force, et ait mieulx nourry et entretenu le feu. Voilà comment il falloit sauver la supposition de ces prebtres Ammoniens, bien qu'elle soit estrange et merveilleusement extravagante.

VIII. Après qu'Ammonius eut achevé son propos: Mais plus tost, dis je, Cleombrotus, je te prie conte nous un peu de l'oracle: car il y a de toute ancieneté tousjours eu grand apport et grand opinion de divinité en ce lieu là, jusques à maintenant qu'il semble que ceste reputation là se va fort passant. Et comme Cleombrotus ne respondist rien à cela, et regardast contre bas, Demetrius prit la parole, disant, Il n'est jà besoing d'enquerir et demander des oracles de par delà, veu que nous voyons le definement, ou pour mieulx dire, l'entier aneantissement de tous ceulx de par deçà, excepté d'un ou de deux, et seroit plus à propos de rechercher la cause pour laquelle ils sont ainsi defaillis. Car quel besoing est il de discourir des autres, veu que la Bœote mesme qui souloit anciennement estre raisonnante de plusieurs oracles, en est de present toute tarie comme de fontaines, et y a maintenant une grande secheresse et default d'oracles? Car il n'y a aujourd'huy lieu aucun en toute la Bœoce où lon sceust puiser un seul oracle, si ce n'est en la ville de Lebadie seule, tous les autres lieux sont devenus muets ou de tout poinct delaissez: et neantmoins du temps des guerres contre les Perses l'oracle de Ptous Apollo estoit en reputation, et celuy d'Amphiaraus autant, car l'un

et l'autre fut lors esprouvé : celuy de Ptous Apollo quand le presbtre, qui avoit tousjours accoustumé de respondre et rendre les oracles en langue Grecque, respondit à celuy qui estoit envoyé de la part des Barbares en langue barbaresque, de sorte que nul des assistans n'en entendoit pas un mot, donnant ceste inspiration taisiblement à entendre qu'il n'est pas loisible ny permis aux Barbares d'avoir la langue Grecque servante à leurs commandemens.

IX. Et quant à celuy d'Amphiaraus, le serviteur qui y fut envoyé s'estant endormy dedans le sanctuaire, pensa premierement en songeant veoir et ouir le ministre du dieu qui le chassoit de parole, et luy commandoit de sortir hors du temple, disant que son dieu n'y estoit pas, et puis qu'il le poulsa avec les deux mains, et finablement voyant qu'il s'arrestoit encore, qu'il prit une grosse pierre et luy en donna par la teste : et tout cela n'estoit que prediction et denonciation de ce qui devoit advenir : car Mardonius fut depuis desfaict par Pausanias qui n'estoit pas roy, ains seulement tuteur du roy de Lacedæmone, et son lieutenant commandant pour lors à l'armée des Grecs, et fut assommé et porté par terre d'un coup de pierre, ainsi comme le serviteur Lydien pensa avoir esté frappé en dormant.

X. Semblablement aussi florissoit adonc l'oracle qui estoit anprès de Tegyres, là où lon tient qu'Apollo mesme nasquit, et de faict il y a deux ruisseaux qui coulent à l'entour, dont l'un s'appelle *la Palme*, et l'autre l'*Olive*, comme lon dit. En

cest oracle, du temps des guerres Medoises contre les Perses, estant lors prophete Echecrates, le dieu Apollo respondit par sa bouche, que l'honneur et la victoire de ceste guerre demoureroit aux Grecs. Et durant la guerre Peloponesiaque, les Deliens ayant esté dechassez de leur Isle, il leur fut rapporté un oracle de Delphes, par lequel il leur estoit mandé de chercher et trouver le lieu où Apollo avoit esté né, et là y faire quelques certains sacrifices : dequoy eulx s'esmerveillans, et demandans si Apollo estoit né ailleurs que chez eulx, la prophetisse Pythie leur dit davantage, que une corneille leur diroit l'endroit. Ces deputez des Deliens en s'en retournant passerent d'adventure par la ville de Chæronée, là où ils ouyrent l'hostelliere devisant avec quelques estrangers passans de l'oracle de Tegyres, auquels ils vouloient aller, et leur propos finy, entendirent comme ces estrangers prenans congé luy dirent, A dieu dame Corneille : et ainsi comprenans ce que vouloit dire la response de la prophetisse Pythie, et ayans faict leurs sacrifices à Tegyres, eurent la grace d'estre bien tost après remis et restituez en leurs païs. Encor y a il eu d'autres plus recentes apparitions de ces oracles là, que celles que nous avons alleguées, et maintenant ils ont de tout poinct cessé, tellement qu'il ne seroit pas mal à propos, attendu que nous sommes chez Apollo Pythien, de rechercher la cause de telle mutation.

XI. Au demourant nous estions desjà devant les portes de la sale des Gnidiens venans du temple,

parquoy entrans dedans, nous y trouvâsmes les amis devers lesquels nous venions assis en nous attendant: tous les autres estoient de loisir sans rien faire pour l'heure qu'il estoit du jour, sinon que regarder ou frotter d'huile les champions de luicte qui s'exercitoient, si se prit Demetrius en se riant à leur dire,

Diray-je vray, ou si je mentiray?

« Il me semble à vous veoir, que vous n'avez pas « entre vous propos qui soit de gueres grande con- « sequence, car je vous voy assis fort à vostre aise, « et semble bien à voz visages rians, que vous n'a- « vez pas grands pensemens ». Il est vray, repliqua lors Heracleon le Megarien, que nous ne disputons pas à sçavoir si ce verbe *Ballo* en son futur perd l'une de ses *ll*, ny de quel mot positif ou primitif sont formez et derivez ces deux comparatifs, *Chiron* et *Beltion*, et ces deux superlatifs *Chiriston* et *Beltiston:* car ces questions là et autres semblables sont celles qui font rider et froncer les visages: mais au reste on peult bien disputer de toutes autres questions de philosophie, sans se froncer le sourcil, et en discourir tout doulcement, sans avoir un regard furieux, ny se courroucer aux assistans. Recevez nous doncques, dit Demetrius, en vostre compagnie, et quant et nous le propos qui s'est n'agueres emeu entre nous, lequel est bien convenable à ce lieu icy, et qui pour le regard du dieu appartient bien à tous tant que nous sommes: mais

advisez bien, que pour cela vous ne ridiez ny ne fronciez point voz visages.

XII. Après doncques que nous fusmes assis pesle mesle les uns parmy les autres, et que Demetrius eut proposé la question de laquelle nous devisions, Didymus le philosophe Cynique surnommé *Planetiades* se dressant sur ses pieds, après avoir frappé deux ou trois coups de son baston contre terre s'escrya disant: « O dieux, ô dieux, vous nous ap-« portez une question bien mal aisée à soudre, et « qui a besoing d'une longue et profonde inquisi-« tion: car c'est bien grande merveille, si tant de « meschanceté estant aujourd'huy espandue par le « monde, non seulement honte et honneur ont « abandonné la vie humaine, ainsi comme nous « avoit prophetisé Hesiode, mais aussi la provi-« dence des dieux, ayant emporté quant et elle « tout tant qu'il y avoit d'oracles au monde ». Mais au contraire je vous propose une autre demande à discourir, Comment plus tost ils ne sont pieça tous faillis, et comment Hercules, ou quelque autre des dieux, long temps y a n'a soustraict la machine à trois pieds, qui est ordinairement remplie de si villaines et de si sacrileges demandes que lon y propose à Apollo. Les uns comme s'ils vouloient esprouver un Sophiste, les autres l'interrogans de quelques thresors cachez, de successions à advenir, de mariages clandestins, tellement que Pythagoras est par là manifestement convaincu de mensonge, qui a dit, que les hommes sont alors les plus gens de bien, quand ils se

presentent devant les dieux; car ce qui seroit honeste de cacher et couvrir en la presence seulement d'un personnage ancien, touchant les plus ordes maladies et passions de l'ame, ils l'apportent à descouvert et tout à nud devant Apollo.

XIII. Et comme il voulust encore poursuivre ce propos, Heracleon le tira par sa robbe, et moy qui estoit plus son familier que nul autre de la compagnie, luy dit: Cesse, amy Planetiades, d'irriter Apollo [1] contre toy, car il est aspre et cholere, et non pas gracieux [2], mais comme dit Pindare,

Les humains injustement
Le jugent doux et clement.

Soit que ce soit le soleil, ou bien le maistre du soleil, ou son pere, estant par dessus toute nature visible, il n'est pas vraysemblable qu'il desdaigne de parler plus aux hommes du temps present, ausquels il est cause de naissance et de nourriture, de l'estre, et de l'entendre: ny n'est pas croyable que la providence divine, qui comme une bonne et charitable mere produit et conserve toutes choses pour nostre usage, se monstre maligne en la seule divination et tiene son courroux contre nous, ny qu'elle la nous ait ostée nous l'ayant au commancement donnée, comme si lors qu'il y avoit des oracles en toutes les parties du monde, en plus

[1] Contre nous.

[2] Lisez; « Quoique, comme dit Pindare, il lui ait été enjoint par jugement des dieux, d'être plus doux envers les « mortels ». C.

grande tourbe d'hommes le plus grand nombre n'estoit pas tousjours des meschants. Parquoy faisant trefves Pythiques [1] avec le vice et la meschanceté que tu as tousjours accoustumé de chastier de paroles, sied toy icy auprès de nous pour chercher avec nous quelque autre occasion de ceste cessation et eclipsement d'oracles, et ce pendant garde tousjours dieu propice, et maintien qu'il ne se courrouce point. Ces miennes paroles eurent tant d'efficace, que Planetiades s'en alla sans mot dire ne repliquer.

XIV. Ainsi estant la compagnie demourée en repos et silence pour un espace de temps, Ammonius adressant à moy sa parole : Je te prie, dit-il, Lamprias pren garde à ce que nous faisons, et considere un peu de près ce que nous disons, à fin que nous n'ostions point du tout à dieu la cause de ce que ces oracles sont faillis : car celuy qui en attribue la cessation à quelque autre cause qu'à la volonté et ordonnance de dieu, il donne occasion de souspeçonner aussi qu'il pense, qu'ils n'aient jamais esté ny ne soient encore à present par sa disposition, mais par quelque autre moyen : car il n'y a point d'autre plus noble, ny plus forte et plus excellente cause et puissance, qui peüst destruire et abolir la divination, si elle estoit œuvre de dieu. Et quant au discours de Planetiades, il ne me revient point, tant pour autres causes que pour une inegalité et inconstance qu'il met en dieu, car

[1] Durant les jeux Olympiques et Pythiques, il y avoit trefves en guerre ouverte. *Amyot.*

il le fait tantost rejettant et detestant le vice, et tantost l'admettant et le recevant, ne plus ne moins que un roy, ou un tyran plus tost, qui par une porte chasseroit les meschans, et par une autre les recevroit, et negocieroit avec eulx. Mais comme ainsi soit que le plus grand ouvrage qui sçauroit estre, qui n'est en rien superflu, ains en tout et par tout accomply, et ne desirant rien d'ailleurs, est celuy qui convient le mieux à la dignité des dieux, en supposant ce principe et ce fondement là, on pourroit à mon advis dire, que de ceste rarité et faulte d'hommes commune, que les seditions et guerres passées ont aujourd'huy apportée par tout le monde, la Grece en a senty la plus grande partie, tellement qu'à grande peine pourroit elle aujourd'huy faire toute ensemble trois mille hommes de guerre, que la seule cité de Megares envoya jadis à la battaille de Platées: parquoy si dieu delaisse aujourd'huy plusieurs oracles qui anciennement souloient estre frequentez, qui dira que cela ne monstre autre chose sinon que la Grece est maintenant fort deshabitée et depeuplée, au prix de ce qu'elle estoit ancienement, je luy pourrois suffisamment fournir dequoy en discourir: car à qui profiteront maintenant, et de quel bien seroit cause l'oracle qui jadis souloit estre à Tegyres ou à Ptoum, là où en tout un jour à peine pourriez vous rencontrer un seul homme gardant les bestes?

XV. Car on trouve mesme par escript, que ce siege de divination où nous sommes, qui est et

d'antiquité le plus vieux, et de reputation le plus noble et plus renommé de toute la Grece, fut jadis longuement desert et inaccessible, pour le danger d'une male beste venimeuse qui y repairoit, c'estoit un dragon: mais ceulx qui escrivent cela ne prennent pas bien la cessation de l'oracle, comme il fault, ains tout au rebours: car ce fut la solitude qui y attira le dragon, plus tost que le dragon y ait fait la solitude. Depuis quand il a pleu à dieu, la Grece s'est fortifiée de villes, et le lieu s'est remply d'hommes, et lors ils userent de deux femmes prophetisses, qui l'une après l'autre descendoient dedans le trou, encore y en avoit il une tierce choisie pour secours, si besoin en estoit, et maintenant il n'y en a plus qu'une, et neantmoins nous ne nous en plaignons point, pour ce qu'une seule suffit: par ainsi ne fault il point accuser dieu, car ce qu'il y a aujourd'huy en estre de divination fournit et suffit assez à tous, et renvoye contents ceulx qui vienent, ayans response à tout ce qu'ils sçauroient demander. Tout ainsi doncques comme en Homere, Agamemnon jadis avoit neuf herault, et encore à peine pouvoit il y contenir l'assemblée des Grecs pour le grand nombre qu'il y en avoit, et maintenant vous verrez dedans peu de jours, que la voix d'un seul homme fournira à se faire ouïr de tous ceulx qui seront dedans le theatre: aussi fault il penser que la divination parloit lors par plus d'organes et de voix, pour ce qu'il y avoit plus grande multitude d'hommes, plus tost au contraire fauldroit il trou-

ver estrange, si dieu laissoit se respandre et couler en vain, comme de l'eau, la divination prophetique, et resonner par tout, ne plus ne moins qu'aux champs nous voyons que les rochers des montagnes retentissent à la voix, et au beslement des trouppeaux paissans.

XVI. Ammonius ayant dit ces paroles, et moy n'y respondant rien, Cleombrotus prit la parole, en s'addressant à moy: As-tu doncques jà confessé, dit il, que c'est dieu qui fait et qui deffait aussi les oracles? Non pas moy, dis-je, car je maintien que dieu ne fut oncques cause d'oster ny d'abolir oracle ny divination quelconque: ains au contraire au lieu que luy produit et prepare plusieurs choses pour nostre usage, la nature y amene la corruption, et quelquefois la privation du tout: ou, pour mieulx dire, la matiere, qui est la privation elle mesme, s'enfuit bien souvent, et dissoult ce que une plus excellente cause qu'elle avoit composé: ainsi estime-je qu'il y a quelques autres causes, qui obscurcissent ou qui amortissent du tout ces puissances là divinatrices, comme ainsi soit que dieu donne bien aux hommes plusieurs choses belles et bonnes, mais rien de perdurable immortellement, de sorte que les dons mesmes des dieux meurent, mais non pas eulx: comme dit Sophocles: et fault bien que les philosophes naturels, exercitez en la cognoissance de la nature et de la matiere premiere, en enquierent, et recherchent la substance, la proprieté et la puissance, mais qu'ils en laissent l'origine et cause primitive à dieu, comme il est

juste et raisonnable. Car ce seroit chose trop sotte et puerile de cuider que dieu luy mesme, comme les esprits parlans de dedans le creux du ventre, que lon appelloit ancienement *Eurycles*, et maintenant *Pythons*, entrast dedans les corps des prophetes, et qu'il parlast par leur bouche, se servant de leurs langues et de leurs voix, comme d'utils [1], et instrumens à parler: car celuy qui entremesle ainsi dieu parmy les negoces des hommes, n'a pas le respect qu'il doit à sa majesté, ny ne luy conserve pas la dignité et grandeur de sa puissance et sa vertu.

XVII. Cleombrotus adonc prenant la parole, Tu dis bien vray, dit-il, mais d'autant qu'il est mal-aisé de comprendre et de definir, comment et jusques à quel poinct il fault employer ceste providence divine, il me semble que ceulx qui veulent simplement que dieu ne soit cause de rien du monde, et ceulx qui le font autheur de tout entierement, ne tienent point le moyen qu'il fault tenir, et ne touchent pas au poinct du devoir et de la verité. Mais comme ceulx là disent très bien, qui tienent que Platon ayant inventé cest element, sur lequel naissent et s'engendrent les qualitez que lon appelle tantost la matiere premiere, et tantost la nature, a delivré les philosophes de plusieurs grandes difficultez: aussi me semble il que ceulx qui ont mis l'espece des dæmons, entre celle des dieux et celle des hommes, ont resolu encore plus de doubtes et de difficultez, et de plus grandes, ayant

[1] Outils.

trouvé

trouvé le lien qui conjoinct et tient ensemble, par maniere de dire, nostre societé et communication avec eulx, soit que ce propos et ceste opinion soit venue des anciens Mages, et de Zoroastres, ou bien de la Thrace et d'Orpheus, ou bien de l'AEgypte, ou de la Phrygie, comme nous conjecturons à veoir les sacrifices qui se font en l'un et en l'autre païs, là où parmy leurs sainctes et divines cerimoniès il semble qu'il y ait quelques signes de deuil et de mortalité meslez parmy. Et quant aux Grecs, Homere a usé indifferentement de ces deux noms, appellant aucunefois les dieux dæmons, et les dæmons dieux: mais Hesiode a le premier purement et distinctement mis quatre genres de natures raisonnables, les dieux, les dæmons plusieurs en nombre et bons, les demy-dieux, et les hommes, car les heroïques sont nombrez entre les demy-dieux. Les autres disent qu'il se fait mutation des corps aussi bien que des ames, ne plus ne moins que lon voit que de la terre s'engendre l'eau, de l'eau s'engendre l'air, et de l'air le feu, tendant tousjours la nature et la substance contre mont: aussi les bonnes ames prennent tousjours mutation, se tournans d'hommes en demy-dieux, et de demy-dieux en dæmons, et de dæmons bien peu et avec fort long espace de temps, après estre bien affinées et entierement purifiées par la vertu, vienent à participer de la divinité: et y en a qui ne se peuvent pas contenir, ains se laissent aller, et s'enveloppent de rechef de corps mortels, où ils vivent d'une vie sombre et obscure, comme d'une

fumée : et quant à Hesiode il estime que les dæmons mesmes après certaines revolutions de temps vienent à mourir : car parlant en la personne d'une Naïde, il designe le temps auquel ils vienent à definir,

Neuf hommes vit la corneille cryarde,
Le cerf autant quattre fois vif se garde,
Le corbeau noir si longuement vieillit,
Que de trois cerfs les vies il emplit :
Et le phenix de neuf corbeaux egale
Les jours : mais [1] vous progenie royale
De Jupiter, nymphes aux chefs plaisans,
De dix phenix [2] vous fournissez les ans.

Or ceulx qui ne prennent pas bien ce que le poëte a voulu entendre par ce mot *Genean*, c'est à dire l'aage de l'homme, font monter ceste somme de temps à un grand nombre d'années, [3] car ce n'est seulement que un an, de maniere que la somme totale ne vient à faire que neuf mille sept cens et vingt ans, qui est la durée de la vie des dæmons. Et y a plusieurs des mathematiciens qui la font plus courte que cela. Pindare mesme ne la fait pas plus grande quand il dit, que les Nymphes ont la destinée de leur vie egale aux arbres, et que c'est pour cela que lon les appelle *Hamadryades*, pour ce qu'elles naissent et meurent avec les chesnes.

XVIII. Il parloit encore quand Demetrius, rom-

[1] Nous. c.

[2] Nous fournissons. c.

[3] Mais. c.

pant son propos, prit la parole, en disant: Comment est il possible Cleombrotus, que tu soustienes que un an ait esté appellé par ce poëte l'aage d'un homme? car ce n'est la durée ny de la fleur de l'aage de l'homme, ny de sa vieillesse, pource qu'il y a en cest endroit diverses leçons, d'autant que les uns y lisent *Hebonton* [1], qui seroit à dire florissans, et les autres *Geronton* [2], qui signifieroit vieillissans: et ceulx qui y lisent florissans, y mettent l'aage de l'homme à trente ans, suivant l'opinion d'Heraclitus, que c'est l'espace de temps dedans lequel un pere qui a engendré un fils le rend apte et propre à en engendrer un autre: et ceulx qui y lisent vieillissant, attribuent à l'aage de l'homme, cent et huict ans, disant que cinquante et quatre ans sont justement la moitié de la vie de l'homme, estant composé de l'unité des deux premiers nombres plains, des deux quarrez et des deux cubiques, lesquels nombre Platon mesme a pris à bastir la generation de l'ame qu'il descrit: et semble que le poëte Hesiode par ces paroles là couvertement ait voulu designer la consommation du monde par feu, auquel temps il est vraysemblable que les Nymphes avec toute humeur et liqueur periront,

Celles qui sont aux forests demourantes,
Sources des eaux et rivieres courantes,
Ou par les prez de verdure vestus.

[1] ἡβώντων. *Amyot.*
[2] γηρώντων. *Amyot.*

XIX. Et lors Cleombrotus, j'entends, dit-il, alleguer cela à plusieurs, et voy bien que comme l'inflammation et l'embrasement des Stoïques a desjà envahy les vers de Heraclitus et d'Orpheus, aussi va elle saisir ceulx d'Hesiode, en luy donnant une faulse et abusive interpretation aussi bien qu'aux autres. Mais je ne puis supporter ce definement du monde, qu'ils mettent en avant, ny je n'estime pas qu'il soit possible d'avoir remarqué ces vies des bestes, et si pense que le nombre des ans qu'ils vont sommans, mesmement en la corneille et au cerf, est excessivement extravagant: au demourant l'année contenant en soy le commancement et la fin de toutes choses que les saisons amenent, et que la terre produit, pourroit à mon advis non impertinemment estre appellée l'aage de l'homme, car vous mesmes confessez qu'Hesiode en quelque passage appelle la vie de l'homme, *genean:* n'est il pas ainsi? Demetrius l'advoua. Mais aussi est il bien certain, poursuivit Cleombrotus, que bien souvent les vaisseaux qui mesurent s'appellent de mesme nom que les choses mesurées, comme nous disons une chopine, un piccotin, un boisseau, une mine. Tout ainsi donc comme nous appellons l'unité nombre, qui est la mesure et la moindre partie, et le commancement de tout nombre: au cas pareil aussi a il appellé l'année l'aage de l'homme, pource que c'est la mesure avec laquelle on la mesure: car les nombres que ces autres là somment, n'ont aucune singularité illustre ny celebre en matiere de nombres, mais la somme de

neuf mille sept cens et vingt, est composée des quatre premiers nombres à commancer à un, assemblez ensemble et multipliez quatre fois, ou bien de dix fois quatre, car par l'une et l'autre mode il en vient quarante: et ces quarante reduits en triangles par cinq fois, font la somme du nombre dessus allegué: mais quant à cela il n'est point necessaire d'en entrer en altercation à l'encontre de Demetrius, car soit qu'il y ait un court ou long temps, et certain ou incertain, auquel Hesiode fait trespasser l'ame d'un dæmon, et la vie d'un demydieu: tousjours sera il prouvé par lequel des deux il vouldra, avec tesmoignages fort evidents et anciens, qu'il y a des natures neutres et moyenes, comme ès confins des dieux et des hommes subjectes aux passions mortelles, et à recevoir mutations et variations necessaires, lesquelles natures suivant la tradition et l'exemple de noz predecesseurs, il est raisonnable que nous appellions dæmons, et que nous les honorions. Auquel propos Xenocrates l'un des familiers amis de Platon souloit apporter l'exemple des triangles qui y convenoit fort bien, car il comparoit celuy des triangles, qui a tous ses trois costez et ses triangles egaulx, à la nature divine et immortelle: celuy qui les a tous trois inegaux, à la nature humaine et mortelle: et celuy qui en a deux egaux et un inegal, et qui par ce moyen est en quelque chose egal, et en quelque chose inegal, à la nature des dæmons, laquelle a les passions et perturbations de l'homme

mortel, et la force et puissance semblable à un dieu.

XX. La nature mesme nous en a proposé des figures sensibles, et similitudes en hault, c'est à sçavoir des dieux, le Soleil et les estoilles : des hommes mortels, les cometes, les lueurs nocturnes, les brandons de feu volans, et estoilles tombantes, comme Euripide mesme les a comparez quand il dit,

Naguere ayant de sa jeunesse attaint
La belle fleur il a esté estaint
Comme une estoille ardente devoluë
Du ciel en l'air, aussi tost dissoluë.

Et pour un corps meslé representant la nature des dæmons, la lune, laquelle voyant estre ainsi subjecte à croistre et à descroistre, et à disparoir du tout, ils ont estimé estre fort sortable et convenable à la mutabilité du genre des dæmons, et l'ont à ceste cause aucuns appellée astre terrestre : les autres terre Olympique, c'est à dire celeste : et les autres l'heritage et possession de Proserpine celeste et terrestre. Tout ainsi doncques comme si quelqu'un ostoit du monde l'air et le soubstrayoit d'entre la lune et la terre, il dissoudroit la continuation et la composition de l'univers, en laissant au milieu une place toute vuide, sans liaisons qui conjoignist les extremitez ensemble, aussi ceulx qui ostent le genre des dæmons, ils ostent toute communication, et toute conference des dieux avec les hommes, attendu qu'ils ostent la nature, laquelle sert de truchement et de messager entre les

deux, ainsi que dit Platon, ou bien ils nous contraignent de confondre peslemesle, et de brouiller le tout ensemble, si nous venons à mesler la divinité parmy les passions et actions humaines, et si nous l'arrachons du ciel pour la faire entremettre des negoces et affaires des hommes, ainsi que lon dit, que les femmes de Thessalie tirent la lune hors du ciel, laquelle ruze de fiction trouva foy entre les femmes, par ce que Aglaonice fille de Agetor, comme lon dit, estant femme sçavante en Astrologie, donnoit à entendre au vulgaire, et faisoit semblant d'user de quelques charmes et enchantements, par vertu desquels elle arrachoit la lune du ciel.

XXI. Mais quant à nous n'estimons pas qu'il y ait aucuns oracles ne divinations sans quelque divinité, ny ne prestons pas l'oreille à ceulx qui disent que les dieux ne se soucient pas de sacrifices ny de services, et autres sacrées cerimonies qu'on leur face: mais d'autre costé aussi ne cuidons pas que dieu y soit present, ne qu'il s'en entremette, ou qu'il s'y employe luy mesme en personne, ains commettant cela aux ministres des dieux, comme il est juste et licite, ne plus ne moins que si c'estoient leurs commis et leurs greffiers, croyons que ce sont les dæmons qui sont les espies et escoutes des dieux, allans par tout çà et là, les uns contemplans et dirigeans les sacrifices et sacrées cerimonies que lon fait aux dieux, les autres pour venger et punir les grandes et oultrageuses forfaittures et injustices des hommes. Il y en a encore d'autres,

à qui le poëte Hesiode donne un fort venerable nom, les appellant

Saincts et donneurs de biens, car l'exercice
Propre leur est de ce royal office.

Comme nous baillant en passant à entendre que le donner et faire des biens est le propre office des roys: car il y a difference de vertu entre ces dæmons, ne plus ne moins qu'il y en a entre les hommes, et y en a aucuns ès quels il demeure encore quelques petites reliques, mais bien foibles et peu apparoissantes, de la partie de l'ame sensitive qui n'est point raisonnable, comme un peu d'excrement et de superfluité demouré de reste, et d'autres en qui il en est demouré beaucoup, et mal aisé à assopir et estaindre, dequoy nous voyons les marques et les traces en plusieurs lieux empraintes et semées ès sacrifices, festes et cerimonies que lon leur fait, et ès contes que lon en recite: toute fois quant aux mysteres et cerimonies secrettes, desquelles et à travers lesquelles on peult plus clairement que par nulle autre voye appercevoir la verité de la nature des dæmons, je n'en parle point quant à cela, et en ay la bouche close, ainsi comme parle Herodote: mais au reste quant à certaines festes et sacrifices severes et tristes, comme jours malencontreux, là où en quelques lieux on mange chair crue, et la deschire lon a beaux ongles, et se bat on la poitrine, et en plusieurs lieux où lon dit de villaines et deshonestes paroles durant les sacrifices,

En se secouant de furie,
Avec forsennée cryerie,
Le col et la teste croulans :

je n'estimeray jamais que cela se face pour aucun des dieux, mais plus tost diray-je que c'est pour divertir, adoulcir et appaiser l'ire et la fureur de quelques dæmons malings.

XXII. Et n'est pas vraysemblable qu'il y ait jamais eu dieu qui ait requis et demandé qu'on luy sacrifiast des hommes, comme lon faisoit ancienement, ou qui reçeust tels sacrifices pour agreables : et n'est pas aussi pour neant, que des roys et grands princes baillent leurs propres enfans à immoler, ou bien que eulx mesmes les immolent et sacrifient, ains fault croire que c'est pour destourner ou pour appaiser le courroux et la rancune que quelques pervers et malings esprits ont pour assouvir leurs violentes et tyranniques amours, dont ils ne peuvent ou ne veulent jouïr avec les corps ny par les corps, ains comme Hercules assiega la ville d'Oechalie pour avoir une fille qui estoit dedans, aussi ces puissans et violents dæmons-là demandans quelque ame humaine, estant encore enveloppée de son corps, et n'en pouvans jouir à travers ce corps, amenent la pestilence, la famine et sterilité de la terre aux villes, suscitent des guerres et des seditions civiles, jusques à ce qu'ils vienent à avoir et à jouïr de ce qu'ils aiment.

XXIII. Les autres, au contraire, comme il me souvient avoir remarqué en Candie, où je me sui-

longuement tenu, qu'ils celebrent une feste, en laquelle ils monstrent la figure d'un homme sans teste, disans que c'est Molus le pere de Merione, lequel ayant pris à force une nymphe, fut depuis trouvé sans teste. Et puis les ravissements de fils ou de filles, les voyages loingtains, les bannissements, les fuittes et cachements, les services que lon dit et que lon chante ès fables et hymnes des poëtes, ne sont point passions ny accidents convenables aux dieux, ains aux dæmons, dont on fait mention pour celebrer leur vertu ou leur puissance: ny n'a pas AEschylus entendu d'un dieu, quand il a dit,

Sainct Apollo de tout le ciel banny :

Ny Admetus en Sophocles,

Mon coq chantant le menoit à la meule :

et se fourvoyent grandement de la verité les theologiens de la ville de Delphes, qui estiment que jamais il y ait eu en ce lieu combat d'Apollo à l'encontre d'un serpent, pour la possession de l'oracle, et qui souffrent que les poëtes ou les orateurs en escrivant les uns contre les autres, aillent jouër ou reciter de telles fables parmy les theatres, comme contredisans expressement par ce qu'ils composent, aux plus sainctes cerimonies de leurs sacrifices.

XXIV. En cest endroit Philippus se trouvant fort esbahy (car l'historien Philippus estoit en la compagnie) demanda, Et à quelles cerimonies di-

vines est-ce que contredisent ceulx qui estrivent ès theatres les uns contre les autres? A celles là, dit-il, qui concernent l'oracle Delphique, et par lesquelles ceste cité, [1] depuis nagueres ayant admis et reçeu en ses cerimonies et sacrifices tous les Grecs qui habitent deçà la vallée de Tempes, en a chassé et exclus ceulx qui sont habitans oultre le pas des Thermopyles. Car la tente de feuillées que lon fait de neuf en neuf ans dedans l'aire du temple, n'est pas la representation du repaire et de la tesniere ombrageuse du dragon, ains plus tost de la maison et habitation de quelque tyran ou de quelque roy, et l'assault que lon luy donne par surprise en silence par la porte que lon appelle *Dolonia*, et ce que un peu après lon y amene un jeune garson ayant pere et mere, avec torches ardentes que lon jette le feu dedans la feuillée, et renverse lon la table par terre, et puis que ceulx qui l'ont fait s'enfuyent à travers les portes du temple sans regarder derriere eulx, et finablement la fuitte de ce garson en divers lieux, qu'il est reduit en servitude, et après tout les expiations et cerimonies de pacification, qui se font en la vallée de Tempes, me font souspeçonner que cela represente quelque notable malefice et hardie entreprise, ancienement advenue: car c'est une mocquerie, mon bel amy, de dire qu'Apollo pour avoir tué le dragon ait esté contrainct de s'en fuir jusques aux extremitez de la Grece, pour en estre rehabilité et purifié, et que là il ait fait quelques

[1] Voyez les Observations. c.

offrandes et quelques effusions, comme font les hommes quand ils veulent appaiser l'ire et le courroux de dæmons que nous appellons *Aiastoras* et *Palamnæos*, c'est à dire, poursuyvans la punition et vengeance de crimes si enormes que la memoire en dure à jamais, ou bien de quelques fort ancienes forfaittures. Vray est que le propos que j'ay autrefois ouy raconter touchant ceste fuitte et cest absentement est fort merveilleux et estrange, mais s'il contient aussi quelque chose de verité, il ne fault pas que nous estimions que ce soit petite chose ne vulgaire et commune, que celle qui fut alors commise au lieu de l'oracle. Toutefois de peur qu'il ne semble, que comme dit Empedocles,

Je couse un bout d'une fable à un autre,

et que je ne suive pas un mesme sentier en mes propos, je vous prie souffrez que je mette icy la fin convenable à mon premier discours, car nous y sommes justement arrivez : et me permettez prendre la hardiesse de dire ce que plusieurs devant moy ont dit, que quand les dæmons, qui sont ordonnez pour le gouvernement et superintendance des oracles et divinations, vienent à defaillir, il est force aussi que les oracles desfaillent et perissent : et que quand ils s'enfuyent, ou qu'ils passent et s'en vont tenir ailleurs, il est force que les forces divinatrices faillent en tels lieux ; puis quand ils y retournent après un long espace de temps, les lieux recommancent à par-

ler, ne plus ne moins que les instruments de musique, quand ceulx qui en sçavent jouër les manient et les touchent,

XXV. Après que Cleombrotus eut ainsi discouru, Heracleon se prit à dire, Il n'y a personne en la compagnie qui soit infidele, ny mescreant, ou qui ait opinions touchant les dieux qui ne s'accordent avec les nostres, mais toutefois donnons-nous garde qu'en noz discours nous ne facions des suppositions erronées, et qui pourroient donner de grands fondements à l'impieté. Tu parles bien, dit Philippus, mais quel propos est-ce qui t'a le plus offensé et scandalisé en ce que Cleombrotus a supposé? Adonc Heracleon, que ce ne soient pas des dieux qui president aux oracles, d'autant qu'il est convenable de croire qu'ils soient exempts de toute entremise de choses terrestres, et que ce soient plus tost des dæmons ministres des dieux, il me semble que ce n'est point mal supposé: mais tout à coup d'aller attribuer à ces dæmons là des crimes, forfaittures, calamitez, erreurs et inquietudes envoyez des dieux, en tirant ces propos là des vers d'Empedocles, cela me semble un peu trop presumptueux et d'une audace trop barbaresque. Et lors Cleombrotus demanda à Philippus, qui et d'où estoit ce jeune homme là: et après qu'il eut entendu son nom et son païs, luy respondit: Nous n'ignorons pas non plus qu'un autre, Heracleon, que ce que nous avons dit ne soit estrange, mais on ne sçauroit discourir de grandes matieres sans poser de grands fondements, pour prouver

une opinion vraysemblable : mais toy mesme ne t'advises pas, que tu ostes ce que tu concedes : car tu confesses bien qu'il y a des dæmons, mais en voulant maintenir qu'il n'y en a point de meschants ny de mortels, tu ne sçaurois plus soustenir qu'il y en ait : car en quoy seront ils differents des dieux, si quant à leur essence ils l'ont conjoincte à l'immortalité, et quant à la vertu ils ne sont subjects à aucunes passions ny à aucun peché? Heracleon pensant en soy-mesme, sans mot dire, ce qu'il devoit respondre à cela, Cleombrotus poursuivit, disant : Et qui plus est, ce n'a pas esté Empedocles seul qui a dit, qu'il y avoit de mauvais dæmons, mais Platon mesme, et Xenocrates et Chrysippus, et encore Democritus quand il souhaittoit et prioit qu'il renconstrast des images heureuses, il donnoit assez à entendre qu'il croyoit y en avoir d'autres perverses et mauvaises, et qui ont de mauvaises intentions, et de violentes affections.

XXVI. Et quant à ce qu'ils soient mortels, j'en ay ouy faire un conte à un personnage qui n'est point esventé ny menteur, c'estoit Epitherses le pere d'AEmylianus l'orateur, que quelques-uns de vous à mon advis peuvent avoir ouyr declamer : cestuy Epitherses estoit de la mesme ville que je suis, et avoit esté mon maistre en grammaire, lequel contoit que pour aller en Italie il s'embarqua un voyage sur une navire chargée de plusieurs marchandises, et de grand nombre de passagers, et disoit que sur le seoir le vent leur faillit auprès

des isles Echinades, et que leur navire alla branlant tant qu'elle arriva près des Paxes, que la plus part des passagers estoient vaillans, et y en avoit beaucoup qui beuvoient encore, achevans de soupper, quand tout soudain on entendit une haulte voix venant de l'une de ces isles de Paxes, qui appelloit *Thamos*, si fort, qu'il n'y eut celuy de la compagnie qui n'en demourast tout esbahy. Ce Thamos estoit un pilote AEgyptien, que peu de ceulx qui estoient en la nef cognoissoient par son nom : pour les deux premieres fois qu'il fut appellé, il ne respondit point, mais à la troisieme, si : et lors celuy qui l'appelloit renforceant sa voix : luy crya que quand il seroit à [1] l'endroit des basses, qu'il denonceast que le grand Pan estoit mort. Epitherses nous contoit que tous ceulx qui ouirent le cry de ceste voix en demourerent tous esmerveillez, et entrerent là dessus en dispute, à sçavoir s'il seroit bon de faire ce qu'il commandoit, ou bien de ne s'en entremettre point, ains le laisser là, finablement qu'ils resolurent ainsi, que s'ils avoient bon vent, lors qu'ils passeroient par devant ce lieu, que Thamos passast oultre sans mot dire : mais si d'adventure il y avoit calme, et qu'il ne tirast point de vent, qu'il cryast tout hault, ce qu'il avoit entendu. Quand ils furent à l'endroit de ces basses et platys, il advint qu'il ne tiroit vent ny haleine, et estoit la mer fort plate : parquoy ce Thamos regardant de dessus la prouë vers la terre dit tout hault ce qu'il avoit entendu, que

[1] L'endroit nommé *Palodes*. c.

le grand Pan estoit mort. Il n'eut pas plus tost achevé de dire, que lon entendit un grand bruit, non d'un seul, mais de plusieurs ensemble qui se lamentoient et s'esbahissoient tout ensemble: et pour autant que plusieurs estoient presens, la nouvelle en fut incontinent espandue par toute la ville de Rome, tellement que l'empereur Tiberius Cæsar envoya querir ce Thamos, et adjousta tant de foy à son dire, qu'il feit enquerir qui pouvoit estre ce Pan là, et que les hommes de lettres qui estoient en bon nombre autour de luy, furent d'opinion que ce devoit estre celuy qui estoit né de Penelope et de Mercure: si y eut lors quelques uns en la compagnie qui tesmoignerent l'avoir autrefois ouy dire au vieil AEmylianus.

XXVII. Demetrius adonc conta que à l'entour de l'Angleterre y a plusieurs petites isles desertes semées çà et là par la mer, que l'on appelle au païs les isles des dæmons et des demy-dieux, et que luy mesme par commandement de l'empereur alla en la plus prochaine des desertes, pour veoir et enquerir ce que c'estoit, et trouva qu'il y avoit peu d'habitans qui estoient tenus pour saincts et inviolables par les Anglois, peu après qu'il y fut arrivé il dit que l'air et le temps se troubla merveilleusement, et se feit une terrible tempeste et orage de vents et de tonnerres, laquelle estant à la fin cessée, il dit que les insulaires luy asseurerent que c'estoit quelqu'un de cès dæmons et demy-dieux qui estoit decedé: car ainsi comme une lampe, disoit-il, pendant qu'elle est allumée n'a rien qui offense

personne

personne, mais quand elle vient à s'estaindre, elle rend une puanteur qui fasche ceulx qui sont à l'entour : aussi les grandes ames, pendant qu'elles luysent sont doulces et gracieuses sans fascher personne, mais quand elles vienent à s'estaindre et à defaillir, elles emeuvent comme lors de grands orages et de grandes tempestes, et bien souvent mesme infectent l'air de maladies contagieuses. Ils disent davantage qu'il y a l'une de ces isles là, où Saturne est detenu prisonnier par Briareus qui le tient lié de sommeil, et que l'on a inventé ce moyen là de le tenir enchainé en le faisant dormir, et qu'il y avoit autour de luy plusieurs dæmons qui estoient ses valets et ses serviteurs. Cleombrotus adonc prenant la parole : Je pourrois, dit-il, aussi bien reciter plusieurs tels exemples si je voulois, mais c'est assez que cela n'est point contraire, ny n'apporte aucune opposition à l'encontre de ce que nous avons mis en avant, combien que nous sçavons assez que les Stoïques ont la mesme opinion des dæmons que nous avons, et qu'ils tienent qu'en une si grande multitude de dieux que lon tient, il n'y en a que un seul qui soit eternel et immortel, et que tous les autres ont eu commancement par naissance, et prendront fin par mort.

XXVIII. Quant aux risées et mocqueries des Epicuriens, il ne les fault point craindre, attendu qu'ils ont bien l'audace d'en user mesme contre la providence divine, l'appellant fable et conte de vieilles : mais au contraire nous maintenons que leur infinité de mondes est veritablement une,

fable, de dire qu'entre les mondes innúmerables il n'y en ait pas un qui soit gouverné par raison et providence divine, ains que tous ont esté faicts et se maintienent fortuitement et casuellement.

XXI. Et s'il est loisible de se rire et mocquer ès discours de philosophie plustost fauldroit il se mocquer de ceulx qui tirent aux disputes des choses naturelles je ne sçay quelles images sourdes, aveugles et sans ames, qui apparoissent par infinies revolutions d'années aux survivans, et se promenent par tout, estans, ce disent ils, yssues et decoulées des corps, parties encore vivans, et partie de ceulx qui long temps y a sont ou bruslez ou pourris: c'est de ceulx-là qu'il se fauldroit mocquer, qui attirent des ombres et des bourdes sottes ès disputes de la nature : et cependant se courroucent, et trouvent estrange si lon dit qu'il y a des dæmons, non seulement qui apparoissent, mais aussi qui parlent et qui ont leur vie et leur estre de bien fort longue durée.

XXX. Après que ces propos eurent esté dicts, Ammonius parla, disant : il me semble que Cleombrotus a bien prononcé. Et qui empesche que nous ne recevions sa sentence, laquelle est saincte et très digne d'un philosophe? car si on la rejette, on sera contrainct de rejetter aussi et nier beaucoup de choses qui sont et qui adviennent, mais dont on ne sçauroit rendre raison certaine : et si on la reçoit, elle ne tire après elle consequence de chose quelconque impossible, ne qui ne soit en

estre. Mais quant à ce que j'ay ouy dire aux Epicuriens seuls, à l'encontre des dæmons qu'introduit Empedocles, comme estant impossible qu'ils soient heureux et de longue vie, s'ils sont mauvais et vicieux, d'autant que le vice de sa nature est aveugle, et qui de soy mesme se precipite ordinairement ès perils et inconveniens qui detruisent la vie, cela est une sotte opposition : car par ceste raison il faudroit qu'ils confessassent que Epicurus ait esté pire que Gorgias le sophiste, et Metrodorus que Alexis le farceur et joueur de comædies, car il vescut deux fois autant que Metrodorus, et Gorgias vescut deux fois autant, et encore un tiers davantage qu'Epicurus : mais autrement disons nous que la vertu est puissante, et le vice debile, non pour l'entretenement, ou pour la dissolution du corps en vie, attendu que nous voyons entre les animaulx plusieurs qui sont lourds et hebetez, et d'autres qui sont fort gettifs et fort lascifs, qui vivent plus longuement que ne font ceulx qui sont plus sages et plus esveillez : parquoy ils ne concluent pas bien de dire, que la nature divine jouisse de l'immortalité, d'autant qu'elle sçait eviter et repoulser les choses qui destruisent la vie, car il falloit qu'en la nature de la divinité bienheureuse, ils missent une impassibilité de n'estre subjecte à corruption ou alteration quelconque, sans avoir besoing d'aucune sollicitude de l'entretenir.

XXXI. Mais à l'adventure n'est il pas honesté de dire ne disputer contre ceulx qui ne sont pas presens : et pourtant sera il meilleur que Cleom-

brotus reprenne le propos qu'il a nagueres laissé touchant la fuitte et le passage des dæmons de lieu à autre. Voire-mais, dit Cleombrotus, ce sera bien merveille s'il ne vous semble encore plus estrange et hors d'apparence de raison, que le premier, combien qu'il semble estre fondé en raison naturelle et que Platon luy mesme en ait donné le commancement, et non qu'il l'ait absoluëment prononcé et affermé, mais par maniere d'opinion doubteuse, en ayant soubs paroles couvertes jetté avec une crainte retenue quelque conjecture en avant [1].

XXXII. Mais puis que la couppe des devis et des contes, meslez de toutes sortes, est servie sur table, et que à peine pourrois je jamais rencontrer de plus gracieux et plus faciles auditeurs, pour faire passer une telle narration, ne plus ne moins que de la monnoye estrangere, je ne faindray point de vous faire le conte que j'ay entendu d'un estranger, lequel après plusieurs allées et venues, ayant bien cherement acheté et payé l'adventure de le rencontrer, je trouvay à la fin à toute peine auprès de la mer rouge. Il ne parloit aux hommes que une fois l'année, et le demourant du temps conversoit, comme il disoit, avec les nymphes Nomades et avec les dæmons. Je parlay à luy, et me feit bon recueil: c'estoit le plus bel homme de visage que je pense jamais avoir veu, non subject à maladie aucune, et prenoit tous les moys une

[1] Ajoutez : « Et cependant les autres philosophes ne laissent pas que de crier beaucoup contre lui. ». C.

fois seulement le fruict de ne sçay quelle herbe medicinale amere, dont il vivoit: il estoit exercité à parler plusieurs langages, et parloit avec moy plus communeement en langue dorique: son parler sembloit presque un chant, et si tost qu'il ouvroit la bouche pour parler, tout l'environ de luy estoit remply d'une très souefve odeur qui en sortoit. Or quant à tout autre sçavoir et cognoissance de toutes histoires, il l'avoit tout le long de l'an: mais quant à la divination, elle luy estoit inspirée un seul jour en chasque année, auquel il descendoit sur le rivage de la mer, et là chantoit et presidoit les choses à advenir aux princes et seigneurs de tout le païs, ou aux secretaires des roys, qui se trouvoient là à jour nommé, et puis s'en retournoient. Ce personnage doncques attribuoit la divination aux dæmons, et estoit bien-aise d'ouïr ce que lon raconte de Delphes. Quand à ce que nous tenons de Bacchus, et des sacrifices que nous luy faisons, il en estoit tout informé, disant que c'estoient tous grands accidents advenus aux dæmons, et semblablement ce que lon raconte touchant le serpent Python, et disoit que celuy qui l'avoit tué n'en avoit pas esté banny pour dix ans, ny ne s'en estoit pas fuy en la vallée de Tempes, ains de tout ce monde; dont il seroit depuis retourné après neuf revolutions de la grande année, estant bien purifié, nettoyé, et veritablement phœbus, c'est à dire, clair et luisant, auroit reconvré la superintendence de l'oracle Delphique, lequel cependant avoit esté deposé en la garde de Themis.

Autant en disoit il de ce que lon raconte des Typons et des Titans : car il affermoit que ce avoient esté des batailles de dæmons contre dæmons, et des fuittes et bannissements de ceulx qui avoient esté vaincus, ou bien des punitions que les dieux avoient faittes de ceulx qui avoient commis de telles forfaittures que lon conte que Typhon commeit à l'encontre d'Osiris, et de Saturne à l'encontre du ciel, desquels les honneurs sont fort obscurcis ou du tout estaincts, d'autant qu'ils sont passez en un autre monde : car j'entends que les Solymiens, qui sont voisins des Lyciens honorent singulierement Saturne, mais depuis qu'il eut occis leurs princes, Arsalus, et Dryus et Trosobius, il s'enfuit et s'en alla en quelque autre païs, car ils ne sçavent où, lon ne feit plus conte de luy, mais qu'ils appellerent ces trois, *Arsalus*, *Dryus* et *Trosobius*, les dieux severes, et de faict que tant en public qu'en privé les Lyciens font encore leur maledictions et execrations par eulx.

XXXIII. Plusieurs autres exemples semblables peult on tirer de ce que lon raconte des dieux. Et si nous appellons aucuns de ces dæmons des noms des dieux usitez et ordinaires, il ne s'en fault point esmerveiller, disoit ce personnage estranger, car ils sont bien-aise d'estre appellez des noms des dieux dont ils dependent, et dont ils ont honneur et puissance, comme entre les hommes, l'un est Jovial, l'autre Palladien, l'autre Appollonien ou Bacchanal, ou Mercurial, et y en a qui sont bien et convenablement nommez, encore que ce soit à l'adven-

ture: mais la plus part ont des denominations des dieux qui ne leur conviennent aucunement, ains sont transposées. Icy Cleombrotus ayant fait pause, son dire sembla merveilleux à toute la compagnie, et Heracleon luy demanda en quelle sorte c'estoit que cela touchoit à Platon, et comment c'estoit qu'il avoit donné commancement à un tel propos. Cleombrotus luy respondit, tu fais bien de me le remettre en memoire, c'est parce que premierement il rejetta tousjours l'infinité des mondes: mais il a tousjours doubté du nombre certain et precis, et concedant qu'il y avoit apparence au dire de ceulx qui en mettoient cinq, un en chasque element, il s'est tenu à un, et semble que cela soit propre à Platon, là où tous les autres philosophes ont tousjours fort redoubté de recevoir et admettre multitude de mondes, comme s'il estoit necessaire que ceulx qui n'arrestoient et ne terminoient pas la matiere en un, ains en sortoient, tombassent necessairement en ceste fascheuse et non terminée infinité.

XXXIV. Mais cest estranger là, dis je adonc, determinoit il rien du nombre des mondes comme Platon, ou si tu ne l'en recherchas jamais en tout le temps que tu fus avec luy? Je n'avois garde de faillir, dit Cleombrotus, d'estre bien diligent et affectionné auditeur de tels devis, voyant mesmement qu'il se monstroit si affable en mon endroit. Il disoit que ny le nombre des mondes n'estoit infiny, ne qu'il n'y en avoit pas un seul, ny cinq, mais cent quatrevingt et trois, qui estoient or-

donnez et rengez en forme triangulaire, duquel triangle chascun costé contenoit soixante mondes, et que des autres trois chascun estoit à l'un des coings du triangle, et qu'ils s'entretenoient tout à l'entour, ne plus ne moins que ceulx qui sont en une dance, et que la plaine qui est au dedans du triangle, estoit le fondement et l'autel commun de tous ces mondes, qui s'appelloit le champ ou la plaine de verité, dedans laquelle sont les desseings, les moules, les idées et les exemplaires immobiles de toutes les choses qui furent oncques et qui jamais seront, et à l'entour de ces idées estant l'eternité, le temps, comme un ruisseau qui en sortoit, couloit dedans ces mondes, et que les ames des hommes s'ils ont bien vescu en ce monde, en dix mille ans une fois les voyent, et que les plus sainctes cerimonies mystiques des sacrifices qui se font icy bas, ne sont que comme un songe de ceste vuë, et de ce spectacle là: et disoit que toute la peine que l'on employe à l'estude de la philosophie estoit pour parvenir à la vuë de ces beaultés là, ou autrement que c'estoit toute peine perdue.

XXXV. Je l'entendois, dit-il, conter tous ces propos là, ne plus ne moins proprement que si sçeust esté quelque cerimonie de sacrifice qu'il m'eust exposée en quelque religion, en laquelle il m'eust instruit sans qu'il m'amenast aucune preuve, ny aucune demonstration de son dire. En cest endroit me tournant devers Demetrius, je luy demanday comment il y avoit aux vers d'Homere qui disent

les prochassans de Pelenope, quand ils voyent manier l'arc à Ulysses :

O ça esté quelque grand crocheteur
D'arcs, cestuy-cy, et un grand fureteur.

Et comme Demetrius me les eust remis en memoire : Il me vient, dis-je, en pensée d'en dire autant de cest estranger, O c'estoit un grand amateur et un grand fureteur de toutes resolutions, et de tous discours de philosophie : et estoit homme bien versé aux lettres : certes il n'estoit point estranger de nation, ains Grec et remply de toute science, et ce nombre de mondes nous monstre qu'il n'est ny AEgyptien, ny Indien, ains venu d'un Grec de langue dorique, du païs de la Sicile nommé *Petron*, natif de la ville d'Imere en Sicile, qui en a composé un petit livre que je n'ay pas leu, et si ne sçay s'il est en estre ès mains des hommes, mais Hippus natif de Rege, duquel Phanias Erestrien fait mention, escrit que c'estoit l'opinion et le discours de ce Petron, qu'il y avoit cent quatre vingts et trois mondes qui touchoient les uns aux autres de reng : mais il ne declare point que c'est à dire, se toucher de reng, et n'en apporte aucune raison probable. Et quelle verisimilitude, ce dit Demetrius, pourroit il avoir en cela, veu que Platon sans amener aucune conjecture vraysemblable, ny aucune apparence de raison, a renversé ceste opinion là ? Et toutefois, ce dit Heracleon nous entendons dire à vous autres Grammairiens que Homere mesme est le premier autheur de ceste opinion là comme ayant divisé l'univers en cinq mondes, le

ciel, l'eau, l'air et la terre, ce qu'il appelle *olympe*, dont il en laisse les deux communs, c'est à sçavoir la terre à tous ceulx d'à bas, et l'olympe à tous ceulx d'en hault, et les trois du milieu attribué à trois divers dieux. Aussi semble il que Platon attribuant aux principaulx membres de l'univers les especes et figures premieres, et les plus excellentes des corps, les appelle *cinq mondes*, à sçavoir celuy de la terre, celuy de l'eau, celuy de l'air, et celuy du feu, et finablement celuy qui embrasse tous les autres, qu'il appelle *dodecaedre*, c'est à dire à douze faces, qui s'estend amplement, est fort capable et mobile, comme estant sa forme et figure fort propre et convenable aux revolutions et mouvemens des ames.

XXXVI. Demetrius alors, qu'est il besoing, dit il, de remuer maintenant Homere, car assez avons nous desormais allegué de fables. Mais il s'en fault beaucoup que Platon n'appelle les cinq differentes essences du monde cinq mondes, attendu que là mesme où il dispute contre ceulx qui mettent une infinité de mondes, il afferme qu'il n'y en a que un seul creé de dieu et aimé de luy, composé de toute nature, ayant corps entier et content de soy-mesme, sans avoir besoing de rien d'ailleurs: voilà pourquoy à bon droit pourroit on trouver estrange, que luy ayant dit verité il ait donné occasion à d'autres de prendre une opinion fausse, et en laquelle il n'y a apparence quelconque: car s'il n'eust retenu l'utilité du monde, il eust aucunement donné fondement à ceulx qui en mettent infinis : mais

qu'il en ait voulu asseurer precisement cinq, et non point plus ne moins, cela est merveilleusement estrange et esloigné de toute probabilité, si d'adventure tu n'as quelque chose à dire sur cela, dit-il, en soy retournant devers moy.

XXXVII. Comment, dis-je lors, estes vous doncques d'advis de laisser là vostre premiere dispute des oracles, comme estant de tout poinct achevée et resoluë, et d'en prendre une autre de non moindre difficulté? Nous ne laisserons pas pour cela, respondit Demetrius, mais aussi ne passerons nous pas oultre ceste cy, qui de soy mesme se presente, et presque nous met la main au devant, car nous n'y demeurerons pas beaucoup, ains seulement tant que nous puissions en passant y trouver quelque peu de verisimilitude, et puis nous retournerons à nostre premier propos. Et premier lieu doncques, dis-je, les raisons qui empeschent que lon ne mette des mondes infinis, n'empeschent pas que lon n'en mette plus d'un : car aussi bien en plusieurs mondes, comme en un, pourra estre la divination, la providence et la fortune, qui entreviendra ès plus petites choses : mais la plus part des plus grandes et principales choses auront et prendront leurs generations, changemens et mutations par ordre, ce qui ne se pourroit faire en infiny nombre de mondes. Et puis il est plus conforme à la raison de dire que dieu n'ait pas creé pour un monde unique et seul, car estant parfaittement bon, il n'y a vertu ne bonté aucune qui luy defaille, et moins encore que toutes les autres, la justice et

l'amitié, car elles sont de soy-mesme très belles et très bien seantes aux dieux : or n'a dieu rien qui soit inutile, ne qui soit pour neant : parquoy il fault qu'il y ait hors de luy d'autres dieux et d'autres mondes, envers lesquels il use de ces vertus sociales : car il n'en usera pas envers soy-mesme, ny envers aucune partie de soy, de justice, ny de grace et de benignité, ains envers les autres : ainsi n'est il pas vraysemblable que ce monde flotte et vague sans amy, sans voisin, sans communication quelconque en un vuide infiny, attendu mesmement que nous voyons que la nature enferme et environne toutes choses en leurs genres et en leurs especes, ne plus ne moins que dedans des vases ou dedans les enveloppes de leurs semences, car il n'y a en toute la nature rien qui soit un en nombre, qu'il n'ait la raison de son estre commune avec d'autres, ne n'y a chose qui participe de quelque denomination en commun, qui en particulier ne soit telle. Or est il que le monde s'appelle ainsi en commun. Il fault donc qu'il soit en particulier tel, et est qualifié tel en particulier, pour la difference qu'il a avec ses semblables et de mesme espece : car s'il n'y a en toute la nature ny homme qui soit un, ny cheval, ny estoille, ny dieu, ny dæmon, qui empeschera que lon ne puisse dire que la nature n'a pas non plus un seul monde, ains qu'il fault qu'il en ait plusieurs? Et qui m'objicera[1] que ce monde n'a semblablement qu'une terre, ny qu'une mer, je luy respondray qu'il ne s'apperçoit

[1] M'objectera.

pas de ce qui est tout evident des parties semblables : car nous divisons la terre en parties de semblable et mesme denomination, pour ce que toutes parties de terre sont terre, et de la mer semblablement : mais nulle partie du monde n'est monde, ains est composé de diverses et differentes natures : car quant à l'inconvenient que d'aucuns redoubtent, principalement pour lequel ils consomment toute la matiere au dedans d'un monde, de peur que s'il en demouroit quelque chose au dehors, elle ne troublast la composition de cestuy-cy par resistence qu'elle luy feroit, et heurts qu'elle luy donneroit, ils n'ont point occasion de le craindre, car y ayant plusieurs mondes, et un chascun d'iceulx particulierement ayant une mesure definie et determinée à sa substance et à sa maniere, et nulle partie d'icelle sans mesure ny sans ordre, il ne demeurera rien de superfluité, comme d'excrement, au dehors, qui puisse donner empeschement, pour ce que la raison qui dominera celle portion de la matiere qui sera attribuée à chasque monde, ne permettra pas qu'il y ait rien qui sortant hors de son ordre, et vagant çà ou là, aille chocquer un autre monde, ny que d'un autre aussi il sorte rien qui se viene ruer sur soy : pour ce que la nature n'a rien qui en quantité soit infiny, ny desordonné, ny mouvement qui soit sans raison, ny sans ordre, et s'il y a d'adventure quelque influence qui passe des uns aux autres, cela est une communication fraternelle, doulce et amiable, dont ils se meslent tous ensemble, ne plus ne

moins que les lumieres des astres, et les influences de leurs temperatures sont causes qu'eulx mesmes se resjouissent en s'entregardant les uns les autres d'un bening aspect, et donnent aux dieux, qui sont plusieurs et bons en chascun astre, moyen de s'entrehanter et s'entrecaresser les uns les autres : car en tout cela il n'y a rien qui soit impossible, ny fabuleux, ny contraire à la raison, si ce n'est que quelques uns s'en defient, pour les raisons et decisions d'Aristote, qui dit que chasque corps a son lieu propre et naturel, à raison de quoy il est force que la terre de tous costez tende au milieu, et puis l'eau par dessus elle, servant pour sa pesanteur de fondement aux autres plus legers elemens.

XXXVIII. Si doncques il y avoit plusieurs mondes, il adviendroit que la terre bien souvent se trouveroit située au dessus de l'air et du feu, et bien souvent au dessoubs, et semblablement que l'air et le feu se trouveroient au dessoubs, quelquefois en leurs lieux naturels, et quelquefois en d'autres contre natures : lesquelles choses estans impossibles, ainsi comme il pense, il s'ensuit doncques qu'il n'y a ne deux ne plusieurs mondes, ains un seul, qui est cetuy-cy, composé de toute sorte de substance, et disposé selon nature, ains qu'il est convenable à la diversité des corps.

XXXIX. Mais en tout cela il y a plus d'apparence vraysemblable, qu'il n'y a de verité : car qu'il soit ainsi, amy Demetrius, considere que quand il dit, qu'entre les corps simples les uns tendent vers le milieu, c'est à dire contre-bas, les autres arriere

du milieu et contre-mont, et les autres alentour du milieu, c'est à dire en fond : au regard dequoy prent il le milieu? Il est certain que ce n'est pas au regard du vuide, car il n'y en a point en nature selon son advis, et encore selon ceulx qui en mettent, il ne peult avoir de milieu non plus que de premier, ny de dernier : car premier et dernier sont des bouts : or ce qui est infiny, consequemment est aussi sans bout : mais encore que par force quelqu'un d'eulx nous contraignist d'admettre un milieu au vuide, il est impossible de comprendre et imaginer la difference de mouvemens des corps vers iceluy, par ce qu'il n'y a ny en iceluy vuide aucune puissance attractive des corps, ny dedans les corps aucune deliberation, ou inclination et affection de tendre de tous costez à ce milieu, ains est aussi peu possible d'imaginer que des corps sans ames se meuvent d'eulx mesmes, vers une place incorporelle et n'ayant aucune difference de situation, comme qu'elle les attire à soy.

XL. Il reste donc que ce milieu se doive entendre, non point localement, mais corporellement : car estant ce monde une masse et union composé de plusieurs corps differents et dissemblables conjoincts ensemble, il est force que les diversitez d'iceulx engendrent mouvemens dissemblables aussi de l'un en l'autre : ce qui apparoist par ce que chascun d'iceulx corps changeant de substance change aussi de place quant et quant : car la subtilisation et rarefaction distribue à l'entour en rond la matiere qui se leve du milieu en contremont, et au

contraire la condensation et constipation la deprime et la chasse contre bas vers le milieu : sur quoy il n'est jà besoing de discourir davantage en ce lieu, car quelque cause que lon suppose produire de telles passions et de telles mutations, celle mesme contiendra chascun des mondes en soy par ce qu'un chascun d'eulx a sa terre et sa mer, et chascun son milieu propre, et chascun aussi les passions et mutations des corps, et la nature et puissance qui les maintient et conserve chascun en son lieu et son estre : car le dehors soit qu'il n'y ait rien, soit qu'il y ait un vuide infiny, ne peult bailler aucun milieu, comme nous avons dit paravant : mais y ayant plusieurs mondes : chascun a son milieu propre à part tellement qu'en chascun y aura aussi mouvemens propres des corps, les uns tendans au milieu, les autres arriere du milieu, les autres à l'entour du milieu, selon que eulx mesmes les distinguent : et celuy qui vouldroit que y ayant plusieurs milieus, los corps pesans de tous costez tendent vers un seul, ressembleroit proprement à celuy qui vouldroit, que y ayant plusieurs hommes le sang coulast de tous costez en une seule vene, et que les cerveaux de tous fussent contenus d'une mesme taye, estimant que ce seroit un grand inconvenient, si tous les corps solides n'estoient en une mesme place, et les rares en un autre, mesme celuy là seroit bien impertinent, et aussi lourdault seroit celuy qui trouveroit mauvais que les entiers eussent toutes leurs parties en leur ordre, en leur reng, et en leur situation naturelle : car

car ce seroit une extreme sottise si quelqu'un croyoit qu'il y eust un monde qui eust la lune en soy située au bas, ne plus ne moins que si un homme avoit la cervelle aux talons, et le cœur aux tempes : mais il n'y a point d'absurdité ne d'inconvenient, qu'en mettant plusieurs mondes distincts et separez les uns des autres, on distingue aussi quant et quant, et separe leurs parties, car en chascun la terre, la mer, et le ciel, seront situez et colloquez en leurs assiettes naturelles, ainsi comme il appartient, et aura un chascun d'iceulx mondes, son bas, son hault, son environ, et son milieu : non pas au regard d'un autre monde, ny au regard du dehors de soy, ains en soy-mesme, et au dedans de soy : et quant à la supposition que font aucuns, que si une pierre estoit hors du monde, lon ne sçauroit imaginer ou comprendre, ne comment elle pourroit demourer, ny comment elle se pourroit mouvoir : car comment pourroit elle demourer suspendue, veu qu'elle est pesante, ou se mouvoir vers le milieu du monde, comme les autres corps pesans, veu qu'elle ne seroit ny partie d'iceluy, ny comptée entre les substances ? et quant à la terre qui est attachée et environnée tout à l'entour en un autre monde, il ne fault pas enquerir ne demander comment elle ne tumbe deçà, veu sa pesanteur, et comment elle ne s'arrache de son entier total, attendu que lon voit qu'il y a une nature et une force naturelle qui contient une chascune partie : car si nous voulons prendre bas et hault, non au dedans du monde, mais au dehors,

nous nous trouverons ès mesmes destresses et difficultez que Epicurus, qui fait mouvoir et tendre ses petits corps indivisibles vers les lieux qui sont au dessoubs des pieds, comme si le vuide avoit des pieds, ou que son espace infinie permeist que lon y peust imaginer un bas et un hault. Et pourtant y a il cause de s'esmerveiller, ou plustost de rechercher et demander quelle fantaisie a meu Chrysippus à dire, que le monde estoit colloqué et situé droittement au milieu, et que sa substance de toute eternité ayant occupé le lieu du milieu, y estoit si bien serrée et pressée pour durer à jamais, et jusques à une immortalité, par maniere de dire: car il escrit cela en son quatrieme livre des choses possibles, songeant sans propos, qu'il y ait milieu en un infiny, et encore plus mal à propos, attribuant à un milieu qui n'est point la cause de la stabilité et ferme fondation du monde, attendu mesmement qu'il a escrit en beaucoup d'autres lieux, que la substance se gouverne, et se maintient par ses mouvemens, tendans au milieu, et partans du milieu d'icelle.

XLI. Au demourant, quant aux autres oppositions que font les stoïques, qui les redoubteroit? Comme quand ils demandent, comment sera il possible de maintenir une fatale destinée, une providence divine? Et comment ne sera lon contrainct de mettre plusieurs Jupiters, quand on mettra plusieurs mondes? Car premierement s'il y a inconvenient à mettre plusieurs Jupiters, leurs opinions sont encore bien plus absurdes: car ils mettent des

soleils et des lunes, des Apollons, des Dianes, et des Neptunes infinis en infinies revolutions des temps. Et puis quelle necessité y a il qui contraigne d'avouër qu'il y ait plusieurs Jupiters, s'il y a plusieurs mondes, et non pas en chascun dieu souverain, gouverneur et conducteur de l'univers, prouveu de toute intelligence et de raison, comme celuy que nous surnommons le seigneur et le pere de toutes choses? Ou bien qui empeschera que tous mondes ne soient subjects à la providence et à la destinée de Jupiter, et que luy aussi reciproquement n'ait l'œil sur tous, et ne les dirige et gouverne, en subministrant à tous les principes, les semences et les raisons de toutes les choses qui se font? Car puis que ainsi est que nous voyons icy bien souvent un corps composé de plusieurs autres corps distincts, comme une assemblée de ville, une armée, une danse, en chascun desquels corps y a vie, prudence et intelligence: il n'est pas aussi donc impossible qu'en tout l'univers, dix, ou cinquante, ou cent mondes qu'il y aura, n'usent d'une mesme raison, et ne respondent tous à un mesme principe, ains au contraire cest ordre et disposition est fort convenable aux dieux, car il ne les fault pas faire comme les roys d'un exaim d'abeilles, qui ne sortent jamais de la ruche, ny les tenir en prison enfermez, ou plus tost attachez dedans la matiere, comme ceulx-cy font, qui disent que les dieux sont certaines dispositions de l'air, et certaines proprietez et vertus des eaux, et du feu, infuses au dedans, et ainsi les font naistre

avec le monde, et puis les bruslent aussi quant et luy : mais encore ne les deslient ils pas, ny ne les font pas libres, à tout le moins comme les chartons qui guident les chariots, ou les pilotes qui gouvernent les navires, ains les y clouent, ne plus ne moins que les statues attachées et scellées avec des clous et du plomb à leurs bases, ainsi les tienent ils enfermez et enclouez dedans la matiere corporelle, participans avec elle jusques à corruption, dissolution, et alteration toute entiere. Mais bien plus est ce propos digne et magnifique, de dire que les dieux sont de tout poinct libres, sans que personne leur commande, ne plus ne moins que les feus de Castor et de Pollux [1] secourent ceulx qui sont travaillez en tourmente de mer, en y survenant ils addoucissent la violence de la mer, et les impetueux soufflemens des vents, non pas qu'eulx mesmes naviguent ny soient participans du mesme peril ; ains seulement se monstrant en l'air, et preservant les mariniers, aussi que les dieux aillent visiter par plaisir tantost un monde, et tantost un autre, en regissant et gouvernant un chascun d'iceulx avec la nature : car le Jupiter d'Ho-

[1] On appelle sur la mer *le feu S. Elme*, des feux qui volent autour des manœuvres d'un vaisseau : ils sont probablement causés par quelques exhalaisons qui restent après une tempête ; ils en présagent assez ordinairement la fin. Les mariniers les appellent *S. Nicolas*, *Ste Claire*, *Ste Hélène* : les Anciens appelloient ces feux *Castor et Pollux*. S'il n'en paroît qu'un, on l'appelle *furolle* ou *hélène* ; et c'est de mauvais présage ; s'il en paroît deux, les mariniers s'en réjouissent et les saluent avec leurs sifflets. Voyez *Plin. Hist. nat.* II, 37.

mere ne jette pas gueres loing ses yeux de la ville de Troye, jusques au païs de Thrace, et des Scythes vagabonds, habitans au long des rives du Danube: mais le vray Jupiter a plusieurs passages honestes et convenables à sa majesté d'un monde à l'autre, non point regardant hors de soy en un vuide infiny, et se contemplant soy mesme, et non autre chose, comme aucuns estiment, ains considerant les faicts des hommes et des dieux, les mouvemens et revolutions des astres: car la divinité ne hait point les varietez et mutations, ains y prent fort grand plaisir, comme lon peult conjecturer par les circuitions, conversions et commutations qui apparoissent au ciel. Parquoy je conclus que l'infinité de mondes est une resverie faulse, où il n'y a point d'apparence de raison, et qui ne peult en aucune maniere admettre un dieu, ains se gouverne en tout et par tout par la fortune et à l'adventure, et au contraire, que le gouvernement et la providence d'un nombre certain et quantité terminée et finie de mondes, n'a point d'administration qui doive sembler plus indigne ne plus laborieuse que celle qui s'employe et s'attache à la direction d'un tout seul, et qui le transforme, renouvelle et reforme par infinies fois.

XLII. Après que j'eu achevé ce propos je m'arrestay: et Philippus sans gueres attendre, quant à cela, dit-il, s'il est ainsi, ou s'il est autrement, je ne le vouldrois point trop asseurer, mais si nous faisons sortir dieu hors de la superintendence d'un monde seul, pourquoy est ce que nous le fai-

TAYLOR INST. OXFORD

sons ouvrier de cinq tant seulement, et non de plus? Et quelle raison y a il peculiere de ce nombre là avec la multitude des mondes, plus tost que d'un autre? Je l'entendrois bien plus volontiers que non pas l'occasion et la cause pourquoy ce mot *E'i* a esté consacré en ce temple : car il n'est nombre, ny triangle, ny quarré, ny parfaict, ny cubique, ny ne presente aucune gentillesse à ceulx qui aiment, et qui estiment telles speculations : et l'argument et illation tirée des elemens, laquelle il semble que Platon mesme obscurement ait touchée, est fort difficile à comprendre, et ne nous demonstre rien de la probabilité qui l'ait deu attirer à faire ceste consequence, qu'il est vraysemblable, que comme il se fait et engendre en la matiere cinq sortes de corps reguliers ayants les angles et les costez egaulx, environnez de superfices egales, aussi de ces cinq corps y ait eu dès le commancement incontinent cinq mondes faicts et formez.

XLIII. Et toutefois, dis-je, il semble que Theodore le Solien, exposant ce qu'il y a de mathematique en Platon, ne traitte pas mal ce passage là, car il declare ainsi la pyramide : *l'octaedre*, c'est à dire, le corps à huict faces egales, le *dodecaedre* à douze, et *l'icosaedre* à vingt, que Platon met les premiers, sont fort beaux pour leurs proportions et leurs egalitez, et ne sçauroit la nature rien former ne figurer de plus excellent ny de semblable, mais toutefois ils n'ont pas tous une mesme constitution, ny une semblable origine, car le plus

petit des cinq, et le plus delié, est la pyramide, et le plus grand et qui a plus de partie est le *dodecaedre*, et des autres deux *l'icosaedre* est plus grand de la moitié que n'est *l'octaedre*, en multitude et nombre de triangles, et pourtant est il impossible qu'ils aient esté faicts l'un tout quant et l'autre d'une mesme matiere, car les plus deliez, et plus petits, et plus simples en manufacture, il est force qu'ils soient plus tost venus en main, et qu'ils ayent plus tost obey à l'ouvrier qui mouvoit et qui formoit la matiere, et par consequent qu'ils ayent esté plus tost faicts, et plus tost venus en estre, que ceulx qui ont plus de parties, et plus grande masse de corps: d'autant que la manufacture de la composition en estoit plus laborieuse et plus difficile, comme est le *dodecaedron:* dont il s'ensuit que la pyramide est le premier de tous les corps, et non pas un des autres, comme ceulx qui par nature ont posterieurement esté creez et produitz. Or le remede pour obvier et respondre à cest inconvenient, est de separer et diviser la matiere en cinq mondes, icy la pyramide, car elle est sortie la premiere: là *l'octaedre*, et là *l'icosaedre:* et en chascun d'iceulx mondes de ce qui sera le premier venu en estre, le reste puis après prendra sa naissance par discretion et concretion, ou par rarefaction et condensation des parties: qui fait que toutes se transmuent en toutes, ainsi comme Platon luy mesme le donne à entendre, le discourant par exemples, presque de toutes: mais à nous presentement il suffira de l'entendre par peu d'exemples,

car l'air s'engendre par l'extinction du feu, et puis de rechef en se subtilisant et rarefiant, il produit du feu: en la semence de ces deux là peult on cognoistre les passions et transmutations de tous. Or le seminaire ou principe du feu est la pyramide, composée de vingt et quatre premiers triangles, et l'*octaedre* est le seminaire de l'air, composé des quarante et huict mesmes triangles: ainsi il le fait un element d'air, de deux de feu conjoincts et composez ensemble, et à l'opposite l'element de l'air party se divise en deux corps de feu, puis retournant à s'espessir et constiper davantage en soy mesme il devient en forme d'eau, tellement que par tout ce qui sort le premier en lumiere donne tousjours facilement generation aux autres par transmutation, et ne demeure jamais seul ce qui est venu en estre le premier, mais l'un ayant eu la masse de l'autre l'origine de mouvement primitif et antecedant, on conserve à tous un mesme nom.

XLIV. Ammonius adonc se prit à dire: cela certes a esté vaillamment et diligemment recherché par Theodorus, mais je serois bien esmerveillé, si les presuppositions qu'il fait ne s'entredestruisoient et refutoient l'une l'autre: car il veult que les cinq mondes n'aient pas esté composez à la fois tous ensemble, mais que ce qui est plus delié, et où il y a moins de manufacture à le composer, soit sorty premier en essence: et puis, comme si c'estoit chose consequente, et non pas repugnante, il suppose que la matiere ne poulse pas tousjours en essence, ce qui est le plus delié et le plus sim-

ple, mais que aucune fois les plus espesses et les plus lourdes, et pesantes parties sortent les premieres en generation. Mais sans cela estant supposé, qu'il y a cinq corps premiers, et consequemment qu'il y a autant de mondes, il n'applique sa probabilité qu'aux quatre seuls : car quant est du cube, c'est à dire, du corps quarré, il le prent et l'oste, comme si c'estoit au jeu de marelles, par ce que le corps quarré de sa nature et proprieté ne se peult muer en eulx, ny leur bailler à eulx puissance de se tourner en luy, d'autant que les triangles, dont ils sont composez, ne sont pas d'un mesme genre : car tous les autres communement sont composez de demy-triangles, mais le subject propre, dont cestuy cy particulierement se compose, est le triangle aux deux jambes egales qui ne se peult unir, incorporer, ny accommoder avec le demy triangle. S'il est ainsi doncques qu'il y ait cinq corps, et consequemment cinq mondes, et qu'en chascun d'iceulx mondes le principe de generation soit le corps qui premier sort en evidence, celuy où le corps quarré sera le premier, nul des autres corps n'y pourra doncques estre, comme celuy qui ne se peult naturellement tourner et changer en pas un d'eulx. Je laisse à dire davantage, que l'element et principe dont est composé le dodecaedre, n'est pas le triangle à trois costez inegaulx, mais un autre, comme ils disent bien que de celuy aux costez inegaulx Platon compose la pyramide, l'octaedre et l'icosaedre, tellement, dit Ammonius en riant, qu'il fault, ou que

tu resolves ces objections là, ou que tu allegues quelque chose de nouveau touchant la question qui se presente : et je luy respondy, Quant à moy je n'en sçaurois rien alleguer pour le present, où il y ait plus de verisimilitude, mais à l'adventure vault il mieulx rendre raison de son opinion propre que de celle d'autruy.

XLV. Je dy doncques de rechef, que la nature se departant et divisant dès le commancement en deux parties, l'une sensible, muable, subjecte à generation et corruption, tantost d'une sorte et tantost d'une autre : l'autre spirituelle et intelligible, se comportant tousjours d'une mesme sorte, il seroit bien estrange, beaux amis, de dire que la spirituelle reçeust en soy division, et eust de la diversité et difference en soy-mesme, et que lon trouve mauvais jusques à s'en courroucer, si lon ne laisse la corporelle et passible toute unie en soy, et s'amassant en soy-mesme, ains qu'on la devise et qu'on la separe en plusieurs mers : car il seroit plus raisonnable que les natures permanentes et divines s'entreteinssent plus tost et s'embrassassent inseparablement elles mesmes, et qu'elles evitassent, autant qu'il leur seroit possible, toute section et toute separation, et toute fois la force de l'autre ou de la diversité touchant aussi bien à elles, fait ès choses spirituelles et intellectuelles, de plus grandes dissimilitudes en forme et raison essentielle, que ne sont les distances entre les corporelles : parquoy Platon refutant ceulx qui tiennent ceste proposition, Que tout est un, dit,

que ce qui est, est et mesme et autre, et mouvement, et station. Si doncques ces cinq choses là sont, ce n'est pas de merveille, si de ces cinq elements corporels, nature en a fabriqué les figures et representations chascune propre à chascun, non pas simples ny pures, mais en tant qu'ils sont plus participans de chasque proprieté et puissance: car il est tout manifeste, que le corps quarré est le plus propre et plus sortable à la station et au repos, pour la stabilité et fermeté de ses plattes faces et superfices: et quant à la pyramide il n'y a celuy qui ne recognoisse incontinent la nature de feu mouvante à ses costez longs et gresles, et à ses angles aigus. Et la nature du dodecaedre apte à comprendre toutes les autres figures sembleroit proprement estre l'image de l'univers en toute essence corporelle. Et des deux qui restent, l'icosaedre est l'image de l'autre et divers, et l'octaedre participe principalement de la forme du mesme: et par ainsi l'un a produit l'air, lequel est capable de toute substance en une forme: et l'autre nous a baillé l'eau, qui par temperature se peult tourner en toutes sortes de qualitez.

XLVI. Or s'il est ainsi que la nature requiere en tout et par-tout une egale et uniforme distribution, il est doncques vraysemblable qu'il y a aussi cinq mondes, et non point plus ny moins qu'il y a de moules et de patrons, à fin que chascun patron et exemplaire tiene le premier lieu, et la principale puissance en chaque monde, ne plus ne moins qu'ils l'ont en la premiere consti-

tution et composition des corps. Mais cela soit dit pour respondre un peu à celuy qui s'esmerveilleroit comment nous divisons la nature subjecte à generation et alteration en tant de genres. Au demourant, je vous prie, considerez un petit de près, avec moy, cest argument. Il est certain que des deux premiers supremes principes, j'entends l'unité, et le binaire ou la dualité, ceste cy estant l'element et l'origine premiere de toute diformité, desordre et confusion, s'appelle *infinité* : et au contraire, la nature de l'unité venant à terminer le vague de l'infinité, qui n'a aucune proportion, aucun arrest, ny aucune terminaison, luy baille forme, et le rend aucunement capable de recevoir certaine denomination, laquelle accompagne tousjours les choses sensibles. Or ces deux generaux principes là se monstrent premierement au nombre, tellement que la multitude n'est jamais nombre, jusques à ce que l'unité venant à s'imprimer, comme une forme en la matiere, viene à retrencher ce qu'il y a icy de plus, et là de moins en l'infinité indeterminée : car lors chasque multitude devient et est faitte nombre, quand elle est terminée par un, mais si lon oste l'unité, de rechef la dualité indefinie et interminée confondant tout, le rend sans ordre, sans grace, sans nombre, et sans mesure. Or puis qu'il est ainsi que la forme n'est pas la destruction de la matiere, mais plus tost la figure et l'ordre, il est force que ces principes soient tous deux dedans le nombre, desquels procede la premiere, et plus grande dissimilitude et

difference : car le principe infiny et interminé est autheur du nombre pair, et l'autre meilleur principe, qui est l'unité, pere du non-pair : si que le premier nombre pair c'est deux, et le premier non-pair est trois, desquels se compose le cinq, par conjonction estant commun aux deux, et de puissance non-pair, car il estoit necessaire, d'autant que ce qui est corporel et sensible se divise en plusieurs parties pour sa composition par force de l'autre, c'est à dire diversité, que ce ne fust, ny le premier pair, ny le premier non-pair, ains un troisieme composé des deux, à fin qu'il fust procréé des deux principes, de celuy qui engendre le nombre pair, et de celuy qui produit le non-pair, car l'un ne se pouvoit departir ny separer d'avec l'autre, d'autant que tous deux ont nature, force et puissance de principe.

XLVII. Ces deux principes donc estant conjoints ensemble, le meilleur estant le plus fort s'est opposé à l'infinité interminée qui divisoit la nature corporelle, et ainsi estant la matiere divisée, l'unité s'interposant a empesché que l'univers ne fust divisé et mesparty en deux parties egales, ains y a eu pluralité de mondes causée par l'autre, de l'infinité et diversité, mais ceste pluralité a esté produite en nombre non pair, par la vertu et puissance du mesme et du finy, par ce que le meilleur principe n'a pas souffert que la nature s'estendist plus loing qu'il ne falloit, car si l'un y eust esté tout pur et simple, la matiere n'eust eu aucune separation, mais d'autant qu'il est meslé avec la

nature divisive de la dualité, il a receu et souffert par ce moyen separation et division, mais elle s'est arrestée là, par ce que le non pair a esté maistre et superieur du pair: voilà pourquoy les anciens souloient nommer, le compter, *Pempasasshai* [1] : et croy que ce mot *Panta* [2], qui signifie l'univers, a esté derivé de *Pente* [3], qui signifie cinq, non sans raison, d'autant que cinq est composé des deux premiers nombres, et puis les autres nombres multipliez par autres, produisent divers nombres, là où le cinq multiplié par nombre pair, produit dix precisement, et multiplié par non pair, il s'engendre soymesme : je laisse à dire, qu'il est composé des deux premiers nombres quarrez, c'est à sçavoir, de l'unité et du quatre, et que c'est le premier des nombres qui peult autant que les deux qui le precedent, tellement qu'il compose le plus beau triangle qui soit à angle droit, c'est le premier nombre qui contient la proportion sesquialtere [4] : car à l'adventure toutes ces raisons là ne sont pas bien sortables ne propres au discours de la matiere presente, mais bien est-il plus convenable d'alleguer qu'en ce nombre là y a une vertu naturelle de diviser, et que la nature divise plusieurs choses par ce nombre là: car en nous mesmes elle a mis cinq sens naturels, et cinq parties de l'ame, la

[1] πεμπάσασθαι. *Amyot.*

[2] πάντα. *Ibid.*

[3] πέντε. *Ibid.*

[4] Voyez le chap. IV du Traité d'Isis et d'Osiris.

sensitive, la concupiscible, l'irascible, et la raisonnable, et autant de doigts en chascune des mains. Et que la semence genitale se depart au plus en cinq [1], car on ne trouve point par escript que femme ait enfanté plus d'enfans en une mesme portée : et les AEgyptiens aussi content que la deesse Rhea enfanta cinq dieux, donnans à entendre soubs paroles couvertes que d'une mesme matiere y avoit eu cinq mondes procreez. Et en l'univers, la terre est divisée en cinq bandes [2] et le ciel en cinq cercles, deux arctiques, deux tropiques et un æquinoctial au milieu : qu'il y a cinq revolutions des planettes ou estoilles errantes, d'autant que le Soleil, Venus et Mercure, ne font qu'une mesme revolution, et est la construction du monde faicte par raison harmonique: ne plus ne moins que la game, dont nous usons à chanter, est composée de cinq tetrachordes arrengez de reng l'un après l'autre, dont le premier s'appelle *Hypaton*, c'est à dire, des bas : le second *Meson*, c'est à dire, moyens : le tiers *Synemmenon*, c'est à dire, conjoincts : le quart *Diezeugmenon*, c'est à dire, dejoincts : et le quint *Hyperbolæon*, c'est à dire, supremes : et les intervalles du chant dont nous usons sont aussi cinq, *Diesis*, *Semitonion*, *Tonus*, *Triemitonion*, et *Ditonus* [3] : de maniere qu'il semble que la nature prenne plaisir à faire toutes choses par nombre quinaire, plus qu'elle

[1] Voyez les Demandes des choses Romaines, chap. II.

[2] Zones.

[3] Tout ceci sera expliqué dans le Traité de la Musique.

ne fait encore a les produire en forme ronde comme une boule, ainsi qu'escrit Aristote.

XLVIII. Mais pourquoy, dira quelqu'un, est-ce que Platon a apporté le nombre de cinq mondes aux cinq premieres figures des corps reguliers? Pour ce qu'il a dit que dieu en ordonnant le monde a usé de la cinquieme composition. Et puis ayant proposé la doute et question du nombre des mondes, à sçavoir qu'il n'y en ait qu'un, ou qu'il y en ait cinq, à la verité il monstre assez clairement que sa conjecture est fondée sur ceste raison là. S'il fault doncques amener et appliquer la verisimilitude à son devis et opinion, voyant qu'il est force qu'avec la diversité de ces figures et de ces corps là, il s'en ensuive aussi incontinent difference et diversité de mouvements, ains comme luy mesme enseigne, affermant que ce qui est espessy ou subtilisé avec l'alteration de substance, change aussi quant et quant de lieu, car si de l'air s'engendre le feu, estant le corps octaedre dissolu et departy en pyramides, ou au contraire, s'il se fait de l'air du feu, estant pressé et reserré en forme d'octaedre, il n'est pas possible qu'il demeure là où il estoit auparavant, ains s'en fuit et s'en court en une autre place, forçant et combattant ce qu'il treuve en son chemin, et qui luy fait resistance : et monstre encore cela plus clairement et plus evidemment par un exemple et similitude des vans, et autres tels instruments où lon vanne et nettoye le bled, disant que ne plus ne moins que les elements remuans la matiere, et estans

tans remuez par elle, s'alloient tousjours rendre les semblables avec leurs semblables, et qu'ils occupoient tantost un, tantost autre lieu, avant que le monde fust ordonné en la maniere qu'il est maintenant. Estant doncques la matiere en tel estat qu'il est vraysemblable que soit toute chose là où dieu n'est pas, les cinq prémieres qualitez, c'est à dire les premiers corps, ayants chascunes leurs propres et peculieres inclinations et mouvements, s'en allerent à part, non pas du tout ny sincerement divisées et separées les unes des autres, pour ce que tous estant brouillé pesle-mesle, les surmontées tenoient tousjours un peu, et suivoient contre leur nature celles qui surmontoient : et pourtant les unes s'en allans d'un costé, et les autres de l'autre, il est advenu de là, qu'il y a eu autant de portions et de distinctions, comme il y a de divers genres des premiers corps, l'une de feu non pas du tout pur, mais tirant sur la forme de feu, une autre de nature celeste non du tout sincere ciel, mais tirant sur la nature du ciel: un autre de terre, non terre seule et simple, tirant sur la forme de la terre: mais principalement la communication de l'eau et de l'air, comme nous avons dit par cy devant, pour ce qu'elle s'en alla remplir de plusieurs genres divers et estranges : car ce n'a pas esté dieu qui a separé et distribué la substance, mais l'ayant trouvée ainsi temerairement; dissipée d'elle mesme, et se tirant chascune à part en si grand desordre et si grande confusion, il l'ordonna et l'arrangea avec symmetrie et pro-

portion, et mettant en chascune la raison comme garde et gouverneur, il feit autant de mondes, comme il y avoit de premiers corps.

XLIX. Ce discours doncques soit attribué à la grace et faveur de Platon, pour l'amour d'Ammonius: car quant à moy je ne voudrois pas affermer qu'il y ait precisement autant de mondes en nombre, mais je diray bien que l'opinion de ceulx qui tiennent qu'il y a plus d'un monde, et non pas pourtant infinis, est fondée en aussi bonne raison que nulle des autres: voyant que la matiere de sa nature se respand et se depart en plusieurs párts, sans demourer en un, et que la raison aussi ne souffre pas qu'elle s'en aille à l'infiny: et si en aucun autre lieu, principalement en cestuy-cy, nous souvenans des preceptes de l'Academie, ostons de noz entendements le trop de creance, et comme en un lieu glissans et coulant retenons la fermeté de creance, seulement au propos de l'infinité, croyans fermement qu'il n'y peult avoir des mondes infinis.

L. Après que j'eus deduit ces raisons Demetrius dit, Lamprias nous admoneste sagement,

Les œuvres des dieux en diverses
Façons nous donnent des traverses,

comme dit Euripide, quand nous presumons et osons prononcer de si haultes et grandes choses, comme si nous le sçavions bien certainement. Mais il nous fault, comme il a dit, rapporter noz devis au premier propos que nous avons laissé: car ce

qui a paravant esté dit, que les oracles demeurent muets et inutiles quand les dæmons qui les souloient gouverner s'en sont retirez et allez, ne plus ne moins que nous voyons les instruments de musique demourer oyseux, sans aucun son ny harmonie, quand les ouvriers ne les manient: cela, dis-je, remue une autre question qui est plus grande, touchant la cause et la puissance, par laquelle ces dæmons rendent les devins et prophetes espris et ravis de fureur divine, et leur font avoir des visions, car de dire que les oracles se taisent, pour autant qu'ils sont delaissez et abandonnez par les dæmons, cela n'est rien, si premier lon ne donne à entendre comment c'est que quand ils y sont presents, et qu'ils les gouvernent, ils les mettent en besongne, et les font prophetiser.

LI. Ammonius adonc prenant la parole, estimes tu, dit-il, que les dæmons soient autre chose que,

Esprits vestus de substance aërée
Allans par tout la terre labourée?

comme dit Hesiode: car quand à moy il me semble que la difference qu'il y a d'un homme à un autre qui jouë une tragædie ou une comædie, la mesme difference y a il d'une ame à une autre qui est revestue d'un corps durant ceste vie. Il n'y a doncques en cela rien qui soit estrange, ny sans apparence de raison, si des ames rencontrans d'autres ames, leur impriment des visions et apprehensions

des choses futures, ne plus ne moins que nous monstrons plusieurs choses jà faittes et advenues, et en signifions et prognostiquons de celles qui sont à advenir, non par vive voix seulement, mais aussi par lettres et escripts, et par quelque attouchement ou par un regard seulement: si d'adventure tu n'as quelque autre chose à dire à l'encontre, Lamprias, car nous ouïsmes n'a pas long temps dire, que tu en avois eu nagueres de grands propos avec des estrangers en la ville de Lebadie, mais celuy qui nous en dit des nouvelles ne se souvenoit pas bonnement des propos. Ne vous en esbahissez pas, dis-je, car plusieurs occupations et affaires qui sont survenues depuis, mesmement pour l'ouverture de l'oracle, et pour le sacrifice, ont esté cause que noz propos se sont esvanouis et egarez çà et là.

LII. Mais maintenant, dit Ammonius, tu as des auditeurs qui sont de loysir, qui desirent et interroger et apprendre, sans aucune volonté de contester ny de contredire opiniastrement, devant lesquels tu peux tout dire, et attendre d'eulx toute excuse, quelque chose que tu dies, comme tu vois: et comme les autres de la compagnie me feissent pareilles exhortations, après avoir fait un peu de pause en silence, je recommançay à dire, certainement, Ammonius, tu as sans y penser toy mesme ouvert l'entrée, et donné commancement aux propos qui furent lors tenus: car si les dæmons sont ames et esprits separez des corps, et n'ayants aucune communication avec eulx, comme tu

dis, suivant le divin poëte Hesiode, qui les appelle,

Saincts habitans dessus la terre tarde,
Pour des humains mortels avoir la garde :

Pourquoy est-ce que nous privons les esprits et ames qui sont dedans les corps de ceste mesme puissance, par laquelle des dæmons peuvent prevoir et predire les choses à advenir? Car il n'est pas vraysemblable, que les ames acquierent proprieté ou puissance aucune nouvelle, quand elles abandonnent les corps, qu'elles n'eussent pas auparavant, ains fault penser qu'elles ont tousjours les mesmes parties, mais qu'elles les ont pires, quand elles sont meslées avec les corps, et aucunes d'elles nullement apparentes et cachées, les autres debiles et obscures, et qui pesamment et malaiseement peuvent faire leurs operations, ne plus ne moins que ceulx qui regardent à travers un brouillas, ou qui se meuvent dedans quelque substance liquide, desirans fort la guarison et le recouvrement de ce qui leur est propre, et le dechargement et purgation de ce qui les couvre, car l'ame encore pendant qu'elle est liée et attachee avec le corps, a la puissance de prevoir et cognoistre les choses futures, mais elle est aveuglée par le meslange avec la terrestreité du corps : pource que tout ainsi comme le soleil n'est pas clair, quand il est eschappé des nues, ains l'estant tousjours, il nous semble neantmoins obscur et trouble à travers un brouillas, aussi l'ame n'acquiert pas de

nouveau la puissance de deviner, quand elle sort du corps, comme d'une nuée, ains l'ayant dès maintenant elle est aveuglée par la commixtion et confusion qu'elle a avec le corps mortel : et ne le fault pas trouver estrange, ny le decroire quand nous ne verrions autre chose en l'ame, que la faculté et force de la memoire qui respond vis à vis à la puissance de deviner, considerant le grand effect qu'elle fait, de conserver et garder les choses passées, ou pour mieulx dire, de les faire aucunement estre, car du passé rien ne demeure ny ne subsiste en estre, soit actions, ou paroles, ou passions, d'autant qu'elles ne font que passer, et perissent aussi tost comme elles vienent en estre, par ce que le temps, ne plus ne moins que un torrent emporte tout, mais ceste faculté memorative de l'ame luy faisant ne sçay comment resistance, et l'arrestant, donne, par maniere de dire, apparence et essence à ce qui n'est pas present. Car l'oracle qui fut donné à ceulx de Thessalie, touchant la ville d'Arna, vouloit qu'on luy dist

Ce que l'aveugle voit,
Et ce que le sourd oit :

Mais la memoire nous est l'ouye des choses sourdes, et la veuë des aveugles, tellement que comme j'ay tantost dit, ce n'est pas de merveille, si retenant les choses qui ne sont desjà plus, elle en anticipe plusieurs de celles qui ne sont pas encore : car celles là luy touchent, et luy appartiennent davantage, et s'affectionne plus à elles, car elle se

panche et encline vers celles qui sont encores à venir, là où de celles qui sont dès-jà passées et du tout finies, elle n'en a rien que le souvenir.

LIII. Les ames doncques ayants ceste puissance née quant et elles, mais foible, obscurcie et malaisée à exprimer ses apprehensions, ce neantmoins encore la monstrent elles, et la poulsent dehors bien souvent par songes, ou bien par quelques cerimonies de sacrifices, quand le corps est bien purifié, et qu'il prent une certaine temperature propre à cest effet, là où pource que la partie ratiocinative et speculative estant lors relachée et delivrée de la solicitude des choses presentes, elle se met avec la partie irraisonnable et imaginative à penser de l'advenir : car ce n'est pas comme dit Euripide,

Bon devin est qui conjecture bien :

mais bien est-il homme sage qui suit la partie de l'ame qui a discours de raison, et qui le conduit avec verisimilitude, mais la vertu divinatrice, comme un papier sans escriture, non capable d'aucune raison ny d'aucune determination d'elle mesme, ains seulement apte et propre à recevoir des fantaisies, imaginations et presensions, sans aucune ratiocination ne discours de raison, touche à l'advenir, lors qu'elle s'esloigne et se tire le plus arriere du present dont il sort, par une certaine temperature et disposition du corps transmué, que nous appellons *inspiration*. Or a le corps bien souvent de luy mesme une telle disposition, mais la terre jette dehors aux hommes les sources et ori-

gines de plusieurs autres forces et puissances, les unes qui transportent les hommes hors de soy, et apportent des maladies et des mortalitez, et des autres aussi quelquefois bonnes, doulces et utiles, ainsi comme il appert à eeulx qui en font l'experience.

LIV. Or le flux ou vent et respiration prophetique de divination est très divin et très saint, soit qu'il se leve seul à travers l'air, soit qu'il sourde avec quelque fluxion humide: car venant à se mesler dedans le corps il y engendre une temperature et disposition estrange et non accoustumée aux ames, de laquelle il est bien malaisé pouvoir clairement et certainement exprimer la proprieté, mais avec raison on en peult tirer quelque conjecture, en plusieurs manieres: car par sa chaleur et sa dilatation et diffusion il ouvre ne sçay quels petits pertuis, où il y a force imaginative de l'advenir, ne plus ne moins que le vin qui bouilt et qui fume fait plusieurs autres mouvemens, et mesmement qu'il revelle et decelle plusieurs propos secrets et cachez: car la fureur de Bacchus et de l'yvresse a, comme dit Euripide, beaucoup de divination, quand l'ame eschauffée et enflammée jette arriere toute crainte, que la prudence mortelle apportant, destourne, et estainct bien souvent l'inspiration divine. Et quant et quant on pourroit dire non sans grande raison, que la seicheresse s'y mettant avec la chaleur, subtilise l'esprit, et le rend de nature de feu et pur: car comme disoit Heraclite, « seiche lueur, l'ame très

« sage » : là où l'humidité non seulement grossit et rebouche la veuë et l'ouye, mais qui plus est, meslée parmy l'air, et venant à toucher la superfice des miroirs, elle leur oste la splendeur et la lueur : et au contraire aussi, il n'est pas impossible que par quelque refrigeration et condensation de cest esprit, comme le fer s'affine par la trempe, aussi ceste partie prevoyante l'advenir, ne s'engendre et ne s'aiguise en l'ame, ne plus ne moins que l'estain fondu avec le cuyvre [1], qui de soy-mesme est rare et plein de petits pertuis, le serre et l'espessit, et quant et quant le rend plus luysant et plus net : aussi n'y a il inconvenient qui empesche, que ceste divinatrice exhalation, ayant quelque chose de propre et de peculierement conforme aux ames, ne remplisse ce qui est rare, et vuide, et le resserre au dedans, d'autant qu'il y a des choses qui ont convenance avec d'aucunes, et d'autres avec d'autres, comme la febve est sortable à la couleur de pourpre, et le salnitre [2] meslé parmy semble aider la tainture de l'escarlatte, et comme dit Empedocle,

Parmy le bysse on mesle le saffran

LV. Et nous avons appris de toy, seigneur Demetrius, que la riviere de Cydnus seule netoye le cousteau sacré à Apollo, en la ville de Tarse en Cilicie, et qu'il n'y a eau quelconque qui le puisse escurer ny nettoyer que celle là seule ; ne plus ne

[1] De cet alliage on forme le bronze, la fonte.

[2] Grec : le Nitre.

moins qu'en la ville d'Olympie, on dit que lon destrempe la cendre des sacrifices avec l'eau du fleuve d'Alpheus, et que lon la plastre contre l'autel, et que si l'on essaye de le faire avec l'eau de quelque autre fleuve, on ne sçauroit venir à bout de la faire prendre ne lier. Ce n'est doncques pas de merveille si la terre poulsant hors de soy contremont plusieurs exhalations, il ne s'en treuve que celles là, qui transportent les ames de fureur divine, et qui leur donnent imagination et apprehension de l'advenir, et sans contredit, ce que l'on raconte touchant l'oracle de ce lieu s'accorde à ce propos: car c'est icy proprement que lon dit, que ceste puissance de deviner se monstra premierement, parce qu'il y eut un berger qui par fortune y estant tombé, commancea à jetter des crys et voix de personne transportée hors de soy, de quoy les voisins du commancement ne faisoient point de compte: mais depuis quand ils veirent que ce qu'il leur avoit predit estoit advenu, ils l'eurent en admiration, et mesme les plus sçavans entre les Delphiens l'appellent *Coreta*: si me semble que l'ame se mesle et s'attache avec ceste exhalation divinatrice, ne plus ne moins que fait l'œil et la veuë avec la lumiere: car l'œil qui a une naturelle proprieté et puissance de veoir n'est de nul effect sans lumiere, aussi l'ame ayant ceste proprieté et faculté de prevoir les choses à advenir, comme un œil, elle a besoing d'une chose propre qui l'allume, et qui l'aiguise. Voilà pourquoy plusieurs des anciens estimoient que le Soleil et Apollo fussent un mesme

dieu, et ceulx qui entendent que c'est, et qui reverent la belle et sage proportion, estiment et jugent que telle comparaison qu'il y a du corps à l'ame, et de la veuë à la lumiere, et de l'entendement à la verité, telle il y a il de la force du soleil à la nature d'Apollo, affermans que c'est sa geniture qui continuellement procede et s'engendre de luy, estant tousjours eternellement: car ne plus ne moins que celuy là allume, poulse et excite entre les sentimens la vertu visive, aussi fait celuy cy la vertu divinatrice qui est en l'ame. Ceulx doncques qui ont estimé que ce fust un mesme dieu, à bon droit ont dedié et consacré cest oracle à Apollo, et à la terre, jugeant que c'estoit le soleil qui imprimoit ceste temperature, et ceste disposition en la terre, de laquelle sourdoit ceste exhalation divinatrice.

LVI. Or comme Hesiode avec beaucoup meilleure raison que plusieurs philosophes appelle la terre

Le fondement ferme de toutes choses:

aussi l'estimons nous eternelle, immortelle et incorruptible: mais des vertus et facultez qui sont en elles, nous estimons que les unes faillent en un lieu, et naissent de nouveau en un autre: et passent en un endroit, et affluent d'ailleurs en un autre: et est vraysemblable que ces telles revolutions là en un cours de long temps tournent et reviennent en elle par plusieurs fois, comme nous en pouvons tirer conjecture de ce qui manifestement nous

apparoist: car en plusieurs contrées nous voyons des lacs, des fleuves entiers, et encore plus des fontaines chaudes faillir et se perdre du tout en autres, et s'enfouir et se cacher dedans terre, et puis aux lieux mesmes, de là à quelque intervalle de temps se monstrer de rechef, ou bien couler là auprès. Et des mines nous sçavons les unes perir et faillir de tout point comme celles d'argent au païs d'Attique, et d'ærain en Negrepont, où l'on forgeoit anciennement les espées battues à froid, comme dit le poëte AEschylus,

Prenant l'espée Euboïque pointue.

Et la carriere de Caryste il n'y a pas long-temps qu'elle a cessé de produire des pelotons de pierre mols, qui se filoient comme lin [x]: car je pense que quelques uns de vous en ont peu veoir des serviettes et des rezeaux, et des coiffes qui en estoient tissues, qui ne brusloient point au feu, ains quand elles estoient ordes et salles pour avoir servy, et qu'on les jettoit dedans la flamme, on les en retiroit toutes nettes et claires: mais main-

[x] Plin., XIX, 4, appelle cette pierre, *lin vif*. C'est l'*asbeste* ou *amiante*.. « J'ai vu à Rome, dit le nouvel éditeur de « Pline en cet endroit, un linge d'*amiante*, long de neuf pal- « mes (plus de cinq pieds et demi), large de sept (près de cinq « pieds). Il avoit été trouvé l'an 1707, dans une urne sur le « chemin de Préneste ». Ce même éditeur ajoute: « L'*amiante* « étoit très-rare du temps de Pline; on le tiroit de l'Inde. On « en trouve maintenant par-tout en Europe: l'île de Corse four- « nit le plus beau et le plus blanc ». Notes sur le livre XIX, p. 429, T. IV.

nant tout cela s'est esvanouy, et ne voit on plus dedans la carriere que un peu de cheveux bien rares, et des filets deliez qui courent çà et là. De toutes lesquelles choses Aristote maintient que la seule exhalation est la cause efficiente dedans la terre, avec laquelle exhalation il est doncques force que tels effects defaillent quelquefois, qu'ils passent de lieu à autre, et qu'ils resortent aussi de rechef quelque autrefois : autant en fault il estimer des esprits et exhalations divinatrices qui sortent de la terre, qu'elles n'ont pas non plus la vertu immortelle, et qui ne puisse jamais vieillir, ains subjecte à mutations et alterations : car il est vraysemblable que les ravages excessifs des pluyes et grandes eaux les estaignent, et que les coups des tonnerres les dissipent, et mesmement quand la terre est agitée et concassée par tremblement, et qu'elle vient à s'affaisser et à se troubler et confondre au dedans, il est bien force que telles exhalations dedans les cavernes de la terre changent d'issues à sortir, ou bien qu'elles s'assopissent et s'estouffent entierement, comme lon dit que le grand tremblement, dont on parle tant, demeura tout court et s'arresta icy, aussi ruina il toute la ville : comme lon dit qu'en la ville d'Orchomene il amena une pestilence qui emporta nombre infiny d'hommes, et que l'oracle de Tiresias y defaillit entierement, de sorte que jusques au jourd'huy il est demouré muet, et sans aucun effect. Et si le semblable est advenu aux oracles qui souloient estre en la Cilicie, comme

nous entendons, il n'y a personne qui le nous sçeust plus certainement dire que toy Demetrius.

LVII. Alors Demetrius, je ne sçay, dit-il, comme il en va pour le present, car il y a desjà bien fort long temps que je suis hors de mon païs, comme vous sçavez, mais du temps que j'y estois, celuy de Mopsus et celuy de Amphilochus estoient encore en leur fleur: et vous puis dire, pour avoir esté present, une chose merveilleuse touchant celuy de Mopsus. Le gouverneur de la Cilicie estoit quant à luy en doubte s'il y a des dieux, pour l'infirmité de sa mescreance, n'osant pas du tout croire qu'il n'y en ait point, à mon advis : car au demourant c'estoit un mauvais homme et violent, mais ayant autour de luy certains Epicuriens qui ont accoustumé, de se mocquer de telles choses, d'une mocquerie, ce disent ils, honeste et fondée en raison naturelle : il envoya un sien affranchy, comme s'il eust envoyé au païs des ennemis pour espier, avec une lettre cachettée, en laquelle lettre estoit escrite la demande qu'il devoit faire à l'oracle, sans que personne sçeust ce qu'il y avoit escrit. Cest homme donc, ainsi que la coustume du lieu est, demourant toute la nuict dedans le sanctuaire du temple, et s'y estant endormy, récita le lendemain le songe qu'il y avoit eu, c'est qu'il luy fut advis qu'il veit un bel homme qui se presenta à luy, qui luy dit ce mot, « noir », et rien davantage, pour ce qu'il s'en alla aussitost : cela nous sembla à nous autres impertinent, et n'entendions point

que c'estoit à dire : mais le gouverneur s'en esmerveilla, et en demoura tout picqué, et depuis eut l'oracle en grande veneration, car ouvrant la lettre, il monstra ceste demande qui estoit escrite dedans, « T'immoleray-je un taureau blanc, ou « un noir »? Tellement que les Epicuriens mesmes qui estoient avec luy, en demourerent tous honteux et confus, et luy en feit le sacrifice, et revera tousjours depuis Mopsus.

LVIII. Demetrius ayant achevé ce conte, se teut : et moy voulant conclure toute ceste dispute, jettay de rechef ma veuë sur Philippus et sur Ammonius, qui estoient assis l'un auprès de l'autre, lesquels me semblerent vouloir parler, et pour ce je me retins une autre fois. Parquoy Ammonius dit adonc, Philippus a encore quelque chose à dire sur qui a esté mis en avant, car il estime, comme les autres, que ce soit un mesme dieu Apollo que le soleil, et non point autre : mais la doubte que je fais est plus grande, et de plus grandes choses : car je ne sçay comment n'agueres nous avons par noz discours osté la divination aux dieux, et l'avons attribuée aux dæmons tout ouvertement, et maintenant il me semble que de rechef nous les chassons et debouttons icy de l'oracle, et de la machine à trois pieds, en referant le principe, et la premiere cause efficiente de la divination à je ne sçay quels vens ou vapeurs, et exhalations, et non pas le principe seulement, mais la substance et la puissance mesme : car ces temperatures, ces chaleurs, et ces trempes, par maniere de dire,

que nous avons alleguées, nous destournent à l'adventure plus de l'opinion et creance que cela procede des dieux, et nous donnent imagination, que ce soit une telle cause, comme Euripide en fait dire à Polyphemus en sa tragædie du Cyclops,

> Terre produit, veuille ou non, la pasture [1]
> Dont mon troupeau prent grasse nourriture:

Toutefois il ne dit point qu'il sacrifie ses moutons aux dieux, ains à soy-mesme, et à son ventre le plus grand des dæmons, et neantmoins nous leur sacrifions et leur faisons prieres, pour avoir response des oracles : à quel propos, s'il est vray que les ames apportent quant et elles une faculté prophetique et divinatrice, et que la cause-mouvante qui excite celle faculté et vertu, soit une certaine temperature de l'air, ou bien un vent? Et puis que veult doncques dire l'institution des religieuses ordonnées pour prononcer les responses? Et pourquoy est-ce qu'elles ne respondent point, si premier l'hostie que lon veut immoler ne tremble toute, depuis le bout des pieds, et qu'elle ne se croule toute, quand on luy respand dessus les effusions de vin? Car ce n'est pas assez de secouer la teste, comme aux autres sacrifices, ains fault que la secousse et le tremblement soit en toutes et par toutes les parties du corps, avec un bruit de fremissement: car si cela ne se fait, ils tienent que l'oracle ne besongne point, et n'y

[1] Cyclope. v. 329. c.

introduisent

introduisent point la religieuse qui s'appelle *Pythia :* et neantmoins il seroit bien vraysemblable de dire et de penser cela, si lon attribuoit la plus part de ceste inspiration prophetique, ou à un dieu, ou à un dæmon : mais aussi que tu le dis, il n'y auroit point d'apparence, car l'exhalation qui sort de la terre, soit que l'hostie tremble, ou qu'elle ne tremble point, causera tousjours le ravissement et transport d'esprit, et disposera tousjours l'ame, autant d'une autre personne, la premiere venue, que de la religieuse Pythia : dont il s'ensuit que c'est une sottise de se servir d'une femme à faire rendre ces oracles, en la travaillant pour neant à la maintenir vierge toute sa vie et nette de compagnie d'homme : car ce Coretas là que les Delphiens disent avoir esté le premier, qui estant tombé en ceste fente et crevasse de la terre, donna sentiment de la vertu et proprieté du lieu, n'estoit à mon advis en rien different des autres pasteurs et bergers, au moins si cela est vray, et non pas une fable et une fiction vaine, comme je l'estime, quand je discours en moy mesme, de combien de bonnes choses a esté cause ceste oracle aux Grecs, tant au faict des guerres, comme des fondations de villes, et aux necessitez de famine, et de pestilence, il me semble indigne d'en attribuer l'invention et le commancement à la fortune, et à un cas d'adventure, non pas à un dieu, et à la providence divine.

LIX. Je voudrois fort, amy Lamprias, que tu nous discourusses un petit sur cela, et te prie Phi-

lippus que tu ayes ce pendant un peu de patience: Bien volontiers, respondit aussi tost Philippus et toute la compagnie aussi: car je voy bien que le propos que tu as mis en avant à esmeu toute la compagnie. Et lors prenant la parole, certainement, dis-je, Philippus, il ne m'a pas seulement esmeu quant à moy, ains m'a rendu tout confus de honte, doubtant qu'en une si notable compagnie de si grands personnages, il ne semble que contre le devoir de mon aage, j'aye voulu me glorifiant en la probabilité du langage, destruire ou remuer aucune chose qui avec verité soit creuë et tenue touchant les choses divines. Je y respondray doncques, amenant pour tesmoing et pour mon advocat et defenseur Platon, lequel reprent l'ancien Anaxagoras, de ce qu'estant trop attaché aux causes naturelles, recherchant et poursuivant tousjours par tout, ce qui de necessité se fait ès operations du corps, il omettoit la cause finale et l'efficiente, qui sont causes et principes de plus grande importance et plus noble, là où luy le premier ou plus que nul autre des philosophes, les a declarées l'une et l'autre, attribuant à dieu le principe des choses qui se font avec raison, et ne privant pas ce pendant la matiere des causes necessaires à l'œuvre qui se fait, ains recognoissant en cela, que l'ornement et la disposition de tout ce monde sensible ne prend point d'une seule ne simple cause, ains qu'elle prend son essence quand la matiere vient à estre jointe et liée avec la raison: et qu'il soit ainsi, considerez-le premierement ès ouvrages

qui se font par les mains des ouvriers, comme pour exemple, sans aller plus loing, le pied et soubassement de la couppe tant renommée, qui est entre les joyaux de ce temple, que Herodote appelle *Hypocrateridion*, qui a pour la cause materielle le feu, et le fer, et l'amollissement par la force du feu, et la trempe par l'eau, sans quoy il n'y auroit moyen de faire un tel ouvrage : mais la maistresse et principale cause qui remue tout cela, et qui besongne avec ces matieres là, c'est l'art et la raison qui les applique à l'œuvre, [1] et neantmoins on met l'inscription du nom de l'ouvrier à ces paintures icy, et representations des choses passées :

Polygnotus [2] ayant pris sa naissance
Dedans Thasos de la noble semence
D'Aglaophon, a icy paint comment
Ilium fut pris anciennement.

C'est luy veritablement qui a paint, comme vous voyez, la destruction de Troye [3], mais sans couleurs brayées et meslées, et confuses les unes avec les autres, il eust esté impossible que ceste pain-

[1] « Il en est de même de ces peintures et représentations que « vous voyez ici ». Ces discours se tenoient en effet dans le Leschés des Gnidiens, où étoient le fameux tableau de Polygnote dont Pausanias parle, L. X, ch. 25 et suiv. C.

[2] Voyez sur ce peintre célèbre de Thase, Pline, XXXV, 35.

[3] Pausanias, X, 25 et suiv. fait de ce tableau, une description qui nous démontre que l'art n'étoit encore qu'à son berceau. Cet artiste florissoit avant la quatre-vingt-dixième olympiade.

ture fust ainsi belle à veoir comme elle est. Si doncques quelqu'un venoit maintenant à enquerir de la cause materielle, en recherchant ou discourant des mutations et alterations que reçoit l'ochre meslée avec le vermillon, ou le noir avec la ceruse, il ne diminueroit pour cela rien de la gloire de l'ouvrier Polygnotus. Et celuy qui reciteroit comment le fer se trempe, et comment il se mollifie, et que estant attendry par le feu, il se forge et obeit à ceulx qui le battent, et puis qu'en le plongeant dedans de l'eau fresche, venant à se reserrer par la froideur de l'eau, et à s'espessir, à cause qu'il s'estoit amolly et rarefié par le feu, il en acquiert une dureté et trempe, que Homere appelle la force du fer, reserve il pour cela moins la cause de l'ouvrage à l'ouvrier! Quant à moy je ne le pense pas: car ceulx qui esprouvent les facultez et proprietez des drogues medicinales, pour cela ne condemnent pas la medecine, tout ainsi comme quand Platon dit, que nous voyons par ce que la lueur de l'œil vient à se mesler ensemble avec la clarté du soleil, et que nous oyons quand l'air vient à estre frappé: ce n'est pas à dire pour cela, que nous n'ayons la faculté de veoir et d'ouïr par la raison et la providence: car en somme comme je dy, toute generation procedant de deux causes, les premiers et plus anciens theologiens et poëtes, ne se sont arrestez qu'à la premiere et plus excellente, chantans à tous propos ce commun refrein qui est en la bouche de tout le monde,

Jupiter est de tout commancement,
Et le milieu, et l'accomplissement.

LX. Mais au demourant quant aux causes necessaires et naturelles, ils n'en approchent point, mais au contraire les plus recents et plus modernes que ces anciens là, que lon appelle *les naturels* [1], abandonnans ce beau et divin principe là, attribuent tout aux corps, et aux passions des corps, et à ne sçay quels battemens, mutations et temperatures, tellement que les uns et les autres en leur dire sont defectueux, par ce qu'ils ignorent ou omettent à dire les uns par qui, les autres de quelle matiere, et par quels moyens chasque chose se fait: mais celuy qui le premier ouvertement et manifestement a conjoinct avec la raison mouvante et ouvrante [2] librement, la matiere subjecte et souffrante, necessairement celuy là respond et pour luy et pour nous à toute calomnie et toute suspicion: car nous ne privons point la divination ny de dieu, ny de raison, attendu que nous luy donnons pour matiere et pour subject l'ame de l'homme, et pour son outil, et comme son poinson, le vent d'inspiration et l'exhalation. Premierement la terre est celle qui engendre telles exhalations, et puis le soleil qui donne à la terre toute la vertu et puissance de celle temperature et mutation, par la tradition de noz peres est un dieu: puis nous y adjoustons les dæmons, comme supe-

[1] Les physiciens.
[2] Opérante.

rintendans, conservateurs et gardiens de ceste temperature, comme d'une harmonie et consonance, qui en temps opportun laschent ou tendent et roidissent la vertu de celle exhalation, luy ostans aucunefois ce qu'elle a de trop active efficace à tourmenter l'ame, et la transporter hors de soy, et luy meslant parmy une vertu d'emouvoir sans faire douleur, ny porter dommage à ceulx qui la reçoivent. En quoy il me semble que nous ne faisons rien qui doive estre trouvé estrange ny impossible, ou non convenable à la raison, ny quand nous immolons des hosties devant que de venir à l'oracle, que nous les couronnons de festons de fleurs, et que nous leur espandons dessus les effusions des sacrifices, nous ne faisons en tout cela rien qui soit contraire à ce discours là : car les presbtres et religieux qui sacrifient les hosties, et qui respandent les effusions de vin par dessus, et qui contemplent leurs mouvemens et leurs tremblemens, ne le font pour autre cause que pour avoir signe, si dieu entend à leur demande, pour ce qu'il fault que l'hostie que lon immole aux dieux soit pure, entiere, saine, et non aucunement contaminée, ny quant à l'ame, ny quant au corps.

LXI. On n'est il pas mal-aisé de remarquer et cognoistre les signes du corps, et quant à l'ame, ils en font l'espreuve, en presentant aux taureaux de la farine, et aux sangliers des pois chiches, car s'ils n'en veulent point taster, c'est certain signe qu'ils ne sont pas sains : quant à la chevre l'eau

froide en est la preuve, car si elle n'en fait point de semblant, et qu'elle ne fremisse point quand on en jette dessus elle, c'est certain signe que son ame ne se porte pas selon nature: et quand bien il seroit prouvé que ce soit certain et indubitable signe que dieu veuille rendre response, quand l'hostie arrosée s'esmeut, et le contraire qu'il ne veuille point respondre: je ne voy pas pour cela qu'il y ait rien qui repugne à ce que nous avons dit paravant, car toute force naturelle produit l'effect auquel est ordonné pis ou mieux, selon qu'elle a le temps et la saison plus ou moins à propos, et il est vraysemblable que dieu nous donne des indices par où nous pouvons cognoistre si l'occasion se passe, ou non: et quand à moy j'estime que l'exhalation mesme qui sourt de la terre, n'est pas tousjours d'une mesme sorte, mais qu'en un temps elle se lasche, et puis elle se renforce en un autre, et l'argument qui me le fait ainsi juger se peult aiseement verifier par le tesmoignage de plusieurs estrangers, et de tous ceulx qui servent dedans le temple: car la chambre là où lon fait seoir et attendre ceulx qui vienent demander response à l'oracle se remplir aucunefois, non pas souvent, ny à certains intervalles de temps, ains à differents espaces, fortuitement, d'une si souëfve odeur et si doulce alaine, que les plus precieux et meilleurs parfums n'en sçauroient rendre de plus doulce, qui sourt comme d'une source de vive fontaine du sanctuaire du temple, et est vraysemblable que c'est la chaleur, ou bien quelque autre puissance qui la

poulse au dehors : et si d'adventure cela semble à quelqu'un n'estre pas vraysemblable, à tout le moins me confessera-il, que la prophétisse Pythie a celle partie de l'ame, de laquelle ce vent et souflement d'inspiration s'approche, disposée tantost d'une sorte et tantost d'une autre, et qu'elle n'est pas tousjours en une mesme temperature, comme si dieu gardoit en tout temps une mesme et immuable harmonie : car il y a plusieurs fascheries, et plusieurs passions qui occupent le corps, et qui se coulent en l'ame, les unes apparentes, les autres secrettes, desquelles se sentant saisie, il seroit meilleur qu'elle ne s'allast point là presenter ny se exhiber à ceste inspiration divine, n'estant pas pure et nette de toute perturbation, comme un instrument de musique bien accordé, et bien sonant, et non pas tout confus et tout desaccordé, ne plus ne moins que le vin ne surprent pas tousjours l'yvrongne autant une fois qu'autre, ny le son de la fluste n'affectionne pas de mesme tousjours celuy qui de sa nature est subject à facilement estre ravy, ains les mesmes personnes sont aucunefois plus, aucunefois moins transportées hors de soy, et plus ou moins envyrées, d'autant qu'il se rencontre en leurs corps une diverse temperature.

LXII. Mais principalement la partie imaginative de l'ame, et qui reçoit les especes, est possedée du corps, et subjecte à changer quant et luy, comme il appert manifestement par les songes : car aucunefois nous avons plusieurs visions de

songés, et de toutes sortes, et une autrefois nous sommes en toute tranquillité et tout repos de telles illusions : nous cognoissons tous Cleon natif de Daulie [1], jamais en jour de sa vie, et si a vescu bien longuement, il n'eut aucun songe: et des anciens on en raconte autant de Thrasymedes Hereien [2], dequoy la cause est en la complexion et temperature du corps, comme lon voit que la complexion des melancholiques est subjecte à beaucoup songer et avoir beaucoup d'illusions la nuict, encore qu'il semble que leurs songes soient plus reguliers et plus veritables que des autres, pour autant que telles personnes tournans facilement leur phantasie tantost à une imagination, et tantost à une autre, il est force qu'ils rencontrent aucunefois, comme font ceulx qui tirent plusieurs coups de fleches, il est force qu'ils assenent au but de quelque une. Quand doncques l'imaginative partie de l'ame et faculté divinatrice est bien disposée et bien assortie à la temperature de l'exhalation, comme à la reception d'une medecine, alors il est force que dedans les corps des prophetes, s'engendre la fureur d'inspiration prophetique, et au contraire aussi quand elle n'y est pas bien disposée, qu'il ne s'en engendre point, ou bien que ce soit une fureur forsenée, non point naïfve, mais violente et turbulente, comme nous avons veu advenir en la prophetisse Pythie, qui

[1] Dans la Phocide, maintenant partie de la Livadie.

[2] De la ville nommée *Hœrea*, sur le bord de l'Alphée dans l'Arcadie.

est nagueres decedée: car estans venus des pelerins estrangers pour avoir response de l'oracle, on dit que l'hostie endura les premieres effusions que lon luy versa dessus, sans se bouger ny sans en faire aucun semblant, mais les presbtres ne laisserent pas pour cela de la presser outre mesure, et à continuer de luy jetter de l'eau dessus, tant qu'à la fin estant toute trempée et bagnée, elle se rendit. Qu'advint il doncques de cela à la prophetisse Pythie? Elle descendit bien dedans le trou de l'oracle maugré elle, comme lon dit, et mal volontiers, mais incontinent aux premieres paroles qu'elle dit, monstra bien qu'elle ne le pouvoit plus supporter, estant pleine d'un esprit maling et muet, comme une navire qui cingle à pleines voiles, et finablement estant du tout perturbée, et s'encourant avec un cry espouvantable et horrible devers la porte, elle se jetta contre terre, tellement que non seulement les pelerins s'enfuirent de peur, mais aussi le grand presbtre Nicander, et tous les autres presbtres et religieux qui estoient là presens, lesquels toutefois rentrans dedans, un peu après, l'enleverent estant encore hors de son bon sens, et de faict elle survescut peu de jours après. Voilà pourquoy lon contregarde le corps d'icelle Pythie pur et net de toute compagnie d'homme, et defend on qu'il ne hante ny ne converse aucune personne estrangere avec elle, et devant que venir à l'oracle ils prennent ces signes, estimans que dieu sçait bien certainement quand elle a le corps disposé et preparé à recevoir

sans danger de sa personne ceste inspiration fanatique : car la force et vertu de ceste exhalation, n'emeut pas toutes sortes de personnes, ne les mesmes personnes tout d'une sorte, ny autant à une fois qu'à une autre, ains donnent seulement l'eschauffement et le principe, comme nous avons dit au paravant, à ceulx qui sont preparez et accommodez à souffrir et à recevoir ceste alteration.

LXIII. Or est ceste exhalation certainement divine et celeste, mais non pourtant indefaillible, ny incorruptible ou non subjecte à vieillir, et suffisante à durer par un temps infiny, lequel vient à bout de toutes choses qui sont au dessoubs de la lune, ains comme nous tenons, et y en a d'autres qui disent, que celles qui sont encore par dessus n'y resistent non plus, mais que se lassans par un eternel et infiny temps, elles sont soudainement immuées et renouvelées. Or quant à cela, dis-je, je suis d'advis que vous et moy ensemble rememorions, et reconsiderions souvent ces discours là, sçachant bien qu'il y a plusieurs prises et plusieurs conjectures à l'encontre, lesquelles le temps ne permet pas que nous puissions toutes deduire, et pourtant remettons les à une autrefois avec les doubtes que fait et allegue Philippus touchant Apollo et le soleil.

OBSERVATIONS

SUR LE TRAITE

S'IL EST LOISIBLE DE MANGER CHAIR.

TITRE. J. J. Rousseau s'est proposé la même question dans son Emile, liv. II. Il se décide contre l'usage des viandes, et cite tout le commencement de ce premier Traité. Il faut comparer ces deux grands hommes dans leur manière de traiter le même sujet. Le jugement et le goût ne se forment que par ces sortes de comparaisons. Le lecteur d'après cela ne nous saura sans doute pas mauvais gré de placer ici le morceau traduit ou imité par le citoyen de Genève. Ce sera une nouvelle occasion d'apprécier le mérite de la Traduction d'Amyot, dont le plus célèbre écrivain de ce siècle s'écarte très-peu, se bornant uniquement à marier son style vif et pressant, et son brillant coloris avec les graces naïves du premier et de l'inimitable traducteur de Plutarque.

« Tu me demandes, disoit Plutarque, pourquoi « Pythagore s'abstenoit de manger de la chair de « bêtes; mais moi je te demande, au contraire, quel « courage d'homme eut le premier qui approcha de « sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent « les os d'une bête expirante, qui fit servir devant « lui des corps morts, des cadavres, et engloutir dans « son estomac des membres qui le moment d'aupara- « vant bêloient, mugissoient, marchoient et voyoient? « Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le « cœur d'un être sensible? comment ses yeux purent-

« ils supporter un meurtre? comment pût-il voir « saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal « sans défense? comment pût-il supporter l'aspect « des chairs pantelantes? comment leur odeur ne lui « fit-elle pas soulever le cœur? comment ne fut-il pas « dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à « manier l'ordure de ces blessures, à nettoyer le sang « noir et figé qui les couvroit?

« Les peaux rampoient sur la terre écorchées;
« Les chairs au feu mugissoient embrochées;
« L'homme ne put les manger sans frémir,
« Et dans son sein les entendit gémir.

« Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir la première « fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible « repas, la première fois qu'il eut faim d'une bête en « vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissoit « encore, et qu'il dit comment il falloit égorger, dé- « pecer, cuire la brebis qui lui léchoit les mains. C'est « de ceux qui commencerent ces cruels festins, et « non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'é- « tonner: encore ces premiers là pourroient-ils jus- « tifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la « nôtre, et dont le défaut nous rend cent fois plus « barbares qu'eux.

« Mortels bien-aimés des dieux, nous diroient ces « premiers hommes, comparez les tems; voyez com- « bien vous êtes heureux, et combien nous étions « misérables! La terre nouvellement formée et l'air « chargé de vapeurs, étoient encore indociles à l'ordre « des saisons; le cours incertain des rivieres dégra- « doit leurs rives de toutes parts: des étangs, des « lacs, de profonds marécages inondoient les trois

« quarts de la surface du monde, l'autre quart étoit « couvert de bois et de forêts stériles. La terre ne pro- « duisoit nuls bons fruits, nous n'avions nuls ins- « trumens de labourage, nous ignorions l'art de nous « en servir, et le temps de la moisson ne venoit ja- « mais pour qui n'avoit rien semé. Ainsi la faim ne « nous quittoit point l'hiver, la mousse et l'écorce « des arbres étoient nos mets ordinaires. Quelques « racines vertes de chiendent et de bruyere étoient « pour nous un régal; et quand les hommes avoient « pu trouver des faînes, des noix et du gland, ils en « dansoient de joye autour d'un chêne ou d'un hêtre, « au son de quelque chanson rustique, appellant la « terre la nourrice et leur mère ; c'étoit-là leur « unique fête, c'étoient leurs uniques jeux : tout le « reste de la vie humaine n'étoit que douleur, peine « et misère.

« Enfin, quand la terre, dépouillée et nue, ne « nous offroit plus rien, forcés d'outrager la nature « pour nous conserver, nous mangeâmes les com- « pagnons de notre misère plutôt que de périr avec « eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force à « verser du sang? Voyez quelle affluence de biens vous « environne! Combien de fruits vous produit la terre! « Que de richesses vous donnent les champs et les « vignes! Que d'animaux vous offrent leur lait pour « vous nourrir, et leur toison pour vous habiller! « Que leur demandez-vous de plus, et quelle rage « vous porte à commettre tant de meurtres, rassasiés « de biens et regorgeant de vivres? Pourquoi menter « vous contre notre mère, en l'accusant de ne pou- « voir vous nourrir? Pourquoy péchez-vous contre « Cérès, inventrice des saintes loix, et contre le

« gracieux Bacchus, consolateur des hommes, comme « si leurs dons prodigués ne suffisoient pas à la con- « servation du genre humain ? Comment avez-vous le « cœur de mêler avec leurs doux fruits des ossemens « sur vos tables, et de manger avec le lait le sang des « bêtes qui vous le donnent ? Les panthères et les « lions, que vous appellez bêtes féroces, suivent leur « instinct par force, et tuent les autres animaux pour « vivre. Mais vous, cent fois plus féroces qu'elles, « vous combattez l'instinct sans nécessité pour vous « livrer à vos cruels délices ; les animaux que vous « mangez ne sont pas ceux qui mangent les autres ; « vous ne les mangez pas ces animaux carnassiers, « vous les imitez. Vous n'avez faim que des bêtes « innocentes et douces, qui ne font de mal à per- « sonnes, qui s'attachent à vous, qui vous servent, « et que vous dévorez pour prix de leurs services.

« O meurtrier contre nature ! Si tu t'obstines à sou- « tenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables, des « êtres de chair et d'os, sensibles et vivans comme « toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire pour « ces affreux repas ; tue les animaux toi-même, je « dis, de tes propres mains, sans ferremens, sans « coutelas ; déchire-les avec tes ongles comme font « les lions et les ours ; mords ce bœuf et le mets en « pieces, enfonce tes griffes dans sa peau ; mange « cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes chau- « des, bois son ame avec son sang. Tu frémis ! tu « n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vivante ? « Hommes pitoyables ! tu commences par tuer l'ani- « mal, et puis tu le manges, comme pour le faire « mourir deux fois. Ce n'est pas assez : la chair morte « te répugne encore, tes entrailles ne peuvent la sup-

« porter, il la faut transformer par le feu, la bouil-
« lir, la rôtir, l'assaisonner des drogues qui la dé-
« guisent; il te faut des chaircuitiers, des cuisiniers,
« des rôtisseurs, des gens pour t'ôter l'horreur du
« meurtre et t'habiller des corps morts, afin que le
« sens du goût, trompé par ces déguisemens, ne re-
« jette point ce qui lui est étrange, et savoure avec
« plaisir des cadavres, dont l'œil même eût peine à
« souffrir l'aspect ».

Traité I, Chap. V, p. 7. On ne peut disconvenir, observe H. Etienne, que la fin du Chap. IV, et le commencement du Chap. VI, ne se suivent très-bien, et n'aient qu'un rapport fort indirect avec les comparaisons qui se trouvent dans le Chap. V. Mais quelque peu naturelles, dit M. Reiske, que paroissent ces comparaisons, elles peuvent cependant s'expliquer de la manière suivante, et venir à l'appui du raisonnement de Plutarque. « Nous tuons et mangeons
« des animaux doux, beaux et agreables, à cause qu'il
« y en a quelques-uns de nuisibles, de féroces et
« d'horribles : comme si les crocodiles devoient em-
« pêcher de reconnoître l'utilité des eaux du Nil : ou
« comme si quelques expressions moins bien choisies
« devoient effacer le mérite d'un discours véhément et
« rempli des fleurs de l'éloquence ».

Chap. IX, pag. 11. « Le *garum* étoit chez les an-
« ciens une espece de saumure fort délicate, qu'ils
« faisoient avec les entrailles d'un petit poisson saxa-
« tile nommé *Garrus*. Cette saumure friande est en-
« core autant en usage chez les Turcs, que le vinaigre
« parmi les aubergistes à Constantinople pour con-
server

« server plusieurs poissons ». Valmont de Bomare dans son Dictionnaire, T. IV, édit. de 1775, Pline, XXXI, 43, nous offre des détails plus intéressans sur le *garon*, à l'instar duquel nous faisons notre *poutargue* ou *boutargue*, notre *caviat*, etc.

« Il y a encore, dit ce grand naturaliste, une es-« pèce d'apprêt fort recherché nommé *garon* chez « les Grecs : ce sont les entrailles des poissons, et « tout ce qui s'en rejette, à vrai dire, la pourriture « même, macérées dans le sel. Le poisson qu'on choi-« sissoit autrefois pour cela, étoit le *garon* [1] des « Grecs. Mais à présent le meilleur *garon* vient du « macquereau [2] des pêcheries de Carthage, riche en « sparteries : c'est-là celui des Bons compagnons. On « n'en a gueres que (7 $\frac{1}{2}$ pintes pour 194 liv.) Rien, « après les parfums, n'est à un si haut prix. Des pays « lui doivent leur célébrité : les habitans des deux « côtés du détroit [3], ne s'occupent qu'à la pêche du « *maquereau* [4], au moment où ce poisson, propre à « cela seul, vient de l'Océan : On vante le *garon* de « Clazomène, de Pompeianum et de Leptis. Antibe [5], « Thurio et la Dalmatie sont également connues pour « leur saumure »,

En Egypte sur les bords du lac Manzale, le *garon*

[1] Maintenant le *gerres*, commun dans la Méditerranée. *Note du nouvel éditeur de Pline.*

[2] En provence, au *Martigues*, c'est avec les œufs du *mulet* et du *loup* que l'on fait le *garon*, connu dans ce pays sous le nom de *poutarque*. *Ibid.*

[3] Gibraltar.

[4] Le *maquereau* est un mets très recherché parmi nous. On en fait encore cependant fort peu de cas à Bordeaux. *Ibid*

[5] Le *picarel* s'appelle encore à Antibe *garon*.

ou la *poutarque* se fait avec les œufs du *bouri*, ou *muge*.

Ibid. pag. 12. Les assaisonnemens sont nécessaires pour relever la saveur des alimens trop fades; ils les rendent plus agréables, et même plus salutaires. La chair des animaux ne peut s'en passer. Celle de poisson seroit trop froide et trop insipide. Il en est de même des légumes cruds ou cuits, dont la saveur propre seroit souvent insupportable, et a besoin d'être changée par l'apprêt et les assaisonnemens. Les plus simples et les plus naturels doivent être préférés, et pris dans les substances indigènes. On a assez dit que l'appétit étoit le meilleur cuisinier. Plutarque dit ailleurs (TRAITÉ DE LA SANTÉ), que le feu est *la plus plaisante* saulce, et par-là il faut entendre que les viandes rôties ou bouillies sans autre apprêt, sont les meilleures et les plus saines. Mais pour conserver cet appétit dans toute sa vigueur, il ne faut jamais le forcer. Laissons à l'art des Apicius, ces substances exotiques, aromatiques et échauffantes, et tous ces aiguillons de la gourmandise (*gulæ irritamenta*) par lesquels de trop habiles cuisiniers cherchent à réveiller le goût usé de nos sibarites:

Les pernicieux effets de l'usage des épices sont de porter dans le sang une acrimonie incendiaire et caustique, qui détruit le tissu des petits vaisseaux; d'amener les rhumatismes, la goutte, la pierre; de détruire à la longue les digestions, en forçant le ton de l'estomac; de faire perdre la nourriture: au moral, le désordre des passions allumées, et l'état de vapeurs sont dûs à ces aromates, instrument le plus perfide de la volupté: *plures occidit gula quàm gladius.* (Par l'auteur des Observations sur le Traité de la Santé).

Fr. I, Ch. II, pag. 12. Les Athlètes étoient, comme on le sait, célèbres par leur voracité, et c'étoit même par système qu'ils mangeoient beaucoup de viande, pour acquérir plus de corpulence. Le reste de ce passage est mutilé, et Amyot l'a suppléé en y mettant la citation de Pindare que Plutarque n'avoit qu'indiquée. Il paroît que le proverbe *Porc Bœotien*, étoit fondé sur un jeu de mot, plutôt que sur l'embonpoint des Bœotiens. Les anciens habitans du pays se nommoient *Hyantes*, mot qui peut paroître un dérivé de ὑς, Porc. On prit de là occasion de continuer à les appeller les *Porcs*. Voyez le Schol. de Pindare, Olymp. 6, v. 153. *C.*

Chap. XIII, p. 15. C'est avec raison que les poëtes craignoient de recourir aux machines de théâtre: car on n'employoit ces moyens que lorsque la pièce n'avoit pas le succès qu'on s'en étoit promis, ou lorsque l'on avoit besoin de faire paroître quelque divinité pour opérer un dénouement auquel on ne pouvoit parvenir naturellement. On peut voir dans l'Encyclopedie, Tome IX, pag. 800, tout ce qui regarde les *machines de théâtre chez les Anciens*. « De toutes « ces machines, y lit-on, il n'y en avoit point dont « l'usage fût plus ordinaire que celles qui descendoient « du ciel dans les dénouemens, et dans lesquelles les « dieux venoient, pour ainsi dire, au secours du Poëte; « d'où vient le proverbe de θεος απο μηχανης. Ces ma« chines avoient même assez de rapport avec celles de « nos cintres: car, au mouvement près, les usages « en étoient les mêmes ».

Ibid. p. 19. La danse pyrrhique étoit une danse militaire qui a pris naissance chez les Lacédemoniens.

Voyez Athénée, L. XIV, il y décrit toutes les danses des Anciens; il y parle aussi de cette pantomime des mains, que Plutarque désigne par le mot χειρονομίας, Pline VII, 57, fait la danse pyrrhique d'origine Crétoise.

SUR LE TRAITE.

SI C'EST BIEN DIT, CACHE TA VIE.

CHAP. IX, pag. 34. Il faut traduire ainsi tout ce passage, d'après les corrections proposées par M. Wyttembach : « Mais à peine le soleil en se levant, « *a-t-il dissipé les songes trompeurs*, et après, que « par manière de parler, mêlant ensemble les actions « et les pensées des hommes avec sa lumière, il les « a réveillés et excités, les mortels, comme dit Démo- « crite, formant chaque jour de nouveaux projets, « sont entraînés comme par un lien puissant par les « rapports qu'ils ont les uns avec les autres, et se « lèvent chacun de leur côté pour aller à leurs af- « faires ». *C.*

CHAP. XIV, pag. 38. Voici comme M. de Rochefort a rendu ce vers dans sa traduction d'Homère :

« Ignore-tu qu'au sein des ténébreux royaumes
« Les hommes ne sont plus que de légers phantômes,
« Qui laissant leur dépouille au fond des monumens
« Demeurent dépourvus de chair et d'ossemens ».

SUR LE TRAITÈ DE LA SANTÈ.

Par M. F. N. Simonet, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

CHAP. II, pag. 44. L'entrée de ce dialogue est un monument de l'éternelle rivalité de la Philosophie et de la Médecine. Moschion félicite son interlocuteur d'avoir éconduit le médecin Glaucus qui ne demandoit qu'à *conférer et communiquer*. Du côté des médecins, Voyez Hippocrate et Galien, *passim*.

L'historique de cette longue querelle, sans cesse renouvellée par les philosophes, fourniroit la matière d'un mémoire curieux : et si on vouloit en rechercher les causes, on y verroit jouer un rôle à la *jalousie de métier*, qui devoit naître entre deux sciences qui affectent l'empire sur l'homme, et se disputent l'honneur de le gouverner. Chemin faisant, on les verroit toutes deux éprouver le même sort, lorsque toutes deux tombées en roture, elles furent bannies de Rome avec les esclaves qui les exerçoient. On verroit une suite de traits de ressemblance et de contrariété par lesquels elles s'unissent et se repoussent : toutes deux ayant des écoles et des sectes opposées, la médecine ayant ses charlatans, la philosophie, ses sophistes. Mais une des principales découle de leur nature et de leur but. La philosophie qui alloit de la géométrie à la dialectique, de celle-ci à la musique, à l'astronomie, etc. sembloit avoir pour but de former l'esprit, en le faisant passer par toutes ces *disciplines*. Courant par-tout armée de l'esprit de système, le but de ses excursions étoit moins de rapporter des vérités,

que l'espoir et la prétention de la vérité, moins de cultiver aucune de ces sciences, que de former un philosophe: elle étoit par-tout, et n'étoit nulle part. La médecine plus stable, occupée d'un but important, à qui le rapide progrès des maladies ne laissoit pas de temps à perdre, voyoit avec peine cette hôtesse incommode et *parlière*, entrer dans ses domaines, y étaler son babil et ses subtilités dialectiques. Hippocrate qui a réduit toute la médecine à l'observation, assez fort de son génie pour se passer des secours que vouloit lui donner la philosophie, ou plutôt philosophe lui-même, mais philosophe pratique; Hippocrate dont le premier axiome est, *Vita brevis, ars longa; occasio præceps, judicium difficile*, ne devoit pas être l'ami des philosophes de son temps.

Mais si Hippocrate n'avoit pas besoin des ressources de la philosophie, les hommes de sa trempe sont-ils assez communs, pour qu'on retranche de la médecine toutes les sciences qui ornent, soutiennent et étendent l'esprit? L'art se suffit-il à lui-même? Ou bien n'est-il pas à craindre qu'en lui ouvrant tant de routes, l'artiste ne s'égare, ou même qu'on ne voie encore de prétendus bienfaiteurs du genre humain arriver par une de ces routes jusqu'à la médecine, pour y introduire les innovations les plus absurdes et les plus dangereuses? Nous abandonnons ces questions à la sagacité du lecteur.

CHAP. IV, p. 45. Plutarque veut attirer son lecteur à l'étude de la médecine, et plus bas il veut que les *philosophes discourent des choses saines et malsaines, pour labourer en un champ commun avec les médecins.* Voilà les philosophes confondus

avec les médecins. Pour les premiers, on peut dire que quand leur curiosité philosophique se bornera à développer éloquemment le danger des passions, l'abus des jouissances, l'utilité de la tempérance et de la modération en tout, alors elle servira utilement la médecine. Si elle va jusqu'à donner les préceptes détaillés de l'Hygiène, et qu'elle remplisse son but, le philosophe seroit médecin, et leur prééminence n'est plus qu'une question oiseuse. Sans ces conditions, on ne trouve plus dans les écrits des philosophes, lorsqu'ils traitent de la médecine, qu'absurdités et superstitions. Pline et Caton en fournissent la preuve. Chaque école de philosophie prescrivoit un régime à ses disciples. On connoit celui de Pythagore. Les orateurs, les acteurs de théâtre avoient aussi le leur, et quoiqu'ils fussent bien dirigés vers le but de ces professions, la médecine, qui ne connoît pas ces intérêts particuliers, trouveroit dans tous à reprendre; Galien désapprouve hautement et même avec une sorte de colère le régime athlétique.

Chap. VI, pag. 46. Ce précepte que Zeuxippus avoit avancé *en jouant et non pas à cartes*, et que Glaucus *alloit reprenant*, est pourtant un des trois auxquels Boerhaave réduisoit toute la médecine prophylactique: *la tête fraîche, le ventre libre et les pieds chauds*; car par le mot χὴρ les Anciens entendoient la main et le pied qu'ils appelloient la grande main.

Ibidem. Il n'est pas de profession qui, par ses habitudes propres, n'apporte ainsi quelqu'*accoutumance*, *usance* ou cause prédisposante à quelque

maladie, ou affection morbifique. Voyez Ramazzini, *de Morbis artificum*.

On en peut dire autant de toute erreur de régime devenue habitude. Chacun doit donc se surveiller lui-même sur les dangers pour sa santé, auxquels son état ou son inclination l'expose, et corriger cette tendance par les préceptes de l'Hygiène ou médecine prophylactique.

Il seroit trop long de détailler ici toutes les maladies auxquelles certaines professions nous exposent. Nous nous contenterons de remarquer que souvent on ne parvient à les guérir qu'en faisant interrompre au malade l'exercice de sa profession, et que même quelquefois ce seul moyen suffit.

Mais ces *usances* et *accoutumances* de Plutarque qui font partie de la séméiotique [1], deviennent bien plus intéressantes, si l'on veut y voir avec les médecins, des présages certains de maladies annoncées de loin par des signes avant-coureurs. Ces signes, qui affectent peu la santé, sont ordinairement négligés par des personnes d'ailleurs bien portantes, et souvent même ont fait donner aux médecins le nom de *prophètes du malheur*. Sans craindre ce reproche, j'en rapporterai quelques exemples, dont chacun pourra faire l'application à quelque cas particulier, et qui réveilleront peut-être l'application qu'on devroit avoir de consulter les médecins sur des faits qu'on regarde comme trop indifférens.

Les éternumens fréquens et sans cause bien connue, indiquent une disposition aux maladies de poitrine; *morbum diuturnum portendunt*, dit Hippocrate.

[1] Doctrine des signes.

La facilité à prendre le froid aux pieds, est un signe de débilité dans les viscères.

La dilatation extraordinaire de la pupille est l'avant coureur de la goutte sereine,

Une voix fortement sonante et comme creuse dans un corps grêle, avertit de craindre la phtisie pulmonaire.

Cette même maladie est quelquefois annoncée par des indices dont on croiroit devoir se féliciter. Tels sont, des talens hors de l'ordre commun et trop brillans peut-être, un excellent appétit, l'aptitude héroïque aux plaisirs de l'amour, etc.

Les maladies du foie peuvent se prédire long-temps avant que le malade ressente aucune douleur à ce viscère par l'état de la peau grippée et comme enfoncée sur l'articulation des phalanges à la main droitte.

Le main gauche prédit de même pour la rate. Toutes les deux, ainsi que les bras, prédisent aussi pour la poitrine et les deux viscères auxiliaires de la digestion, quand on veut les observer.

Ces exemples que nous avons pris au hazard pourroient se multiplier à l'infini. Ce que nous en avons rapporté suffira pour appuyer un avis que nous avons cru utile.

CHAP. VII. page 47. Les Anciens qui dans leur pratique médicale, usoient plus que les Modernes, des grands moyens naturels de la diète et de la gymnastique, auxquels nous avons substitué trop de petites formules pharmaceutiques, faisoient faire usage à leurs malades des chairs de différents animaux, suivant l'indication, dans les maladies qu'ils appelloient *totius substantiæ*.

Sur ces différens exercices de la gymnastique, dont les principaux étoient la lutte, la promenade au soleil ou *apricatio*, la lecture à haute voix, *lectio clarâ voce*, les routes faites dans des voitures un peu rudes, *vectio in rheda*, ect. On peut consulter le savant Traité de Mercurialis : *de Gymnasticâ veterum.*

CHAP. VIII, pag. 49. Ce précepte est d'un philosophe ami de l'homme, et ne peut qu'être approuvé par la médecine, qui même conseille de passer quelquefois les bornes ordinaires, soit à table, soit dans les exercices; parce qu'il est utile de développer de tems en tems toutes ses forces qui par-là s'augmentent en donnant au corps un plus puissant équilibre, et à l'ame plus d'assurance contre les dangers d'une occasion de contrainte.

M. de Buffon prétend qu'on ne peut jouir de toute sa santé qu'en portant sans cesse jusqu'au plus haut degré l'énergie de toutes les fonctions, prenant par exemple autant d'alimens que l'estomac en peut contenir, s'exerçant en tout genre aussi long-tems et aussi violemment que les forces le permettent. Nous convenons que cette manière de vivre peut donner à celui qui l'adopteroit toute la force qu'il peut avoir; mais s'accorde-t-elle avec les devoirs de la société? N'est-il pas dangereux de la conseiller à l'homme toujours porté aux excès, et qui a une pente si forte à mettre l'abus à côté de la jouissance? N'est-ce pas l'exposer à vivre moins long-tems pour vivre plus fortement.

CHAP. XIV, pag. 56. On appelle *sorbet*, la liqueur dont la congellation artificielle forme les glaces. C'est ordinairement le suc exprimé des fruits, le chocolat,

la crême, la limonade, et toutes les especes de boissons agréables; car on peut faire des glaces avec toutes les matières qui peuvent servir de breuvage. La sorbetière est un vase cylindrique et arrondi par son extrémité : il est fait d'étain battu très-mince, l'anse arrondie qu'il porte à son extrémité, sert à lui donner un mouvement de rotation très-rapide dans un mélange de sel et de glace pilée: la liqueur se prend en glace, et tout l'art consiste à la briser sans cesse par des secousses répétées, d'où résulte une cristallisation confuse. Au reste pour la manipulation, on peut consulter l'art du distillateur par M. du Buisson.

Les fruits dont on veut faire des glaces doivent être choisis dans un état aussi sain que si on vouloit les manger. On doit aussi garder une mesure dans la quantité. C'est à quoi ne paroissent pas penser ceux qui s'amusant à sucer la fraîcheur agréable des glaces, s'emplissent l'estomac d'une quantité indigeste de sucs de fruicts mal choisis. (*Voyez l'article* Glace *de l'Encyclopédie*).

Chap. XVIII; p. 61. C'étoit-là l'épicuréisme dont Plutarque n'étoit point partisan. Un de ses Traités est même dirigé contre Epicure. Cicéron n'en étoit pas plus ami. Mais en ne prenant dans cette doctrine que ce qui nous regarde nous voyons qu'elle annonce que « la nature est ennemie de la douleur; que cette « mère commune nous conduit à son but par le plai- « sir; qu'il faut user des voluptés comme des choses « nécessaires; mais qu'il y faut de la tempérance pour « éviter la douleur qui est la suite de tout excès, et se « tenir éloigné des affaires publiques ».

C'étoit probablement cette dernière maxime qui

avoit indisposé Plutarque et Cicéron. Ces esprits républicains ne pouvoient souffrir cette indifférence pour la chose publique.

« On a calomnié l'épicuréisme sur la foi des stoïciens, « qui n'outroient que les choses dans lesquelles il y a « de la grandeur, comme le mépris de la mort, des « richesses et de la volupté », dit Montesquieu, mais qui enfin les outroient. Horace si fécond en traits, d'une raillerie fine et piquante, mais qu'il est si difficile de citer en morale, parce qu'en courtisan adroit il ne se montre pas, et fait presque toujours lancer par un autre le trait qui déchire; Horace, qui en mettant aux prises le vicieux et l'honnête homme, le sot et l'homme d'esprit, cache sa véritable pensée dans les détours incertains du dialogisme, sans qu'on puisse toujours bien reconnoître aux dépens de qui son insouciante philosophie a voulu s'égayer; Horace, dis-je, a fait tort à l'épicuréisme par ce mot tant de fois cité : *Epicuri de grege porcum.* On a cru qu'Epicure enseignoit aux hommes à faire consister le souverain bien dans la volupté; et c'est pourtant de lui que l'austère Juvenal emprunte cette maxime :

Sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas.

Il me semble que cette doctrine avoit pour but : *Usez, n'abusez point.* Comme Plutarque le fait entendre ici lui-même; elle prêchoit la volupté et la tempérance : CETTE VOLUPTÉ qui fit si long-tems l'ame de la Grèce, qu'Epicure donnoit en partage aux dieux, dont son disciple Lucrèce a fait le principe actif de l'Univers, qu'il regardoit comme le seul gage de l'attachement à la vie : *nec nova vivendo procuditur ulla voluptas*, dit-il, à la vieillesse pour lui appren-

dre à mourir : CETTE TEMPÉRANCE dont cette même Grèce offre de si beaux modèles, à laquelle Lucrèce veut nous ramener par les peintures effrayantes du délire de l'amour et de la faveur aveugle de ses transports.... Concluons que si nous voulons en croire cette philosophie, nous ne nous refuserons point les plaisirs, et que nous serons tempérans pour l'intérêt même de nos voluptés : *voluptates commendat rarior usus.*

Ibid. (Lettres de Pline de la traduction de Sacy ; édit. in-4°. de 1722, pag. 236.

LETTRE XXVI A MAXIMUS). « Ces jours passés, la maladie d'un de mes amis me fit faire cette « réflexion, que nous sommes fort gens de bien quand « nous sommes malades. Car quel est le malade que « l'avarice ou l'ambition tourmente? Il n'est plus « enyvré d'amour, entêté d'honneurs; il néglige le « bien, et compte toujours avoir assez du peu qu'il se « voit sur le point de quitter. Il croit des dieux, et il « se souvient qu'il est homme; il n'envie, il n'admire, il ne méprise la fortune de personne. Les mé- « disances ne lui font ni impression, ni plaisir; toute « son imagination n'est occupée qne de bains et de « fontaines.

« Tout ce qu'il se propose (s'il peut en échapper), « c'est de mener à l'avenir une vie douce et tran- « quille, une vie innocente et heureuse. Je puis donc « vous faire ici à tous deux, en peu de mots, une « leçon dont les philosophes font des volumes entiers. « Persévérons à être tels pendant la santé que nous « nous proposons de devenir quand nous sommes « malades, Adieu ».

Mais ce qui prouve encore plus démonstrativement la proposition de Plutarque, c'est l'exemple d'un des plus grands philosophes du dernier siècle (Pascal). « L'accroissement des maux de Pascal commença par « un horrible mal de dents, qui lui ôtoit presque « entièrement le sommeil. Durant l'une de ses lon- « gues veilles, le souvenir de quelques problèmes « touchant la *roulette*, vint travailler son génie ma- « thématique. Il avoit renoncé depuis long-tems aux « sciences purement humaines ; mais la beauté de « ces problèmes, et la nécessité de faire quelque di- « version à ses douleurs par une forte application, le « plongèrent insensiblement dans une recherche qu'il « poussa si loin, qu'aujourd'hui même les découvertes « qu'il y fit sont comptées parmi les plus grands ef- « forts de l'esprit humain.

« Dans les dernières années de sa vie, il profitoit « des courts intervalles où il lui restoit quelque liberté « d'esprit, pour s'occuper de son ouvrage touchant la « religion; il écrivoit ses pensées sur les premiers « morceaux de papier qui lui tomboient sous la main ; « ou bien, quand il ne pouvoit pas tenir lui-même la « plume, il les dictoit à un domestique intelligent. « Ces fragmens furent recueillis après sa mort, et on « y trouve des pensées d'une profondeur et d'une élo- « quence inimitable ». (*Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal, pag.* 71 *et* 85, *tome I, la Haye*, 1779).

Chap. XXIII, pag. 72. Il y a dans toutes les éditions τῆς μὴ καθεσῶσι, μηδὲ διεφθορόσι ; ce qui offre le sens qu'Amyot a suivi, mais M. Wyttembach a corrigé d'après plusieurs manuscrits, et d'après Stobée :

καὶ διεφθορόσι. Il faut lire d'après cela : *à ceux dont le corps est déjà mal affecté, et rempli d'humeurs corrompues. C.*

CHAP. XXVII, pag. 77. Plutarque appelle *superfluités*, des résidus de matières nourricières non assimilées. L'intempérance dans le manger, soit dans la quantité, soit par la qualité trop nourrissante des viandes, est la cause des crudités et indigestions, et le foyer de beaucoup de maladies, *la pléthore humorale, la cachexie, les obstructions dans les viscères et les fièvres de divers genres, dont chaque viscère est la source, la fièvre maligne*, qui le plus souvent est dûe à une suite de mauvaises digestions et mille autres indispositions dont le caractère est déterminé par des causes diverses pour chaque sujet, sont toutes la suite et la punition de l'intempérance. Si le vice étoit toujours dans les premières voies, un léger purgatif suffiroit pour corriger l'erreur de régime. Mais l'ouvrage de la digestion ne s'arrête pas tousjours là, quelqu'une des autres coctions peut porter la peine. C'est au médecin, à qui l'expérience donne le fil qui le guide dans ces routes si multipliées, d'y apporter le remède convenable. Le plus efficace étant toujours la diète ou abstinence, c'est aussi le meilleur préservatif des maux qui sont la suite de l'intempérance.

CHAP. XXVIII, pag. 77. La semence la plus précieuse de toutes nos humeurs, est un écoulement de toutes les parties du corps, et la portion la plus élaborée et comme la fleur de la lymphe nourricière. Par son séjour dans les vésicules séminales, elle ac-

quiert encore une perfection qu'elle doit à l'énergie des parties contenantes, et à l'orgasme qu'excitent en elle les esprits animaux appellés par les desirs vénériens. Dans cet état si on continue encore de la conserver, sa consistence augmente; devenue chaude, active, imprégnée de feu et de fluide vital, elle éveille le besoin du coït. Alors la nature donne elle-même le signal du plaisir, alors les embrassemens sont voluptueux et féconds, et l'acte vénérien, si dangereux quand il est trop répété, est aussi salutaire qu'il est impérieusement commandé par le besoin : *coitus rarius corpus excitat, frequens solvit.* Celse.

De ces vives secousses, de ces irradiations voluptueuses, peut-être aussi du mélange des humeurs des deux sexes qui trouvent l'une pour l'autre un ferment nécessaire dans le coït, la matière séminale reçoit un nouveau degré de force et d'activité. La semence ainsi caractérisée, devient, si elle est encore retenue, une source de vigueur et de santé. Reportée dans le sang, sinon en substance, du moins quant à cette partie qu'on a appellée *aura seminalis, et spiritus volatilis hircinus*, elle lui rend avec usure les parties balsamiques dont il s'étoit dépouillé pour la former. Les solides stimulés par cet esprit actif ont des oscillations plus fortes, et tous nos fluides s'enrichissent des émanations de ce parfum animal. Une santé ferme et constante; la jeunesse prolongée, le *robur vegetum* conservé plus long-tems, les maladies plus rares et plus faciles à guérir, et même des plaisirs mieux goûtés seront le fruit des privations que nous aurons su nous imposer :

... Non ulla magis vires industria firmat
Quam Venerem, et cœci stimulos avertere amoris.
Virgil. Georg.

Pour

Pour le danger des émissions de semence trop fréquentes, voyez le tableau qu'en a fait l'*Onanisme*.

Mais la continence extrême a aussi ses inconvéniens. Afin de garder un juste milieu, souvenons-nous qu'il est un usage prudent des plaisirs, et qu'il ne faut jamais prévenir le besoin. Fuyons ces voluptés *qui descendent de l'ame au corps*, comme dit notre auteur; attendons dans le silence des passions, que la nature ait parlé, et jusqu'à ce qu'elle ait fait entendre sa voix, évitons tout ce qui peut allumer des desirs.

Sed fugitare decet simulachra et pabula amoris
Absterrere sibi.

Lucret.

Chap. XXIX, pag. 78. L'état des dents peut servir à juger de la qualité des eaux: ainsi dans un pays dont les habitans auroient toutes les dents gâtées, on pourroit conclure que les eaux qu'ils boivent son malsaines. Mais comme l'eau de la mer répugne à boire, on ne conçoit pas comment elle pourroit être bonne pour les dents, à moins que ce ne fût en l'employant à se laver la bouche, qualité qu'elle devroit au sel marin et à la petite quantité de sel de Glauber qu'elle tient en dissolution et qui la rendent détersive.

Chap. XXX, pag. 81. Les frictions dont les Anciens faisoient un très-grand usage, (Voyez Galien, *de Sanitate tuendâ*) s'emploient ou comme remède, ou pour l'entretien de la santé.

Les frictions sont séches ou humides. Les frictions séches se pratiquent avec des étoffes de laine, des brosses douces ou même la main nue, On les distin-

gue en friction légère, friction de moyenne force et friction très-forte. La friction légère n'a presque aucun effet. La friction moyenne attire le sang dans la partie frottée, met le genre nerveux en oscillation et est propre à favoriser la nutrition du membre qui essuie cette opération. Cette sorte de friction est très-salutaire à ceux qui ne peuvent point prendre d'exercice. Ainsi c'est une très-bonne pratique que celle des personnes qui se font frotter tout le corps avec ce qu'on appelle les brosses d'Angleterre.

La friction très-forte digère, atténue et dépouille. Elle est utile dans les engorgemens séreux et lymphatiques, et est très-propre à occasionner une révulsion, ou lorsqu'on veut rappeller à la peau les humeurs répercutées.

Les frictions séches ont encore plus d'effet, si pour les pratiquer on se sert d'étoffes de laine chauffées et parfumées de la vapeur du succin ou de toute autre substance aromatique, selon la volonté du médecin.

Les frictions humides, grasses ou onctueuses, se pratiquent avec des corps gras ou aromatiques.

Les Anciens employoient ces dernieres au sortir des bains dans la vue de modérer l'excès de la transpiration, et quelquefois même avant le bain. Aujourd'hui elles ne servent qu'à introduire dans le corps quelques substances médicamenteuses, comme dans des frictions mercurielles, ou lorsqu'on applique quelque onguent aromatique ou discussif sur des foulures ou des engorgemens. (Voyez dans l'Encyclopédie un excellent morceau sur les frictions).

CHAP. XXXIII, pag. 83. On peut voir dans le

Traité de Mercurialis *de Gymnasticâ veterum*, le détail des différentes opérations qui accompagnoient l'usage des bains. Elles consistoient en frictions faites avec des étoffes rudes ou moëlleuses, avec la main sèche ou huilée, à racler la peau avec des couteaux courbes, en latin *strigiles*, faits d'yvoire ou d'un métal particulier, à *masser* ou pétrir les membres et toutes les articulations pour leur donner de la souplesse; la fonction de ceux qu'on appelloit *alipta* ou *unctores*, étoit d'oindre le corps de pommades aromatiques avant ou après le bain; leur effet étoit de modérer l'excessive transpiration que pouvoient causer les bains et les frictions.

Toute cette gymnastique et les effets salutaires qu'elle produisoit sont perdus pour nous. Ce n'est point ici le lieu, et il n'est peut-être pas encore tems d'examiner ce qu'on gagneroit à en rétablir l'usage, auquel le linge, dont nous nous enveloppons jour et nuit, ne supplée qu'imparfaitement. La différence du climat, un systême de vie différent en tout genre, l'industrie bornée à présent aux mains, quand les Anciens au contraire cherchoient par toutes sortes de moyens à rendre tout le corps agile et robuste, le trop de tems que ces exercices consumeroient, et bien des causes morales devroient être pesées mûrement, et modifier l'application qu'on pourroit faire du systême de l'ancienne gymnastique à nos tems modernes.

En attendant, les bains de toute espece que nous voyons s'établir à Paris, nous donnent lieu d'espérer que la médecine s'enrichira de ceux de ces moyens qui sont les plus propres au rétablissement de la santé.

La meilleure manière de les prendre, est d'y joindre l'exercice de la *natation*. Les mouvemens vifs et pressés du nageur, appliquent l'eau plus fortement à la superficie du corps, et la force de cet exercice ouvrant les pores, et raréfiant le sang, le met en état d'absorber la quantité du fluide aqueux dont il a besoin pour se rafraîchir. Ceux qui ne savent point nager feront bien de se remuer et de plonger de tems en tems. J'ai remarqué que les parties du corps qui, pendant le bain, étoient restées à sec et exposées à l'air, acquéroient par-là une qualité absorbante, qui les rendoit l'hiver suivant, le siége des rhumes et des catharres.

Nous allons mettre ici sous les yeux de nos lecteurs la description des bains d'Egypte, par M. Savary, LETTRES SUR L'EGYPTE, Lett. XI, pag. 124 et suivantes.

« Les bains chauds, Monsieur, connus dès la plus « haute antiquité, et célébrés par Homère, le peintre « des mœurs de son tems, ont conservé dans l'Egypte « leur agrément et leur salubrité. Le besoin d'être « propre dans un climat où l'on transpire abondam- « ment, les a rendus nécessaires; le bien aise qu'ils « procurent, en conserve l'usage; Mahomet qui con- « noissoit leur utilité en a fait un précepte. La plu- « part des voyageurs les ont décrits superficielle- « ment. L'habitude où je suis d'y aller m'ayant donné « le loisir de les examiner avec attention, j'entrerai « dans tous les détails propres à vous les faire bien « connoître.

« Le premier appartement que l'on trouve en allant « au bain, est une grande salle qui s'élève en forme « de rotonde. Elle est ouverte au sommet, afin que

« l'air pur y circule librement. Une large estrade cou-
« verte d'un tapis, et divisée en compartimens, règne
« à l'entour, c'est-là que l'on dépose ses vêtemens.
« Au milieu de l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un
« bassin récrée agréablement la vue.

« Quand on est deshabillé, on se ceint les reins
« d'une serviette, on prend des sandales, et l'on en-
« tre dans une allée étroite où la chaleur commence à
« se faire sentir. La porte se referme; à vingt pas on
« en ouvre une seconde, et l'on suit une allée qui
« forme un angle droit avec la première. La chaleur
« augmente; ceux qui craignent de s'exposer subite-
« ment à une plus forte dose, s'arrestent dans une
« salle de marbre qui précède le bain, proprement dit.
« Ce bain est un appartement spacieux et voûté. Il
« est pavé et revêtu de marbre, quatre cabinets l'en-
« vironnent. La vapeur sans cesse renaissante d'une
« fontaine et d'un bassin d'eau chaude, s'y mêle aux
« parfums qu'on y brûle. Les personnes qui pren-
« nent le bain, sont couchées sur un drap étendu,
« ont la tête appuyée sur un petit coussin, et se met-
« tent librement dans toutes les postures qui leur
« conviennent. Cependant un nuage de vapeurs
« odorantes les enveloppe et pénètre dans tous les
« pores.

« Lorsque l'on a reposé quelque temps, qu'une
« douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un
« serviteur vient, vous presse mollement, vous re-
« tourne; et quand les membres sont devenus souples
« et flexibles, il fait craquer les jointures sans effort.
« Il masse et semble pétrir la chair sans que l'on
« éprouve la plus légère douleur.

« Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe,

« et vous frotte long-temps. Pendant ce travail, il « détache du corps du patient tout en nage, des es- « pèces d'écailles, et enlève jusqu'aux saletés imper- « ceptibles qui bouchent les pores. La peau devient « douce et unie comme le satin. Il vous conduit en- « suite dans un cabinet, vous verse de l'écume de savon « parfumé, et se retire.

« Le cabinet où l'on a été conduit offre un bassin « avec deux robinets, l'un pour l'eau froide et l'autre « pour l'eau chaude. On s'y lave soi-même, bientôt « le serviteur revient avec une pomade épilatoire, « qui dans un instant et sans la plus légère dou- « leur, fait tomber le poil aux endroits où on l'ap- « plique.

« Quand on est bien lavé, bien purifié, on s'enve- « veloppe de linges chauds, et l'on suit le guide à « travers les détours qui conduisent à l'appartement « extérieur. Ce passage insensible du chaud au froid « empêche qu'on en soit incommodé. Arrivé sur l'es- « trade on trouve un lit préparé; à peine y est-on « couché qu'un enfant vient presser de ses doigts dé- « licats toutes les parties du corps, afin de les sécher « parfaitement. On change une seconde fois de linge, « et l'enfant rape légèrement avec la pierre ponce « les calus des pieds. Il apporte la pipe et le caffé « moka.

« Tels sont, Monsieur, les bains [1] dont les An- « ciens recommandoient si fort l'usage, et dont les « Egyptiens font encore leurs délices. C'est-là qu'ils

[1] Un bain avec toutes ces préparations me coûtoit trois livres. Les gens du peuple ne font pas tant de façons : ils vont simplement suer dans l'étuve, se lavent eux-mêmes, et donnent trois ou quatre sous en sortant.

« préviennent ou font disparoître les rhumatismes, « les catarres, et les maladies de la peau qui ont pour « principe le défaut de transpiration. C'est là qu'ils « guérissent radicalement ce mal funeste qui attaque « les sources de la génération, et dont le remède est « si dangereux en Europe [1]. C'est là qu'ils se défont « du mal-aise si ordinaire aux autres nations, qui « n'ont pas autant de soin d'entretenir la propreté de « leurs corps ».

Chap. XXXV, pag. 85. Le fromage, observe M. Lémery, est la partie du lait la plus grossière et la plus compacte : il nourrit beaucoup. On ne doit cependant pas l'exclure tout-à-fait des tables, quand il n'est ni trop vieux, ni trop nouveau : il produit même de bons effets, étant pris en petite quantité, suivant ce proverbe latin,

Caseus ille bonus quem dat avara manus.

Traité des alimens. Troisième édit. pag. 100.

Quant aux œufs durs, ils sont toujours d'une très-difficile digestion. L'œuf pour procurer les bons effets qui lui sont propres, ne doit être ni glaireux, ni dur, mais frais et d'une substance molle et humide. L'école de Salerne dit :

Si sumas ovum, molle sit atque novum.

L'Epicurien Catius veut qu'on ne serve que des œufs longs et blancs :

[1] « M. de Tournefort qui avoit pris des bains de vapeurs à « Constantinople, où l'on est bien moins recherché qu'au grand « Caire, pense qu'ils nuisent à la poitrine. C'est une erreur « qu'une plus longue habitude lui eut fait reconnoître. Il n'est « point de peuple qui en fasse un plus fréquent usage que les « Egyptiens, et il n'en est point où les poitrinaires soient plus « rares. La pulmonie leur est presque inconnue ».

Longa quibus facies ovis erit, illa memento,
Ut succi melioris, et ut magis alba rotundis
ponere.

Horat. Satyr. II. 4.

C'est ce qui a donné lieu propablement à ce précepte si connu :

Regula presbyteri jubet hoc pro lege teneri,
Quod bona ova, candida, longa, nova.

Je ne sais ce qui a pu déterminer Plutarque à condamner l'usage des figues séches. On éprouve tous les jours les plus heureux effets de l'usage de ce fruit; et Galien ne se permettoit entre les fruits que les figues et les raisins secs.

CHAP. XXXVI, pag. 86. Plutarque ne fixe point quelle nourriture est la plus convenable. Il consent à l'usage de la viande, en conseillant de préférer l'usage des végétaux. On peut appliquer à cette incertitude ce vers de Juvenal :

Non cogente quidem, sed nec prohibente tribuno.

Les médecins qui doivent mettre moins d'indécision dans leurs préceptes, prescrivent la diète mixte, c'est-à-dire, celle où l'alkalescence et la tendance à la putridité des viandes sont tempérées par l'acescence végétale.

Les matières animales réparent plutôt et plus abondamment les pertes journalières de la vie. Les alimens qu'elles fournissent sont plus voisins de l'assimilation, en raison de ce que ces matières sont plus ou moins animalisées. La chair des animaux carnassiers a des sucs trop exaltés, et une odeur *vireuse* qui en interdit l'usage. Les animaux herbivores offrent l'aliment le plus convenable. Mais la viande mangée

seule ou en trop grande quantité, nourrit trop, cause des transpirations excessives, force le sang et le dispose aux maladies inflammatoires et putrides; les végétaux moins élaborés sont plus tempérans. Mêlés à la viande, ils en modérent la putrescence; comme ils nourrissent moins, ils fournissent une plus grande quantité d'excrémens. C'est par cette dernière propriété qu'en général ils sont raffraîchissans et entretiennent la liberté du ventre; parce que la masse excrémenteuse plus considérable, ouvre et développe le canal intestinal, le met en équilibre, et facilite la circulation du sang dans les vaisseaux du bas-ventre. Ils ont de plus l'avantage de flatter le goût par une plus grande variété de saveurs, d'avoir des propriétés médicamenteuses analogues à l'intempérie de chaque saison, et à la disposition actuelle du corps, et d'être offerts par nature dans un état plus sain et plus constant que celui des animaux.

La diète mixte convient à presque tous les tempéramens. La diète purement animale est moins dangereuse pour les tempéramens phlegmatiques. Les tempéramens bilieux s'accommodent mieux de la diète végétale. En général les proportions à observer dans le mélange de ces deux régimes, doivent se prendre de l'âge, du tempérament, du genre de vie, des dispositions morbifiques et d'un nombre de considérations particulières trop grand pour nous permettre les détails.

C'est aussi par ces considérations qu'il faut choisir les alimens suivant les classes qu'en faisoient les Anciens. Ils les distinguoient en ce qu'ils appelloient aliment foible (*alimentum imbecillum*), aliment moyen (*alimentum mediæ naturæ*), et aliment

très-fort (*alimentum valentissimum*). Sur quoi nous observerons que la préparation fait quelquefois passer un aliment d'une classe dans un autre : c'est ainsi que les œufs à la coque (*ova sorbilia*) qui ne donnent qu'un aliment léger, donnent un aliment très-fort s'ils sont durcis (*ova ad duritiem cocta*).

Relativement au corps qu'ils doivent nourrir, Hippocrate distinguoit les alimens, ou plutôt trois périodes différentes de la nutrition, en ce qu'il appelloit *alimentum nutriens ; alimentum quasi-nutriens ; alimentum quod nutriturum est.* L'*alimentum nutriens*, est la matière nourricière assimilée et convertie en notre propre substance. L'*alimentum quasi nutriens* est cette même matière lorsqu'elle n'est encore que du sang ; et le *quod nutriturum est* marque le moment où ils arrivent dans l'estomac.

Les modernes ont éclairci cette doctrine. Ils distinguent trois sortes de digestions : celles des premières voies, c'est-à-dire, de l'estomac et des intestins dont le résultat est le chyle ; celle des secondes voies ou des vaisseaux sanguins dont l'action convertit le chyle en nouveau sang ; et la troisième est l'assimilation ou application de la lymphe nourricière aux parties qu'elle doit réparer, ce qui constitue la nutrition proprement dite. Quelques-uns regardent les sécrétions comme une quatrième digestion, et quoiqu'à proprement parler elles n'en soient point une, on peut lui conserver ce titre à cause des remarques utiles, que ces quatre digestions vont nous fournir.

Il est on ne peut pas plus important de surveiller la première digestion, soit par le choix et la quantité des alimens, soit en se mettant dans les conditions les plus propres à bien digérer ; parce que jamais les

vices de la première digestion, ne se réparent dans la seconde, et que toujours les vices de la seconde influent sur la troisième, c'est-à-dire, qu'un mauvais chyle ne produira jamais qu'un mauvais sang, celui-ci communiquera à toute l'économie animale ses mauvaises qualités. De-là naîtront des sécrétions vicieuses. La bile, la salive, les sucs gastriques et toutes les humeurs digestives, tenant un mauvais caractère du sang qui les a fournies, reviendront à leur tour frapper sur la première digestion qui suivra : d'où résulte un cercle actif de causes et d'effets, source féconde de beaucoup de maladies.

CHAP. XXXVII, pag. 87. Le lait, étant un chyle tout fait, est trop nourrissant pour être un breuvage abondant; et il n'en faut user que comme de toute autre nourriture.

Comme le lait, le chyle est une émulsion, c'est-à-dire, une partie huileuse unie à l'eau par l'intermède d'une substance saline. Tous les deux sont la matière immédiate de la nutrition. Portés au poulmon par la veine souclaviere, ils sont versés dans le sang, pour y subir l'assimilation au sang ou l'hématose. Et quoique le lait ne soit pas aussi nutritif que le chyle, il est tousjours imprudent de s'emplir d'une grande quantité de ce fluide, comme le font certaines personnes qui se laissent trop aller à la douceur de ce breuvage. Les maux qui résultent de cet excès, sont, outre le relâchement de l'estomac, l'INDIGESTION dans les secondes voies, par la présence d'une quantité de fluide nourricier trop grande pour être assimilé; LA CRUDITÉ DES HUMEURS, par la propriété chyleuse du lait, qui le fait entrer tout de suite dans les vaisseaux

lactés, sans avoir subi le travail de l'estomac et le mélange des sucs gastriques ; en un mot DES DIARRHÉES qui ont pour cause l'atonie, et les crasses glaireuses que le lait dépose sur l'estomac.

Ces raisons et celles qui tiennent à sa nature d'aliment font une loi de n'en user que dans les proportions, et les tems indiqués par le besoin ou les maladies.

Ibid. p. 88. Il y a dans le Grec ἐν ὕδωρ ἀσκχόπαστον, c'est-à-dire, de tous les alimens le plus convenable à la nutrition. Plutarque ajoute, pourvu qu'il soit *bien trempé et mêlé avec tems opportun*. Le grec dit proprement, *pourvu qu'il tienne son juste mélange de l'opportunité plutôt que de l'eau*. Il veut par-la dire qu'on doit y mettre l'eau dans de justes proportions, sans y suivre les regles superstitieuses qui étoient observées. » Les Anciens redoutoient l'usage du vin pur, il les animoit au point de les rendre furieux. Les Grecs et surtout les Athéniens tempéroient la force du vin en y mêlant deux, trois, jusqu'a cinq parties d'eau, ainsi que le dit Plutarque lui-même dans les *propos de table*. La fable d'Orphée déchiré par les Bacchantes, les tigres et les lions attelés au char de Bacchus, ne sont que des descriptions allégoriques des effets du vin sur le corps et l'esprit des Grecs, qui, lorsqu'ils le buvoient pur, se livroient aux excès les plus furieux les uns contre les autres ». *Note sur Alciphron.* Cest le vin pur qu'Horace redoute quand il s'écrie: *parce gravi metuende thyrso ;* jamais il ne prend sa coupe sans invoquer les nymphes ; la fontaine de Bandusie reçoit ses hommages comme les côteaux heureux

qui lui versent le Falerne. Une seule fois il semble demander du vin pur.

Les lettres d'Alciphron que nous avons citées plus haut, mettent l'obligation de boire le vin pur, ou nombre des avanies que l'insolence des patrons faisoit essuyer à la bassesse des parasites.

Le premier élan de Pindare est un éloge de l'eau ἄριστον μὲν ὕδωρ. Un distique ancien assez plat, nous montre au moins que communément l'eau étoit mêlée au vin en plus grande quantité que ce dernier :

In cratere mea Thetis est conjuncta Lyæo
Est dea mixta deo, sed dea major eo.

Enfin, le vin pur, le *potare merum*, étoit reservé pour la grande débauche.

Mais quels étoient donc ces vins qu'ils redoutoient tant? Nos modernes buveurs les craindroient-ils à ce point, eux que l'eau-de-vie, les ratafiats et les esprits ardens tout purs n'effraient pas? Pourquoi ces Grecs et ces Romains, en qui nous admirons toutes les sortes de courage, n'avoient-ils pas celui d'affronter l'ivresse? C'est qu'ils n'en avoient pas besoin, c'est qu'ils n'avoient rien à y gagner et tout à perdre. Un concours de causes physiques et morales avoit fait des Grecs le peuple le plus ingénieux. Toutes les qualités de l'esprit, il les possédoit au plus haut point : un degré d'exaltation de plus, c'étoit de la folie.

S'agit-il de la force du corps que le vin paroît propre à entretenir et augmenter? Le problème est bientôt résolu. Voyez le soldat Romain qui n'avoit pour boisson que ce qu'on appelloit *posca*, (c'étoit du vinaigre dans de l'eau), il suffisoit aux travaux militaires les plus rudes.

J'ai étendu cette observation, parce qu'il m'a semblé que l'usage du vin marquoit un grand trait dans un parallèle suivi de ces tems avec nos tems modernes ; et qu'on en peut conclure que l'ivresse, outre les causes morales qui la doivent faire proscrire, est une jouissance fausse et dangereuse.

Quoique nos vins ordinaires n'aient pas le feu des vins Grecs, ce n'est de même qu'en les coupant d'eau qu'ils peuvent être de tous les assaisonnemens le plus favorable à la nutrition : trop purs ou trop généreux, ils assourdissent la saveur des alimens ;

Fervida nam nimis excurdant vina palatum. Hor.

ils diminuent l'appétit en resserrant trop l'estomac par leur vertu tonique, et nuisent à la digestion en lui donnant un caractère de fermentation aigre, s'ils sont pris en trop grande quantité.

Sur les différentes qualités et l'emploi médical des vins anciens on peut consulter Baccius *de vinis*, et Galien, livre 12, *de methodo medendi*, et livre 6, *de Sanitate tuendâ.*

Chap. XXXVIII, page 90. Les grandes fatigues suivies d'épuisement donnent à la fibre un érétisme sec, au sang une disposition inflammatoire, et une sécheresse due à l'avolation des parties les plus séreuses. Le vin pris dans cet état augmenteroit encore le mal ; l'eau par sa qualité humectante paroît y mieux convenir, soit prise intérieurement, soit appliquée extérieurement par des bains du corps. On connoît par la Bible l'usage qu'avoient les Patriarches de laver les pieds aux voyageurs : et les peuples méridionaux trouvent un excellent remède, et même un cordial qui répare les forces acca-

blées par une chaleur excessive, dans les boissons aqueuses et aigrelettes faites avec les oranges, les citrons et les cédrats. La seule précaution à prendre, c'est d'éviter de boire trop frais quand le corps est fort échauffé.

CHAP. XXXIX, *ibid.* Il n'y a point de doute que les Lydiens aient pu charmer les horreurs de la famine par les sons de la musique. Cet art enchanteur n'est pas moins utile à l'opulente superfluité. La pompe harmonieuse appellée dans les festins suspend ou modère par des distractions agréables, les excès de l'intempérance. Mais que fera le philosophe dans son repas frugal, d'une lyre, d'un livre, ou d'un compas? qu'il s'en serve, à la bonne heure, quand il voudra imposer silence à son appétit et garder la sobriété. Hors de cela il n'est pas mal de penser un peu à ce qu'on mange. Cette réflexion et un peu de sensualité font venir l'eau à la bouche, c'est-à-dire, que les glandes buccales entrent en érection, la salive coule abondamment, et on en digere mieux. Enfin, à moins d'être pressé de philosopher, laissons-là toute autre occupation, et faisons comme les animaux, nos maîtres en bien des choses, qui ruminent et mangent à leur aise : *age quod agis*.

CHAP. XLII, page 93. Ce qui est ici appellé souper, *cœna* chez les Romains, étoit le principal repas des Anciens, comme pour nous le dîner. C'est une maxime fort saine que celle qui prescrit d'éviter alors les grandes contentions d'esprit qui détournent de l'estomac les forces vitales que la nature y appelle pour la digestion. Quant à la nature des questions qu'il y faut agiter, je crois qu'il n'est pas nécessaire de les choisir, les dis-

positions des convives étant trop variées. Chez l'un l'équilibre de l'estomac éveillera l'imagination ; dans un autre la compression de l'aorte amenera la pente au sommeil ; celui-ci, riche et fécond en idées fournira beaucoup à la conversation : celui-là tout entier à sa digestion ne pensera point et n'en sera que plus parfait animal selon l'expresion de J.-J. Rousseau. Ce qui convient le mieux alors c'est un entretien libre sans contrainte et sans engagement, un babil aimable, une indulgence extrême et qui sied si bien à des amis que la même table a rassemblés. Mais les vrais amis n'ont pas besoin de règles, ni qu'on leur donne la mesure des questions de table. La seule qu'on puisse prescrire à ce propos, c'est d'éviter de partager ses repas avec tout convive fâcheux ou méprisable, rien n'étant plus contraire à une bonne digestion.

CHAP. XLIII, p. 95. Il y a dans le Grec : *et la mesure du tems propre ou de l'opportunité, est l'affaissement insensible et le consentement de la masse alimentaire, avec force et superiorité de la coction.* Il n'est point là question d'haleine, et Amyot n'a pas marqué, comme le porte le texte, le moment précis où finit le premier période de la digestion. Dans ce premier période l'estomac est tendu, la chaleur naturelle se retire des extrêmités vers l'estomac, et la masse alimentaire semble y être pour quelque temps un poids étranger. Bientôt cette masse s'affaise, Plutarque ajoute avec raison *insensiblement*, (ἀπρέμα καὶ συμπιέσαι) ; parce qu'un affaissement ou une digestion trop rapide seroit un mal, et provient souvent d'une disposition morbifique.

CHAP. XLIV, *ibid.* Ce passage jusqu'à ces mots, *au demeurant,*

demeurant, nous offre deux questions. Est-ce le repos qui convient après le repas ? Est-ce le mouvement ? Le sommeil est-il bon ou nuisible ? Sur la première de ces questions je serois de l'avis de Plutarque, qu'il faut rester en repos ; et la nature semble l'indiquer par l'inaptitude au mouvement que nous éprouvons dans le premier période de la digestion, d'autant plus que les propos gracieux et plaisans que notre auteur conseille, sont aussi une espèce d'exercice : car, pour le dire en passant, l'exercice de l'esprit en est un pour le corps, il lui est aussi salutaire que ceux qui lui sont propres, pourvu que comme tous les autres il soit contenu dans de justes bornes.

La seconde question, celle du sommeil, sembleroit décidée pour la négative par la première, si l'usage des peuples méridionaux n'y étoit contraire. L'habitude de dormir après le repas n'est point blâmée par les médecins qui n'y trouvent aucun inconvénient pour ceux qui y sont accoutumés ; parce que ce besoin si souvent contredit n'a pu naître chez eux que par des causes qui l'excusent, et exigent de le satisfaire. Cette habitude est même salutaire aux pulmoniques : le sommeil calme chez eux la fougue de la digestion et la petite fièvre après le dîner, à laquelle ces malades sont sujets. Les autres feront bien de s'en abstenir, parce que le sommeil apporte du refroidissement et relâche les forces, quand il est pris hors du tems prescrit par la nature.

On pourroit encore demander quel régime il faut tenir après souper. Les médecins conseillent de se mettre au lit aussi-tôt, ou si l'on en est empêché, d'attendre assez de tems pour que la digestion soit assez avancée, et ne puisse plus éprouver de trouble notable du changement de position de l'estomac, bien

différente dans un homme couché, de celle qu'il a dans celui qui est debout.

CHAP. XLVI, p. 98. Les anciens, pour exciter le vomissement, employoient l'eau mêlée d'huile, le miel ou l'eau miellée, le bulbe du narcisse et l'ellébore blanc. Plutarque ne veut point de drogues médicinales, et alors on ne peut obtenir le vomissement que par l'eau tiède, ou par la titillation du pharynx. Pour guérir la réplétion, il ne veut que la diète et l'eau. L'un délaie les humeurs, et entraîne au dehors tout ce qui est impur et nuisible, pendant que par la diète l'action systaltique des vaisseaux continue de battre et d'assimiler, d'où résulte une coction naturelle, sans *avortement*, suivant l'expression de Plutarque, et sans drogues médicinales, dont l'usage, comme celui des aliment comporte une sobriété qu'il y faut observer.

CHAP. XLIX, pag. 101. Ce passage et ce qui le précède recommande la vie active, occupée, entremêlée d'affaires: et ce précepte est utile non-seulement pour ce qui regarde l'exercice du corps, car les forces qu'on laisse oisives, se perdent; mais aussi parce qu'il recommande l'activité de l'ame, dont l'énergie est nécessaire au bien-être du corps. Ce propos vulgaire de certaines personnes qui disent qu'elles n'ont pas le temps d'être malades, a du sens et de la vérité; et Plutarque dit aussi plus bas *d'un fort homme de bien et vaillant qui mourut en son lit de maladie: comment a cet homme eu loisir de mourir entre tant d'affaires?*

L'ame dans l'homme, et l'instinct dans les animaux, sont, pour le corps, des moteurs toujours agissants; et cela est vrai même des brutes les plus stupi-

des ; *Anima sui pro sale data*, dit Cléanthe, cité par Varron. Or ce principe contribuant avec tous les autres à produire cette action qu'on appelle *la vie*, ne doit jamais cesser d'influer dans l'effet qu'il sert à produire pour sa part.

L'exercice de l'esprit en est si bien un pour le corps, qu'après une étude appliquée de plusieurs heures de suite, on a quelquefois vu disparoître de petites indispositions qui n'étoient dues qu'à la langueur de l'ame. Mais cet exercice a ses bornes comme tous les autres, et s'il est porté trop loin, il peut aller jusqu'à l'épuisement du corps, et amène autant le besoin de le réparer par des alimens substantiels, que par le repos de l'esprit.

Hippocrate met la méditation au rang des exercices, quand il l'appelle *une promenade de l'ame* : ψυχῆς περίπατος. Lib. épidem. section 5.

Les anciens ne séparoient point les exercices du corps, de ceux de l'ame. Les gymnases rassembloient les philosophes et les lutteurs ; et la même expression, *exercitatio* y désignoit leurs exercices différens. L'académie de Platon, les portiques ou galeries de Zénon, les jardins d'Epicure, et le lycée d'Aristote sont des témoignages certains que les plus grands philosophes de la Grèce exerçoient leur profession en se promenant.

Il est utile de prendre quelquefois ces deux exercices ensemble. Celui de l'esprit trompe agréablement sur la fatigue du corps,

Mollitur austerum studio fallente laborem.

et le mouvement du corps éveille l'imagination.

Les passions sont à l'ame ce que les efforts violens sont au corps : elles agissent fortement sur lui. C'est à

leur effervescence qu'il doit cette variété de dispositions qu'il éprouve, et qu'il lui est nécessaire d'éprouver continuellement, parce que sans elles il tomberoit bientôt dans la langueur. La sagesse doit les diriger et non les détruire. La transpiration et l'éveil des fonctions sont le fruit des orages qu'elles excitent. Cette double réaction, cette lutte de l'ame et du corps, comme une mer orageuse a ses tempêtes qui en purifient les flots. Que l'homme ne les craigne donc pas ; car il faut dans la vie, pour le bien même de la santé, essuyer quelquefois des traverses, des contradictions, passer de la crainte à l'espoir, du plaisir à la douleur, éprouver une variété d'affections qui éloigne la morne apathie ; c'est le vent frais qui fait aller le vaisseau.

Rousseau nous offre un trait d'une philosophie aussi profonde dans son ode à M. d'Ussé ;

Non que ta sagesse endormie
Au sein de tes prospérités,
Eût besoin d'être raffermie
Par des dures fatalités ;
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe et ténébreux,
Qui gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrace
Que de n'être point malheureux.

Chap. LIV, p. 107. Faire un sage emploi de ses forces, être moderé en tout, voilà en quel sens chacun peut et doit être son propre medecin, ou plutôt, voilà le moyen de se passer de médecine ; mais est-on malade, ou craint-on de le devenir, la raison veut que l'on ait recours aux conseils de l'homme, qui est dépositaire de l'expérience de tous les siècles. Eh ! comment chacun seroit-il son

propre medecin ? L'entendement seroit-il sain quand le corps est malade ? Qui osera se flatter de conserver sa présence d'esprit dans les angoisses, dans la douleur ? Les médecins eux-mêmes, chez qui la prudence est une vertu d'habitude, n'osent alors se confier à leurs propres lumières.

CHAP. LV, *ibid.* Ce que Plutarque conseille, de se tâter le pouls de tems à autre, ne peut tout au plus servir que pour juger en gros si l'on auroit la fièvre. Les connoissances du pouls sont si détaillées, et elles demandent un tact si exercé qu'on fera mieux de consulter le médecin. Ajoutons qu'on ne se porte jamais à se tâter le pouls, qu'avec la prévention qu'on est malade. Les médecins eux-mêmes savent si bien que cette prévention altère le pouls, et suffit pour donner une fièvre instantanée, qu'ils ne s'en tiennent pas à un premier examen, mais y reviennent à plusieurs reprises, pour laisser dissiper l'impression que leur présence fait sur le malade.

CHAP. LVII, p. 109. Il est de la plus grande conséquence *de savoir accommoder proprement à une chacune saison sa manière de vivre.* Les préceptes sur cet objet sont aussi multipliés, que peuvent l'être les différentes vicissitudes des saisons, et les nuances infinies dans les tempéramens. C'est pourquoi nous n'entamerons pas une question qui nous meneroit au-delà du but que nous nous sommes proposés. D'ailleurs on peut consulter sur cela tous les traités d'hygiène, qui sont en très-grand nombre, et entr'autres l'ouvrage de M. Lorry, sur le choix des alimens.

SUR LA FORTUNE D'ALEXANDRE.

TRAITÉ. II, CHAP. XXII, p. 175. Avant de con-

damner Socrate comme le fait Brotier, il falloit se donner la peine de chercher à quel trait de sa vie, Plutarque, ou plutôt le déclamateur qui a emprunté son nom, faisoit allusion; il auroit vu qu'il s'agit du récit que fait Alcibiade lui-même dans le banquet de Platon, des moyens qu'il employa pour séduire Socrate, jusqu'à le faire rester à coucher avec lui, et de la manière dont ce philosophe en résistant à toutes ses avances, lui prouva que l'amitié qu'il lui témoignoit tenoit uniquement aux grandes qualités dont il appercevoit en lui le germe. *Voyez les OEuvres de Platon, édit. de Deux-Ponts, tom. X, p. 262 et suiv.* C.

Tr. II, Ch. XIV. Il y a dans le texte καὶ φθορὰς παίδων, καὶ τυμπανισμοὺς ἐν ἀνδρογύνοις. Ce passage n'a été compris ni par Amyot, ni par le traducteur latin. Je crois qu'on peut rendre φθορὰς παίδων, par *corruptions des jeunes gens*. Amyot l'a bien senti; mais suivant sa coutume, il a substitué *des jeunes filles* aux *jeunes garçons*. La seconde partie a été encore plus mal expliquée; τυμπανισμὸς ne se prend pas ici pour un supplice, comme l'a cru le traducteur latin, mais pour l'action de jouer du tambourin, et cela est évident par ce qui suit. Nous avons vu dans la vie d'Agis et de Cléomène, chap. LXVI, que l'occupation ordinaire de l'un des Ptolémées, étoit de célébrer les mystères de Cybèle: les ministres de ce culte étoient des Eunuques, connus sous le nom de *Galli*; ce sont eux que Plutarque nomme ici des *Androgynes*. Un des principaux instruments de ce culte, étoit le tambourin. Il faut donc traduire: « Passant les jours entiers parmi grand » nombre de femmes, comme les étalons parmi un » troupeau de juments; corrompant des jeunes garçons, » ou jouant du tambourin parmi des Androgynes ».

Cette dernière expression me feroit soupçonner, que par φθορὰς παίδων Plutarque a entendu la castration des jeunes gens; il paroît en effet, par quelques épigrammes, que les prêtres de Cybèle se faisoient un devoir de religion de châtrer les jeunes gens qui leur tombaient entre les mains. *C.*

Sur le Traité d'Isis et d'Osiris.

CHAP. XX. p. 249. Je lis ce passage ainsi, en réunissant les conjectures de Squire et de M. Wyttembach οὐκ ἤκιστα δὲ ἡ Ταφοσιρειῶν δόξα, πολλαχοῦ γὰρ κεῖσθαι λεγομένου τοῦ σώματος, νομίζεσθαι πόλιχνην λέγουσιν ὡς μόνην τὸ ἀληθινὸν ἔχουσαν. M. Wyttembach retranche sur l'autorité de quatre Mss. les mots Ἄβυδον ἴσως ἢ Μέμφιν. On peut traduire d'après cela, » et mesmement l'opi» nion des Taphosiriens, car bien qu'on dise que son » corps est en beaucoup d'endroits, ils disent qu'on croit » que leur petite ville est la seule qui aie le veritable. » En effet, les gens riches et puissans de l'AEgypte se » font enterrer à Abydos pour être dans la même sé» pulture qu'Osiris; on nourrit à Memphis le bœuf » Apis, symbole de son ame, ce qui semble prouver » que son corps y est; mais le nom de leur ville s'in» terprête suivant les uns, *le port des gens de bien*, » ou suivant d'autres, le tombeau d'Osiris ». *C.*

Sur le Traité des Oracles qui ont cessé.

CHAP. XXIV, p. 363. Ce passage est susceptible de plusieurs interprétations, et malheureusement l'ignorance absolue où nous sommes sur la cérémonie dont il s'agit, ne nous permet pas de savoir quelle est la véritable. On peut traduire en effet : « Par celles-là, dit-il, » qui se font auprès de l'oracle même, et dans lesquelles,

» la ville ayant initié tous les Grecs qui demeurent hors » des Thermopyles, est allée jusqu'à Tempé ». Je crois que la traduction d'Amyot vaut mieux; mais, pour en donner la raison, il faudroit entrer dans une discussion qui me meneroit trop loin. *C.*

Fin des Observations.

EXPLICATION des Médaillons et Monumens Antiques de ce Volume.

1. La Santé, ou la déesse *Salus*, d'après le revers d'une Médaille de bronze, décrite au Tome III du *Mus. Fl. Tab.* XLIX, parmi celles de l'empereur Commode, frappées en Grèce. *Plut. Tome XVII, p.* 43.

2. Aristote, d'après un Marbre antique du Cabinet de Fulvius Ursinus, décrit dans l'*Illustrium Imagines*, éd. de Leyde, 1698, in-4°., n°. 27, et dans le *Rationarium Temporum*, du P. Petau, T. I, n°. 101. *Plut. T. XVII, p.* 95.

3. Heraclite, d'après un Hermès en marbre du Grand-Duc de Toscane, décrit dans l'*Illustrium Imagines*, et le *Rationarium Temporum*, du P. Petau, P. 85. *Plut. T. XVII, p.* 105.

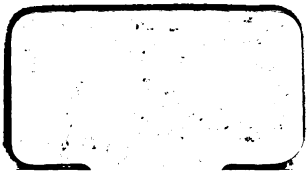
4. Le Temple de la Fortune, d'après le revers d'une Médaille d'argent-billon, de l'Empereur Posthume, du Cabinet National, avec cette inscription : *Fortuna redux*, à la porte duquel cette Déesse assise, tient d'une main un gouvernail, sur l'autre le *Cornu Copia. Plut. Tom. XVII, page* 114.

5. Carnéades, Philosophe Grec, d'après un Buste en marbre du Cabinet du Card. Farnèse,

décrit dans l'*Illustrium Imagines*, et dans le *Rationarium Temporum*, du P. Petau déjà cité, T. I, p. 149. *Plut. T. XVII, p.* 158.

6: Isis et Osiris, d'après une espece de Patère en terre cuite jaunâtre très fine, trouvée dans les tombeaux des Rois à Thebes par M. V. Denon, décrite *Planche* 100, et expliquée *page* 32, de son *Voyage dans la basse et la haute Egypte pendant les campagnes du Général Bonaparte.* La tête d'Osiris sous l'emblême d'un épervier, a le bec usé. Les ornemens du pourtour sont d'un goût exquis, celui de dessous, est le bouton de Lotus, plante consacrée à ces Divinités. *Plut. Tom. XVII, page* 219.

7. Apollon, d'après une Médaille de bronze du Cabinet National, décrite dans les *pierres du Cabinet du Duc d'Orléans*, *T.* Ier. *p.* 200. L'attitude de cet Apollon a beaucoup de rapport à la statue du Muséum National, sous le no. 133, surnommée *Delphique. Plut. T. XVII, p.* 335.

Fin du Tome dix-septième.

71722397